This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

KF858

HARVARD COLLEGE
LIBRARY

FROM THE FUND OF
CHARLES MINOT
CLASS OF 1828

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

— TRENTE-NEUVIÈME ANNÉE —

DEUXIÈME SÉRIE. T. XLIX

BRUXELLES
M. WEISSENBRUCH, IMPRIMEUR DU ROI
ÉDITEUR
49, RUE DU POINÇON, 49
—
1907

Digitized by Google

HARVARD COLLEGE
AUG 4 1922
LIBRARY

Digitized by Google

LA

POLITIQUE ALLEMANDE D'AUJOURD'HUI [1]

Notre époque est grave au point de vue politique.

Dans la politique extérieure, des hommes qui en observent constamment le cours ont, depuis des années déjà, aperçu un mouvement rétrograde qui s'accentuait lentement mais de manière croissante. Nous sommes le peuple le mieux loti de voisins qui soit sur la terre; notre sort, au cœur de l'Europe, a toujours été de subir les coalitions de ces voisins. C'est ainsi que se sont formés, cette fois encore, et plus en plus fort, de nouveaux groupements hostiles, et ils sont devenus ostensibles à la grande masse, à la nation prise comme un tout, du jour où ils ont paru avoir dans le roi d'Angleterre un soutien personnel de leurs tendances. Depuis lors on est devenu généralement attentif à ces phénomènes, sans même en redouter les effets périlleux, en un temps prochain. Et de même que

(1) Nous devons à l'amitié du plus grand historien de l'Allemagne actuelle, M. Karl Lamprecht, la primeur en langue française de ces pages, publiées d'abord dans un périodique allemand, et dont il est inutile de souligner le sensationnel intérêt. On y trouvera une définition rigoureuse, adéquate et complète, de la politique idéale de notre grand voisin, des nécessités inhérentes à son développement national progressif, de la modération dont il doit s'inspirer dans le jugement des autres peuples et dans sa conduite envers eux. Le titre allemand de ces pages était *Freiheit und Volkstum*; la traduction en est due à notre collaborateur, M. Gustave Charlier. [N. de la R.]

Digitized by Google

nous devons savoir gré aux Français et aux Russes de ce que leur alliance nous unit, et que nous devons nous en réjouir, aussi longtemps qu'ils ne nous attaquent pas, de même nous pouvons encore, en attendant, considérer le roi Édouard comme notre fidèle « Eckart malgré lui ».

Il n'en est pas moins vrai que, pour notre gouvernement et son chef responsable, le développement de semblables sentiments indique un accroissement très digne d'attention du sens critique de la nation. Et cette disposition d'esprit, la considération des événements intérieurs n'a pas moins contribué à la développer de plus en plus. Celui qui en a observé la marche depuis dix ans devrait remarquer que la critique, dans l'appréciation des actes du chef de l'État, grandit continuellement, moins peut-être en raison de la tendance et des effets de certaines décisions gouvernementales qu'en raison de leur forme. Maintenant elle est entrée, moins à cause d'une série de faits d'ordre intérieur, que par suite des événements de la politique du dehors, dans une nouvelle phase de son développement; elle est devenue plus publique qu'auparavant et on peut craindre qu'elle ne tende à exagérer ses effets.

C'est le moment où l'historien doit demander la parole. Que les historiens soient, dans le détail, de piètres politiques, on le sait assez; grand est le nombre des exemples, vivants ou morts, à l'appui de ce précepte. C'est seulement lorsque, dans l'évolution nationale, interviennent des facteurs s'élevant un peu au-dessus du *De lege ferenda,* qu'il vaut la peine d'interroger celui qui, par profession, considère les choses de loin; peut-être peut-il mieux indiquer d'où vient et où va le chemin, que l'homme qui doit agir sous l'impulsion quotidienne ou dans le heurt de la bataille.

Nous avons eu, depuis 1860 ou 1870 environ, c'est-à-dire pendant l'espace de plus de la moitié d'une vie humaine, une politique surtout économique. L'Empire est né dans cette conjoncture; on n'a qu'à se rappeler l'importance du

Digitized by Google

« Handelstag » allemand, vers 1860, et le rôle du « Zollparlament ». Mais c'est après la fondation de l'Empire que, pour la première fois, s'accusa nettement le trait économique; la crise de 1870 n'est en rien expliquée lorsque, par un raisonnement à courte vue, on la dérive de l'influence exercée par le paiement des milliards français, et il reste caractéristique pour l'organisation impériale qu'elle a pris un soin fort jaloux de la vie économique, tandis qu'elle traitait en marâtre la vie intellectuelle de la nation.

A cette époque, hantée surtout de préoccupations économiques, succéda une autre, caractérisée par la politique sociale dont nous avons récemment fêté le début en un jubilé de vingt-cinq ans : elle est dans tous les souvenirs, et beaucoup la considèrent aujourd'hui comme bien loin encore d'être close.

En attendant, les nations subissent un entrecroisement d'intérêts dont le courant apparaît, à l'observateur attentif, infiniment plus rapide que la première impression ne le ferait croire. Quel fut donc le fondement de l'époque économique et de l'époque politico-sociale? Il n'y a pas de doute : ce fut le développement prodigieusement rapide de notre vie économique, et ce fut, considérée du point de vue de l'histoire sociale, la naissance des deux grandes formes d'entreprise, à savoir le quatrième état des travailleurs et la nouvelle bourgeoisie des industriels, commerçants, directeurs de banques, etc. Tout ce temps fut, dans un sens plus large, caractérisé par la réaction que l'effort perturbateur de ces classes exerça sur les anciennes classes des paysans, bourgeois, travailleurs intellectuels, nobles, etc. Ceux-ci subirent d'étranges transformations; ils perdirent certains de leurs caractères sociaux, en accentuèrent d'autres, les transformèrent tous.

Mais ce processus n'est il pas maintenant accompli, dans l'essentiel du moins? Il n'est plus question que de délimiter et de poursuivre un développement organique interne; il ne s'agit plus de la lutte pour l'existence de

Digitized by Google

masses compactes; on n'a plus à noter les signes extérieurs d'une poussée brutale, n'épargnant et ne respectant personne. De là il résulte clairement que nous entrons dans une autre période politique, en ce qui concerne le développement interne de la nation. C'est d'autant plus vrai que dans une large mesure s'est déjà réalisé un état d'âmes collectif, dont les parties constituantes, si elles répugnent à une politique surtout économique, ne sont non plus que partiellement favorables à une action politico-sociale.

Nous avons dans les arts et dans les sciences, comme en fait de poésie et de musique, assisté à la marche rapidement progressive du naturalisme depuis la soixantième jusqu'à la quatre-vingt-dixième année du siècle passé; impressionnisme poussé vers les études spéciales, recherche d'une valeur nouvelle des sensations, expression en toute âpreté des dissonances des tons et des mots : telles furent les caractéristiques de cette époque. Elles provenaient de l'action magnétique qu'à un degré encore inconnu, et dans des formes vraiment prodigieuses, exerça la nouvelle vie économique, et c'est pourquoi leur tendance s'accorda très bien avec une politique orientée essentiellement vers des buts économiques.

Mais, à partir de 1890, éclata une réaction de plus en plus accentuée. Le soi-disant néo-romantisme et les courants apparentés revinrent à la surface : un nouvel idéalisme s'éleva. C'est souvent encore de nos jours un idéalisme d'aspirations et, sur le terrain religieux, par exemple, sans très forte valeur positive dans les manifestations, dans les formes sensibles, pour ainsi dire, de ces aspirations nouvelles, mais cependant un idéalisme qui, dans la politique aussi, tend vers de nouveaux buts idéaux. Et non pas seulement des buts de charité sociale, non pas seulement, en général, l'instinct d'une sorte de condescendance de l'aristocratie sociale, s'inclinant vers les humiliés, mais des instincts de forte et stricte justice, affirmant la tendance fondamentale à la démocratie du

Digitized by Google

XIX^e^ et du XX^e^ siècle; en un mot, quelque chose de purement politique.

C'est bien cela. Le nouvel idéalisme ne désire accentuer aucun caractère particulier; il est donc loin d'approuver la méthode « excentrique » de l'ancienne période économique; il considère l'ensemble; à lui, comme autrefois à nos pères, les questions constitutionnelles et les convictions juridiques redeviennent chères. Et n'est-il pas en cela d'accord avec le trait propre de l'évolution politique? Des politiques, tels qu'ils étaient faits vers 1870, on n'en peut plus concevoir aujourd'hui! Mais la législation politico-sociale aussi est, dans l'essentielle, une besogne terminée. Il en résulte que la pensée politique, elle aussi, fait retour, sans pousser plus avant, à son domaine propre, les questions de justice et d'État.

C'est dans cette direction que l'empereur, consciemment ou non, imprime à son temps les plus puissantes impulsions. L'empereur est-il né avec un génie politique ou non, c'est là une question secondaire. Il nous suffit qu'appelé à gravir les marches du pouvoir, il considère comme son devoir d'affermir celui-ci et de le mettre plus haut. Il ne peut être question ici d'examiner s'il a été, dans cette affaire de la plus haute importance pour lui, dès le début de son gouvernement un pur *politique* et rien d'autre; avant tout il a, à ce point de vue, suivi attentivement les fluctuations du progrès social et les a utilisées à l'élévation de son trône. Si maintenant cette observation est fondée — et elle me paraît irréfutable —, il semble que la nation, comme l'empereur lui en donne précisément le premier exemple, marche de nouveau sur un terrain purement politique et y joigne ses efforts, dans une tâche commune, à ceux du chef de l'État.

Ce terrain sera donc celui des conflits et des traités de paix, celui où se fera l'œuvre progressive de notre culture dans les années prochaines principalement. Mais la nation, les différents partis sont-ils suffisamment orientés sur ce même terrain? On peut en douter. Trop longtemps

Digitized by Google

l'attention s'est attardée ailleurs, sur le terrain économique, sur le terrain social, que pour que les armes de la discussion soient encore aiguisées, et même généralement pour qu'elles soient encore en usage; et si l'on utilise un arsenal démodé, il apparaîtra bientôt qu'il convient autant pour les circonstances modernes que, par exemple, le fusil à aiguille pour une guerre de l'avenir.

Il vaut donc la peine de chercher une orientation nouvelle. Mais celle-ci ne peut être réalisée que si l'on cherche la justification des fins nouvelles aussi loin que les plus grands intérêts vitaux du présent ont projeté leurs racines dans le passé de notre peuple. Et qu'est-ce à dire, sinon qu'on doit essayer de s'instruire en embrassant du regard les cent cinquante dernières années au moins. Car qui niera que Gœthe et Schiller, Herder et Kant sont encore de la chair de notre chair et du sang de notre sang?

Mais du moment où l'on est forcé de jeter aussi loin un regard rétrospectif, l'historien rentre dans ses droits. Il aura, comme étant l'archiviste né de la nation, à exposer comment les conceptions de l'État moderne sont nées en Allemagne, comment elles se sont développées, à quelle phase de leur développement nous en sommes aujourd'hui — et, un peu aussi, quels stades pourraient bien se marquer plus avant dans la voie de l'évolution future.

On pense ordinairement que l'État moderne est né chez nous des réformes de l'époque à laquelle Stein et Hardenberg ont donné leur nom. Et on rattache à ce mouvement spécialement prussien la naissance de ce que l'on appelle les États modernes dans le domaine de la Confédération du Rhin et sur un sol qui fut précédemment français. C'est une considération qui n'est juste que si l'on ne croit pas que l'État soit né dans les cerveaux avant de se réaliser pour tous, ou si l'on devait encore être d'avis qu'un État déterminé est la création d'un homme déterminé. En réalité, l'État allemand actuel est né, d'après ses caractères spécifiques, déjà bien loin dans le XVIII^e^ siècle, dans

Digitized by Google

les cerveaux des contemporains de Klopstock, de Lessing et de Herder ; je dirai plus : pour autant qu'il est allemand, il est tout aussi bien une création de la grande période initiale de notre pensée moderne, que les drames de Schiller ou le criticisme de Kant ou les spéculations du romantisme.

Le développement de cette période initiale ne s'est, il est vrai, manifesté que pour une portion très réduite dans les systèmes de politique libérale et de gouvernement, et par conséquent celui qui veut apprendre à la connaître dans les écrits sur la science politique, ou qui même espère seulement l'y voir traitée, se trouvera déçu.

La conception moderne de la liberté, fondement de tous les États d'aujourd'hui, n'a pas, en Allemagne, grandi d'abord dans l'organisme politique, au sens strict du mot, mais bien dans l'organisme éducatif et scolaire. Notre premier droit de l'homme fut la *Libertas philosophandi* des professeurs d'université, depuis leurs débuts à l'université de Gœttingen, dès avant 1750, et notre second droit de l'homme fut la liberté des études de nos étudiants. Mais la notion consciente de cette liberté académique se répandit, déjà dans la seconde moitié du XVIII^e^ siècle, bien au delà des cercles proprement académiques, et c'est sur ce fondement que reposa en premier ordre, pour les gens cultivés, la conscience déjà très forte de leur liberté.

Mais par là même que l'on considérait la liberté comme étant essentiellement un fruit de l'éducation et de la culture, il était dans la nature des choses que l'on cherchât à conduire aussi les hommes par l'enseignement et l'éducation. La nation forme-t-elle des hommes modernes, ils sauront se donner progressivement l'État qui leur convient et même le trouver d'eux-mêmes : c'était là l'axiome fondamental de l'époque dite du « Sturm und Drang » et plus encore de l'époque du classicisme. C'est de là que sortit cette extraordinaire littérature pédagogique du temps, de là que procédaient déjà les fameuses expériences de Basedow et de ses disciples, comme ces essais que l'on fit de

Digitized by Google

communiquer le sens d'une politique éthique par une éducation dirigée vers la beauté et le goût, éducation que Schiller prêchait, et Sulzer déjà avant lui. C'est de là, enfin, que jaillit, pour bientôt s'épanouir, cette splendide floraison de romans d'éducation et de culture qui exhala, dans le *Wilhelm Meister,* de Gœthe, son parfum le plus pénétrant, sans pour cela se faner déjà aussitôt avec lui. Mais où ce mouvement donna toute sa moisson, ce fut dans l'école élémentaire moderne de Pestalozzi. Celle-ci est sa création la plus difficile peut-être, et en même temps la plus libre, telle que la terre suisse l'offrit à l'Allemagne, en voie d'évolution collective, avec la transformation des anciennes écoles pédantes en des gymnases, au XIX^e^ siècle, et avec cette réforme à peu près générale des universités allemandes, dans les vingt ou trente premières années de ce même siècle, réforme sur laquelle les préliminaires de la fondation de l'université de Berlin renseignent peut-être le plus nettement.

On arriva ainsi, dans le cours de cette brillante évolution, qui nous a valu, jusqu'aujourd'hui encore, le renom de premiers pédagogues du monde, on arriva, en fait, à une transformation très profonde de l'Allemand, en tant qu'individu, dans un sens moderne, démocratique. Car, à coup sûr, øn n'approcha qu'en partie de l'idéal de Pestallozi, selon lequel le but à atteindre devrait être l'utilisation des dispositions propres et la refonte de la personnalité spécifique en vue des exigences communes de l'humanité. Mais on arriva cependant à une forte préparation commune, même des masses, à recevoir des connaissances et à acquérir des aptitudes; grâce à cette préparation, tout homme, quel que fut son état, fut capable d'une libre concurrence avec un grand nombre d'autres hommes : et de là une égalisation idéale des chances de vie qui put fort bien constituer la base d'un état politique nouveau, vraiment supérieur. Car il était clair que semblable égalisation devait exercer la plus forte influence sur l'évolution de l'état social, et en même temps sur les forces

Digitized by Google

essentielles qui déterminent le caractère de l'état politique.

Ce fut là le fondement le plus profond du libéralisme allemand, indigène, national, dans ce qu'il a de propre. C'est sur lui que Wilhelm von Humboldt a construit le schéma de cet État nouveau, dont Schiller a été, sous bien des rapports, le prestigieux prophète. Toutefois, à côté de ces facteurs de progrès et d'individualisation, très tôt aussi, dès la fin du XVIII[e] siècle, d'autres facteurs se manifestèrent, qui se traduisirent par un mouvement de réaction et de compression.

Ils provenaient précisément des cercles qui s'étaient d'abord le mieux individualisés et émancipés et qui, par là même, avaient été entraînés à des expériences contradictoires, résultant de l'exagération des tendances nouvelles, je veux dire des cercles du romantisme. Le romantisme devint historique et national. Il considéra l'homme, abstraction faite de la puissance de l'ambiance et du monde passé et futur, des destinées nationales qui le subordonnent. Et de cette préoccupation exclusive il tira de bonne heure la notion d'un organisme politique et national. Il n'était pas composé mécaniquement : non, tout ce qui constitue l'être humain devait avoir eu une croissance organique. C'est pourquoi l'individu aussi ne devait pas se trouver seul; il ne devait avoir de force qu'uni à d'autres individus, et la nation n'apparut donc plus comme une masse indifférente d'individus ou de sujets additionnés les uns aux autres, mais bien comme un tout organiquement constitué, dans lequel des institutions communes, partant de la famille et de l'unité de village pour s'élever vers des groupements plus vastes, assuraient et achevaient l'œuvre collective. C'est cette conception, à bien des égards, qui est le point de départ de la doctrine de nos conservateurs.

Et maintenant le bonheur voulut qu'il se trouvât un homme d'État qui, parfaitement capable de répondre aux aspirations initiales, libérales et conservatrices de la nation, réussît dans des temps de détresse profonde, mais

Digitized by Google

aussi d'ouverture sans précédent aux nouveautés, à reconstruire, grâce à cette double ressource, l'État allemand moderne. Ce fut le baron de Stein. Et l'État prussien porte encore aujourd'hui l'empreinte comme la signature de ce maître; plus qu'aucune autre partie de la nation il a cherché, pendant plus longtemps, à réaliser le programme d'un État allemand moderne et ce faisant, il est devenu la terre de promission la plus clairement désignée pour une future hégémonie. Mais on sait que si Stein a bien esquissé ce nouvel État, il n'en a pas achevé l'édification. Comme ces architectes des cathédrales du moyen âge qui concevaient des œuvres gigantesques sans pouvoir les terminer, il a dû, sans qu'il y ait eu essentiellement de sa faute, abandonner l'œuvre avant qu'elle fût accomplie seulement dans ses parties capitales.

Ce fut longtemps le seul édifice politique dont le XIX^e^ siècle pût contempler le plan et l'exécution. Car les États qui surgirent au midi, à l'époque de l'influence française ou sous son action, de même que les États dont le libéralisme allemand a rêvé et obtenu la réalisation jusqu'en 1850, étaient, dans une forte mesure, de caractère étranger. Ce jugement paraîtra dur, et en tout cas il doit être justifié. Une conception politique reposant sur un droit de suffrage, aboutissant à faire de l'homme moyen, de l'individualité confuse et indistincte le moteur calculé et responsable d'un État, cette conception-là n'appartient pas aux temps nouveaux mais bien à la période qui va du XVI^e^ au XVIII^e^ siècle. Elle a donc été, en Allemagne du moins, étrangère chronologiquement, dès le principe, au XIX^e^. C'est dans la période qui va du XVI^e^ au XVIII^e^ siècle qu'était à sa place cette conception individualiste, qui apercevait en premier lieu dans l'individu un être raisonnable, en dehors du temps et de l'espace, et non pas une personnalité reliée à la puissance de gouverner par des milliers de fils. On ne peut exposer ici comment cette conception fut l'expression assurément très profonde, inéluctable et absolue de la vie morale de cette époque; elle a

Digitized by Google

régné, sinon dans toute l'Europe, du moins chez les peuples civilisés du continent. Son expression fidèle était dans le domaine politique ce système de droit naturel, dans lequel l'État apparaissait comme né de la libre réunion d'individus libres et égaux d'après un contrat de droit privé : et cela conduisait par conséquent, soit aux principes d'un républicanisme libéral, tels qu'ils s'étaient manifestés le plus nettement dans les essais de constitution de la révolution française, soit à un total absolutisme de principe, dans lequel les individus, après avoir renoncé, au profit d'un seul, à leur participation au gouvernement entraient en lutte contre ce seul homme comme autant de sujets isolés que rien ne groupait ni n'unissait entre eux.

On comprend facilement comment, dans une conception aussi mécanique de l'État, à laquelle tous les points de vue, historique, social, national, restaient étrangers, le problème de l'exercice du pouvoir politique devait jouer le premier rôle. Car ce fut à ce pouvoir, à une activité administrative qui cherchait à réglementer tout, jusqu'à la forme du dernier clou du soulier d'un paysan, que l'idée de souveraineté fut attachée. Et comme en vue d'une activité aussi complexe qu'était la réalisation de ce qu'on appelait la police politique, se posait cependant, et en dépit de tout système, la question d'une participation au gouvernement d'un droit politique des sujets, on en arriva, pour rendre ce droit effectif, à chercher le moyen de répartir mécaniquement l'exercice du pouvoir souverain. C'est de là, et essentiellement sur le sol français, que naquit cette théorie de la division des pouvoirs qui était le fruit d'une étude erronée du parlementarisme anglais, avec ses origines médiévales, et qui, à partir de la seconde moitié du XVIII^e^ siècle et au XIX^e^, a acquis une si grande importance. Si on divisait le pouvoir, il est clair qu'on devait chercher, pour l'exercice de la part revenant aux sujets, une représentation qui la régularisât. On la trouva, étant donné les conditions matérielles et intellectuelles du

Digitized by Google

moment, dans une assemblée de représentants qui sortaient immédiatement, quoique d'après des systèmes fort différents, du choix d'individus isolés et dont l'action était rendue également distincte, en même temps qu'ils étaient mis sur le même pied, par le bulletin de vote.

C'est un système du passé qui a été décrit ici aussi brièvement que possible dans le dessin logique de ses phases principales. Sa réalisation aurait eu un sens dans la civilisation du XVI^e^ au XVIII^e^ siècle. Dans l'Allemagne de la première moitié du XIX^e^ siècle, qui s'élevait sur le classicisme et le romantisme, et par conséquent *a fortiori* dans l'Allemagne de l'époque suivante avec ses formes sociales nouvelles et complexes, il était suranné d'avance. Mais à l'occasion de l'analyse ici esquissée de ses traits essentiels, on aura fait encore une autre remarque très significative. Si nous devions entrer dans le détail des perfectionnements que ce système a reçus, force nous serait de parcourir tout le domaine de l'Europe occidentale, d'aller en France et en Angleterre. Ce n'est pas, en effet, un système allemand à quoi nous avons affaire ici, mais bien une des réalisations politiques de cette Europe centrale de l'ouest, qui a si souvent préparé dans la lutte et dans l'amitié sa propre civilisation, et avant tout l'évolution indépendante, si particulière, de sa politique.

Qu'advint-il donc en Allemagne, à l'expiration du temps consacré aux réformes de Stein? L'importation de conceptions politiques, chronologiquement et géographiquement étrangères, par conséquent foncièrement déplacées, et, issues d'elles, le remaniement inopportun des constitutions de nombreux États particuliers.

Cette importation s'effectua principalement au nom du libéralisme. Une singulière fatalité voulut que ce parti qui, au coursdu siècle, représenta spécialement l'idée nationale, l'idée unitaire, adoptât en même temps, dans l'évolution de la politique interne, dans la transformation du droit de suffrage et du système représentatif, des formules qui n'étaient pas nationales.

Digitized by Google

C'est là un processus qui n'a subi proprement jusque aujourd'hui qu'une seule interruption importante. La constitution de l'empire est, dans ses parties essentielles, un produit pur et simple de l'unité nationale. Et c'est un homme d'État allemand jusqu'au plus profond de ses fibres vitales, qui l'a créée dans ses détails. Seulement, elle aussi révèle encore des portions considérables, qui sont étrangères à son essence et historiquement vieillies, notamment dans le droit de suffrage; car sur ce point de fortes concessions durent être faites au courant unitaire libéral de 1860.

Entre-temps, qu'est-il arrivé? Le libéralisme du XIX^e^ siècle s'en est allé, tout comme le conservatisme de la même époque, qui en formait la contre-partie : ils sont abolis, éteints, morts. Le *Kulturkampf* fut le dernier grand événement dans lequel ils ont mesuré leurs forces. Aujourd'hui, après de longues années d'une marche de la politique intérieure, caractérisée, en fait, par des conflits et des accords économiques et sociaux, il est temps d'exprimer cela sans prêter à des malentendus; car ce qu'on vient d'exposer n'est que le revers d'une médaille, dont la large surface de bronze doit porter le programme d'un nouvel avenir politique. Mais en quoi peut maintenant consister ce programme?

L'histoire donne ici une réponse fort claire et qui permet d'entrer même dans certains détails : il faut poursuivre l'œuvre de construction sur les fondements qui datent du commencement du XIX^e^ siècle, sur les conceptions de l'époque de Stein. Dans les vues de Stein se fondirent ces premières revendications grosses d'avenir de notre libéralisme et de notre conservatisme d'origine nationale : liberté de la personnalité et organisation de la société, et au-dessus de cela, protégeant les deux et fondé sur elles, un puissant État national. C'est ainsi que le programme de Stein, aux yeux de notre époque, et même déjà aux yeux de ses contemporains, n'était ni conservateur ni libéral : c'était une résultante, calculée par l'homme

Digitized by Google

d'État, du parallélogramme des forces politiques qui, à ce moment même pour la première fois, commençaient à s'agiter sourdement dans la nation. Mais par là précisément, son système était propre à conduire, selon qu'on en accentuait les nuances, à des programmes de partis différents, libéraux ou conservateurs, et cependant à maintenir ensemble, dans l'intérêt général et pour de grandes fins communes, les éléments politiquement divisés. Quel merveilleux caractère d'homme d'État ! Aujourd'hui encore on peut s'en tenir à cette doctrine qui fut sienne, et elle peut former une base acceptable, aussi bien pour des tendances régressives avec grandeur que pour des aspirations progressives avec un noble sentimentalisme.

A vrai dire les moyens de la réaliser ne sont plus les mêmes. L'une des premières préoccupations de l'instruction publique reste bien celle-ci : développer librement la personnalité humaine; mais ce n'est plus l'instruction seule qui a ce souci. A côté de cela, la formation du citoyen devrait recevoir de très grands perfectionnements dans la vie militaire, dans la vie professionnelle des corporations qu'il faudrait munir d'organes appropriés. Car sur ce point il n'y a pas de doute : nous avons de nouveau besoin, comme le XVIII^e^ siècle finissant, de renforcer le facteur personnel chez l'homme pour le rendre capable de résister à la pression d'une culture de cour, dont l'impuissance intellectuelle est trop certaine, comme à celle d'une bureaucratie qui se nourrit de formules. Cependant, comme la culture de l'individu, tout en pouvant encore être sur bien des points extraordinairement améliorée, est pourtant à peu près généralement reconnue indispensable, la tâche essentielle n'est pas là; elle consiste certainement dans le développement de la vie politique corporative. Qu'il reste énormément à faire de ce côté, que l'on doive s'engager dans des voies tout autres que celles où on a marché jusqu'ici, c'est ce qui est hors de conteste. Il y a plus : il existe, il est vrai, une vie de société extraordinairement intense, qui s'est développée en Allemagne, sur-

Digitized by Google

tout pendant la dernière génération, bien au delà de ce qu'avaient entrevu les fiers espoirs de Guillaume de Humboldt, il y a plus d'un siècle; néanmoins à cette idée il manque encore le perfectionnement politique, en ce sens qu'on doive lui imprimer l'élan vers l'accomplissement des devoirs moraux et politiques, ou, pour mieux dire, qu'on doive lui assurer la possibilité d'une action morale et politique. Ce qu'il faut avant tout lui inculquer, dans la sphère de cette vie sociale, c'est le sentiment de tous les devoirs qui se rapportent au domaine de l'activité collective et politique, et par conséquent un code de morale plus élevé que celui impliquant les simples obligations envers le prochain, les amis et la famille. C'est par une telle initiation qu'on suscitera dans l'esprit public un sens de la pondération dans les actes, rendant l'individu capable de sacrifice et de justice envers la communauté.

Il n'est pas besoin de dire que le champ est ouvert ici à une législation extrêmement étendue, d'où doit sortir une transformation des masses qui alors exigera d'elle-même un nouvel idéal politique qui lui soit propre et en même temps une représentation nationale recrutée d'après de nouveaux principes. À coup sûr, en tracer l'image aujourd'hui serait aussi vain et aussi faux que d'essayer d'ébranler en quoi que ce soit le droit de suffrage existant et de s'opposer si peu que ce soit à l'accomplissement de n'importe quelle réforme. Que l'on conserve ce qui existe jusqu'à ce que les grandes lignes de l'organisation future apparaissent clairement et s'élèvent vers le ciel, car ce dont nous avons besoin ce n'est pas d'une réforme de l'État, mais d'une éducation politique de la société.

Mais celui qui veut agir ici dans le particulier et le concret ne devra jamais perdre de vue les grandes lignes du programme nécessaire qu'a déjà tracées la grande époque, servant de préface à notre présent : l'époque du classicisme et du romantisme.

Il agira en cela non pas comme une sorte d'archéologue maniaque, mais en s'inspirant des nécessités de

Digitized by Google

notre temps, nécessités qui lui sont propres et que l'on a indiquées plus haut. De quelque côté que nous regardions dans la fourmillante vie intellectuelle et artistique de maintenant, nous y apercevons l'activité parallèle vers les buts du classicisme et du romantisme, et de là résulte la nécessité d'en tenir compte; car il n'y a pas de doute que nous sommes dans une nouvelle phase plus avancée, à un tournant de l'évolution historique plus décisif que nos pères d'il y a cent ans; que dans l'art et la poésie, comme dans la science et la philosophie, dans la vie pratique aussi, nous sommes appelés à réaliser maintes fois ce que nos grands-pères et nos arrière-grands-pères ont pressenti, souvent dans des formes radicales qui ne sont pas les nôtres, mais en somme avec un sentiment de clairvoyance et de vérité.

Cette même évolution, nous la rencontrons sous la même forme, mais déjà beaucoup plus claire, parce que aussi bien elle remonte plus haut dans le XVIII^e^ siècle, lorsque du domaine de la politique intérieure nous nous transportons dans celui de la politique extérieure.

Les impulsions maîtresses en ce domaine, au XIX^e^ siècle, furent, comme chacun sait, en Europe, l'effort vers l'unité et le nationalisme. Seulement, tôt encore, la notion de nationalité fut, en Allemagne comme ailleurs, contrebalancée par une notion plus haute, celle de cosmopolitisme.

Mais alors n'avons-nous pas eu, à côté de la poussée patriotique de Klopstock et des poètes du *Hainbund,* le cri : *Seid umschlungen Millionen,* de Schiller? N'avons-nous pas eu, à côté des bardes de la guerre de l'indépendance, à côté des notes d'airain d'Arndt et des accords belliqueux de la lyre de Körner, l'élan triomphant de littérature des premiers romantiques, qui débordait juvénilement au delà de toutes les frontières nationales, ainsi que la maturité d'art, visant à l'universel, de Gœthe vieillissant?

Quand on cherche la caractéristique de ces temps-là,

Digitized by Google

ce qui est propre à leur patriotisme comme à leur cosmopolitisme, on trouve quelque chose d'indéterminé, de vague, d'enthousiaste, du pressentiment plutôt qu'une calme certitude, et de l'espérance plutôt qu'une foi confiante. Mais nous savons comment, dans la suite, le patriotisme des guerres de l'indépendance, pour autant qu'il correspondait à des aspirations nationales, s'est rempli de la plus riche substance. Nous vivons et nous nous mouvons dans l'Empire, et ce n'est qu'en rapport avec l'Empire que toute réussite de l'avenir national paraît à notre portée. Mais n'en est-il pas advenu de même de notre cosmopolitisme? N'est-ce encore pour nous qu'un sentiment, une harmonie de notes élevées mais sonnant creux, qui plane au-dessus de nos têtes — y plane et s'y perd? Non, ici non plus nous ne nous contentons plus d'éprouver un sentiment : nous nous représentons dans ce mot quelque chose de très réel. Nos sentiments cosmopolites forment le pendant de nos sentiments nationaux et nous ne comprenons pas que les uns puissent exister sans les autres. Assurément, Schiller a déjà éprouvé un sentiment analogue. A lui déjà, le cosmopolitisme apparaissait comme national, en ce sens que l'Allemand, pour lui, deviendrait le guide intellectuel des peuples de cette terre.

Mais avons-nous encore des conceptions aussi fantaisistes?

Nous nous sommes habitués et nous nous habituons de jour en jour davantage à nous trouver à côté d'autres gens, et c'est là pour nous le fondement le plus ferme d'un patriotisme calme et sûr de lui-même, à savoir que dans la vaste communauté formée par les nations et où règne la division du travail, aucune d'elles, en réalité, n'est appelée à l'hégémonie, mais que nous sommes appelés avec les autres à former une communauté, au sein de laquelle nous avons, en raison de nos aptitudes particulières, que d'autres ne possèdent point, un plein droit à l'existence, et que nous ne sommes et ne voulons pas être mis dans la situation d'en être privés.

Digitized by Google

C'est ainsi que les notions de nationalisme et de cosmopolitisme ont mûri chez nous depuis les générations du classicisme et du romantisme : ce qui n'était qu'un pressentiment est devenu sagesse pratique, et ce qui n'était que dessein, une réalité.

C'est tout à fait de la même manière que nous avons aussi, dans la politique intérieure, à achever et à remplir le programme encore vague d'autrefois. C'est en nous déterminant à une marche progressive, dont nous reconnaissons la nécessité, que notre conduite sera vraiment allemande, parce que respectueuse et novatrice à la fois, et nous justifierons ainsi le grand mot d'un poète de cette période lointaine : que nous devons gagner ce que nous avons hérité de nos pères pour le posséder. Notre génération s'oriente bien ainsi; le moissonneur, avant de faire sa récolte, est attentif aux programmes formés en gerbe mûre des partis, et de ceux-ci s'il en est un qui aura la plus belle récolte, ce sera celui qui saura le mieux conserver l'héritage de l'avenir, qui le plus tôt et le plus clairement exprimera en paroles, en projets de lois, en actes, ce qui, à cette heure, agite obscurément dans la patrie des milliers et des milliers d'honnêtes gens.

* * *

La dissolution du Reichstag, qui est arrivée à l'improviste, est un épilogue intéressant de ces considérations (1). On s'y attendait, c'est vrai; mais n'est-elle pas entièrement conforme à la psychologie — de qui? — de l'empereur ou du chancelier, ou des deux? La politique de l'Allemagne, qu'elle soit intérieure ou extérieure, montre en tout cas depuis longtemps le caractère de l'expectative, du laisser faire; et puis alors elle est portée à tirer des conséquences exagérées et à se laisser aller à la

(1) Cette note complémentaire, écrite pour le numéro de l'An d'un journal allemand paraissant en Angleterre, et d'un intérêt plus spécial et plus étroitement actuel, a son importance pour l'exposé qu'on vient de lire; ainsi en a jugé M. Lamprecht. (N. de la R.)

Digitized by Google

brusquerie et à la violence. Qu'on se rappelle seulement la marche de la question marocaine. En Allemagne, nous ne sommes pas encore habitués à une telle politique; ce n'était pas celle de Bismarck; Bismarck était plutôt partisan d'une politique préventive; comme médecin, il aurait été hygiéniste. L'art nouveau fait un peu penser à la chirurgie.

Quoi qu'il en soit, le Reichstag est dissous. Au fond, c'est le gouvernement qui a provoqué le conflit, pour autant qu'il s'agisse du motif; la cause était la prépondérance du Centre devenue insupportable, impolitique, nuisible au bien public. Il y avait là, en effet, comme une question d'honneur : il fallait rompre. Mais reste à savoir si le moment était favorablement choisi : les avis sur ce point sont contradictoires, même dans les plus hautes sphères des gouvernants; ici règne l'optimisme le plus grand, là le pessimisme. La nation est indubitablement bien disposée. Mais a-t-on bien calculé que « Michel » ne s'oriente que lentement dans les questions politiques, parce qu'il n'est pas pour les mesures radicales, mais plutôt qu'il est porté à agir en bon enfant? Nous ne voulons pas envisager ce qui arriverait si le nouveau Reichstag ressemblait à l'ancien. On se demande si quelqu'un a étudié au préalable ce problème complètement. Dans la négative, la dissolution porte un peu le cachet de la témérité.

Traçons plutôt un tableau de l'avenir et représentons-nous comment les choses marcheraient si le Reichstag devait nous donner l'idéal, à savoir une forte majorité composée des partis conservateurs et libéraux, et s'il devait nous apporter, du moins en tout premier lieu, une unité tactique. Qui ne voit pas tout en rose le 1er janvier? Et les possibilités n'ont-elles rien à nous apprendre, même si on contrepèse en face d'elles le présent?

On doit juger le Centre avec calme, même pendant les temps que nous traversons. Dans ses meilleurs jours, il s'est efforcé d'être un grand parti national, uni, honnête.

Digitized by Google

C'était du moins la pensée et les aspirations de ses chefs. Qu'on lise à ce sujet l'instructive biographie de Lieber par Spahn junior, l'historien strasbourgeois. Mais de toutes les espèces de puissances, aucune ne démoralise aussi facilement que le pouvoir parlementaire; c'est ce qu'a appris le Centre, et l'Allemagne n'oubliera pas de sitôt le nom de Roeren. Qu'on considère combien l'attitude opposée a mis, il y a trente ans, en relief le nom de Lasker : aux yeux de ceux qui jugent au jour le jour, tout près de celui de Bismarck.

Cependant ce qui doit toujours empêcher le Centre d'être un parti de gouvernement, c'est tout autre chose : quelque chose qui est de son essence même et qui se trouve en dehors du pouvoir des chefs. Le Centre forme *sub specie catholicismi* à lui seul un petit parlement au Reichstag, a une aile gauche, une aile droite, une aile féodale et peut-être même une aile un peu démocrate-socialiste. Peut-on se figurer un tel parti disparate dans un État fédératif comme l'est l'Empire, comme parti majoritaire, même comme parti? L'expérience de l'histoire répond négativement à cette question.

Où que nous jetions un regard dans des États fédératifs, nous ne voyons dans tout le cours des temps qu'un groupement qui soit stable, celui qui est formé de partis centralisateurs, fédéralistes et particularistes. C'est le cas dans l'ancienne Néerlande, le prototype de l'État fédéral moderne; c'est le cas en Suisse et aux États-Unis. Et la raison est complètement d'accord cette fois avec l'expérience. Comment dans un groupement elliptique d'États, avec les deux foyers des intérêts centraux et des intérêts fédéraux, la formation des partis devrait-elle être d'un ordre autre que l'ordre binaire? Ces États sont comme des éléments d'une pile composée de deux atomes, l'un chargé d'électricité positive et l'autre d'électricité négative : essentiel est pour eux le groupement des partis d'après le système fédéraliste et d'après le système centralisateur.

La particularité du Centre est que, dans l'Empire, il

Digitized by Google

empêche la formation de cette constellation normale des partis; il est comme un bloc inassimilable dans l'estomac de l'Empire; il flotte comme un iceberg qui ne veut pas se dissoudre dans l'océan général et qui est dangereux pour les voyageurs. Et comme d'après son essence il ne peut être rien d'autre, il doit être écarté.

C'est au fond la leçon que les dernières années nous ont apportée; une leçon interne jusqu'à un certain point; le pape n'y peut rien, ni pour ni contre; une leçon qui subsiste également, soit qu'on considère ou non le Centre comme fidèle à l'Empire, au sens vulgaire du mot. Et c'est en fin de compte le bon côté dans cette expérience. Pour moi, du moins, qui suis un peu répandu dans les milieux catholiques, je ne puis me décider à faire, dans les sentiments nationaux des hommes allemands, une différence fondamentale par elle-même entre catholiques et non-catholiques.

Maintenant admettons unanimement que la prépondérance du Centre — et aussi celle de la démocratie sociale — soient écartées du Reichstag et que les partis conservateurs et libéraux aillent de l'avant, unis sur les grandes questions nationales, comme des Allemands n'ont pas l'habitude de l'être. Qu'arriverait-il?

Naturellement, les éléments propres à cimenter l'union des conservateurs et des libéraux devraient diriger la législature. On devrait donc chercher de tels éléments, surtout en jetant un regard rétrospectif dans l'histoire de la nation : il faudrait se retourner du côté où le libéralisme donna l'essor à des doctrines qui sont maintenant, étant passées dans les faits, devenues non moins chères au conservatisme.

Heureusement, on peut trouver une telle période dans le développement de l'Allemagne. C'est celle de l'époque des grandes réformes du baron de Stein, de 1807 à 1812. Car ce qui fait précisément la grandeur de Stein, c'est que ce qui existait à cette époque dans la nation, en fait de jeune pensée politique, ces germes des groupements de partis

Digitized by Google

ultérieurs tant libéraux que conservateurs, il les rassembla dans son édifice et les vivifia dans une législation géniale.

Rattacher notre époque à celle-là se recommande heureusement aussi pour d'autres motifs, en apparence « pratiques », en réalité moins profonds, mais cependant importants.

Celui qui connaît la vie intellectuelle de l'Allemagne d'aujourd'hui, sait qu'elle a une marche pour ainsi dire parallèle à l'époque du classicisme et du romantisme, bien que plus rapidement poussée vers une phase nouvelle de son développement : rattacher politiquement le présent à cette époque amènerait donc cette grande unité dans la marche de toute vie intellectuelle nationale, qui a toujours caractérisé les grandes époques.

Il y a peut-être une seconde chose plus importante encore. La législation de Stein accepta les conséquences politiques des grands bouleversements sociaux et économiques qui l'avaient précédée dans les cent cinquante dernières années, à tel point qu'elle reconnut comme telle, au point de vue politique, la nouvelle société grandie pendant ces transformations et qu'elle chercha tout d'abord à l'organiser, au point de vue moral et politique, et à la mettre dans la voie de l'administration directe. Ne sommes-nous pas maintenant dans un cas analogue?

Les gigantesques bouleversements économiques des deux dernières générations sont achevés, en tant qu'il s'agit de la constitution de nouvelles formes de la vie économique. La transformation de la société, provenant de ces bouleversements, n'est pas moins complètement terminée : nous avons, du développement nouveau, l'ordre qui règne et l'ordre qui sert, une quatrième classe et une nouvelle bourgeoisie; nous avons les réactions de ces créations nouvelles sur les anciens ordres; les éléments existent de cette nouvelle vie nationale non encore développée et d'une nouvelle moralité publique.

Ne doivent-ils pas également, de même que les éléments sociaux de l'époque de Stein, être organisés politi-

Digitized by Google

quement? Vraiment, c'est précisément là qu'est la grande tâche d'une époque nouvelle! Et déjà le passé a vu apparaître la plus riche couronne de créations corporatives de différentes espèces, dont la sphère vitale n'a besoin que d'être engagée dans les intérêts publics, pareille à une nouvelle sorte d'administration directe, pour devenir désormais efficace au point de vue politique.

Faire donc l'éducation politique de la nouvelle société allemande, telle est la tâche. Et ne mériterait-elle pas les efforts des nobles? Les conservateurs et les libéraux ne pourraient-ils pas se rencontrer en elle? Se rencontrer même sous la forme de la différence d'opinions dans des buts identiques cependant et des plus élevés.

Je ne veux pas achever le tableau; cela s'appellerait déjà entrer dans le détail *de lege ferenda.*

On pourrait encore signaler quelques conséquences politiques d'un tel développement éventuel, en tant qu'elles se trouvent dans le cadre du sujet discuté. Le Centre serait broyé, car il ne se trouverait plus en rapport avec cette façon nouvelle de poser la question. Le parti socialiste devrait disparaître comme tel : car l'éducation politique de la vie corporative du quatrième état par la voie légale donnerait aux aspirations politiques de cet état des formes plus réalistes et plus réalisables; et ces revendications seraient poursuivies vraisemblablement par une autre voie que celle du groupement des partis.

Quant à la Constitution, personne aujourd'hui ne veut encore y toucher. Il serait aussi parfaitement absurde de le faire dans le cas posé par nous. Que la Constitution reste plutôt intacte jusqu'à ce qu'une vie politique supérieure de tous les partis politiques et de toutes les couches sociales commence unanimement à la juger archaïque et susceptible d'améliorations en certains points.

Vastes vues, dira-t-on. Mais, même aujourd'hui, on ne bâtit pas Rome en un jour. Rêves, diront d'autres en souriant. Mais aurait-on créé quelque chose de grand sans imagination, même sans chimères?

KARL LAMPRECHT.

Digitized by Google

LA LYS.

Lys tranquille, Lys douce et lente,
Dont le vent berce, aux bords, les herbes et les plantes,
Vous entourez nos champs et nos hameaux, là-bas,
De mille et mille méandres,
Pour mieux tenir serrée entre vos bras
La Flandre.

Et vous allez et revenez,
Sans angoisse et sans marée,
Automne, hiver, été, printemps;
Et vous avez toujours le temps,
Comme les gens de nos contrées.

Et votre cours s'en va vers les pauvres maisons
Et les hauts clochers blancs, dont les quatre abat-sons
Jettent vers l'écho proche
La voix des cloches;
Et les fermes et les jardins et les prés roux,
Dont vous baignez le bout,
Possèdent tous, pour venir jusqu'à vous,
Un escalier fait dans la terre;
Et servantes et lavandières
En descendent les vacillants degrés de pierre,
La charge aux bras, la charge au dos,
Si bien qu'on n'entend rien, dès l'aube, au long des clos,
Que le bruit flasque et violent des seaux
Dans l'eau.

Digitized by Google

Sur vos digues, dans les roseaux, au pied des saules,
Un vieux pêcheur têtu maintient, droite, sa gaule,
Bâton d'ombre, fixe et mouvant, sur les flots clairs;
Des canards blancs, au bec jaune et lustré, s'avancent,
Voguent et tout à coup happent les cressons verts
Qui décorent les bords sinueux de vos anses.

Et de rares chalands passent en vos lueurs,
De lents et lourds chalands trainés par les haleurs,
Dont la corde parfois à vos buissons s'accroche;
Tandis qu'au gouvernail, qu'il manœuvre des reins,
Nonchalamment, la pipe aux dents, les mains en poche,
Le batelier s'appuie et fredonne un refrain.

Lys tranquille et familiale,
On vous aime dans les villages et les hameaux;
Vous réflétez leurs deuils et cotoyez leurs maux,
Tout comme aux temps joyeux vous mirez dans vos eaux
Les cortèges, les guirlandes, et les drapeaux
Des kermesses paroissiales.

Et tout au loin là-bas, entre Deynze et Courtrai,
Avec vos bras, vos poings, vos mains et vos doigts d'onde,
Vous rouissez patiemment le lin sacré,
Vous, la plus souple ouvrière qui soit au monde,
Et votre obscur labeur est si mystérieux,
Au fond du lourd limon de la vase et des cendres,
Que nulle part ailleurs, sous la clarté des cieux,
O Lys! toile n'est blanche autant qu'en Flandre.

Et vous groupez autour de vous les humbles gens
Qui travaillent des mains sur leurs métiers agiles,
Les fins tissus plus clairs que la neige et l'argent;
Le tisserand, penché vers ses trames fragiles,
Renoue adroitement les fils rompus et tors,
Et le soleil, qui glisse entre eux sa clarté nette,
Frappant le va-et-vient ailé de la navette,
La transforme au passage en brusque insecte d'or.

Digitized by Google

Même aux jours noirs de deuil, de péril et de guerre,
Vous vous fîtes, ô Lys, la soudaine auxiliaire
Des vieux bourgeois flamands contre le roi français.
Vos eaux pour les sauver inondèrent la plaine,
Et l'armée enlisa sa vengeance et sa haine
Dans le piège fangeux de vos marais secrets.

Ainsi, Lys héroïque, utile, aimante et sage,
Comme un mouvant bienfait vous frôlez les maisons,
Et vous vous attardez, en votre long voyage,
Pour n'oublier personne au fond des horizons.

ÉMILE VERHAEREN.

Digitized by Google

FINANCES D'ÉTATS

Les finances, — la comptabilité des États —, n'échappent point aux lois mathématiques et économiques qui règlent la fortune et les finances des particuliers. Mais l'énormité des chiffres et le préjugé de l'omnipotence, de la souveraineté de cet être fictif que l'on nomme l'État, font que très peu de personnes osent aborder l'examen, l'étude des budgets et des comptes des États et que l'immense troupeau des « contribuables et sujets » subit les effets de cette comptabilité — qui fait vivre les uns et pèse aux autres — sans chercher à y voir clair.

Nous avons surmonté cette tendance à l'indifférentisme; et nous avons trouvé que si l'on classe les chiffres des budgets des États, si on les compare ensuite entre eux, en les rapportant à des mesures communes, on arrive à des conclusions, à des constatations qui peuvent encourager nos efforts individuels pour tenter de réaliser un meilleur être collectif; en un mot, cela aide à nous intéresser davantage à « la politique ».

Nous avons fait cette besogne de classement et de comparaison pour un certain nombre d'États, choisis parmi ceux qui donnent une publicité suffisante à leur comptabilité officielle; en empruntant nos chiffres à divers documents, et en rapportant les monnaies de compte au franc de l'union latine, sur la base d'un change moyen.

***

Pour se procurer les sommes de monnaie nécessaires au paiement des individus qui représentent l'État et agissent en son nom, il n'y a que quatre ressources.

Il y a, d'abord, la monnaie que l'on réclame à ceux à qui les actes de l'État sont censés profiter; c'est l'impôt, sous toutes ses formes.

Digitized by Google

La seconde source, c'est le revenu que l'État peut tirer de ses propriétés, de son domaine collectif, en le louant, en le vendant, en le concédant.

Puis viennent les bénéfices des opérations commerciales, agricoles et industrielles que l'État peut entreprendre, les bénéfices réalisés sur la différence entre le prix de revient et le prix de vente des transports qu'il effectue, des produits qu'il cultive ou fabrique, etc.

Enfin, il y a les emprunts, les appels faits à la bourse des particuliers, avec promesse d'indemnisation régulière jusqu'à complète restitution.

Il n'y a que la première source de recettes de l'État qui trouve un appui sur la souveraineté, puisque les impôts, seuls, sont prélevés d'office et par force, « par contrainte », sur la fortune et les actes des contribuables.

Les trois autres sources de recettes ou de revenus sont communes aux particuliers et à l'État; puisque les particuliers vivent aussi de leurs rentes ou de leur travail, et que, quand ils sont « à bout », ils empruntent...

Le coût de l'action de l'État se totalise, par à peu près anticipatif, dans ces tableaux que l'on nomme budgets. Et si l'on peut dire que la souveraineté détermine, elle-même, ce que doit coûter son action, encore l'expérience montre-t-elle que la souveraineté ne peut point fixer arbitrairement ce chiffre et qu'il y a « une limite à tout ».

Ceci posé, si nous établissons, en chiffres ronds, les dépenses annuelles de l'État dans différents pays, nous dressons le tableau que voici :

	Millions de francs.		Millions de francs
Grande-Bretagne	5.677	Japon	551
Russie	5,285	Pays-Pas	381
France	3,771	Portugal	266
États-Unis	3,738	Mexique	234
Prusse	3,397	Norvège	137
Allemagne	2,769	Suisse	115
Belgique	2,680	Danemark	113
Italie	1,900	Grèce	80
Espagne	1,000	Pérou	59
Bavière	552	Équateur	31

Digitized by Google

Ces chiffres, qui se rapportent aux comptes de 1904-1905 ou aux budgets de 1905-1906, d'après les sources auxquelles nous les avons puisés, ont bien, comme nous l'avons dit ci-dessus, le défaut d'être inanalysables par leur énormité, et, pour leur donner un caractère de comparabilité, il faut les réduire d'après une base unique, commune à tous. Nous les réduirons donc, d'après le chiffre de la population, par tête d'habitant.

Deux remarques préliminaires, toutefois! C'est qu'il y a, dans la liste ci-dessus, deux « Confédérations d'États » : l'Allemagne et les États-Unis, et que si, pour l'Allemagne, nous avons, à la fois, la dépense de la Confédération et la dépense par État, nous n'avons pas, pour les États-Unis, une dépense d'État pris isolément. De sorte que si, pour la Prusse et la Bavière, nous devons ajouter à la dépense d'État une partie proportionnelle de la dépense de la Confédération ou de l'empire d'Allemagne, nous n'avons pas les moyens de faire la même opération pour les États-Unis et que, par conséquent, les résultats que nous trouverons pour ces derniers seront sujets à correction, à augmentation naturellement.

Une autre remarque est celle-ci : c'est que les sources auxquelles nous avons puisé nos chiffres fondamentaux ne nous disent pas si l'on a, partout, tenu compte des recettes et dépenses qui ne font que passer par les caisses gouvernementales et que l'on appelle recettes et dépenses *pour ordre*. En toute sincérité, elles doivent figurer dans la comptabilité ; car, en passant par les caisses de l'État, les recettes pour ordre, qui comprennent surtout des « fonds de tiers », ne sont pas sans y laisser de traces et quelque profit ; et leur déversement, leur restitution à des caisses spéciales, distinctes de celles de l'État, n'en est pas moins une action d'État, dont il est impossible de nier l'existence et dont il faut, par conséquent, tenir note dans la comptabilité générale, quand on veut être absolument complet.

Or, s'il y a, dans la comptabilité de la France, de l'Allemagne, de l'Angleterre, des articles ou postes qualifiés, *in terminis*, de recettes et dépenses « pour ordre », il y a des pays

Digitized by Google

où il n'en est pas, ostensiblement, fait mention; et il y a, d'autre part, un pays où il y en a trop, si l'on peut dire. Ce pays, c'est la Belgique, où, si l'on tient compte du chapitre du budget qualifié de « recettes et dépenses pour ordre », tel qu'il est présenté officiellement, on est exposé à se méprendre absolument sur la portée des chiffres. En effet, le budget spécial « pour ordre » y atteint 2,014 millions, alors que le budget des autres recettes et dépenses n'y atteint que 666 millions. Ces 2 milliards représentent, en grande partie, des sommes qui n'entrent que fictivement dans les caisses de l'État et qui, en tout cas, n'ont pas d'équivalent dans les autres pays. Les circonstances font donc que nous sommes obligés de faire abstraction de la plus grande partie de ce « budget pour ordre » de la Belgique, et que, pour rester dans ce qui *paraît* y correspondre dans les pays voisins, aussi avancés en « interventionnisme » que la Belgique, nous l'avons réduit à 13 millions.

De sorte que nous porterons, en fin de compte, le budget total de la Belgique, en dépenses et recettes, à 679 millions au lieu du chiffre de 2,680 millions indiqué ci-dessus.

Sous le bénéfice de ces remarques, le tableau suivant donne la dépense d'État par habitant et par an.

	Francs.		Francs.
Prusse	147	États-Unis	49
Bavière	138	Danemark	45
Angleterre	129	Russie	42
France	96	Suisse	34
Belgique	95	Grèce	33
Pays-Bas	69	Équateur	24
Norvège	61	Mexique	17
Italie	56	Pérou	18
Espagne	53	Japon	19
Portugal	53		

Avant de voir à quoi l'on emploie cet argent, nous examinerons d'où il vient.

Il y a, d'abord, la rubrique impôts, sous laquelle nous avons réuni les contributions directes, les contributions indirectes, douanes, accises, timbre, etc.

Digitized by Google

Produit des impôts au profit de l'État par habitant et par an.

	Francs.		Francs.
Angleterre	69	État-Unis	33
France	66	Norvège	31
Pays-Bas	49	Grece	22
Italie	45	Suisse	16
Bavière	45	Équateur	16
Portugal	43	Mexique	16
Espagne	42	Russie	13
Danemark	39	Japon	12
Prusse	36	Pérou	12
Belgique	35		

Faut-il faire ici quelques commentaires sur l'*imposabilité* — si l'on peut dire — d'un peuple ? Le tableau que l'on vient de voir montre qu'il y a de la marge entre les chiffres de 69 et 66 par habitant et ceux de 12, 13 et 16.

Mais qui ne sait et qui ne voit que la charge des impôts n'est pas indéfiniment extensible; que, dans certains pays, d'immenses populations sauvages doivent, en fait, être considérées comme soustraites à l'impôt direct, tout au moins, et que, dans d'autres, les populations, incapables de supporter la moindre aggravation d'impôts, encore qu'ils soient plus légers qu'ailleurs, se soustrayent à la misère par l'émigration ?

Pour parfaire la somme nécessaire pour couvrir les dépenses d'État, on table, en second lieu, sur les produits directs du domaine, sur les produits indirects des régies, entreprises, chemins de fer, etc., et, finalement, sur l'emprunt.

Nous réunirons le tout dans le tableau que voici :

Recettes domaniales et extraordinaires par habitant et par an.

	Francs.		Francs.
Prusse	111	Grèce	11
Bavière	92	Espagne	11
Belgique	60	Italie	11
Angleterre	60	Portugal	10
France	30	Équateur	8
Norvège	30	Danemark	6
Russie	29	Pérou	1
Pays-Bas	20	Mexique	1
Suisse	18	Japon	?
États-Unis	16		

Digitized by Google

Comme des commentaires au sujet de ces chiffres n'ont point de lieu dans cette étude, nous passons immédiatement à l'examen et à l'analyse des dépenses.

Il est certain, en tout cas, et démontré par les faits, que la souveraineté est liée, dans la supputation des dépenses d'État, par le chiffre des recettes probables et *possibles*.

Et cette « possibilité » a pour mesures, d'une part, la capacité imposable de la population et, d'autre part, le mouvement général des affaires agricoles, industrielles et commerciales, c'est-à-dire la prospérité du pays et, enfin, le crédit dont jouit l'État.

Il n'y a pas un État qui n'emprunte — même parfois régulièrement tous les ans — des sommes plus ou moins considérables. Il est vrai qu'il rembourse, en principe, tous les ans une partie de sa dette. En tout cas, il doit en assurer annuellement les intérêts et les primes, quand il y en a.

Le service de la dette est donc devenu, à notre époque, dans tous les États, une des premières préoccupations des gouvernements. L'expérience a montré que c'est une des conditions de leur existence. Les prêteurs sont devenus assez forts que pour faire mettre au ban des nations les États qui ne payent pas leurs dettes. L'État mauvais payeur n'a pas d'autres ressources que d'abandonner à ses créanciers une partie de ses revenus, afin qu'ils se payent eux-mêmes.

C'est le motif pour lequel il y a des pays où l'on ne voit rien au chapitre du service des dettes. Ailleurs, aux États-Unis notamment, des artifices de comptabilité font que l'on ne distingue pas, en une rubrique spéciale, ce que comporte le remboursement et l'intérêt des dettes.

Voici donc ce que, dans chaque État, on doit débourser, par an et par habitant, pour le service de la dette (intérêts, amortissement, primes, change, etc.) :

	Francs.		Francs.
France	31	Angleterre	15
Espagne	23	Pays-Bas	14
Portugal	23	Bavière	13
Belgique	22	Prusse	12
Italie	21	Grèce	9

Digitized by Google

	Francs.		Francs.
Norvège	8	Suisse	2
Mexique	5	États-Unis	?
Danemark	5	Pérou	—
Russie	4	Équateur	—
Japon	2		

Les relations entre les États sont telles que tous doivent entretenir un service de communications, de renseignements et d'espionnage réciproques. C'est ce que l'on nomme les affaires étrangères. Tous aussi entretiennent une force armée destinée à faire respecter, à maintenir leur existence. On voit bien que cette force armée doit servir, dans des cas exceptionnels, à sauvegarder la tranquillité intérieure; mais il n'en reste pas moins que sa raison d'être est la guerre ou le *para bellum* vis-à-vis de l'extérieur.

Voici ce que ces relations extérieures, ainsi comprises, coûtent par an et par habitant :

	Francs.		Francs.
Angleterre	39	Espagne	10
France	29	Russie	10
Bavière	23	Suisse	9
Prusse	22	Belgique	8
États-Unis	18	Grèce	7
Pays-Bas	18	Équateur	4
Italie	12	Japon	4
Norwège	11	Pérou	3
Danemark	10	Mexique	3
Portugal	10		

C'est donc l'Angleterre qui dépense le plus pour son service de renseignements et de paix armée. Il s'agit, pour elle, de maintenir sa supériorité mondiale et d'assurer la protection de ses innombrables colonies. Après elle, viennent les antagonistes séculaires : les Germains et les Gaulois, l'Allemagne et la France. Puis les États-Unis, qui commencent à rêver d'impérialisme et se sont créé une flotte imposante, les Pays-Bas, qui ont aussi des colonies à protéger...

La Russie a l'air de venir après de plus petits États, parce que les sommes qu'elle dépense pour ses armées et ses flottes, réparties sur son incommensurable population, aboutissent à

Digitized by Google

un chiffre réduit. Mais si l'on prend le chiffre absolu et réel des sommes affectées, par an, aux services extérieurs en Russie, soit 1,297 millions de francs, on le trouve supérieur à celui de la France (1,222 millions) et à celui de l'Allemagne (1,253 millions). Il n'est dépassé que par l'Angleterre (1,713 millions).

Quant au chiffre du Japon, pays atteint de la mégalomanie militaire, il représente, en chiffres absolus, 203 millions par an; ce qui est le double, à peu près, de ce que dépensent les Pays-Bas (103 millions) et presque le quadruple de ce que dépense la Belgique (58 millions).

Mais ce n'est que le sixième du chiffre de la Russie ; et cela montre, en passant, quel effort le Japon a dû faire pour combattre et vaincre l'empire moscovite. On peut bien croire que le Japon était à bout quand il a accepté la paix. S'il n'avait pas eu, dans ses atouts, la distance énorme qui sépare la Russie métropoliaine de la Mandchourie, il eut été, inévitablement, écrasé, malgré son incontestable organisation militaire meilleure : un contre six !

Le restant des dépenses d'État, après les dettes et l'extérieur, comprend les dépenses du service intérieur, qui sont, à vrai dire, les plus utiles : le maintien de l'ordre, de la justice, la protection de l'industrie, de l'agriculture, du commerce, l'enseignement, le maniement des finances, l'administration du domaine et des exploitations, les cultes, etc.

Cela représente, par an et par habitant :

	Francs.		Francs.
Prusse	113	Suisse	23
Bavière	102	Italie	23
Angleterre	75	Équateur	20
Belgique	65	Espagne	20
Norvège	42	Portugal	20
Pays-Bas	37	Grèce	17
France	36	Pérou	10
États-Unis	31	Mexique	9
Danemark	30	Japon	5
Russie	28		

Nous n'entrerons pas dans des considérations philosophiques sur la différence de traitement, au point de vue de l'intérieur,

Digitized by Google

entre un Prussien, un Anglais, un Belge, d'une part, et un Français, un Américain, un Italien, d'autre part. Nous ne pouvons oublier que cet « intérieur », tel que nous venons de le déterminer, comprend les dépenses d'exploitation des services commerciaux, agricoles et industriels des divers pays, ainsi que les dépenses d'administration de leurs propriétés. Et l'on sait très bien que la Prusse, la Bavière ont, à la fois, un vaste domaine forestier et minier et de nombreuses exploitations industrielles, que la Belgique a ses chemins de fer et ses opérations « pour ordre », et que l'Angleterre dépense beaucoup pour l'amélioration et l'instruction de ses habitants.

En récapitulant les trois catégories de dépenses que nous avons établies, nous arrivons au tableau que voici :

Dépenses par habitant et par an.

	Dette.	Extérieur.	Intérieur.	Totaux.
Prusse	12	22	113	147
Bavière	13	23	102	138
Angleterre	15	39	75	129
France	31	29	36	96
Belgique	22	8	65	95
Pays-Bas	14	18	37	69
Norvège	8	11	42	61
Italie	21	12	23	56
Espagne	23	10	20	53
Portugal	23	10	20	53
États-Unis	?	18	31	49
Danemark	5	10	30	45
Russie	4	10	28	42
Suisse	2	9	23	34
Grèce	9	7	17	33
Équateur	—	4	20	24
Mexique	5	3	9	17
Pérou	—	3	10	13
Japon	2	4	5	11

Tableau que nous éclairerons en rapportant les totaux à la centaine.

Digitized by Google

Proportions pour cent de chacune des catégories de dépenses.

	Dette.	Extérieur.	Intérieur.	Totaux.
Équateur	—	19	81	100
Pérou	—	25	75	100
Prusse	8	23	69	100
Suisse	5	26	69	100
Norvège	12	19	69	100
Belgique	23	8	69	100
Bavière	9	23	68	100
Danemark	10	23	67	100
Russie	10	24	66	100
États-Unis	?	38	62	100
Angleterre	12	30	58	100
Pays-Bas	20	27	53	100
Mexique	30	20	50	100
Grèce	27	24	49	100
Japon	19	37	44	100
Italie	37	22	41	100
Espagne	43	18	39	100
France	32	30	38	100
Portugal	45	20	35	100

Comme nous avons classé les pays dans l'ordre où les dépenses d'intérieur entrent pour la plus grande part dans les dépenses générales, on peut apprécier à quel degré les gouvernements des différents États se rendent utiles à leurs administrés, soit directement, soit indirectement.

Les deux gros chiffres de la troisième colonne sont placés en regard du nom de deux pays de l'Amérique où le service de la dette a été confié aux prêteurs eux-mêmes, en tout ou en partie. Et l'on se ferait illusion sur l'amplitude de l'action utile, à l'intérieur, du gouvernement de ces États (Pérou et Équateur), si l'on ne regardait aussi le tableau précédent, qui montre le chiffre réel de la dépense par habitant (20 et 10), chiffre qui n'est pas lourd !

Les pays qui dépensent, pour l'intérieur, de 60 à 70 p. c. de leurs recettes sont dans la bonne proportion, semble-t-il. On trouve dans ce cas : la Prusse, la Bavière, la Suisse, le Danemark, la Norvège, la Belgique... Il faut écarter les États-Unis, à cause de la remarque générale que nous avons

Digitized by Google

faite plus haut, parce qu'il s'agirait aussi de connaître les dépenses propres à chaque État confédéré.

Il faut aussi écarter la Russie, où le pourcentage de l'intérieur doit être corrigé par l'examen du coût par habitant et par ce que l'on sait de la situation morale et matérielle de l'immense majorité des habitants de cet empire. L'intérieur, ici, est surtout représenté par les exploitations industrielles et commerciales. Pour ne citer qu'un chiffre de détail, nous dirons que les ministères de l'intérieur proprement dit et de l'instruction publique coûtent, en Belgique, 33 millions de francs, soit 4 fr. 71 c. par habitant, et en Russie 402 millions, soit 3 fr. 20 c. par habitant. Il y a de la marge, comme l'on voit.

Tous les autres pays qui dépensent moins que 60 p. c. de leurs recettes pour leur intérieur sont absorbés ou bien par leur extérieur ou bien par leur dette.

Et le pays le plus mal loti à cet égard, c'est la France, qui est à la fois embarrassée — pour ne pas dire écrasée — par sa dette et par son extérieur, au point qu'elle arrive, en pourcentage, à peu près au dernier rang pour son intérieur.

Remarquons que l'Angleterre, qui a le même pourcentage que la France au point de vue de l'extérieur, est mieux partagée au point de vue de la dette, ce qui lui permet de donner plus, beaucoup plus à l'intérieur. En chiffres absolus, cela représente, pour le ministère de l'instruction publique seul, par exemple, 293 millions de francs en France, ou 7 fr. 71 c. par habitant et 392 millions de francs en Angleterre, ou 9 fr. 11 c. par habitant.

Nous dirons un seul mot du Japon, pour le remettre à son rang ! Malgré son incontestable et brillant vernis militaire, il n'en est pas moins resté un pays... d'Extrême-Orient. Il est loin de se distinguer par son intérieur; il est dans les derniers rangs à la fois par les chiffres absolus et par le pourcentage. Il ne vit, actuellement, que pour son extérieur; ce qui ne va pas sans lui occasionner une forte dette, hors de proportion, d'ailleurs, avec le profit qu'il retire des institutions ou propriétés domaniales créées au moyen de cette dette; puisque

Digitized by Google

cette fortune domaniale du Japon est presque tout entière dans des cuirassés et des organismes militaires.

Nous avons eu la curiosité de reprendre des chiffres relatant la situation des États, il y a une dizaine d'années, et de les comparer à la situation actuelle. Cela nous conduira à nos conclusions.

Dépenses par habitant et par année.

	Dette.		Extérieur.		Intérieur.		Totaux.	
	1896-97.	1905-06.	1896-97.	1905-06.	1896-97.	1905-06.	1896 97.	1905-06.
Prusse.	12	12	16	22	76	113	104	147
Suisse	1	2	8	9	19	23	28	34
Norvège	3	8	9	11	28	42	40	61
Belgique	17	22	8	8	43	65	68	95
Bavière	12	13	15	23	75	102	102	138
Danemark . . .	14	5	12	10	17	30	43	45
Russie.	5	4	7	10	14	28	26	42
Angleterre . . .	16	15	25	39	27	75	68	129
Pays-Bas	14	14	18	18	27	37	59	69
Grèce	9	9	11	7	24	17	44	33
Italie	24	21	12	12	20	23	56	56
Espagne	17	23	17	10	24	20	58	53
France	32	31	25	29	30	36	87	96
Portugal	20	23	9	10	15	20	44	53

Il y a donc trois pays qui, en dix ans, n'ont pas augmenté la charge de leur dette; ce sont : la Prusse, les Pays-Bas, la Grèce. Cinq l'ont diminuée : la France, l'Angleterre, l'Italie, le Danemark, la Russie. Six l'ont augmentée : la Bavière, la Belgique, la Norvège, l'Espagne, la Suisse, le Portugal.

Les réductions de la charge de la dette peuvent provenir de conversions ou de remboursements et amortissements. Il n'en est pas moins acquis que la charge de la dette reste la plus élevée en France et que, en fait d'augmentation, c'est l'Espagne, la Norvège et la Belgique qui tiennent le record... Sans oublier la Suisse.

Mais la Belgique, la Norwège et la Suisse ont pu aussi augmenter leurs dépenses d'intérieur, tandis que l'Espagne a dû diminuer, à la fois, ses dépenses d'intérieur et son train extérieur.

Si nous mettons en regard de ce mouvement des dépenses

Digitized by Google

d'État, pendant la dernière décade, celui des recettes, nous aurons le tableau qui suit, et qui éclaire beaucoup la manière d'agir et de vivre des différents pays.

Recettes par habitant et par année.

	Impôts.		Recettes autres.		Totaux.	
	1896-97.	1905-06.	1896-97.	1905-06.	1896-97.	1905-06.
Prusse	46	36	57	111	104	147
Bavière	49	45	58	93	102	138
Angleterre	57	69	11	60	68	129
France	65	66	21	30	87	96
Belgique	31	35	37	60	68	95
Pays-Bas	45	49	14	20	59	69
Norvège	23	31	17	30	40	61
Italie	36	45	20	11	56	56
Espagne	42	42	16	11	58	53
Portugal	36	43	8	10	44	53
Danemark	33	39	10	6	43	45
Russie	14	13	12	29	26	42
Suisse	15	16	13	18	28	34

Il reste acquis que la France tient le record aussi, en matière d'impôts généraux, après l'Angleterre toutefois.

Mais cette dernière a un système d'impositions très élastique, qui lui a permis de majorer certaines sources de recettes d'une manière considérable, quand a éclaté la guerre du Transvaal (1901-1902). Et si, depuis, elle n'a pas pu en revenir à un chiffre d'impôts moindre, c'est qu'elle a cru devoir conserver un train extérieur très sérieux, train qu'elle veut maintenant — avec le concours des autres puissances ou pour leur donner l'exemple — réduire quelque peu, ainsi qu'on le sait.

La Prusse, la Bavière et la Russie ont procédé à des dégrèvements d'impôts, plus ou moins intenses, et ont, en même temps, vu accroître les revenus de leur domaine.

Il est vrai que la Russie est en train de gâcher la besogne, et à perdre tout le profit et l'honneur de la situation qu'elle avait su maintenir, malgré la guerre du Japon, et que l'Allemagne, elle, vient d'augmenter ses impôts, pour pourvoir à ses dépenses militaires et maritimes.

Digitized by Google

Les autres pays ont augmenté leurs impôts pendant ces dix dernières années. Et si le revenu de leur domaine ou de leurs exploitations augmente aussi, on voit également leur dette s'accroître. Et il y en a qui sont arrivés au bout, notamment l'Espagne, le Portugal... et la Belgique, qui, sous prétexte d'accroitre son domaine productif, ralentit l'extinction de sa dette, et pose en principe que l'emprunt « constitue un placement » !!

En somme, quelles sont les conclusions à tirer de tout ceci?

C'est que les grands pays, la France par-dessus tous, souffrent de la maladie de « l'extérieur », et que la diminution des armements est leur seul espoir de guérison.

Quand on aura réussi à diminuer cette source de dépenses, on pourra songer à employer une partie du disponible soit à faire des dégrèvements d'impôts, soit à diminuer la dette.

Il est vrai que l'expérience montre que les exploitations domaniales lucratives peuvent accroitre, dans de notables proportions, les revenus d'État. Mais le *hic*, c'est que, pour acquérir ou organiser ces exploitations, il faut recourir à l'emprunt, c'est-à-dire à l'augmentation de la dette. C'est donc un calcul à faire : si l'on est sûr que l'exploitation rapportera gros, et toujours, on peut aller de l'avant et emprunter. Quelques francs de dette de plus, par habitant, dans des pays où la population se chiffre par de nombreux millions peuvent, en fait, servir à acquérir de très riches exploitations et se supportent aisément, s'il est pris des mesures pour que les bénéfices de ces exploitations servent à améliorer les services d'État utiles à la collectivité. La France, en se proposant de racheter les chemins de fer d'exploitation privée, entre dans cette voie. Mais il est fort à craindre que ce ne soit qu'un palliatif temporaire à l'état précaire de ses finances, tant qu'elle ne réduira pas ses armements...

C'est, en définitive, à l'amélioration de leur intérieur que l'on reconnaît les bons gouvernements. Et c'est cela, seul, qui caractérise et constitue le progrès des nations.

MAURICE HEINS.

Digitized by Google

LES COUSINS DE SAINT-HÉLIER [1]

Vous vous figurez, j'en suis sûr, que Bonne-maman a toujours été comme vous la voyez aujourd'hui, dans la petite maison où vous aimez tant à retourner et où vous vous trouvez si bien; que ses cheveux ont toujours été blancs, et sa bonne figure, ridée, et son dos, voûté; et qu'elle a toujours marché doucement, à petits pas; qu'elle s'est toujours assise dans son fauteuil, enveloppée du grand châle gris dans le coin duquel elle vous enroule pour vous serrer plus fortement sur son cœur.

Ah! mes enfants, que ne puis-je vous la montrer il y a trente ou quarante ans!

Vous ne la reconnaîtriez pas!

Ou plutôt, oui, vous la reconnaîtriez, car il y a quelque chose qui n'a point changé : c'est la tendresse de son regard, miroir fidèle de la tendresse de son cœur.

Ce cœur est resté le même, il nous aimait alors, comme il nous aime et comme il vous aime aussi.

Bonne-maman était une belle grande femme, droite et agile, dont la bonté n'avait d'égale que sa vaillance.

La vue d'un malheur l'attristait jusqu'aux larmes et ne lui laissait de repos qu'elle n'eût soulagé l'infortuné. Comme elle ne pouvait donner beaucoup d'argent, parce qu'elle n'était pas riche et que notre nichée comptait un grand nombre de petits

[1] Extrait des *Contes de la Nichée*, dédiés à mes enfants.

Digitized by Google

becs voraces, elle se dépensait elle-même, sans hésiter et sans compter.

Sa charité faisait taire son instinctive délicatesse, et les spectacles les plus répugnants ne mettaient jamais d'obstacles à ses bienfaits.

A la Saint-Hubert, en novembre, je l'ai vue, dissimulant un pain sous son manteau, gravir l'escalier boiteux de la roulotte qui abritait les saltimbanques mourant de froid et de faim.

Elle pénétrait dans l'infect taudis où agonisait une pauvresse abandonnée, soulevait la malade dans ses bras, endormait ses souffrances par ses soins et ses paroles compatissantes, amollissait son grabat souillé.

Elle emmenait avec elle les enfants, leur faisait manger au coin de notre feu, une savoureuse miche de pain blanc, trempée dans du café au lait, puis, les habillait de nos propres vêtements.

Bonne-maman cachait scrupuleusement ses bonnes actions plus nombreuses que les heures; mais elle ne pouvait empêcher de les publier ceux qui en avaient été l'objet et, de même que l'alentour des fleurs perdues dans l'herbe s'embaume de leurs parfums, de même, il se formait autour de Bonne-maman une atmosphère d'amour et de reconnaissance.

Toute notre famille, jusqu'à ses ramifications les plus éloignées, était, comme on va en juger, convaincue de l'abnégation de cette véritable sainte.

A trois lieues de chez nous, dans un gros village sur les confins du Condroz, vivait une femme vaguement apparentée à notre mère, plutôt une amie d'enfance. Pour nous, c'était « la cousine de Saint-Hélier »; je ne l'ai jamais rencontrée; j'ignore son nom. Bonne-maman parlait quelquefois d'elle, quand elle rappelait un événement de sa tendre jeunesse, et, de temps en temps, une lettre nous avisait de ce qui lui arrivait d'heureux ou de malheureux.

Un jour, une effrayante nouvelle se répandit : le choléra

Digitized by Google

ravageait le village de Saint-Hélier! Les gens mouraient comme des mouches. Les survivants, pris de frayeur, devenaient lâches, égoïstes et mauvais. Un frère fuyait son frère. Les enfants abandonnaient leurs parents. On enfermait les mourants sans secours dans leur chambre!

L'on avait fait venir, je ne sais d'où, deux infirmiers qui ne tardèrent pas à personnifier le fléau aux yeux des malheureux habitants de Saint-Hélier. Leur cynisme et leur intempérance révoltaient. Ils passaient dans les rues, la face allumée, balançant des bouteilles de genièvre au bout de leurs deux bras. Ceux qui les apercevaient, s'encouraient, s'imaginant vraiment voir arriver le choléra lui-même.

La nuit, en entendait rouler de sinistres tombereaux. Ceux que la peur tenait éveillés, soulevaient un coin de rideau et le laissaient retomber aussitôt, pâles et consternés, tant était atroce le tableau qui s'était présenté à leurs yeux : sur les charrettes, s'amoncelaient d'horribles caisses oblongues de bois blanc, à peine clouées; de l'une d'elles, entr'ouverte, sortait parfois le bras de celui qu'on y avait enfermé trop tôt...

Bonne-maman répétait :

— Pourvu qu'il n'arrive rien à la cousine...

Elle doit avoir maintenant un joli petit garçon de huit ans.

Le 13 janvier, anniversaire de la naissance de notre père, Maman se préparait à cuire des galettes.

Jour de kermesse pour les enfants!

Il est cinq heures. La nuit enveloppe toutes choses; déjà la lampe est allumée.

Au dehors, la neige tombe en épais flocons : il y en a deux pieds de haut.

Ah! qu'il fait bon dans la cuisine emplie de l'agréable chaleur du poêle sur lequel chauffe le fer à gaufres!

Sur la grande table recouverte d'une légère couche de farine, s'alignent les morceaux de pâte abrités par une large nappe blanche; ils attendent leur tour de passer dans le fer. Au coin

Digitized by Google

de la cheminée, une sous-tasse porte un épais creton de lard qui va chanter coup sur coup, pendant des heures :

— Encore une galette! Ch! Ch! Ch! Graissons le fer! Ch!

Et les galettes sortiront du fer, brunes, parfumées, et danseront, brûlantes, au bout des doigts, jusqu'à la petite table où elles refroidiront pêle-mêle, pour être rangées dans la huche.

Et pendant huit jours, à quatre heures, au retour de la classe, nous passerons sans nous arrêter devant la boutique où l'on voit de gros « babulaires » emmanchés sur de longs bâtonnets et des « cahottes » débordantes de sirop de sucre, parce que nous penserons aux bonnes galettes aux trous remplis de confiture, qui attendront près des tasses fumantes de café au lait.

— Allons, mes enfants, nous commencerons; les premières cuites seront pour vous...

— Toc, toc, toc!

Holà! on frappe du dehors : Bon-papa se lève, mais aussitôt, on entend des pas lourds, dans le corridor; quelqu'un cogne à la porte de la cuisine et ouvre en même temps :

— Peut-on entrer?

Bonsoir mes gens!

Dans l'encadrement de la porte, apparaît un homme de haute taille, — est-ce le bonhomme Noël attardé? — le col du paletot relevé, de la neige couronnant sa casquette aux pans rabattus sur les oreilles; de la neige dans les sourcils, de la neige dans sa longue barbe noire. Du bout de ses manches, sortent deux épaisses mouffes de laine, l'une tenant le pouce de l'autre. Ses gros souliers sont pleins de neige.

Il pousse devant lui un garçonnet dont les beaux grands yeux bruns, large ouverts, font curieusement le tour des figures et des meubles et scintillent au milieu de sa jolie frimousse rougie par le froid.

L'haleine glacée de l'hiver était entrée avec les voyageurs, dans la petite cuisine. La neige fondait sur leurs habits et tombait en gouttelettes autour d'eux.

Digitized by Google

Bouche ouverte, nous regardions les inconnus qui troublaient cette réjouissante vesprée.

L'homme, d'une voix haute, lente et molle, sans un geste, prit la parole, comme s'il eût continué une conversation.

— Moi, je suis un voisin; voilà ce qu'on m'a envoyé dire : votre cousine de Saint-Hélier est tombée malade. Elle demande que sa cousine de Blaret vienne la soigner. Ceci, c'est le gamin.

Maman pâlit.

— Oh! ho!... dit-elle, presque tout bas.

Quelques instants s'écoulèrent, sans que personne parlât.

Enfin, notre père demanda :

— Qu'allons-nous faire?

Maman ne pensa même pas que l'hésitation pouvait avoir quelque rapport avec son départ.

— Ce sera bien vite arrangé, répondit-elle : nous allons remettre la pâte dans la maie; nous la partagerons en deux morceaux, nous les porterons chez la petite Lucie qui les fera cuire ce soir encore, et, demain, vous mangerez du gâteau au lieu de galettes.

Elle poussa le fer à gauffres sous le feu et, s'adressant au nouveau venu :

— Êtes-vous à pied?

— Non, non; nous avons deux chevaux; mon camarade les garde à la porte. Si vous n'avez pas peur, nous serons vite à Saint-Hélier; vous monterez sur la Grise, derrière moi.

Nos jeunes âmes comprenaient à peine et sentaient se lever en elles une grosse douleur.

— Vous boirez une jatte de café, pendant que j'irai me vêtir, dit Maman. On en portera aussi une à votre compagnon.

Nos parents sortirent en même temps.

L'homme, sans quitter sa tasse, but à petits coups, pendant que nous l'observions, craintifs, immobiles et muets.

Au dehors, les flocons blancs continuaient à tomber à travers

Digitized by Google

une épaisse obscurité. On les apercevait, semblables à de gros papillons, dans la funèbre raie de lumière jaune qu'une misérable lampe fumeuse projetait, de sa cage de verre, sur le groupe stationnant devant notre demeure.

Les deux étrangers secouèrent les chabraques où s'était amassée la neige; ils les étendirent de nouveau sur le dos des bêtes qui piétinaient sourdement, reniflaient, envoyaient dans l'air de longs traits frémissants de vapeur.

— Ju! — ôwe, ôwe! — Ah! milliard!

Les voix étonnaient le silence du soir.

Chez les voisins, les rideaux se soulevaient aux fenêtres éclairées; on apercevait la silhouette des gens intrigués par cet événement extraordinaire.

Nous étions tous sur le seuil, tremblottants et tristes, intéressés aussi par le spectacle inattendu. On m'avait mis entre les mains un lumignon qui n'éclairait guère que la grappe serrée de nos petites figures pâles.

Notre mère venait de nous embrasser tendrement en nous recommandant d'être bien sages. Elle attendait.

Déjà, un des compagnons était à cheval.

— Je vais monter, dit le grand barbu; votre homme vous tiendra le pied, après.

— Owe, ôwe !

Bon-papa hissa sur la jument grise la chère maman. Elle entoura de son bras droit le buste du cavalier; de l'autre main, elle saisit la croupière.

Soudain, l'animal dressa les oreilles, se mit à tourner, à cabrioler, à se cabrer.

Son conducteur tira violemment sur la bride, cria à tue-tête :

— Owe ! ôwe, ôwe ! Ju !

La jument se démena davantage, hennit, se dressa sur ses pattes de derrière, rua encore, comme si on lui avait enfoncé des pointes de feu dans le corps.

On n'entendait point le bruit des sabots. Au milieu des flocons tourbillonnant, cette danse effrénée du puissant limo-

Digitized by Google

nier, sur le dos duquel se cramponnaient deux personnes, avait une apparence fantastique.

Effrayés, nous commençâmes à pleurer bruyamment et à appeler Maman.

Bon-papa se mit en colère :

— Ah ! misérable ! misérable ! criait-il, blême ; faire monter une pauvre femme sur un tel cheval ! Misérable !

Les voisins accoururent. Gérard, le tonnelier, qui avait été garçon brasseur, sauta à la tête de l'animal, étreignit le mors... Dévouement inutile, les bonds continuaient plus rapides et plus sauvages.

Nous entendîmes tout à coup la voix de Maman :

— Conduisez-le près du tas de neige !

Elle voulait parler de la neige que, dans l'après-midi, le cantonnier avait amoncelé sur l'accotement de la route, non loin de notre maison.

Après des efforts on y parvint.

Alors, cette courageuse Bonne-maman, lâchant tout, sauta résolument à même le tas de neige et y enfonça sans se faire le moindre mal...

Du coup, la bête se calma.

L'homme descendit, la ramena, docile, près de nous, l'examina :

— Une bête si tranquille ! répétait-il intrigué, en lui caressant la croupe et le flanc.

Sa main, effleurant l'aîne, la Grise fit un nouvel écart de côté...

Le fermier se frappa le front :

— J'y suis ! Ah, milliard ! J'avais oublié qu'elle est très chatouilleuse, la sotte ! Ce sont les cottes de madame, qui la gênaient. Elle ne bougera plus, j'en réponds.

Malgré l'explication et l'assurance, notre père ne voulait plus que Maman remontât à cheval. Mais, elle le convainquit rapidement :

— Essayons encore, il connaît la jument... Et puis, il faut absolument partir.

Digitized by Google

Bon-papa l'aida donc à reprendre sa place; il lui enroula ensuite les jupes autour des jambes et les maintint au moyen d'un cordon.

La bête ne broncha plus.

— Bonsoir, mes gens!

— Bonsoir! Bon voyage!

— Bonsoir, Mère! Bonsoir, Mère! crièrent nos voix angoissées.

— Bonsoir, mes enfants!

Les deux montures disparurent dans le noir, pendant que nos cœurs se serraient violemment.

Nous allâmes nous coucher, sans beaucoup de paroles.

Le garçonnet de la cousine de Saint-Hélier, resté parmi nous, partagea ma couchette.

De toute la nuit, je ne pus dormir. Lorsque, exténué, je tombais dans une demi-somnolence, je revoyais aussitôt sous la voûte sombre et pesante du ciel, l'immense plaine blanche sans chemins, que la neige muette et traîtresse continuait à remplir. Et au milieu de cette étendue de cauchemar, galopaient, vers l'obscurité, deux énormes monstres, montés par des démons qui emportaient notre mère.

Je sursautais et j'entendais mon compagnon qui sanglotait, le nez contre la muraille.

Bonne-maman revint huit jours après. Ah! quelle longue huitaine! mais quelle joie aussi, la chère ramena avec elle!

Quoiqu'elle nous embrassât de tout son cœur, en rentrant, elle me parut particulièrement émue, lorsqu'elle serra sur sa poitrine le petit cousin à qui elle disait :

— Embrasse-moi bien fort! Ta maman est guérie, elle viendra te reprendre elle-même la semaine prochaine.

Et maintenant, je vais, certes, vous étonner, mes enfants, à vous apprendre que vous connaissez le petit cousin de Saint-

Digitized by Google

Hélier, dont Bonne-maman alla héroïquement soigner la mère, au temps du choléra.

Vous vous souvenez qu'en janvier dernier, le jour de l'an, nous étions chez vos grands-parents. Sur les dix heures, le cœur encore tout palpitant des vœux que nous avions exprimés au saut du lit, nous vîmes entrer un trio de gaillards pour qui la porte sembla trop basse et trop étroite. L'un annonçait une quarantaine d'années ; les autres étaient plus jeunes.

Le premier portait, soigneusement empaqueté et ficelé de rose, quelque chose qu'à la forme on pouvait supposer une roue de petite charrette. Ils dirent ensemble :

— Bonjour, cousine ! bonjour cousin ! bonne santé, bon an ! et souvenir de notre chère Maman.

Et le paquet fut déposé sur la table.

Ces trois hommes, c'était l'enfant qui, resté chez nous, un soir d'hiver, avait sangloté la nuit à côté de moi et ses deux frères, nés après l'époque du fléau.

Plus de vingt-cinq fois déjà, ils avaient réapparu à date fixe, apportant à la cousine de Blaret, leurs souhaits reconnaissants et un énorme pain d'épice tout rond.

Comme les années précédentes, on les fit asseoir, on leur versa de grands bols de café à la crême, bien fumants.

Et cette fois, lorsque notre mère déposa au milieu d'eux, la traditionnelle et haute assiettée d'appétissantes galettes, artistement étagées, ce fût l'aîné qui prit la parole.

Et il redit la phrase que l'un des trois, sans y rien changer que le nombre des années, répétait à cette occasion, depuis un quart de siècle :

— Il y a trente-deux ans, cousine, vous vous apprêtiez à en faire, quand on vint vous chercher...

Il neigeait...

C'était une bien triste soirée.

HUBERT STIERNET.

Digitized by Google

M. FERDINAND BRUNETIÈRE

C'est trop tôt pour écrire une étude sur ce grand mort. Il y a place pour l'apologie et peut-être aussi pour des notes de journal, notes biographiques, où l'amertume se mêle désagréablement aux éloges, où l'anecdote est trop souvent hâtive, d'une précision téméraire, quand elle n'est pas fielleuse, même empoisonnée. Il n'y a pas encore place pour des jugements réfléchis. Le Brunetière qui alla au Vatican, qui prononça et écrivit les *Discours de combat*, a laissé debout des inimitiés et des rancunes; il faudra longtemps pour qu'elles se taisent.

Aussi bien, n'est-ce pas celui-là que je voudrais saluer pour la dernière fois. Nous avons tous connu le professeur, dont l'allure combative plaisait davantage que celle de ses derniers écrits. Il pourfendait des idées, non des hommes; il se montrait audacieux, progressif, libre de bien des préjugés universitaires; il découvrait au regard une conscience, que les grands problèmes moraux et scientifiques de notre temps troublaient déjà fort; mais point encore ne paraissait-il enclin à nous en imposer des solutions conformes à un dogmatisme quelconque.

Au contraire, il s'enorgueillissait de nos conquêtes, il cherchait à en étendre le bénéfice à ces disciplines morales qui restent, plus qu'il ne conviendrait, asservies à des traditions, parce que plus que les disciplines expérimentales, elles sont comme des fiefs de quelques-uns. Les noms de Lamarck, de Darwin, de Spencer furent, pour la première fois par lui, écrits dans la même page que ceux de Bossuet et de Racine; l'évolution eut son prophète dans l'histoire des littératures. De même que

Digitized by Google

plus tard le positivisme d'Auguste Comte, la doctrine nouvelle servit à des constatations et à des déductions aussi brillantes qu'imprévues. Ce fut comme si l'on avait abattu quelques pans de mur, et que l'on se proposât de bâtir toute une aile nouvelle du temple révéré, où l'école du goût tient, depuis deux siècles, ses assises en France.

Sans doute, le Brunetière que nous venons de rappeler se dédoublait en un critique au mois le mois, et ce critique avait d'inutiles sévérités ; il tenait une férule, au lieu d'une plume ; il tranchait plutôt qu'il ne jugeait, avec un grossissement de la voix et des roulements d'yeux qui rappelaient, non sans déplaisir, l'ancien maître d'études, hargneux et tenace. Tour à tour, le romantisme attardé, le naturalisme et le symbolisme furent appelés à sa barre et condamnés sans appel. Encore le furent-ils d'ordinaire dans les formes congrues, après enquête et contre-enquête, audition de témoins et lecture des plaidoyers. La grande sincérité de M. Brunetière le dispensait, croyait-il, d'être impartial ; mais elle en imposait même à ses pires détracteurs. On vit des gens qui comptaient s'en retourner absous, et pourtant qui ne gardaient point rancune au critique des considérants peu tendres, dont il avait armé un verdict impitoyable. Les symbolistes sont dans ce cas-là, et le dernier livre de M. de Souza est plein d'un brûlant respect pour M. Brunetière, d'une cinglante ironie pour MM. Mauclair et Gregh.

Une étude sur le directeur défunt de la *Revue des deux Mondes* ne serait pas complète si elle ignorait le polémiste littéraire, pas plus que si elle se désintéressait du polémiste religieux. Ici je voudrais m'abstraire de l'un et de l'autre et ne considérer que les services rendus par lui à l'histoire des lettres françaises. Encore ne peut-il s'agir que de définir une méthode et d'en suivre les larges applications.

***

Ceux qui lurent, aux environs de 1880, les premiers articles de Brunetière, éprouvèrent le sentiment d'une double contradiction. Dès les premières lignes, ils furent édifiés sur les

Digitized by Google

préférences de sa critique; ils reconnurent un avocat du classicisme, avocat disert, abondant, pourvu d'une solide dialectique et riche d'une érudition précise en sa relative étroitesse (trois siècles de littérature française, quelque chose de la pensée anglaise, quasi rien de l'Italie et de l'Allemagne, rien du moyen âge français); mais, en même temps, ils furent déroutés par les procédés de ce nouveau défenseur d'une chose vénérable; ils cherchèrent en vain les épithètes louangeuses et les clichés démonstratifs dont on les avait bercés depuis leur enfance. Ils furent pareils à ces vieux abonnés de l'Opéra, qui, le surlendemain d'un *Faust* ou d'une *Africaine* entendus pour la centième fois, subirent la redoutable initiation du Wagner de la Tétralogie.

Le nouveau venu n'avait, en effet, que mépris pour les combats à l'arme blanche et la canonnade d'antan. En revanche, il affectionnait les dernières trouvailles de l'érudition, était attentif au livre paru la veille, et surtout il allait, par dessus la haie du voisin, s'enquérir et s'approvisionner, à l'occasion. L'argot scientifique et philosophique lui était familier; il jonglait avec des formules qui semblèrent algébriques aux abonnés de la *Revue*.

Et voici l'autre contradiction. Il se trouva que cet homme, si hardi dans ses enquêtes et si novateur, si peu scrupuleux, si peu superstitieux dans le choix de ses moyens d'attaque, écrivait une langue vieillotte, ou plutôt une langue désuète, laborieuse à comprendre pour son lecteur autant qu'elle avait dû l'être à forger pour lui, une langue embarrassée de *si* et de *quand*, où les archaïsmes étaient reçus, où la période se refaisait parfois tâtonnante et toujours méandreuse, comme chez le premier des Balzac. Il fallut s'en accommoder, de cela et du reste. On le fit d'abord parce que la *Revue des Deux Mondes* parfumait de respectabilité et scellait d'une autorité souveraine ces étrangetés d'un inconnu, ensuite parce qu'au revenez-y, les moins indulgents devaient bien reconnaître la sincérité d'une conviction, la puissance d'une certaine logique et le profit d'un commerce prolongé avec un haut et vigoureux esprit.

Digitized by Google

Cet esprit était généralisateur par excellence. Il l'était aussi par essence. La passion des idées générales est bien la plus noble passion intellectuelle du Français, et en quoi peut-elle se déployer aussi sûrement et aussi diversement que dans la critique? Après Taine, on pouvait craindre que la méthode *atomique* de Sainte-Beuve — qui fut surtout admirable chez lui, mais que je redouterai toujours chez autrui — ne prît définitivement le dessus. M. Brunetière a fait en sorte qu'on lui reconnût la légitime possession de la méthode inverse, celle qu'un philosophe avait déjà appliquée à nos lettres avec plus d'autorité que de circonspection. En somme, il fut le véritable successeur de Taine; il n'eut ni son ampleur, ni sa sensibilité d'artiste, ni son style; mais il racheta en partie ces infériorités par des qualités concrètes et précises; il sut jusqu'au bout des doigts ses auteurs, il bannit les préjugés scolaires de sa critique; il fut cartésien en ceci qu'il voulut se rendre compte à lui-même de ses admirations, qu'il ne les conserva point sans s'être fait la preuve de leur justesse.

Et dans cette revision trop rare de tous les fétichismes que nous devons à nos maîtres, que de statues renversées, que de bustes épars sur le sol! Mais en revanche que de socles nouvellement dressés, par exemple pour un Fontenelle, un Bayle, négligés par ses prédécesseurs et remis par lui à leur vraie place! Ou bien encore, c'est le débat entre Corneille et Racine, rouvert aux dépens du premier, qui, en revanche bénéficie de la radiation intraitable de Rotrou et de ses timides précurseurs. C'est Saint-Simon relégué au second plan; c'est le terrible parallèle entre Bossuet et Fénelon, terrible pour la feinte douceur, la patiente ambition, l'entêtement et l'autoritarisme sournois de celui-ci, décisif pour la glorification définitive de celui-là. Et toujours cette méthode négligeait le détail des textes, les *nugae*, les arguments sordides de la basse érudition (sauf à y recourir en une note courte et incisive, la lame du poignard) (1) et c'était par de belles et

(1) Par exemple cette simple opposition entre les 200,000 livres de revenu à quoi s'élevait l'archevêché de Cambrai, tandis qne Meaux pouvait valoir 30,000 livres!

Digitized by Google

hautaines constructions logiques que la démonstration se faisait. Jamais peut-être le sens supérieur des généralisations, qui est de tradition française, n'avait été plus vigoureusement incarné.

On le vit bien à l'application. Et tout d'abord, sans fausse modestie, le nouveau maître exposa sa méthode. Il entendait apporter du neuf, beaucoup de neuf, malgré qu'il vînt après Villemain, Sainte-Beuve et Taine; il déclarait sans ambages que la véritable critique n'était pas encore fondée; qu'en se consacrant à l'analyse des écrits d'un auteur, il ne voulait amuser quiconque, fût-ce aux dépens de cet auteur : « La critique n'est pas un commerce d'éloges ou un assaut d'épigrammes, ni peut-être un moyen de satisfaire, en les exprimant, nos goûts ou notre humeur individuelle, mais un effort commun, et, si je puis ainsi parler, une collaboration des critiques avec les auteurs pour la certitude et la vérité. »

Que nous voilà loin du *Temple du Goût*, de Marmontel et de La Harpe ! Certes, déjà Saint-Marc Girardin et Villemain avaient avancé que la critique du passé littéraire était portion intégrante, et même notable de l'histoire. Mais ils avaient conservé la méthode vacillante, capricieuse, toute personnelle de leurs devanciers. A les relire aujourd'hui, on éprouve de la surprise et même du dépit. Ce sont des fresques qui ont pâli, au point de n'être plus toujours déchiffrables. Et quant à Sainte-Beuve, il s'était soigneusement interdit les préoccupations historiques. Il avait (je l'ai montré ici même) toujours affecté le dédain de l'histoire, en laquelle il ne tolérait point qu'on introduisît cette notion essentielle de continuité et de filiation, dont M. Brunetière fera, au contraire, le fil conducteur de toutes ses déductions. Il avait été l'homme de toutes les curiosités et de tous les dilettantismes philosophiques, sociaux, artistiques. Chez M. Brunetière, point de dilettantisme, mais une foi solide, inébranlable en quelques grandes idées, un désir et un pouvoir d'affirmation, dont sont seuls capables les tempéraments dogmatiques,servis par une éducation tout individuelle et par cette terrible solitude de la méditation, qui a donné un Rousseau ou un Proudhon.

Digitized by Google

Restait une maîtrise, celle de Taine, par l'école de qui le défunt académicien a assurément passé. On sent tout de suite, à lire n'importe lequel de ses livres, qu'il a beaucoup fréquenté l'auteur de *Thomas Graindorge;* mais s'il est deux esprits et deux humeurs dissemblables, ce sont bien ceux-là, et ce n'est pas une boutade paradoxale que d'avancer que tout ce qui manquait à l'un de ces deux hommes, l'autre l'a justement possédé.

***

Nous savons déjà ce que la critique appliquée aux œuvres littéraires doit être pour M. Brunetière. L'histoire de ces œuvres sera forcément un compromis entre deux méthodes, celle qui consiste à dégager de chaque écrit sa part d'originalité, à mettre en pleine lumière ce par quoi il s'est imposé à l'attention des contemporains de l'auteur et à celle des générations suivantes, et aussi la méthode chronologique, qui est, dans tout livre d'histoire, de première nécessité, si l'on veut faire voir la suite des événements et l'enchaînement des actions humaines : « La chronologie est la trame de l'histoire; et rien « n'a plus nui, jusque de notre temps, aux progrès de l'histoire « de la littérature, que cet étrange dédain des dates. Quelque « sujet que l'on traite, c'est donc un grand avantage qu'on le « traite d'une manière qui soit d'abord conforme à la chronolo- « gie; c'est un plus grand encore quand le sujet qu'on traite « n'a d'autre intérêt lui-même... »

Et M. Brunetière se montre sévère pour les exposés à chronologie incertaine, où l'on met sur le même plan en recul Rabelais et Montaigne, où l'on oublie que Fontenelle a publié ses *Entretiens sur la pluralité des mondes* dès 1686, en donnant la priorité à Voltaire, dont les premiers essais sont de 1718 et des années suivantes, où l'on omet Bayle et l'influence exercée sur les penseurs anglais par ce grand esprit, pour grossir l'influence en retour de ces mêmes penseurs, etc.

Il y a une chronologie des œuvres; disons plus : « Il y a une

Digitized by Google

« filiation des œuvres; et en tout temps, en littérature comme « en art, ce qui pèse du poids le plus lourd sur le présent, c'est « le passé ».

Ce passé n'est pas tout, et chaque génération, sous peine de dépérissement, en tous cas de dessèchement, doit ajouter son tribut à celui des générations précédentes; mais cet apport, qui la particularise, ne ressemble pas nécessairement et de tous points à l'apport antérieur; l'originalité se dégage, s'affirme, grâce à une participation tantôt plus étendue, tantôt plus réduite, « à ce qui constitue le trésor commun de l'humanité ».

Déterminer la mesure et surtout la nature de cette participation, voilà le grande œuvre. M. Brunetière a légèrement varié sur le point de savoir si c'est l'individu ou le milieu social qui en est l'élément principal, et, pour ainsi dire, déterminant. D'une part l'évolutionniste qu'il était avait la tentation de tout ramener à des concomitances de forces sinon aveugles, du moins collectives. Mais d'autre part, certaines évidences s'imposaient à lui, certaines figures en marge de leur temps, dont la stature gigantesque et l'isolement sourcilleux appelaient des explications particulières. A propos d'un livre de M. Krantz, en 1882, l'éminent critique se plaint, non sans vivacité, de cette séduction (il la connaît trop lui-même) « de ces vastes généralisations « qui nous forcent « d'éliminer volontairement « d'abord, et puis bientôt nécessairement, toute considération « du génie particulier, du talent original, de la personnalité de « l'artiste ». Et son inquiétude croissant, il va jusqu'à écrire ces mots sévères : « on demande si la philosophie d'un art « ou d'une littérature est constituée par des formules incapables d'atteindre, ou trop étroites pour envelopper les « chefs-d'œuvre incontestés de cette littérature et de cet « art ».

Quinze ans plus tard, il reconnaissait avoir cédé jadis à un assez vilain sentiment de caste intellectuelle : « le génie même, « écrivait-il alors — si toutefois nous savons ce que nous « appelons de ce nom — n'est peut-être souvent qu'une participation plus étendue, plus effective surtout à ce qui con-

Digitized by Google

« stitue le trésor commun de l'humanité ». Et il confessait très humblement qu'il avait eu sur ce point « des idées plus « aristocratiques », ajoutant qu'il croyait en avoir maintenant « de plus justes ». Il découvrait aisément dans *L'origine des espèces* des formules qui s'adaptaient, non sans bonheur, à ce phénomène de sélection naturelle qui est, après tout, le génie. Il n'y a d'évolution qu'à la condition expresse qu'un individu s'écarte du type commun, et dans cet ordre de constatation, le plus ou le moins importe peu.

Les variations sont de règle, dans l'ordre physique; elles sont aisément admissibles dans l'ordre mental. Mais qui dit variation dit aussi gain ou perte. « On a démontré depuis lors « que, dans l'histoire du monde, et même dans l'histoire d'une « espèce donnée, la perte pouvait être aussi fréquente, aussi « naturelle » que le gain physiologique ».

Qu'on y prenne garde! M. Brunetière, en cette même étude où il enregistre avec une sorte de malin plaisir ces possibilités désolantes pour en faire l'application à l'homme moral, avait, à propos de la doctrine évolutionniste, été conduit à des jugements très sévères pour ses prédécesseurs dans la critique. Et il y a un certain Nisard à qui, ici même, il ne pardonnait pas d'avoir négligé Malebranche et Bayle. La belle affaire, si Nisard n'avait commis que ces péchés-là et s'il n'avait — vice fondamental de sa construction historique — eu la regrettable inspiration de s'efforcer d'établir en un volume, qui est le quatrième et dernier de son grand ouvrage, le bilan des « pertes » de la littérature française au XVIII^e^ siècle! Car c'est chez lui, dans cette vieille officine sorbonnienne, que M. Brunetière est allé prendre, avec la terminologie elle-même, la notion de cette décroissance qualitative que confirme, en apparence, l'histoire naturelle de l'homme. Et quand M. Brunetière ajoute que « s'il n'y avait de « régression » nulle part ailleurs — et « quand elle serait en histoire naturelle, comme on l'a pré- « tendu, la condition préparatoire, l'étape ou l'une des étapes « d'un progrès ultérieur —, c'est dans l'histoire de la littéra- « ture et de l'art que l'on pourrait encore parler de « rétro- « gradation » véritable », non seulement il confond l'ordre

Digitized by Google

physique et l'ordre moral, l'individu et la collectivité (1), mais encore il nous fournit le premier échantillon d'une façon d'argumenter, qui va lui permettre bientôt de travestir le positivisme en une apologétique de sa foi !

***

Donc, il n'y a pas de progrès continu, tout au plus une évolution, pareille dans le domaine de la pensée à celle qu'on a constatée et définie dans le domaine de la nature. Mais cette évolution n'est pas totale à un moment déterminé de la durée historique. Elle peut être ralentie pour un genre littéraire, précipitée pour un autre. « Tout genre a ses lois, et qui « dépendent bien moins qu'on ne le croit des changements « de modes ou de je ne sais quelles prétendues révolutions « du goût. » Dans le monde moral, comme dans la nature, « le perfectionnement d'une espèce animale ou d'un genre lit- « téraire peut avoir pour condition la dégénérescence ou la « corruption d'un autre ; il peut l'avoir pour conséquence ; et « les deux se sont vus plus d'une fois dans l'histoire ».

De là est sorti ce volume resté unique, *L'évolution des genres dans la littérature française*, volume qu'on peut rapprocher toutefois de deux autres, consacrés à l'évolution du lyrisme en France, et de plusieurs des *Études critiques* (il y en a sept séries en tout), où l'auteur fait, avec un bonheur inégal, l'application de son système à la littérature française des quatre derniers siècles. Du moyen âge il ne dit pas grand chose, et il eût été peut-être sage qu'il ne dît rien du tout. Une étude trop célèbre, sur un monde de pensées et d'hommes qu'il connaissait mal, marqua ses débuts dans la critique. On y note quelque lourdeur dans l'attaque et aussi quelque grossièreté : nous sommes à cent lieues du persiflage spirituel de Sainte-Beuve, de l'ironique aménité avec laquelle il disserta sur les mystères. Pourtant sur les mystères, son plus notable continuateur a un

(1) Voyez, dans mes *Trois semeurs d'idées*, l'essai de réfutation de cette doctrine opposée à celle du progrès contenu dans les arts et les lettres, p. 271 et sq. Déjà dans Michiels, *Histoire des idées littéraires*, I, p. 212 et sq., on trouvera une théorie du progrès en littérature.

Digitized by Google

joli mot : « les mystères, écrit-il, ne sont même pas du théâtre; ils ne sont que du spectacle », et plus tard il a dit avec beaucoup de sens de quelle littérature avariée les fabliaux étaient l'ancêtre en droite et légitime voie. Mais du moyen âge il n'a pas connu, par une fréquentation vraiment intime, les œuvres qui, sans répondre strictement à un idéal artistique qui est le nôtre, sont pourtant du domaine de la littérature de race et peut-être de la littérature universelle. Je pense à ces romans de Chrétien qui furent traduits, lus et goûtés dans tout le monde civilisé des XII^e^ et XIII^e^ siècles, à ce *Tristan* qu'un grand virtuose de la musique n'a eu qu'à toucher de sa baguette pour le réveiller de sa léthargie, aux *lais*, à *Aucassin*, à tels contes dévots, que la curiosité spirituelle et érudite de M. Anatole France ou de M. Lemaître ou les rythmes voluptueux de M. Massenet ont rappelés à l'actualité sans aucun effort, parce qu'ils sont des fragments d'humanité, d'une humanité profondément sentie et exprimée.

S'il avait eu la familiarité des courants littéraires antérieurs à la Renaissance (1), outre qu'il n'eût pas isolé erronément celle-ci et répété, après Victor Le Clercq et Renan, qu'il y avait eu cessation d'une activité littéraire vers 1500, il aurait reconnu aussi, dans le roman d'aventure et dans certaines formes du lyrisme primitif, des antécédents considérables de genres modernes, dont il a cru pouvoir indiquer la source, alors qu'il n'en observait qu'une reviviscence plus ou moins occasionnelle. Et certes le lyrisme de Villon, qu'il connaissait bien, aurait dû, en tout cas, lui épargner le paradoxe de rattacher les rythmes de Lamartine et de Victor Hugo aux effusions savantes et à la phrase périodique de l'oraison funèbre du XVII^e^ siècle, alors qu'un Jean de La Fontaine, après Tristan et dix autres, avait gardé la vraie et unique tradition d'un genre, vieux comme la civilisation celto-romane. Au surplus, s'il eut dans

(1) Il a formulé sur la littérature du moyen âge français trois thèses qu'il développait dès 1880 (*Études critiques*, I) : 1° cette littérature n'a pas les caractères d'une grande littérature; 2° elle était défunte en 1500; 3° le XVII^e^ et le XVIII^e^ siècle en ont sauvé ce qui méritait de survivre. Autant d'affirmations, hélas, autant d'erreurs!

Digitized by Google

son information, si précise et si claire en certaines parts, des lacunes qu'on doit déplorer, il eut aussi des aperceptions et, disons-le, des divinations qui attestent la beauté de cet esprit investigateur, jamais las d'enquêtes au dehors et de méditations au dedans... C'est cette incuriosité infatigable qui l'a orienté vers l'étude des thèses darwiniennes et vers le kantisme, c'est elle qui l'a conduit *sur les chemins de la croyance*, et, pour rester en notre domaine de littérature et d'art, c'est elle qui en a fait l'initiateur de l'étude comparée des littératures auprès du grand public.

Je dis : auprès du grand public ; car il y avait longtemps que cette étude préoccupait l'érudition philologique et historique en Allemagne, en Angleterre et en Italie. En France même Gaston Paris y avait consacré bien des heures, et ses beaux articles sur la littérature du moyen âge empruntaient une large part de leur autorité et de leur solidité à des rapprochements sagaces entre nos vieux poèmes et ceux des peuples du nord et du midi. La connaissance, déjà vulgarisée, du folklore européen n'avait pas été non plus indifférente à la sympathie, qui fut tout de suite acquise à cette nouvelle discipline.

Mais qui, plus que M. Brunetière, sut échauffer cette sympathie, présenter mieux que lui le problème sous son aspect le plus largement intéressant? Non seulement il préconisa la mise en parallèle et l'analyse menée de front des chefs-d'œuvre littéraires des cinq grandes nations ; mais il établit quel profit chacune de celles-ci allait assurément trouver dans cette confrontation d'un nouveau genre. Il fit mieux, il ne rechigna pas à des constatations plus directes et comme *in anima vili* ; alors que MM. Lemaître et Faguet, le premier surtout, s'élevaient contre l'afflux momentané des œuvres dramatiques et romanesques du nord, contre les engouements dont bénéficiaient les écrivains russes et anglais, Ibsen, Maeterlinck, etc., seul M. Brunetière, parmi les « pontifes » eut la clairvoyance et le courage d'applaudir à ces tentatives apparentes de conquête intellectuelle. Il montra, avec preuves à l'appui, qu'elles n'étaient, au fond, que des façons indirectes, mais sûres, d'enrichissement du génie latin de la

Digitized by Google

France; il parut rassuré, hospitalier, souriant d'aise là où d'autres jetaient des cris d'alarme et s'agitaient en vain : « De toutes les littératures de l'Europe moderne, écrivait-il en « octobre 1895, il n'y en a qu'une qui n'ait rien à perdre, mais « au contraire tout à gagner au développement de l'esprit « cosmopolite », ou « européen », si seulement nous vou- « lons la maintenir dans ses voies, et tout justement c'est la « nôtre. »

***

Que l'essentiel de la tâche, à laquelle le grand critique voua son existence, n'ait consisté ni en ces enquêtes lointaines, ni même en l'étude sincère, mais sans indulgence, de certaines nouveautés de l'art français, c'est ce que chacun sait déjà. M. Brunetière a eu pour toutes les manifestations de la pensée littéraire la part d'attention, un peu sévère et défiante, et non sans hauteur, qu'il croyait professionnellement leur devoir; mais il n'a aimé qu'un pays, le sien, qu'une littérature, la sienne, et encore, dans cette littérature, qu'une seule époque, les cinquante dernières années du XVII[e] siecle.

Pourquoi ce sentiment exclusif? Par goût, d'abord, par raison ensuite (à moins que ce ne soit le contraire, car ce diable d'homme, s'il n'avait, comme on l'affirme (1), des jaillissements mystérieux de sensibilité, semble avoir eu surtout des amours de tête, dans l'ordre intellectuel s'entend). La définition d'une littérature classique, qu'il a donnée quelque part, nous instruira de la source directe et certaine de ses prédilections. Cette littérature est, selon lui, celle qui, à Londres ou à Rome ou à Paris, dégage et dévoile, en sa beauté sobre et comme en sa nudité, le génie national d'un peuple, en le libérant de l'imitation des autres, c'est une « littérature où toute une race reconnaît sa « propre conception de la vie, son interprétation particulière « de la nature et de l'homme, le tour personnel qu'elle a donné « à l'expression de ces sentiments généraux qui sont le patri-

(1) M. de Vogué, dans un article nécrologique de la *Revue des Deux Mondes* du 1[er] janvier, article très personnel de ton et très ému.

Digitized by Google

« moine commun et l'héritage durable de l'humanité... Elle « imprime à ces sentiments généraux que tout homme qui « vient à la lumière de ce monde est capable, puisqu'il est « homme, d'éprouver et de comprendre, une forme si particu- « lière que la valeur en échappe aux étrangers et qu'il faut être « soi-même *national* pour la sentir, la goûter et l'apprécier ».

Or, il n'y a que cinquante années pendant lesquelles la France ait connu cette plénitude et cette perfection, ce contentement intérieur de soi, qui n'est ni l'étroitesse, ni l'égoïsme, ni la sotte et superficielle vanité, et ces cinquante ans sont le règne de Louis XIV, le temps où vécurent La Fontaine, Molière, Racine, Boileau, Bossuet, La Rochefoucauld et M^me^ de Sévigné, « images fidèles de la race, clairs, simples et précis « comme elle, plus estimés, en somme, qu'aimés, que sentis, « que compris des étrangers ».

En eux s'unit à la perfection de la langue la perfection de la pensée, et aussi, c'est à leur époque que les genres où ils brillèrent atteignirent leur plus haut degré de perfection. Ce fut, en son plein épanouissement, l'affirmation d'un art de raison plutôt que de sensibilité, d'un art régulier, même rectiligne, concis, sobre, sûr de ses moyens et de ses effets, tempéré et savant, nourri des plus hautes pensées, généralisateur avec vérité et d'une observation humaine, en profondeur plutôt qu'en largeur, un art d'orateurs et de dramaturges, de moralistes et d'épistoliers, un art sans intimité ni souci d'individualisme, l'art, pour tout dire, de M. Brunetière lui-même.

En ces grands hommes, le critique défunt se retrouva, se reconnut, avec eux il parut se confondre, et il faut s'estimer heureux qu'il ne se soit pas absorbé en eux, au point de négliger, de dédaigner, peut-être d'ignorer tout ce qui n'était pas eux. Toutefois, obéissant à un penchant invincible, il se fit qu'il leur rapporta trop souvent ce qui fut avant ou après leur époque, retrouvant, par exemple, une part du XVIII^e^ siècle dans le XVII^e^, exagérant l'influence de Descartes jusqu'au temps de Rousseau, montrant en Molière le continuateur de Montaigne et le précurseur de Voltaire, surtout affirmant et démontrant avec patience l'indéfinie complexité du grand siècle, les mul-

Digitized by Google

tiples courants de pensée qui s'y entrecroisèrent comme les veinules d'une pièce anatomique, devenant ainsi le Harvey d'un véritable système circulatoire, au lieu qu'un Nisard avait simplifié à plaisir, et comme à dessein, le schéma d'une perfection, à laquelle il réservait les admirations d'un vieux professeur de rhétorique. A bien prendre, ce renouvellement de la critique sur le XVII[e] siècle, s'il n'est le titre unique de M. Brunetière à l'immortalité, reste bien son titre essentiel. Mais il n'en faut point davantage dans ce siècle, qui a esquissé l'histoire naturelle des esprits, comme il a tenté d'écrire l'histoire naturelle de nos êtres physiques.

M. WILMOTTE.

Digitized by Google

L'ÉCOLE DU PLEIN AIR

L'École des Beaux-Arts de Pologne possède à la campagne une manière de succursale : en été, professeurs et élèves émigrent aux champs, emmenant avec eux modèles hommes et femmes, et s'en vont parfois jusqu'aux monts du Caucase, « faire du plein air ». Les lauriers des peintres polonais empêchaient M. Dujardin-Beaumetz de dormir; il résolut, lui aussi, d'avoir son « École du plein air ». L'idée, négligemment jetée aux quatre vents, fit son chemin; les reporters s'émurent; et le sous-secrétaire d'État eut l'occasion de préciser ses desseins à l'un d'eux : « Afin que nos jeunes gens soient à même d'étudier la figure humaine, habillée ou nue, dans le plein air, je mets à la disposition du conseil de perfectionnement de l'École des Beaux-Arts, une clairière gazonnée dans le Parc de Saint-Cloud. Mais, comme je ne veux effaroucher personne, une palissade haute de 3 mètres isolera nos rapins des regards indiscrets. Et puis, comme il faut compter avec la jeunesse, un garde sera chargé d'assurer la police des mœurs et de remiser les chevalets. Ce sera tout. Vous voyez que c'est peu de chose ».

Donc, un jour, M. le sous-secrétaire d'État, en compagnie de M. Sarrien, s'en fut planter le premier piquet de l'École du plein air. La personnalité du président du conseil n'est pas en cause : il écoutait complaisamment les conseils d'un homme entendu; car M. Dujardin-Beaumetz, qui l'ignore? a été autrefois peintre militaire; il dessine volontiers un soldat aussi vite que M. Detaille, et récemment, il a repris ses pinceaux pour

Digitized by Google

décorer le vieux Sèvres destiné à la toute gracieuse princesse Ena de Battenberg.

Il s'agit donc bien d'une de ces réformes originales par quoi le surintendant des Beaux-Arts affirme chaque jour son inlassable activité. L'initiative, évidemment, n'ira pas sans dommage. La palissade escamotera un site exquis, le Pic aux Chèvres! La pelouse dévale rapidement : elle s'adosse aux ormes et aux chênes; une allée s'enfuit sous bois, avec des coquetteries de lumière. Par-dessus les bruits assourdis du vallon de Sèvres, le regard se pose sur un vrai paysage du Poussin; la colline de Bellevue, avec ses arbres en boules, modelés en larges valeurs; sur la cîme, tel un signal, un peuplier se détache. Plus à gauche, un méandre de la Seine, touche d'argent dans l'atmosphère grise, et tout là-bas, au flanc des coteaux noyés de buée bleu pâle, la silhouette d'un viaduc s'estompe, et prend des airs de ruine... Mais je néglige le préjudice causé à l'un des plus beaux écrins de l'héritage qu'ont respecté des siècles amoureux de formes et de lumières. La forêt murmure, mais elle n'en est pas à sa première plainte. Pour l'instant, je veux envisager simplement l'utilité d'une semblable institution.

A n'en pas douter, l'idée s'en apparente au développement exagéré du paysagisme. Depuis quelques années, les Salons sont accaparés par les mille aspects du brin d'herbe, de l'oignon et de la feuille de marronnier rendus avec une fidélité touchante; sous prétexte qu'il faut laisser à l'impression toute sa fraîcheur, on oublie trop volontiers les lois les plus élémentaires du modèle. L'État lui-même se compromet impunément dans l'achat de véritables maculatures; car les critiques, loin d'enrayer le mouvement, y aident de tout leur pouvoir, trouvant sans doute dans la description des beautés de la campagne, un filon inépuisable...

Depuis longtemps, on répète à satiété : « Suivez la nature ». Mais le conseil est mal donné, et mal entendu. La nature est une fantaisie où l'on se perd. Le soleil accomplit sa révolution, le nuage passe, l'ombre se pose, partout c'est l'apparence de la diversité; rien n'est plus déroutant, plus désordonné. Quelle

Digitized by Google

étude est possible? Est-ce la toile de grandes dimensions, où un rocher s'éclaire du soleil de midi, et l'eau des lueurs du couchant? Est-ce un site copié servilement caillou par caillou, brindille par brindille, feuille par feuille, durant un mois, par un énergumène déterminé à laisser sécher sa blouse au soleil? Tout au plus peut-on espérer, avec quelque bon sens, l'exécution preste, agile, d'études de petites dimensions, la notation rapide, en un quart d'heure au maximum, de ces éclairs de beauté dont soudain s'illumine la campagne.

Ziem garde jalousement en un recoin de son atelier des ébauches d'un format modeste, mais où il a noté tout ce qu'il *pouvait* noter. La tradition des grands maîtres est presque unanime à cet égard. Presque tous ont fait en plein air des croquis rapides, qu'ils ont utilisés à tête reposée, dans leur atelier, pour des ensembles logiques et complets. Les grands corps nus des *Pestiférés de Jaffa*, possèdent l'apparence d'une étude de plein air, mais furent peints dans la salle du jeu de paume, à Versailles, sur une toile déjà couverte d'une étude pour une composition décommandée. Plein air, les *Noces de Cana*. Plein air, les ciels vaporeux et les pluies d'or de Claude Lorrain, et cet artiste non dépourvu de notoriété les étudiait avec une plume d'oie chargée d'une encre noire devenue rousse, bistrée. Plein air, l'*Embarquement pour Cythère*. Plein air, l'*Entrée des Croisés à Constantinople*, que le romantique Delacroix n'a jamais *vu!*

Aussi bien, tous ces artistes, en utilisant les documents et les souvenirs fugitifs que la nature, en une minute d'abandon, s'était laissé dérober, obéissaient à des lois élémentaires. Toute œuvre d'art est le fait d'une volonté. Je n'ai jamais cru à l'inspiration maîtresse, et sauf pour des œuvres parfois très hautes, mais toujours inégales, j'ai pensé que le véritable artiste dominait sa création. Il classe, choisit parmi ses notes, en compose un tout qui forme véritablement un tableau, et établit solidement la charpente sur laquelle il laissera négligemment — en apparence — retomber les tentures les plus somptueuses, les écharpes qui éclateront en fanfares de couleur. Pour de telles constructions, le meilleur enseignement

Digitized by Google

qui se puisse recevoir est une leçon de bosse, comme l'*Achille* ou le *Discobole,* la *Vénus* de Milo ou la *Victoire de Samothrace.* C'est encore la meilleure méthode qu'on ait trouvée pour indiquer la représentation équilibrée des masses lumineuses et sombres de la nature. Une bonne leçon de bosse remplace avec avantage toutes les herbes de la Normandie et les illustres broussailles de Fontainebleau !

Quant au contraste simultané des couleurs, qui complète et orne l'équilibre de l'ombre et de la lumière, point n'est besoin, pour enseigner aux Watteau de l'avenir, d'interdire au public, au grand public, la plus belle clairière du parc de Saint-Cloud. M. Dujardin-Beaumetz n'a qu'à exiger que toutes les Vénus et les Discoboles soient placés au milieu d'une pelouse, à l'école de la rue Bonaparte; là, tous les amis du « plein air » verront ces ronds bosses franchement verts d'un côté, et de l'autre, roses.

Que les paysagistes apprennent donc leur métier, leur art, comme ils voudront, en étudiant leur nature spéciale dans les bois, dans les prés, dans les rues, où il leur plaira; mais qu'ils n'enferment pas l'espace dans des palissades. Lisez ce qu'un grand amateur, Mariette, écrit du Guaspre : « Un petit âne qui était son unique domestique, lui servait à porter son attirail de peinture, sa provision et une tente pour pouvoir peindre à l'ombre et à l'abri du vent. » Ceux qui ont « agrandi le domaine de l'art », comme disent les critiques, Millet, Rousseau, et tant d'autres, qu'ont-ils fait? Un jour, sans tambours ni trompettes, sans ministre ni architecte patenté, s'égayant d'un salutaire *footing* et d'un repas frugal, ils ont planté leur parasol à Barbizon; et aujourd'hui, nous couvrons d'or leurs brumes matinales, leurs bois à l'orée, leurs labours et leurs chaumes mélancoliques.

LÉANDRE VAILLAT.

Digitized by Google

QUINZE JOURS DANS LE TYROL [1]

L'ingénieur a fait vœu solennel de ne plus mettre un pied devant l'autre durant quatre fois vingt-quatre heures; ce qui fait que les deux chevaux d'un grand landeau piaffent à la porte de l'hôtel, impatients de partir.

Le gros de la troupe est sous les armes et n'attend plus qu'Albert qui s'attarde à remettre des pourboires à la *Zimmermädchen*.

Enfin, tout le monde est casé dans la voiture et l'on part pour Trafoi, en Autriche, après avoir serré la main au personnel de la maison.

Au sortir du village, Poule fait un bond en arrière, à la vue de plusieurs membres de sa colonne de secours d'hier soir, qui passent sur le macadam et dont elle ne désire pas affronter le sourire, qu'elle devine narquois.

L'orage de cette nuit a rafraîchi l'atmosphère et il fait délicieux sous ce ciel lavé.

Le postillon saisit sa trompette pour entonner un air tyrolien d'une douce mélancolie, que l'écho répète dans la montagne et tous les déboires de la veille sont oubliés.

Ils passent par les jolis villages de Fuldera et de Valcava, avec leurs maisons aux blanches façades, percées de petites fenêtres d'où tombent des touffes de gros œillets rouges, leurs bâtisses aux toitures en lattis de bois surplombantes et leur tour d'église svelte comme des minarets.

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* du 15 décembre 1906.

Digitized by Google

Ils arrivent bientôt à Santa-Maria, où ils auraient dû loger la veille et descendent pour un moment à l'*Hôtel Stelvio*. L'ingénieur s'y est fait adresser sa correspondance.

Poule en profite pour demander à l'aubergiste très aimable, de lui expliquer l'inscription qui se lit sur l'église : *Dieu cun nus*. Dieu avec nous!

C'est bien là la langue mystérieuse qui les a tant intrigués : le ladin, un des deux idiomes romans qui ne se parlent que dans une partie de l'Engadine, la vallée de l'Albula, celle de Münster et le Frioul. Elle n'a pas de littérature.

Pendant qu'ils montent les trente-six lacets de la nouvelle route du Val-Muranza, où des poteaux-frontière indiquent l'approche de l'Italie, tout d'un coup Henriette se dresse dans la voiture et, les yeux écarquillés, désigne de la main, là, plus haut, à un tournant, un objet brun et poilu qui descend la route et qui vient vers eux.

« Un ours, un ours! » crie-t-elle.

Le peintre enjambe la portière et saute à côté de la voiture. L'ingénieur et ses filles restent cloués sur la banquette. Seuls Albert et le cocher semblent ne pas se douter de la gravité de la situation et ce dernier tâche de ramener la confiance parmi ses clients :

« Ne vous effrayez donc pas; je le connais cet ours, il trimballe ici avec son cornac depuis trois semaines; si vous regardiez bien, vous verriez le lien qui l'attache à cet arbre. »

En effet, Henriette, qui a de très bons yeux, distingue à présent la longue corde qui traîne à terre. Et à l'instant même, le peintre se sent affreusement grotesque à côté de sa voiture. Il voudrait rentrer sous terre! Aussi quelle sotte idée Henriette a-t-elle eue de lui causer un tel saisissement. On regarde mieux avant de se mettre à crier comme une possédée. Et personne n'ose sourire, de peur d'un éclat, car on sent la colère de l'humiliation qui monte.

Il ne rentre plus dans la voiture, il veut aller caresser l'ours qui, solidement muselé, fait le beau à leur approche et tend la patte pour recevoir les sous.

Ils sont encore une fois tous assis dans la voiture affectant

Digitized by Google

l'indifférence, prononçant des phrases banales où l'on sent la bonne volonté d'oublier, phrases coupées de silences plus gênants encore, pendant lesquels on les entend en quelque sorte se taire, chacun se disant en son for intérieur, qu'il sera bon de ne plus jamais reparler de cette histoire.

Le cocher a de nouveau embouché sa trompette et, pour leur prouver sans doute qu'il ne les méprise pas trop, joue un air de bravoure qui, dans cette vallée rocheuse, a des résonnances inattendues.

Plus loin, il arrête son attelage, saute du siège, et ouvrant la portière, les engage à descendre tous pour observer, en se penchant au-dessus de l'abîme, une troupe de marmotes, que l'on peut voir batifoler dans la profondeur d'un petit val perdu. Il siffle sur ses doigts et, en un clin d'œil, toutes disparaissent comme par enchantement.

Ce spectacle imprévu les aurait transportés en d'autres circonstances; mais l'affaire de l'ours rend leur enthousiasme moins exubérant.

Après avoir passé la frontière italienne et être entrés en Autriche, ils arrivent au col de Stelvio, le tout en un quart d'heure de temps.

Là, toutes les automobiles et toutes les motocyclettes du monde semblent s'être donné rendez-vous. Quelle animation, grand Dieu! Et quelle bousculade pour obtenir une place à table! Combien cela les change des routes peu fréquentées et des vallées désertes d'où ils sortent!

La *Dreisprachenspitze*, couronnée de son petit hôtel, leur offre une ascension en miniature de quelques minutes, qu'ils se proposent d'effectuer avant le dîner.

L'ingénieur, fidèle au vœu prononcé, y renonce et reste dans la salle à manger. Albert, pris à l'improviste du mal des montagnes, ne bouge plus; il pourrait dire avec la grosse allemande : « Deux mille sept cent soixante mètres d'altitude, c'est trop pour moi! »

Le peintre, qui a maintenant des genoux pareils à deux beefsteaks crus, n'ose plus les exhiber en public; aussi Henriette, qui s'est retirée dans une salle à l'écart, est-elle obligée

Digitized by Google

de confectionner, au moyen de mouchoirs de poche, deux espèces de petites housses blanches pour les soustraire aux rayons du soleil et à la curiosité des foules.

Ainsi protégé, il consent à partir avec ses nièces pour aller admirer là-haut un panorama grandiose, lui rappelant les grandes vues de Mürren, ou mieux encore du Gornergrat.

A présent qu'ils ont goûté du plaisir de la marche, ils feront la descente sur Trafoi à pied, laissant l'ingénieur et Albert utiliser la voiture. Toute la route qu'ils parcourent est si belle, ayant toujours devant eux l'Ortler, dont les champs de névé brillent dans toute leur fatalité!

Un sentier les conduit aux trois sources sacrées : une chapelle entourée de sombres pins qui se détachent sur le blanc des neiges éternelles. A côté, dans un petit hangar, trois statues : le Christ, la Vierge et Saint-Jean, dont on a percé le buste d'un tuyau en fer pour les transformer en fontaines, et qui attirent tous les ans, à date fixe, des milliers de pélerins.

Comme ils commandent du vin et de l'eau dans un petit restaurant à côté; l'hôtesse s'en va, sans plus de façon, remplir une carafe à la poitrine de la Sainte-Vierge et la dépose flegmatiquement devant eux.

Le soir, tout le monde se retrouve sans incident à l'*Hôtel de la poste*. Pour le lendemain, on projette une grande excursion. On se propose d'aller à Sulden par la *Payerhütte*. Mais il faut un guide, et tous ceux qu'on essaye d'engager refusent à cause du jour de fête, l'Assomption, le service divin passant avant tout. Grand désespoir des jeunes filles, qui ont mis toutes leurs complaisances dans cette expédition!

Henriette ne se tient pas pour battue; elle parcourt le village dans tous les sens, va frapper à toutes les portes, demandant sans se lasser ce guide introuvable. Et, vérifiant le proverbe : « Ce que femme veut, Dieu le veut », elle met finalement la main sur un garçonnet de 14 ans, qui consent à les accompagner après la première messe. Elle le ramène triomphalement à l'hôtel, mais, lorsque Poule l'aperçoit, elle n'en veut pas, il est trop frêle et ne pourra leur être d'aucun secours. L'hôtelier est alors pris comme arbitre. Il est favo-

Digitized by Google

rable au petit guide qui, *stante pede*, est engagé par Henriette pour 12 couronnes, tandis que Poule va se coucher, très peu rassurée sur le sort qui leur est réservé à tous demain !

***

Les jeunes filles, qui occupent la même chambre, n'ont pas fermé l'œil de toute la nuit.

Poule, de moins en moins convaincue des aptitudes du « guide-bébé », comme elle l'appelle, reproche à Henriette sa légèreté :

« On n'expose pas ainsi sa propre vie, celle de sa sœur et de son oncle, un père de famille ! Ce n'est pas un guide sérieux, c'est un enfant ; si un malheur arrive, ce sera ta faute. »

Et la pauvre Henriette qui sent une vague appréhension la gagner, lutte en vain contre l'insomnie.

Si Poule avait raison cependant, s'il y avait vraiment du danger ! Mais non, puisque l'hôtelier a approuvé son choix, il doit bien connaître les difficultés de la route, et elle tâche de se tranquilliser elle-même, sans parvenir à s'endormir. Et toujours dans l'obscurité, du lit de Poule, sort la voix du remords :

« C'est très dangereux, tu sais, ce que nous faisons là ! Si encore Albert nous accompagnait ! Mais il ne se soucie plus guère d'affronter les 3.000 mètres d'altitude de la Payerhütte et tu as vu, quand l'ours nous apparut sur la route, si l'on peut compter sur l'oncle Sibo ! »

Et longtemps encore, ces récriminations se répètent et se succèdent. Enfin le jour vient de poindre et fiévreusement, les yeux battus, elles descendent toutes deux pour prendre les dernières dispositions. Mais voilà l'hôtelier qui a réfléchi et qui ne désire assumer aucune responsabilité ! Il vient confidentiellement annoncer qu'il serait peut-être prudent de se munir d'une corde pour s'attacher à la descente :

« Tu vois ! qu'est-ce que je t'avais dit ! » s'écrie Poule.

L'oncle Sibo se montre en ce moment ; aussi Henriette détourne-t-elle prestement la conversation de crainte qu'il ne prenne le parti des timorés.

Digitized by Google

A sept heures sonnant, comme il était convenu, le « guide de poche », comme Poule l'appelle encore, arrive, la taille entourée de plusieurs mètres de corde, ce qui le fait ressembler à une grosse toupie. Son allure est si martiale et il a une si bonne figure, que Poule n'a plus le courage d'exécuter la menace qu'elle a faite, de lui proposer pour se désaltérer en chemin, au lieu d'une gourde de kirsch, un simple biberon.

Et advienne que pourra, en avant!

On doit retrouver dans l'après-midi l'ingénieur et Albert, qui prennent la poste pour Sulden.

« Pourvu qu'on se retrouve! » pense mélancoliquement Poule.

La montée commence dans un bois de mélèzes, qui n'en finit pas; puis ceux-ci devenant de plus en plus rares, le paysage devient de plus en plus intéressant. Des écharpes de « nebel » se déchirent et laissent voir de hautes vallées, encadrées de glaciers.

On arrive ainsi facilement à l'Edelweisshütte, où l'on fait halte.

Le guide est invité à s'attabler avec les touristes et chaque fois qu'on lui verse un peu de vin, ou qu'on lui offre un morceau de chocolat, il ôte poliment son chapeau sans dire mot. Il est vraiment « maimé ».

Le brouillard s'est tout à fait dissipé, et l'on aperçoit la Payerhütte perchée sur une arrête rocheuse, se profilant sur le ciel bleu.

Au Sattel, où les excursionnistes doivent repasser pour descendre l'autre côte, le gouffre de la Tabarettawand est là qui s'ouvre sous leurs pas. A mi-chemin dans l'abîme, une dame attachée à la corde, hissée par un guide, un solide gaillard qui lui fait gravir la terrible pente, semble adhérer à la roche par des miracles d'attraction et d'équilibre.

Un grand frisson d'horreur secoue des pieds à la tête la malheureuse Poule qui, comme une condamnée à mort, se traîne jusqu'à la Payerhütte en prétextant, pour cacher sa peur, avoir attrapé tout à coup le mal des montagnes!

En attendant le repas, le peintre s'informe auprès de l'hôtesse de l'organisation de la « hütte ». Celle-ci, comme beau-

Digitized by Google

coup d'autres, est la propriété du D. Ö. A. V. c'est-à-dire du Club alpin austro-allemand. Les membres y sont logés à moitié prix; les profanes, pour pouvoir y prendre un repas, sont obligés, au préalable, de payer une taxe qui s'élève ici à une couronne par tête. A cette condition, ils recevront tous les trois, au moment de se mettre à table, un ticket imprimé, sorte de contre-marque, indiquant qu'ils sont en règle vis-à-vis du D. Ö. A. V.

Le peintre voudrait en savoir plus long, mais Poule, toute pâle, vient le tirer par la manche en le priant de la suivre à l'extérieur.

« La dame est arrivée!

— Quelle dame?

— Hé bien! la dame de la Tabarettawand ».

Et, en effet, sur le parapet de la plate forme qui entoure la maison, est assise cette héroïne malgré elle. Mais dans quelle posture, juste ciel! La tête dans les mains, les mains sur les genoux et les genoux flageoleant de façon lamentable. Sa langue, sèche comme un morceau de coke, lui refuse la parole, et de son gosier sort par intervalles, une hoquet plaintif.

Le guide, qui l'a amenée jusque là, paraît très empêtré.

Que faire? Henriette va chercher un verre de Giesshübler, dont elle lui fait avaler de force quelques gorgées.

Un peu remise, la bonne dame entame un récit tragique qui met Poule à toute extrémité.

« Ma conscience me force, vis-à-vis de mon prochain, à dévoiler la vérité. Une fois dans ma vie je l'ai faite cette ascension, hélas! comme vous le voyez! Mais si l'on me donnait le monde entier, ce qui est beaucoup, n'est-ce pas, je ne recommencerais plus! »

Et lorsqu'elle apprend que nos amis sont sur le point de suivre le même chemin en sens inverse et que Poule lui présente leur guide-bébé, elle jette les bras au ciel, implorant la pitié céleste.

« Ne faites pas cela, pour l'amour du bon Dieu! »

Et n'y tenant plus, la réaction étant la plus forte, elle part d'un long sanglot, inextinguible!

Digitized by Google

Poule, dans la confusion générale, disparaît; elle a son plan dans la tête!

La dame est maintenant étendue sur un matelas en train de « cuver son ascension », comme dit Henriette, qui trouve un peu exagéré l'émoi de cette brave personne.

La soupe servie, ils s'attablent sans plus attendre Poule, qui reste invisible. A peine sont-ils installés que le petit guide vient se placer devant eux, le chapeau à la main et l'air désolé, annonce qu'il s'en retourne à Trafoi et qu'il leur fait ses adieux.

« Et pour quelle raison nous quittez-vous? lui demande le peintre, vexé.

— La jeune dame m'a payé, disant que vous n'aviez plus besoin de moi, je vous demanderai seulement de bien vouloir écrire dans mon carnet d'attestations, que c'est vous qui renoncez à mes services.

— Mais nous ne renonçons pas du tout! Que signifie encore cette sotte histoire! »

En ce moment Poule fait son apparition, flanquée de trois guides à la taille d'hercules, ployant sous des paquets de câbles et très vite elle explique qu'il n'y aura plus aucun danger, qu'elle a engagé un guide pour chacun des excursionnistes, un pour son oncle, un pour sa sœur et un pour elle-même; que la vie vaut bien quelques couronnes et...

Mais on l'interrompt :

« Ta, ta, ta, nous n'avons que faire de ta nouvelle colonne de secours, nous avons notre guide et nous le gardons, c'est idiot de s'engager ainsi sans avertir personne! »

Et voilà qu'on s'époumonne à expliquer le soi-disant malentendu aux trois escogriffes, qui réclament maintenant une indemnité... qu'on leur paye pour éviter toute discussion.

Poule ayant déclaré qu'elle n'a pas faim, on part sans achever le dîner.

« Poule, Poule, ma fille, ceci dépasse les bornes! s'écrie son oncle justement irrité. » Mais la malheureuse n'a plus bien conscience de ses actes et n'essaye même pas de se justifier.

Ce qui est écrit doit arriver, le destin lui est contraire! Par-

Digitized by Google

venu au Sattel avant de descendre, l'enfant-guide offre de lui mettre la corde ; mais certaine, avec ou sans corde, de ne pas échapper à la catastrophe, elle refuse et la descente commence sans qu'une parole ait été prononcée.

Henriette, elle, est dans son élément. Jamais elle n'avait rêvé rien d'aussi raide! Elle voudrait seulement supprimer les minces câbles en laiton, attachés aux endroits les plus difficiles, trouvant humiliant de les utiliser. Ils sont pourtant d'un grand secours à Poule qui descend plus souvent assise que debout.

Au pied de la paroi rocheuse, on souffle un peu et Poule, arrivée en bas sans accident, soulagée d'un poids énorme, devient subitement loquace. Quelle « croûte » que la dame d'en haut! mais c'est au contraire très amusant cette descente! Elle est prête à recommencer et, dans son enthousiasme, elle voudrait décider les autres à faire le lendemain l'ascension de l'Ortler avec le même petit guide qu'elle porte aux nues à présent et auquel son oncle, pour la taquiner, propose d'offrir un biberon d'honneur.

A la Tabarettahütte où ils s'arrêtent, elle est prise d'une fringale que les ressources culinaires de l'endroit ne parviennent pas à apaiser et l'on arrive enfin à Sulden où ils retrouvent leurs deux compagnons dans l'enchantement de la belle promenade en voiture qu'ils ont faite.

Tout est bien qui finit bien.

Ils sont maintenant tous assis sur la terrasse de l'hôtel Tembl, en train de prendre le thé. Et c'est un moment délicieux. Poule trouve même divertissant de servir de plastron à la société, amusée encore par son génie d'organisation que personne ne cherche à lui contester.

* * *

Albert qui ne s'est pas fatigué la veille, se lève très tôt, attiré vers cette vallée où le soleil levant glisse sur les vapeurs matinales.

Il a besoin d'un peu de solitude et ses pas le mènent vers un

Digitized by Google

vieux cimetière aux herbes grasses, que la rosée couvre d'un réseau de perles. Devant ces tombes d'inconnus qui ont si vite passé sur cette terre, il se prend à songer, et ses pensées le portent très loin dans le monde des rêves. Pourquoi la peur de la mort est-elle si générale? Notre avenir est-il plus angoissant que notre passé? Le gouffre d'où nous sortons est-il moins profond que celui dans lequel bientôt nous sombrerons? Le temps, au néant duquel notre existence nous relie, le temps, qui n'a pas eu de commencement, a-t-il été moins court que ce temps futur, auquel nous sommes fatalement destinés et qui ne doit pas avoir de fin? Non, n'est-ce pas! Alors pourquoi tant se préoccuper de ce qui nous attend et si peu se soucier de ce qui déjà nous est arrivé? Ce sommeil infini, ou, mieux, cet état spécial si mystérieux dans lequel nous avons été plongés de toute éternité et dont notre vie présente, pareille à une décharge électrique, n'est qu'un éclair dans une nuit que nous ne comprenons pas, est-il moins digne de méditation que ce même état plein de mystère dans lequel nous allons entrer bientôt? Pourquoi moins penser à tous ces milliards de siècles qui ont précédé notre existence, qu'à ceux qui doivent la suivre et pourquoi nous effayer d'une chose que nous avons déjà vécue et vécue éternellement?

... Et Albert marche, il marche encore, oubliant que là-bas on a besoin de lui peut-être et brusquement il est tiré de sa rêverie par la cloche de l'église qui sonne huit coups sonores.

La poste part à 8 1/2 heures! Vite il se hâte vers l'hôtel.

On l'y attend très intrigué par son absence et lorsqu'il raconte sa promenade sentimentale au champ des morts, l'ingénieur incrédule laisse errer sur ses lèvres un petit sourire sceptique. Il se rappelle encore trop bien la Zimmermädchen si avenante de Cierfs et les pourboires qui n'en finissaient pas!

Henriette et son oncle sont déjà partis en avant, à pied. La nièce est entièrement faite à son sac, elle n'en sent même plus les courroies; et l'oncle, les genoux guéris, a pu abandonner les petites housses blanches; aussi suivent-ils gaiement la route.

Digitized by Google

Ils sont heureux de vivre, heureux d'être dans cette belle vallée de Sulden, la plus belle de toutes, heureux de faire un aussi joli voyage et d'avoir encore tant de beaux jours devant eux.

Tout leur est prétexte à rire, même les petites croix commémoratives, nombreuses sur le chemin, avec leurs peintures retraçant la scène de l'accident : un chariot et son cheval se renversant tout d'une pièce, avec les quatre roues du chariot et les quatre sabots du cheval symétriquement en l'air, coupant une grosse matrone en deux parties égales ; ou bien encore deux guides asphyxiés dans une cabane, par un poêle à charbon, et que l'on voit naïvement représentés, morts dans leur lit, tenant entre les bras le tuyau du poêle qu'ils embrassent en signe de pardon !

A Spondinig, la petite troupe se reforme pour prendre le train qui la conduira au Mendelpass, en passant par Méran et Botzen.

Lorsqu'on est monté dans le compartiment, Albert, instinctivement, s'est assis en face d'une très jolie jeune fille, qui paraît servir de garde-malade à une dame phtisique.

La glace est vite rompue et lui, déjà disposé aux confidences, raconte à ces étrangères ce qu'il est, d'où il vient, où il va, encouragé par le sourire candide de la jeune personne. Et voyez comme cela tombe bien ! Elle est *nurse* dans une maison de santé de Méran, où elle conduit sa compagne et, si cela peut l'intéresser, elle lui fera les honneurs de l'établissement. Je crois bien que cela peut l'intéresser ! Et, tout de suite, il accepte sans songer un moment à ses compagnons de route, beaucoup moins enchantés de cette rencontre qui les oblige, par cette chaleur tropicale, à rester dans leur compartiment toutes glaces levées pour éviter les courants d'air.

A un arrêt, Albert, de plus en plus emballé, va chercher au buffet de la gare, des fruits et de l'eau minérale qu'il s'empresse d'offrir à ses nouvelles amies ; et, arrivé à Méran, brusquement il annonce à ses oncles qu'il va y passer la nuit, qu'il les retrouvera à Botzen le lendemain dans la matinée et, sans

Digitized by Google

leur donner le temps d'émettre une objection, il s'élance à la suite de ces dames qu'une automobile attend à la sortie.

Quelques instants plus tard, dans un nuage de poussière blanche, il disparaît aux yeux de la bande interloquée, assis à côté de la jeune fille au sourire candide !

Poule, précipitamment, va baisser toutes les glaces du coupé en s'éventant avec exagération, pour témoigner son soulagement du départ de ces deux « emplâtres ». Elle et ses compagnons se sentent humiliés de se voir sacrifiés ainsi à la première venue.

Henriette, qui a lu *Tartarin dans les Alpes*, prétend que c'est une terroriste russe, déguisée en infirmière, qui obligera son cousin à voyager avec des bombes.

L'ingénieur et le peintre pensent, au contraire, en eux-mêmes, qu'il s'agit plutôt d'une aventurière à la recherche d'une dupe.

Dans tous les cas, le procédé est fort cavalier de la part d'Albert; et, si l'on ne le retrouve pas demain à la gare, où ira-t-on le chercher?

Les excursionnistes tâchent de se distraire et de se consoler en contemplant les superbes vignobles qui couvrent de leurs treilles la fertile plaine de Botzen. Quel feuillage et quelles grappes surtout! En étendant la main de la plateforme, on pourrait presque cueillir des raisins; et Poule se met à faire des tentatives aussi comiques qu'infructueuses. Ils arrivent ainsi par Botzen à Kaltern où le funiculaire pour le Mendelpass les attend.

C'est effrayant, cette montée à pic avec, au départ et à l'arrivée, le petit pincement au creux de l'estomac qui vous rappelle la descente à grande volée d'une escarpolette; et combien c'est intéressant lorsque, pour la première fois de sa vie, on s'élève ainsi comme dans un ballon et que l'on voit la vallée s'effondrer dans un gouffre! Ils sont attablés à présent dans le véranda de l'hôtel *Kalterer hof*, l'ingénieur n'ayant toujours pas sa correspondance.

Au pied de montagnes lointaines éclairées des dernières lueurs d'un soleil couchant, toute la vallée de Botzen, dont les

Digitized by Google

premières lumières s'allument au crépuscule et dont on perçoit vaguement dans le silence du soir les rumeurs diffuses.

Graduellement les contours du paysage s'estompent et doucement, sans heurt, ils s'effacent et se noient en une imprécise grisaille au-dessus de laquelle tremblottent les étoiles comme de petits lumignons...

(*A suivre.*) S. FRÉDÉRICQ.

Digitized by Google

CORRESPONDANCE [1]

MON CHER MONSIEUR WILMOTTE,

Il ne peut être question de rouvrir la discussion sur le plus ou moins d'opportunité de la création d'une académie littéraire en Belgique, à propos de l'article que vous avez consacré à cette question dans le dernier numéro de la *Revue de Belgique*. Je suis fatigué, pour ma part, de toujours répéter les mêmes choses. Et, d'ailleurs, notre siège est fait, à vous comme à moi. Le projet transactionnel que vous proposiez, c'est-à-dire la création d'un Conseil supérieur des arts, des lettres et des sciences, n'a pas obtenu l'assentiment des membres de notre association qui se sont ralliés purement et simplement, à l'unanimité moins une voix, au texte primitif voté en février dernier : création d'une classe réservée aux écrivains proprement dits, dans le sein de l'Académie royale de Belgique. Cette décision met fin à toute discussion.

Je n'aurais donc rien répondu à votre article, si vous ne l'aviez fait précéder, dans le même numéro de votre revue, de deux philippiques où je relève certaines allégations contraires à la vérité. Permettez-moi de remettre brièvement les choses au point.

M. Maubel, dans son article : l'*Académie de Cocagne*, me sommait d'avoir à livrer à la publicité les réponses faites par nos littérateurs au referendum préparatoire au vœu des écrivains. Son article était, paraît-il, imprimé quand je me crus en devoir de publier ces réponses dans le *Samedi*. M. Maubel ajouta, alors, une note que vous publiez en petit texte, en dessous de sa signature. Cette note fourmille

(1) [Nous avons dû communiquer cette lettre à MM. Maubel et Paschal avant de la publier ; c'est pourquoi elle n'a pu être insérée dans le numéro de décembre. M. Maubel nous déclare qu'il juge inutile de prolonger la polémique ; c'est aussi l'avis de M. Paschal qui a pris gaiement les objurgations de son contradicteur. *Sat prata*, comme dit le vieux poète, que M. Rency expliquera peut-être quelque jour à ses élèves..... M. W.]

Digitized by Google

d'erreurs étranges, si étranges même qu'elles sembleraient mériter un autre nom. M. Maubel y affirme que je cite comme favorable à l'académie M. Ruyters, qui a répondu que cette question n'intéresse en rien la littérature. Cela est faux : M. Ruyters n'a pas été compté parmi les partisans de l'académie. M. Maubel aurait pu vérifier mon addition avant d'avancer une affirmation aussi manifestement inexacte. Il prétend que MM. Paschal et Gilbert sont hostiles à l'académie. J'ai la réponse de M. Paschal sous les yeux et cette réponse, à la question 2, est *oui*. Quant à M Gilbert, non seulement il a répondu *oui*, mais, à la dernière séance de l'association, il a défendu énergiquement le projet préconisé dans le vœu des écrivains. M. Maubel feint ensuite de savoir par ailleurs que MM. Mockel et Vande Putte, que MM. Demolder et Destrée ne sont favorables à l'idée d'une académie qu'avec certaines restrictions. Or, M. Maubel ne connaît ces restrictions que grâce à moi, qui les ai loyalement signalées dans le *Samedi*. Enfin, M. Maubel termine sa note par une petite phrase perfide où il me reproche, d'une façon indirecte, de n'avoir pas livré le texte entier des réponses et d'avoir tenu caché l'essentiel. Encore une fois, il se trompe. J'ai livré le texte tout entier, avec tous les commentaires, quand il y en avait, bien entendu pour les réponses se rapportant à la question n° 2. Vos lecteurs pourront maintenant se prononcer en connaissance de cause entre les affirmations inexactes et vinaigrées de M. Maubel et les miennes.

Le cas de M. Paschal est plus drôle Ce jeune écrivain, plus jeune d'esprit que d'âge, habitant une lointaine Hollande où ne parvient qu'un écho affaibli de nos querelles, s'est jeté tout à coup dans la dispute avec une impétuosité aussi vive qu'inconsidérée Non content de m'écrire des lettres d'une insolence puérile, qui serait grotesque si elle n'était pénible (pour lui!), de m'envoyer notamment une carte-postale où, pour m'enlever sans doute l'estime de mon facteur, il me reproche mon manque d'honnêteté (si pourtant, j'envoyais sa carte au procureur du Roi?), il publie dans votre revue un fulminant article dont je ne veux rien dire, sinon qu'il m'a procuré une demi-heure de douce gaîté, mais dont je tiens à relever la première phrase. Cette phrase, la voici, dans sa suffisance délicieuse :

« Il paraît que je suis un des rares littérateurs qui soient hostiles à une académie. »

N'est-ce pas que c'est charmant d'inconsciente et gamine vanité? Mais quelle saveur prend tout à coup cette phrase médullaire, quand on sait qu'à la question n° 2 du referendum, question conçue en ces termes :

« Êtes-vous partisan de la création d'une commission littéraire permanente sous forme d'académie de littérature française à l'égal de l'Académie flamande, ou de classe nouvelle ajoutée à l'Académie de

Digitized by Google

Belgique, jouissant d'un budget spécial, et ayant pour but la culture et le développement des lettres françaises en Belgique? »

Quand on sait, dis-je, qu'à cette question ainsi conçue, M. Paschal a répondu purement et simplement :

OUI.

Et voilà comment ce « rare littérateur » est hostile à une académie!

La vérité m'oblige à confesser que M. Paschal prétend s'être trompé et avoir écrit *oui* pour *non*. L'explication est ingénieuse, peut-être même un peu trop... mais, en tout cas, elle nous permet de croire que M. Paschal écrit avec une étonnante légèreté et signe, d'une âme sereine, des déclarations diamétralement opposées à ses vraies opinions. Ce n'est pas nous qui le lui avons fait dire.

Voyez-vous, mon cher Monsieur Wilmotte, il y a des gens qui ont du bon sens dans des conversations particulières, et qui, quand ils écrivent pour le public, se croient obligés de prendre une attitude hiératique, de brûler solennellement ce qu'ils adorent dans le secret de leur cœur. M. Paschal, au fond, est, j'en suis sûr, partisan d'une académie comme vous et moi (quand je parle de vous, c'est bien entendu à l'académie actuelle et dont vous êtes, que je fais allusion!), et, dans le privé, il s'en défend à peine (j'en sais quelque chose, et je ne suis pas le seul dans ce cas); seulement, il croit de bon ton d'attaquer le projet en public, pour s'attribuer l'honneur que confère toujours, aux yeux des personnes facilement impressionnables, le fait d'être dans le parti de l'opposition. Vous avez trop le sens de l'ironie pour ne pas sourire avec moi de ces palinodies, que vous avez d'ailleurs marquées d'un mot charmant dans votre article : *Épilogue académique*, quand vous appelez les proses rageuses de MM. Maubel et Paschal, des *pages pleines d'humour*. Oui, vous avez raison, MM. Maubel et Paschal sont des auteurs gais.

Je vous serais reconnaissant, cher Monsieur Wilmotte, de bien vouloir publier cette lettre dans votre prochain numéro et de croire à mes sentiments sympathiquement dévoués.

G. Rency.

Digitized by Google

PETITE CHRONIQUE

LUCIEN HOCHSTEYN, *Les termes de géographie dans les langues du globe.*

Il vient de paraître, chez l'éditeur Corneille Hochsteyn, un dictionnaire des termes de géographie, dû à la plume de M. Lucien Hochsteyn, ancien fonctionnaire de la direction générale des chemins de fer, ex-chef de la statistique de la Société d'études géographiques « Elisée Reclus », diplômé des Sociétés de géographie de Paris, de Belgique, etc. Cet ouvrage, que l'auteur destine à tous les établissements d'instruction, contient, indépendamment des termes géographiques dans les principales langues du globe, un répertoire de ces langues, dialectes, idiomes, patois et jargons. Ce n'est pas sans une joyeuse surprise que nous y avons découvert le passage que voici :

« Belge. — Europe, Belgique. La langue belge n'existe pas, mais les naturels de cette contrée populeuse parlent, suivant leur origine française ou germanique, des patois rouchis ou un semblant de dialecte hollandais. Du contact de ces deux langages est sorti, fatalement, un jargon grotesque que les Bruxellois ponctuent de gestes populaciers et qu'ils prononcent d'une voix de tête insupportable, avec une lenteur solennelle. Il faut assister à une séance de la Chambre des représentants pour entendre les jargons nationaux. »

Avouez que le morceau est savoureux. Certes, c'est une satire, un peu lourde, peut-être, mais il n'est pas sans danger d'émettre pareils jugements, d'un ton doctoral, dans un ouvrage à prétentions scientifiques, que l'éditeur, dans la préface, qualifie — avec raison — de « publication incomparable » et qu'il destine à tous les établissements d'instruction. Pour les jeunes intelligences auxquelles cet ouvrage s'adresse, nous y voyons une source possible d'erreurs : un petit Malgache ou un petit Araucanien pourrait prendre au sérieux les affirmations de M. Lucien Hochsteyn. Et cela nous ferait tort.

Digitized by Google

Par contre, les naturels de cette contrée populeuse qu'est la Belgique, à supposer qu'ils sachent lire le français, ne sont-ils pas exposés à tomber dans de graves erreurs, étant donné l'esprit facétieux de l'auteur, s'ils vont demander à l'ouvrage que nous signalons, des indications sur le langage de peuplades qu'ils connaissent peu, les Boschiman ou les Papous, par exemple? C'est un autre danger.

Sous cette réserve, on ne peut contester que le « Dictionnaire des termes de géographie » soit d'une lecture attrayante et pleine d'imprévu. X.

***

GASTON PARIS, *Esquisse historique de la littérature française au moyen âge* (depuis les origines jusqu'à la fin du XVe siècle). — Un vol. A. Colin, Paris.

Cet ouvrage est le dernier que Gaston Paris ait écrit. Il jugeait cette *Esquisse* utile, même après le résumé sur *la littérature française au moyen âge* qu'il avait publié en 1888, et qui d'ailleurs ne comprend pas le XVe siècle.

Gaston Paris s'y est attaché surtout à « faire ressortir les traits vraiment significatifs de la production intellectuelle et artistique du moyen âge français; à relever, dans cette production, les œuvres qui paraissent le mieux exprimer le génie national, l'esprit d'une époque et d'une société, ou encore celles qui ont agi sur le développement littéraire des autres nations. La littérature est donc ici considérée spécialement sous son aspect social et dans sa signification historique. »

Ces lignes empruntées à l'*avant-propos* rédigé par Gaston Paris, dispensent d'insister sur l'intérêt considérable que présente ce dernier ouvrage du maître des études médiévales. Pourtant il est permis de faire remarquer qu'une disposition nouvelle de la matière donne à la lecture de l'imprévu, comme à l'exposé lui-même un piquant, qui n'est pas de trop lorsqu'il s'agit des premiers bégaiements du génie français. Gaston Paris a adopté l'ordre chronologique, avec une rigueur qui le justifie de placer l'analyse de la chanson d'Antioche avant celle de la chanson de Roland. C'est que de la première nous avons une version contemporaine des événements, écrite d'après les récits de témoins oculaires, tandis que le manuscrit Digby 23 nous conserve un renouvellement fortement interpolé et postérieur de trois siècles, et plus, au fait d'armes où périt Roland. Chaque détail de l'exposé est, d'ailleurs, la résultante d'un long travail personnel; pas une phrase qui ne soit grosse, et en quelque sorte lourde, de pensées, où l'originalité puissante d'un cerveau créateur s'affirme et

Digitized by Google

s'impose. Un de ces livres qu'il faut relire et relire encore pour en extraire le suc.

***

George Saintsbury, *A history of criticism and literary taste in Europe*, 3 vol., in-8°, William Blackwood and Sons. (Deux volumes parus, le 1er en 1900, le 2e en 1902).

On connaît favorablement M. Saintsbury. Son manuel de l'histoire de la littérature française a eu, jadis, une bonne presse et des critiques compétents, comme M. Bourget (*Academy*, 10 février 1883), en ont dit le bien qu'il méritait. Ce n'était pas une des moindres originalités de ce livre que la part relativement considérable qu'il fit au moyen âge dans son exposé. M. Gaston Paris (*Romania*, XII, 602) s'en occupa à ce point de vue, et, malgré des réserves et des critiques, reconnut que l'auteur avait montré « un jugement personnel et sagace » et qu'il avait été « judicieux, intelligent, large d'esprit, surtout habile ».

Quand parut le tome Ier du présent ouvrage, le plus éminent des critiques français formula de graves objections. Il n'insista pas sur l'antiquité, qui lui échappait, comme elle nous échappe, mais il n'admit point que M. Saintsbury eût fait du *de vulgari eloquio* « le point culminant de la critique au moyen âge ». En vérité, l'œuvre est d'un très haut mérite et même d'un mérite exceptionnel; mais elle n'a eu aucune influence sur son temps, ni sur les temps qui ont suivi. La philosophie scolastique et, dès le milieu du XIVe siècle, les « Arts de seconde rhétorique » (faits à l'imitation des *Arts latins*) auraient dû préoccuper bien davantage l'auteur. Celui-ci aurait pu aussi recueillir quelques jugements intéressants chez les écrivains en langue vulgaire, aussi bien du Nord que du Midi.

Pour le XVIe siècle, les recherches de l'écrivain anglais ont été plus savamment orientées; il débute par Érasme, parcourt l'Italie, puis la France et l'Angleterre. Sa tâche lui était facilitée par les travaux de Voigt, de Geiger, de P. de Nolhac, etc., surtout par un chapitre de Brunetière et le livre de Spingarn. Mais il n'en est pas moins intéressant de trouver rassemblées ici des données éparses et d'embrasser d'un coup d'œil ce vaste ensemble.

Pour le XVIIe siècle, en revanche, M. Saintsbury n'a pas mieux réussi que la plupart de ses confrères étrangers, à mettre les hommes et les choses à leur place. Il y a tout d'abord lieu de s'étonner du manque de proportions dont témoigne son exposé; l'Angleterre est avantagée d'injustifiable façon (Dryden a vingt pages d'affilée, Bayle une seule); puis on note d'étranges lacunes dans la partie française

Digitized by Google

de l'exposé. Ce qui y est dit de Bayle, de Saint-Evremond, de la critique de théâtre, de Bouhours, etc., est insuffisant. Rien de Bussy-Rabutin, dont les lettres sont une mine pour l'étude du sentiment critique de ce temps; une indulgence aussi excessive pour ce médiocre Chapelain que la sévérité déployée à l'égard de Boileau. Ah! si M. Saintsbury avait lu le beau livre de M. Lanson sur le législateur du Parnasse! Il en est resté, à son propos, au point d'arriérisme où les préjugés puérils du collège laissent et maintiennent trop de gens qui se croient lettrés. En s'appuyant sur le médiocre livre de M. Bourgoin qu'il appelle emphatiquement « the acute and learned author », il nous avertit déjà qu'il sera en bien mauvaise compagnie pour juger les juges du grand siècle. En quelques lignes sont expédiées les merveilleuses *Réflexions sur Longin*, qui sont l'un des monuments de la critique classique. Pour le XVIIIe siècle, l'information de M. S. est également loin d'être complète, et sa justice, loin d'être distributive. Ce qui y est dit sur Grimm et Diderot est, notamment, plus que sommaire, et l'histoire de la presse littéraire de cette époque, esquissée par M. Texte en marge de son beau livre, reste à écrire comme précédemment.

Néanmoins, comme cela est vrai du 1er volume, ce 2e tome suppose des lectures et des recherches considérables, et, jusqu'à nouvel ordre on devra recourir à cette série de caractéristiques d'écrivains et d'œuvres pour se faire une idée générale de ce que fut la critique, ce genre tard-venu parmi les autres. W.

***

René Canat, *Du sentiment de la solitude morale chez es romantiques et les Parnassiens*. Un volume (thèse de Paris) couronné par l'Académie française. Paris, Hachette, 1904, in-8°.

On est loin d'avoir tout dit sur le romantisme; au contraire, on sort à peine des apologies et des réquisitoires dont cette révolution littéraire et artistique fut l'objet. La tendance actuelle est, sinon à l'entière impartialité, du moins à un sentiment plus juste des besoins intellectuels de la première génération du XIXe siècle. Comme l'indique M. Canat, ces besoins étaient encore plus moraux qu'intellectuels. La religiosité vague de J.-J. Rousseau se précise chez Chateaubriand, mais sans que les plus illustres contemporains de celui-ci échappent à l'indécision des formules d'adoration (Mme de Staël, par exemple). De là au découragement il n'y a qu'un pas, et ce pas est fait par Alfred de Vigny et par la plupart des grands romantiques. C'est Leconte de Lisle qui exprima l'horreur de notre « solitude

Digitized by Google

morale » avec le plus d'énergie et l'amère rancœur d'un désespéré. Les trois sympathies, comme dit M. Canat, dont est pétrie la sensibilité romantique, à savoir Dieu, la nature et la femme, conduisent les poètes de 1830 à des expériences et à des méditations également douloureuses. Mais il aurait pu ajouter que le sentiment de la fraternité des hommes, exprimé avec génie par J.-J. Rousseau et, dans des pages chrétiennes, par Chateaubriand, avait, lui aussi, été déçu et trahi plus tard. Seul Hugo le garde au fond du cœur ; mais l'aristocratisme d'attitude de la poésie de 1850-1870, comme l'antibourgeoisisme de Flaubert, de Baudelaire, de Barbey, etc., sont des manifestations significatives de notre « solitude morale » ; ce n'est pas seulement la haine du lyrisme qui nous a valu tant d'ironiques créations.

Le livre de M. Canat est intéressant ; il nous livre un dépouillement ingénieux de tous les auteurs de cette grande époque qui va jusqu'au milieu du XIX^e^ siècle ; il est, de plus, conçu méthodiquement. W.

***

A signaler dans cet ordre de travaux, une autre thèse de Paris (1905) due à M. Citoleux, *La poésie philosophique au XIX^e^ siècle*, Lamartine, (Plon-Nourrit, á Paris). C'est un bien gros livre pour un bien mince sujet. Lamartine n'est philosophe qu'autant qu'un pur poète lyrique peut l'être, et à systématiser trop ses exaltations, on risque de le mettre fréquemment et fâcheusement en contradiction avec lui-même.

***

Edmond Huguet, *Le sens de la forme dans les métaphores de Victor Hugo.* Le même, *La couleur, la lumière et l'ombre dans les métaphores de Victor Hugo.* — Deux vol. in-8°, Paris, Hachette, 1904 et 1905.

Ce sont deux beaux volumes, non pas qu'ils soient destinés à être lus, mais on les consultera avec grand intérêt et non sans profit. Déjà MM. Mabilleau et Renouvier avaient, dans des livres inséparables de l'étude de la poésie du Maître, essayé de définir la faculté maîtresse de ce prodigieux visionnaire. C'est, en somme, leur œuvre que reprend M. Huguet, mais avec un développement, un art de classification et une préoccupation de ne rien omettre qui attestent un homme de science. Il était difficile, dans un simple travail de dépouillement, de mettre du style et de l'art. Pourtant M. Huguet a soigné la forme de son exposé, et il a déployé une grande adresse

Digitized by Google

dans les transitions et les réflexions, qui relient ou séparent les citations formant la substance de ces deux forts volumes. Certaines de ces réflexions prennent de l'étendue et touchent à la critique littéraire ; j'en ai relevé de profondes, de judicieuses, d'ordinaires, jamais d'inutiles.

Il ressort de là des conclusions qu'il n'y a pas lieu de négliger, notamment que si Hugo a eu la sensation de la ligne plus que tout autre homme, il a eu aussi la sensation de la couleur ; il s'est désintéressé de celle-ci, il est vrai, en tant qu'elle n'empruntait pas au soleil, à une lumière directe ou réfléchie, naturelle ou factice, un éclat qui fixait son regard ou arrêtait sa pensée. Que cette pensée ait, en retour, collaboré souvent à la sensation que donnera l'image, c'est ce qu'a finement indiqué l'auteur de ces deux volumes ; il en a résulté, chez Victor Hugo, des déformations troublantes du sens visuel, quelque chose d'apocalyptique qui n'est qu'à lui. Sa passion du mystère le prédisposait, surtout dans la seconde moité de sa carrière, à ces sortes d'hallucinations dont le catalogue est inclus ici. M. Huguet est enclin à y découvrir un embryon de philosophie, ou du moins un « sens nouveau » refusé aux autres artistes, du moins à ce degré-là. C'est difficilement contestable. W.

***

Gustave Lanson, *Voltaire*. Un vol. avec un portrait en héliogravure. — Paris, Hachette, in-16.

On n'a guère écrit chez nous sur Voltaire que pour le dénigrer ou l'exalter, pour flétrir ou défendre à son sujet les idées libérales, pour venger l'Église de ses attaques ou les redoubler. Toutes les passions de parti, tous les préjugés religieux et antireligieux se sont attachés à sa mémoire et à son œuvre.

L'auteur de ce livre, qui fait partie d'une précieuse collection (Les grands écrivains), s'est efforcé principalement de se soustraire aux préoccupations du temps présent et d'étudier Voltaire historiquement, sans apothéose et sans caricature. Il s'est proposé de le connaître et de le juger par rapport à son temps, par rapport à la culture, à l'esprit, à la science, à la vie, aux préoccupations et aux luttes du XVIIIe siècle. Il a essayé de démêler et de classer les directions principales de ce mobile esprit et de distinguer, dans la multitude des idées et des sentiments, souvent incohérents et plus d'une fois contradictoires qu'il a déversés dans son œuvre si diverse et dans son innombrable correspondance pendant une soixantaine d'années, les attitudes caractéristiques et les positions fermes qui peuvent

Digitized by Google

définir la personnalité intellectuelle et morale de Voltaire. On a presque toujours regardé ce qu'il y avait de *négatif* dans sa critique et son sarcasme : l'auteur de ce livre a tâché de dégager les éléments positifs du voltairianisme.

***

Dans l'intéressante collection des « Genres littéraires » publiée par M. Delaplane, signalons *La Satyre* et *La fable* par Léon Levrault ; deux monographies sobres et utiles. Une autre série est due à l'initiative de M. Roustan ; elle enseigne la composition française et comprend déjà quatre brochures : I. La description et le portrait ; II. La narration ; III. Le dialogue ; IV. La lettre et le discours. Ce sont les parties d'une sorte d'art d'écrire, encore incomplet, puisque la dissertation n'y figure pas encore. Mais tel qu'il est, il ne fera pas double emploi avec ses devanciers. L'auteur est modeste, il a de la méthode ; il écrit agréablement ; ses conseils sont puisés dans son expérience personnelle ; il mêle les devoirs de ses élèves aux citations des auteurs ; il a généralement une érudition agréable, de l'à propos et un sens exact des difficultés de sa tâche. Nous sommes loin de la scholastique du passé.

***

ALBERT Ier, prince de Monaco, *La carrière d'un navigateur* (2e édition). 1 vol. in-12, accompagné de deux cartes. Monaco, 1905.

La rapidité avec laquelle a été épuisée une première édition témoigne de la faveur avec laquelle les penseurs, les savants et les lettrés ont accueilli ce livre empreint d'une singulière originalité.

On ne saurait le classer parmi les autobiographies, ni parmi les mémoires, dont il se sépare par des envolées où la philosophie la plus haute se mêle intimement à une poésie qui puise sa source dans une façon toute personnelle d'envisager les faits de l'existence humaine, en les ramenant à ce qui constitue la noble passion de l'écrivain : l'amour de la science et, en particulier, celui de la mer.

L'auteur donne lui-même la note de l'état d'esprit d'où ce livre est sorti et des impressions tantôt intimes et tantôt extérieures, dont il est la résultante, dans cette phrase de sa préface : « Et l'âme exaltée par l'union de la science et de la conscience peut s'élever davantage si la mer lui prête l'infini de ses horizons ; la mer qui dissimule derrière sa grandeur l'étroitesse de la vie et réconforte avec ses mirages l'homme égaré dans la nuit des tristes lendemains. »

Digitized by Google

Si l'on remarque que cette préoccupation se mêle constamment dans cette œuvre, pour lui donner une remarquable unité, aux descriptions les plus émouvantes et les plus dramatiques des scènes de la mer, aux paysages les plus colorés des pays des tropiques, suivis des spectacles les plus austères des régions du pôle, descriptions où le pittoresque s'unit parfois au réalisme le plus spirituellement aiguisé, on jugera qu'il s'agit ici d'une œuvre peu banale, comme sort de l'ordinaire le souverain qui l'a écrite.

***

P. Brisson, *Histoire du travail et des travailleurs*. Paris, Ch. Delagrave, in-18. Ce joli volume, agréablement illustré, n'a rien de commun avec les grands ouvrages de Levasseur et d'autres savants C'est une mise au point de certaines recherches, sauf pour les origines d'où l'antiquité est exclue on ne sait pourquoi et pour le moyen âge, où l'érudition allemande a été quelque peu négligée; l'exposition en est agréable; les chiffres et les faits sont abondants sans fatiguer le lecteur. La moitié du volume, environ, est consacrée à l'ancien régime, l'autre moitié au XIXe siècle.

***

En même temps que M. Ad. Hocquet donnait aux mémoires in-4° de l'Académie un travail intitulé *Tournai et le Tournaisis au* XVIe *siècle au point de vue politique et social,* un autre érudit nous apportait une utile monographie.

Cet érudit est M. A. Delangre, qui a déjà publié une bonne étude historique et artistique sur Tournai, ses monuments et ses curiosités; il fait paraître chez Vasseur-Delmée, un fort volume traitant du théâtre et de l'art dramatique dans la ville des cinq clochers. Ce volume est divisé en cinq chapitres : 1° le théâtre du moyen âge; 2° le théâtre régulier (depuis l'ouverture de la salle primitive de la rue Perdue en 1745 jusqu'à son incendie en 1852); 3° le théâtre contemporain (depuis la reconstruction de la salle jusqu'à nos jours 1854-1905); 4° le théâtre d'amateurs ou des sociétés particulières de la ville; 5° le théâtre des « Poriginelles » ou marionnettes tournaisiennes.

L'œuvre de M. Delangre n'est pas seulement d'un grand intérêt local. Outre qu'elle fixe des souvenirs confus et qu'elle réunit des documents épars dans les journaux et dans les archives communales, elle nous retrace, avec une grande profusion de détails curieux, les succès et les échecs des artistes qui jouèrent sur les scènes tournai-

Digitized by Google

siennes et des pièces qui y furent interprétées dans la période moderne et contemporaine. C'est un répertoire qui rappelle celui de M. Martini pour Liége. Il est seulement regrettable que, comme c'est généralement le cas pour ces sortes de monographies, l'auteur n'ait pas été outillé pour retracer les origines du genre qu'il étudiait. Il nous donne quelques indications vagues sur les débuts du théâtre, il ne nous apprend rien de précis sur la ou les confréries dramatiques de sa ville natale, alors qu'en parcourant les comptes communaux il aurait très probablement trouvé des faits, des dates et des chiffres ; il ne mentionne même pas la farce tournaisienne du « garchon et de l'aveugle » qui est le plus ancien document du genre en langue d'oïl. Mais reconnaissons que là n'est pas l'essentiel de son étude. Il faut lui savoir gré d'y avoir fait une place au théâtre wallon.

Digitized by Google

LA REPRISE DU CONGO PAR LA BELGIQUE

La question du « Congo belge » est entrée dans une phase nouvelle depuis les délibérations parlementaires du mois de décembre dernier. L'ordre du jour qui clôtura ces mémorables débats et qui fut voté par 128 voix contre 2 et 29 abstentions, n'emporte pas *ipso facto* la reprise du Congo ni sa transformation en colonie belge. Il n'en constitue pas moins une étape décisive dans la voie de l'annexion. Que celle-ci s'opère, et il n'aura fallu qu'une trentaine d'années environ, en premier lieu, pour faire naître, sur le sol africain, dans des conditions tout à fait originales, un État autonome et l'introduire dans la société des nations; en second lieu, pour le voir se transformer, par des procédés également inédits, en la dépendance d'un État européen de vieille civilisation.

Tel est l'événement qui, au point de départ comme près du terme de cette carrière étatique *sui generis*, n'a cessé d'intéresser le monde, en même temps qu'il affecte directement nos propres destinées nationales. Bien que, sous ce second aspect, il doive retenir spécialement notre attention, il importe beaucoup que le premier, l'aspect extérieur, ne nous échappe pas. A certains égards, celui-ci commande celui-là de la façon la plus impérieuse.

I

Régler le sort de l'État Indépendant c'est d'abord, pour la Belgique, résoudre un problème considérable dans l'ordre des relations internationales. A l'effet de s'en rendre compte, il

Digitized by Google

sera peut-être de quelque intérêt de rappeler les faits les plus marquants de l'histoire encore brève du Congo.

Au début, que voyons-nous ? Une société constituée à l'initiative du roi Léopold, en septembre 1876, pour entreprendre l'ouverture de l'Afrique centrale à la civilisation. Association *internationale* africaine, Association *internationale* du Congo — l'aire géographique de son activité sociale ayant été comme spécialisée, — l'organisme conserve cette même qualification. Que signifie-t-elle ? Que les différentes puissances sont représentées en nom et comme telles, dans l'association, lui apportent chacune ses directions, ses influences, ses subsides, ses collaborations en hommes ? Nullement. Ou encore que les ressortissants de plusieurs pays se sont réservés, à titre individuel, des parts nationales de sociétaires, avec les droits et les obligations y attachés ? Pas davantage. L'existence de l'association, ses décisions, ses moyens d'action sont bientôt concentrés, sans partage avec qui que ce soit, et sans l'aide de personne entre les mains du roi Léopold. C'est lui seul qui conçoit et qui fait exécuter, et dût le terme paraître un peu cru, lui seul aussi qui paie, en consacrant à l'œuvre congolaise toute une fortune.

Les résultats, on les connaît. En peu d'années, c'est la réalisation du plan qu'avait rendu possible la prodigieuse exploration de Stanley, découvreur du Congo (1874-1877); c'est, sous l'énergique impulsion de l'illustre voyageur, et avec le concours héroïque de maints de nos compatriotes, la création d'un État. En 1882, de par les traités passés avec les chefs indigènes et de par les actes d'occupation effective, la région du Bas-Congo et la région des cataractes jusqu'au Stanley-Pool, étaient placées, sol et habitants, sous l'autorité incontestée de l'Association internationale du Congo. La possession du Pool, ainsi que la suite l'a démontré, emportait une complète domination sur l'admirable réseau navigable du haut-fleuve et de ses affluents, et donc sur l'ensemble de l'*Hinterland*.

En tout ceci, le caractère international ne peut être cherché que dans la pensée initiale qui a poussé simultanément, en Europe, des esprits généreux à s'occuper de l'Afrique cen-

Digitized by Google

trale, à s'intéresser à des populations indigènes que des récits concordants représentaient comme vouées au sort le plus malheureux par des pratiques barbares et en particulier par l'horrible traite.

Les voies et moyens pour accomplir la tâche civilisatrice de pénétration africaine se sont rapidement nationalisés. Tandis que se constituait et se développait un Congo autonome, autour de lui surgissaient ou s'élaboraient des colonies proprement dites. Le Congo français, l'Afrique orientale britannique, l'Afrique orientale allemande, sont issus d'autant de mouvements parallèles d'expansion. Mais, tandis que ces domaines ne prenaient corps que sous la forme de dépendances lointaines d'États européens, le Congo qu'on appelle belge aujourd'hui, vivait sur lui-même, par lui et pour lui. Voilà toute la différence.

Des actes diplomatiques allaient bientôt consacrer cette situation. Le fait engendre le droit.

Le 10 avril 1884, les États-Unis reconnurent le pavillon de l'Association internationale du Congo comme celui d'un État ami. Le 8 novembre de cette année, l'Allemagne en fit autant, et de même, successivement, toutes les autres puissances, fin 1884 et au commencement de 1885.

Reconnaissance inconditionnelle, élisive de toutes charges et servitudes, de toute diminution quelconque de capacité vis-à-vis de n'importe qui. L'Association traite en pleine souveraineté, comme elle l'avait fait, d'ailleurs, à l'occasion de l'établissement du droit de préférence de la France sur son territoire, les 23-24 avril 1884, avant même d'être reconnue solennellement par cette puissance. Personne ne protesta contre ce droit de disposition éventuel qui certes consacrait, dans son acception la plus étendue, l'indépendance entière de l'Association, comme aussi l'absence de tous liens de droit antérieurs vis-à-vis des puissances considérées soit dans leur collectivité, soit isolément.

La conférence de Berlin, qui siégea du 15 novembre 1884 au 26 février 1885, n'eut, à l'égard de l'Association internationale du Congo, qu'à tenir une ligne de conduite fort simple.

Digitized by Google

Elle se borna à insérer dans les protocoles de ses délibérations la lettre du président de l'Association, par laquelle celui-ci, le 23 février 1885, lui annonçait la conclusion des conventions de reconnaissance précitées, — et en annexes les textes de ces traités, — les déclarations faites à ce sujet au sein de la conférence, et enfin, à « prendre acte, le 26 février 1885, de l'adhésion de l'Association aux résolutions » inscrites dans l'acte général qui termina les travaux de l'assemblée.

L'action des puissances, en l'occurrence, relève à vrai dire d'une fonction d'enregistrement. Ce n'est d'ailleurs pas la déprécier que de la qualifier de la sorte. Chacun comprend que si, au lieu des sympathies et de l'appui moral qu'il a su s'attirer, le jeune État n'avait rencontré que méfiance et hostilité, sa tâche civilisatrice lui eût été rendue presque impossible. Mais il est bon de préciser les faits, de souligner les documents d'où résulte que c'est dénaturer les uns et les autres que de parler, comme il arrive encore trop souvent, de la création du Congo par les puissances, à Berlin, ou de l'élaboration par elles d'une charte qui obligerait l'État Indépendant à des titres que ne connaîtraient point les quatorze signataires de l'Acte général. Adhésion équivaut à signature souveraine, ni plus ni moins. L'État du Congo se trouve, vis-à-vis de toutes les puissances indistinctement, sur le pied de la plus parfaite égalité.

Jusqu'ici, la Belgique n'apparaît pas comme possédant de son chef des droits spéciaux. Sans doute, après la conférence de Berlin, le Parlement autorisa le roi Léopold à devenir souverain de l'État Indépendant du Congo, en suite de quoi, la monarchie congolaise, sous son appellation actuelle, fut définitivement constituée. Le 1er juillet 1885, le roi Léopold accède au trône; le 1er août suivant, il notifie son avènement aux puissances. Nonobstant, l'union entre la Belgique et le Congo est purement personnelle, elle réside uniquement dans le cumul des deux couronnes au profit d'un seul et même souverain.

Il faut avancer de quelques années pour que se produise, dans les relations belgo-congolaises, une modification essentielle. Elle procède de l'initiative du Roi. Dans son testament

Digitized by Google

du 2 août 1889, qu'il fait connaître par sa lettre à M. Beernaert, du 5 août suivant, il lègue le Congo à la Belgique. Sur cet acte *unilatéral* vient se juxtaposer la convention du 3 juillet 1890 (approuvée par la loi du 4 août 1890), aux termes de laquelle la Belgique consent un prêt de 25 millions à l'État Indépendant et se voit attribuer la faculté de s'annexer le Congo, à l'expiration du délai de dix ans. Le 29 juin 1895, nouveau prêt de 6,850,000 francs, dans des termes semblables, et, enfin, le 10 août 1901, en accord avec les échanges de vues des deux gouvernements intéressés, dernière loi belge, en vertu de laquelle la Belgique renonce provisoirement au remboursement des sommes prêtées, en capital et intérêts, et conserve la faculté d'annexer le Congo du vivant du Roi.

Fait à noter, les puissances étrangères ne sont pas plus intervenues aux actes belgo-congolais, qu'elles n'ont participé de façon immédiate aux actes constitutifs de l'État Indépendant. Leur attitude, toute de réserve et de désintéressement, est surtout significative au moment où la Belgique conclut avec la République française, le 5 février 1895, un arrangement relatif au droit de préférence de notre voisine sur le territoire congolais. De même que dix ans auparavant, l'État Indépendant dispose de lui, sans provoquer de réclamations. La France s'effaçait volontiers devant la Belgique pour le cas où celle-ci voudrait reprendre le Congo, conformément au traité qui venait d'être négocié et signé, le 9 janvier 1895, entre le gouvernement belge et celui de l'État Indépendant. Ce dernier traité, non ratifié, fut retiré le 19 juin 1896, mais il avait fourni l'occasion à un tiers de reconnaître une fois de plus la souveraineté pleine et entière de l'État Indépendant, comme aussi le droit absolu de la Belgique de régler, d'accord avec lui, dans un strict tête à tête, les destinées du Congo.

Qu'est-ce à dire quand, à propos d'annexion, on en parle, ainsi que l'a confessé l'un de nos compatriotes au *Times*, comme de la seule solution qui soit compatible avec les droits et les intérêts des puissances? En vertu des rétroactes, la chose est claire, aucune d'elles n'a rien à prétendre *sur* le Congo, son sol, ses habitants. *Au* Congo, si l'on me permet cette dis-

Digitized by Google

tinction, toutes et chacune sont tenues des devoirs et peuvent revendiquer les prérogatives qui découlent du droit des gens, des traités et enfin des traditions qui ont cours entre gouvernements civilisés. S'il est, à ce triple point de vue, un principe avéré, c'est qu'un État ne possède jamais de droit d'immixtion dans les affaires intérieures d'un autre État.

Pour qu'il intervienne, il faut que l'un de ses ressortissants ait été lésé. Quand au Congo français, par exemple, des commerçants anglais ont été évincés de leurs établissements territoriaux, que leurs marchandises ont été confisquées, parce qu'ils ont été jugés coupables d'avoir empiété sur des concessions particulières, le cas méritait examen. Ces marchands avaient-ils oui ou non des droits acquis, antérieurs aux concessions octroyées par le gouvernement français à ses nationaux? Avaient-ils promérité des indemnités pour les impenses faites par eux, voilà des points litigieux où un État est fondé à prendre fait et cause pour ses ressortissants, à réclamer, le cas échéant, des enquêtes, un débat contradictoire loyal et complet qui fera accueillir les demandes justes et repousser les griefs imaginaires.

Il se trouve qu'au Congo belge aucune contestation de ce genre ne s'est jamais produite. C'est uniquement au sujet des indigènes, en leur nom, que sont formulées les seules réclamations qui comptent. Même quand il s'agit des prétendus monopoles et privilèges qu'aurait établis l'État du Congo, en violation de la liberté commerciale instituée par la conférence de Berlin, ces actes sont attaqués dans la mesure où ils lèsent les noirs représentés comme spoliés de leurs biens. *A fortiori* en est-il ainsi quand on s'élève contre le système de la contrainte au travail qui serait, à ce qu'on allègue, une atteinte à la liberté individuelle des sujets de l'État. A prendre les philanthropes au mot, ils seraient désarmés et leur campagne anticongolaise serait sans objet dès l'instant où les indigènes se montreraient heureux de leur sort. C'est par une pure coïncidence que les intérêts des partisans du « commerce libre » s'accordent intimement à la protection et à la défense des droits de la race noire.

Digitized by Google

Bien entendu, nous voguons ici en pleine hypothèse. C'est à satiété qu'ont été réfutés les sophismes juridiques qui assimilent l'exercice du droit de propriété de l'État sur son territoire et la jouissance des fruits du sol à une exploitation d'ordre commercial, et qui confondent, pour les besoins de la cause, un mode d'imposition parfaitement légal, la prestation en travail ou en nature, avec des formes déguisées d'esclavage.

Mais, réserve faite quant au mal fondé de ces griefs, encore est-il que pris en eux-mêmes, ils ne justifient point la dérogation proposée au droit commun de non-intervention. Il est acquis que l'Acte général de Berlin, dont on se réclame, ne contient point d'article édictant une sanction quelconque à l'encontre des manquements à ses stipulations. Les contrevenants n'en répondent en réalité que devant eux-mêmes. Imagine-t-on que si demain l'Angleterre mettait à mal l'Uganda, quelqu'un s'aviserait de la rappeler au respect des traités? Mais au fait, le vice capital, imputé au régime congolais, soit l'appropriation par l'État des terres vacantes — la plus grande partie du sol, — avec son corollaire des grandes concessions, existe aussi caractérisé au Congo français qu'au Congo belge. Pour la forme, on l'incrimine des deux côtés, mais avec quelle différence de ton vis-à-vis du puissant et du faible, et certes sans avoir un moment l'espoir de peser sur les décisions ultérieures de celui-là.

Saisit-on maintenant pourquoi il importait tant, aux yeux des adversaires de l'État Indépendant, de lui contester sa capacité originaire? Fait par les puissances, il pouvait être défait par elles. Appelé par leur faveur à jouir de prérogatives étendues, celles-ci étaient susceptibles de lui être enlevées. Astreint à des obligations déterminées, il était exposé à subir, en cas de fautes, et selon leur gravité, toute l'échelle des châtiments, depuis la réprimande jusqu'à la peine capitale, la suppression. Un tribunal suprême et extraordinaire assurément, l'aréopage de quelques puissances, se chargerait bien, le cas échéant, de l'instruction des infractions et de leur répression.

Digitized by Google

Se soumettre ou se démettre, telle est, en fin de compte, l'alternative laissée à l'État Indépendant dans cette thèse étrange qui, hâtons-nous de le dire, n'a point prévalu dans le conseil des nations. L'Angleterre qui, à plusieurs reprises, a fait entendre un langage menaçant, et qui s'est activement entremise auprès des gouvernements étrangers pour les associer à une action concertée contre le « Congo belge », n'a pas, jusqu'ici, réussi dans ses démarches. Il n'y a pas à se méprendre sur leur portée. Sans ambages, elles tendent à sommer l'État Indépendant, et en cas de résistance de sa part, à le contraindre à changer de système, c'est-à-dire à réformer sa législation domaniale et à bouleverser son régime fiscal. Ce serait, à toute évidence, le renversement pur et simple de la souveraineté congolaise, de l'indépendance, de la liberté d'action de l'État.

Prétention irrecevable, en contradiction manifeste avec les traités que, par une singulière aberration, l'on invoque au moment où l'on veut en violer et la lettre et l'esprit.

Le Roi-Souverain n'a pas cédé un pouce de terrain à ses adversaires dans ce débat international. A son tour, la Belgique, par l'organe du Parlement, se devait à elle-même de consacrer, en termes exprès, l'intangibilité absolue de la souveraineté congolaise qui, en cas de reprise, se confondra sans plus avec la souveraineté belge. Ce devoir, elle l'a rempli avec autant de dignité que de patriotisme.

L'unanimité s'est faite sur ce point à la Chambre. De tous les côtés de l'assemblée, au banc des ministres, dans les rangs de la minorité comme de la majorité, les orateurs ont abondé dans le même sens. Multipliant les arguments décisifs de droit et de fait, ils ont prouvé à l'envi que la question de l'annexion est un problème strictement national dont la solution doit être arrêtée à l'abri de toute ingérence, de toute pression du dehors. La subordonner, sur les injonctions de l'étranger, à quelque engagement préalable de réformer le régime intérieur du Congo, avec l'aide et l'assistance ou avec la surveillance, comme on voudra l'appeler, de n'importe quel contrôle international paraîtrait chose intolérable.

Digitized by Google

Reste à voir si la tactique et les procédés adoptés par l'Angleterre à l'égard de l'État Indépendant seront maintenus par lui vis-à-vis du gouvernement belge. Supposé, notamment, que les institutions congolaises, à l'examen desquelles procède, à l'heure actuelle, notre pouvoir législatif, soient confirmées dans leurs lignes essentielles comme justes et utiles, la Belgique sera-t-elle aussi déférée à la juridiction — sans qu'on sache exactement laquelle — des puissances? Reprendra-t-on contre elle l'accusation absurde de violer l'Acte général de Berlin? Lui imputera-t-on de compromettre l'ordre public dans l'Afrique centrale, et la sécurité même des colonies voisines du Congo, par la façon dont elle ameuterait, en la pressurant, la race noire tout entière contre tous les blancs indistinctement? La menacera-t-on enfin de la traiter comme pays hors chrétienté, en voulant instaurer sur son territoire une juridiction consulaire chargée non seulement de veiller aux intérêts des ressortissants de la nation dont elle relèverait, mais encore de prendre en mains la défense des droits des indigènes contre leur souverain légitime?

Tout cela a été sérieusement proposé en Angleterre, pour avoir raison des justes résistances du roi Léopold, souverain de l'État Indépendant. Est-ce qu'on va continuer quand la personnalité de l'État se sera effacée pour faire place à celle de la Belgique? La question peut et doit être posée, car dans des milieux, il est vrai irresponsables, tels que la *Congo Reform Association*, elle est d'ores et déjà résolue contre les Belges, comme elle l'était contre les « Congolais ». Que signifient dès lors, on peut se le demander, les témoignages de sympathie dont les représentants les plus autorisés de l'opinion britannique se montraient prodigues envers notre pays? N'avaient-ils donc pour but que de lui faire répudier en bloc l'œuvre du Roi au Congo?

A cet égard, la manifestation de la Chambre est venue à son heure. Quelles que soient les divergences qui s'élèveront dans son sein à propos de la future colonie, sur la manière de l'administrer au mieux des intérêts supérieurs de la civilisation, une

Digitized by Google

considération l'emporte sur toute autre. La souveraineté congolaise, la souveraineté belge, la combinaison et la fusion de ces deux souverainetés ne laissent place à aucune des interventions et immixtions qu'a voulu susciter l'Angleterre. L'opinion belge, qu'a exprimée la Chambre, les répudie énergiquement. C'est là un fait capital. Non pas que la Belgique ait la force de faire prévaloir son opinion dans la grande mêlée internationale. Mais bien parce que son opinion est par elle-même une force morale dont, en équité et en vérité, il est devenu impossible de ne pas tenir compte.

II

C'est par des voies détournées, par des chemins de traverse en quelque sorte, que la Chambre a été ressaisie des affaires du Congo, dans sa session d'automne, sans que la question « nationale » de l'annexion ait été systématiquement posée devant elle. En effet, l'interpellation dont MM. Hymans et Vandervelde prenaient l'initiative, n'avait pour objet que d'inviter le gouvernement à fournir des explications sur le sens de la lettre du Roi-Souverain à ses secrétaires généraux en date du 3 juin 1906, ainsi que sur la portée des actes législatifs qu'elle commentait.

Il s'agit, rappelons-le, des décrets qui ont constitué, au Congo, le Domaine national et la Fondation de la Couronne. Portent-ils atteinte aux droits que la Belgique s'est acquis par les conventions de 1890 et de 1901? Consacrent-ils des principes incompatibles avec le respect de sa souveraineté et de son droit public?

Sur le premier point la controverse roulait sur la distinction qu'il échet de faire entre un testament, acte unilatéral, sujet à révocation et à modifications et un acte bilatéral qui lie indissolublement les deux parties contractantes. Le royal testateur de 1889 conservait toute liberté d'action. Il l'aliénait dès lors qu'il traitait.

A ne s'en tenir qu'au caractère d'irrévocabilité, la discussion est sans intérêt. Il va de soi que les dispositions du Roi, dans la pensée de leur auteur, et quelque forme qu'elles revêtent, ne

Digitized by Google

comportent ni variations, ni rétractation. Son idée immuable est de doter la Belgique d'une colonie et de lui en assurer le bénéfice de la façon la plus complète. Aussi y a-t-il quelque chose d'un peu déplacé à mettre la Belgique en la posture d'un créancier qui réclamerait son dû. Son titre, le seul dont elle puisse se prévaloir, reste toujours une libéralité. L'aide financière qu'elle a prêtée, et encore sans condition résolutoire, à l'État Indépendant, n'équivaut en rien à un prix d'achat non plus qu'à une indemnité d'expropriation.

Pareils modes d'acquisition se présentent en matière coloniale. Tel le rachat de la Compagnie des Indes néerlandaises, payé 100 millions, tel le retrait des chartes octroyées par le gouvernement britannique à la Compagnie de l'Est africain, ou à la Compagnie du Niger, moyennant de très larges compensations pécuniaires. Outre la prise en charge, par les États intéressés, du passif de ces associations mi-commerciales, mi-souveraines.

Au contraire, le don royal, inscrit dans le testament du 2 août 1889, est la source directe de l'option qui est offerte à la Belgique d'acquérir une vaste et riche colonie. Bien plus que de telles ou telles contributions en argent, il serait juste de tenir compte des concours spontanés et dévoués que l'œuvre du Roi n'a cessé de susciter dans le pays. A défaut de créer des liens juridiques entre « métropole » et « dépendance », ils ont noué des rapports, scellé « un pacte patriotique » que nul ne songe plus à méconnaître.

Le deuxième point touche davantage au ond de la question. Les institutions congolaises sur le maintien desquelles le Roi-Souverain insiste avec une énergie singulière, affectent-elles un caractère sinon de pérennité absolue, du moins de permanence telle que la législature belge serait contrainte de les accepter dans le traité d'annexion et, en principe, de les conserver indéfiniment? Cependant la souveraineté congolaise venant à s'évanouir par le fait même de la reprise, comment se prolongerait-elle en même temps au delà pour s'opposer au libre exercice de la souveraineté belge, qui l'aura absorbée?

A cette objection il n'y a qu'une réponse à faire. Cela est

Digitized by Google

impossible. Les traités internationaux qui ont été invoqués, et qui ont consacré le maintien des institutions existantes dans les territoires cédés par une puissance souveraine à une autre puissance souveraine, laissaient toujours les parties contractantes en présence l'une de l'autre pour l'exécution de cette clause. La plus faible, en fait, reste privée de moyens de contrainte vis-à-vis de la plus forte. Mais en droit, la sanction subsiste, qui est plus qu'une obligation morale. Entre Belgique et Congo toute sanction ferait défaut, et de plus l'obligation morale du pays, qui serait comme une dette de reconnaissance envers le Roi donateur, s'effacerait devant les nécessités d'une situation nouvelle, devant la simple utilité que trouve un État à adapter sa législation et son administration aux circonstances changeantes de temps et de milieu.

En dépit des nuances d'interprétation auxquelles ont prêté les intentions du Roi, l'accord n'a pas tardé à se faire pour leur reconnaître, selon une heureuse formule, la signification de « solennelles recommandations ». C'est plus qu'une question de mots. Cela touche au fond des choses; définis de la sorte, les principes qui ont présidé à l'établissement des institutions congolaises ne sauraient trop s'imposer à notre considération. Il ne me semble pas douteux que le Parlement, quand il en aura examiné le fondement, supputé et posé les avantages, ne les consolide de son propre gré.

Voici d'abord le Domaine national. Il est composé d'une étendue considérable de territoires prélevée sur les terres vacantes, c'est-à-dire celles qui ne sont pas dûment occupées et exploitées par les indigènes. Ses revenus, — pour l'instant 16 millions, — sont versés intégralement dans les caisses de l'État et couvrent la moitié environ de ses dépenses. C'est la régie, le faire-valoir direct du sol, tandis qu'ailleurs, des compagnies concessionnaires, moyennant des redevances et des prestations déterminées, donc à titre onéreux, se voient conférer le droit d'exploiter certains produits naturels, dont le plus important reste jusqu'ici le caoutchouc. Dans plusieurs de ces compagnies l'État se réserve une participation qui est une source de bénéfices, mais qui est aussi, ne l'oublions pas, un

Digitized by Google

sérieux moyen de contrôle. L'État, quoi qu'on pense, en sa qualité d'organisme stable et permanent, est plus soucieux de ménager l'avenir, de ne pas tuer la poule aux œufs d'or, que des particuliers dont les droits sont temporaires.

Ce système, en soi, n'offre rien d'exorbitant. Il repose, faut-il le répéter, sur la propriété de l'État, sur la faculté primordiale qui lui compète de déterminer souverainement l'étendue et le mode d'exercice de ce droit. Il se combine avec cet autre attribut de la souveraineté qui est d'imposer les sujets de l'État.

La forêt congolaise n'a de valeur que si les produits qu'elle recèle sont recueillis par le travail. La main-d'œuvre existe sur place, mais elle est à peu près inactive. Pour la solliciter, il n'y a guère à compter sur l'appât du gain. Les besoins de la population, sauf exception, sont très réduits.

L'éducation au travail est donc la condition préalable à tout progrès. L'intérêt public, qu'incarne assurément l'Etat collecteur d'impôts, permet d'instituer une contrainte qui naturellement ne peut pas ressembler aux poursuites du receveur des contributions dans nos pays civilisés. Cette contrainte se traduit par la prestation en nature et en travail, en attendant que la monnaie puisse remplir son rôle libératoire et parfaitement égalitaire.

Des abus sont nés de ce régime, c'est incontestable. Ils ont été mis en pleine lumière par la commission d'enquête. Ils proviennent en grande partie de fautes individuelles et, malheureusement, le climat, les périls, l'isolement, la sauvagerie ambiante en favorisent la multiplication, car ils énervent plutôt qu'ils ne développent chez l'homme moyen le sentiment du devoir moral et de la responsabilité. Ils sont dus aussi aux difficultés d'adapter aux circonstances locales, en des régions encore mal connues, vis-à-vis de populations inégalement douées, des exigences fiscales, qui, dans la pratique, à raison d'erreurs presque inévitables, deviennent trop dures et trop lourdes.

Est-ce un motif de condamner à l'aveugle et l'appropriation des terres vacantes et la contrainte au travail? Mais cette

Digitized by Google

conclusion est diamétralement opposée à celles qu'ont tirées les membres de la commission d'enquête de leurs constatations, aussi sévèrement qu'ils les aient formulées. Il importe de corriger et d'amender; de mieux répartir les charges qui pèsent sur les indigènes; de définir de plus près les actes d'exécution de l'autorité; ces opérations de police, ces expéditions militaires, qui, à aucun prix, ne doivent être confondues entre elles ni surtout avec les moyens de contrainte à employer pour le recouvrement des impôts; de prévenir, dans la mesure du possible, tous écarts de conduite chez les agents de différentes catégories, notamment ceux des subalternes de couleur qu'on doit se garder d'investir prématurément de fonctions de commandement. Bref, il y a là une œuvre considérable à accomplir en matière législative et administrative.

A ce point de vue, est-il équitable de passer sous silence les décrets, arrêtés et circulaires publiés et mis en vigueur par l'État du Congo, précisément pour répondre aux desiderata précédemment exposés? Bien plus, de les décrier, sans attendre même qu'ils aient produit leurs effets sur un régime que recommandent par ailleurs à l'estime et à l'admiration du monde, la paix, l'ordre, la sécurité substituées à la guerre et à l'anarchie sauvage, les grands travaux ouvrant à la libre circulation et au négoce une immense région réputée hier encore impénétrable, l'abolition de pratiques barbares, comme le cannibalisme et la traite dévastatrice, enfin tout l'essor de la civilisation dans « la plus ténébreuse Afrique »?

Quel serait, au surplus, « l'autre système » qui seul puisse ouvrir une ère de progrès dans les domaines de l'État Indépendant du Congo? On s'est parfois essayé à l'esquisser. L'État à qui, en principe, l'on ne dénie pas les pouvoirs les plus étendus, se borne à ne pas les exercer. Il laisse faire. Il abandonne l'accès du sol, l'exploitation de ses produits à tous ceux que l'aventure tente. Il réserve, il est vrai, les droits des indigènes présumés propriétaires effectifs de la presque totalité des terres, mais comme ceux-ci ne les occupent ni surtout ne les détiennent à proprement parler, aucun obstacle ne s'oppose à ce que les tiers, les gens du dehors, trafiquants et colons s'y

Digitized by Google

établissent à demeure et s'y créent des titres définitifs à la possession; sans compter les acquisitions obtenues à bon compte des chefs indigènes et que consacrerait un mécanisme foncier presque automatique.

La part de l'État, dans la combinaison, on pressent ce qu'elle implique. De maigres redevances prélevées sur un négoce naissant, autant dire quelques bribes.

Sans trésor, pas d'administration, pas d'armée, pas d'organisation judiciaire, pas de travaux publics. C'est le chaos. La prompte liquidation d'une affaire aussi médiocre s'impose, à moins que n'intervienne une puissance charitable qui assumera à ses frais, outre les multiples obligations ordinaires de l'État, les lourdes charges d'aménagement d'un pays neuf, en laissant, bien entendu, aux particuliers le bénéfice de l'exploitation du sol. Les uns décorent ce système du nom de commerce libre, d'autres le qualifient de « rafle ». Avant de s'en déclarer partisan, au moins serait-il prudent de vérifier s'il a été appliqué ailleurs avec succès. Ne cherchons pas trop loin. Le bassin conventionnel du Congo, défini et délimité par l'Acte général de Berlin, offre, par les colonies qu'y possèdent l'Allemagne, la France et la Grande-Bretagne, des points de comparaison tout indiqués pour le Congo belge. Eh bien! la chose n'est pas douteuse, la ligne de conduite suivie par ces puissances ne diffère guère de celle de l'État Indépendant. Leur législation, comme la sienne, consacre des errements semblables dans des termes presque identiques.

Il n'en saurait être autrement. Dans le pays neuf qu'est une colonie africaine, la terre vacante, celle qui est réputée telle parce qu'elle n'est que territoire de parcours, de chasse ou de cueillette, — la sylve épaisse ou la brousse inculte, — représente la presque totalité de la valeur foncière, et même de toute valeur réelle.

D'autre part, la main-d'œuvre indigène, seule capable de tirer parti du sol, d'en récolter les fruits naturels, ne procure un rendement appréciable que si elle est, au préalable, éduquée, disciplinée et dirigée. D'où, par une conséquence forcée, la combinaison obligée des deux facteurs : la propriété

Digitized by Google

étatique, et l'impôt en travail, sans préjudice aux modalités que suggère l'expérience coloniale. Ces institutions sont entrées dans la pratique universelle. Cela suffit-il pour qu'elles traduisent la justice immanente des choses, la vérité absolue? Peut-être que non. Mais c'est assez pour les traiter mieux que de misérables expédients. Les intérêts généraux de l'humanité, incarnés dans les besoins des communautés civilisées, l'emportent fatalement sur les droits hypothétiques de quelques groupes de sauvages. Sans quoi, on eût dû laisser l'Amérique aux Peaux-Rouges de Fenimore Cooper, l'Australie et l'Afrique à des nègres anthropophages.

Parmi beaucoup d'autres, voilà, semble-t-il, quelques-unes des raisons plausibles qui militent en faveur du régime foncier et fiscal du Congo. Il est permis d'y insister quand on parle du Domaine national.

La Fondation de la Couronne ne se réclame pas aussi directement de l'utilité coloniale. Elle porte sur une superficie territoriale qui, pour être beaucoup moins étendue que celle du Domaine national, reste encore fort considérable. Les revenus en reçoivent une destination extra-budgétaire, mais avec affectation à des œuvres d'intérêt général, soit au Congo, soit en Belgique même. Récompenser notamment les efforts des « métropolitains » par des témoignages tangibles gravés sur l'airain ou la pierre, où les préoccupations esthétiques et somptuaires se mêlent au souci de favoriser l'éducation coloniale, de provoquer les vocations expansionistes, tel paraît être ici le dessein du fondateur. Il ne laisse pas de séduire par son ampleur et son air de faste. Néanmoins, beaucoup plus que le Domaine national, la Fondation de la Couronne a soulevé de vives oppositions. Intangibilité et pérennité, c'est entendu, doivent être délibérément sacrifiées. Mais que penser des conditions et modalités de l'institution, soit même dans le champ des hypothèses qu'ouvre la connaissance imparfaite de ses rouages?

De ce qu'elle ne fonctionnerait pas comme les « personnes morales » qu'admet la loi belge, il ne s'en suit pas qu'elle doive être condamnée ». La loi congolaise était habile à la créer sur

Digitized by Google

un type original, cela n'est pas contestable. Comme le statut colonial, malgré l'annexion, peut sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, rester spécial et localisé, pourquoi en prendre ombrage, par excès de scrupules juridiques ? Excepté, objecte-t-on, si la souveraineté belge subit une atteinte directe. Or, tel est le cas, car la Fondation de la Couronne ne ressortit pas au droit privé. Elle relève du droit public; elle est un État dans l'État. Pourquoi cela ? Parce qu'elle étend son action sur un territoire énorme ? L'argument n'est pas sérieux. On ne discute pas ici une question de quantité, mais de qualité. S'il ne s'agit que de retirer des revenus d'une propriété nettement définie, voilà une fonction dont connaît exclusivement le droit civil. Et si l'exploitation foncière se combine avec un droit de juridiction sur les habitants, qu'est-ce d'autre qu'on voit dans les concessions octroyées aux compagnies à charte? La délégation de souveraineté est chose parfaitement licite, et ne diminue en aucune manière l'autorité de l'État délégant. Ce qui ne se concevrait pas, c'est que le délégué fût investi de droits et prérogatives que l'État souverain s'interdirait à jamais de lui retirer. Il n'est plus question de cela.

Une solution transactionnelle est désirable quant à la Fondation de la Couronne. Supposé en effet que le législateur belge en répudiât sans rémission les clauses et conditions, qu'arriverait-il? Ferait-elle retour, sans autre forme de procès, au Domaine national, à l'ancien domaine privé dont on ignore même si elle a jadis fait partie? Ou bien son objet, sa valeur ne devraient-ils pas être considérés comme le fruit d'une appropriation strictement privative du souverain? Il avait indubitablement la faculté d'en décider ainsi. Les droits souverains, dont il a disposé en faveur de la Belgique, y compris tous les biens, droits et avantages attachés à cette souveraineté, ne saisissent pas chaque portion du territoire. Ils ne sont pas incorporés dans chaque parcelle de terre. La souveraineté ne subsiste-t-elle pas indépendamment de la propriété? Telle est en tout cas la thèse des adversaires de l'État qui ne veulent pas même entendre parler de son droit d'appropriation originaire. Sans les suivre dans cette voie, il est bien certain que

Digitized by Google

la propriété privée, qu'elle soit exercée par les indigènes, par les colons, par le monarque lui-même, ne contredit à la souveraineté de l'État, ou du moins ne la met en péril que si, tarissant des sources trop importantes de revenus, elle le condamne à l'indigence. Qui soutiendra que telle devra être la conséquence des réserves privatives qui seraient constituées au moyen du Domaine de la Couronne? Il est si grand, observe-t-on. Mais le Congo, le Domaine national sont tant plus vastes encore!

Au fond des critiques émises au sujet des affectations de la Fondation de la Couronne, se cache l'idée que le Congo en sort appauvri. Cette appréhension hante même de bons esprits; elle les poursuit au regard de toutes les dispositions, de toutes les concessions de l'État Indépendant. A parler net, on place parfois ce dernier devant un dilemme singulièrement embarrassant. Garde-t-il pour lui, aux fins d'un faire-valoir droit, il confisque et monopolise. Concède-t-il, il aliène, il dilapide. Dans la seconde alternative, la première étant écartée pour les raisons déjà exposées, l'on ne voit que les avantages abandonnés, et l'on ne paraît pas soupçonner la contre-partie : l'apport des capitaux, les grands travaux, les exploitations culturales, la participation même de l'État aux bénéfices des entreprises ainsi stimulées. Précisément, sur les domaines précités se sont greffés tout un ensemble de droits et d'intérêts privés qui restent associés aux droits et intérêts de l'État, bien loin de pouvoir se mettre en opposition avec les siens. Ce qu'il y a de chimérique, voire d'un peu puéril dans les craintes que ces institutions ont éveillées, ressort à l'évidence du principe même de l'association. Le Roi-Souverain a conçu cette combinaison en réponse, à ce qu'il semble, à la prétention de l'étranger lui déniant la capacité fondamentale de posséder son territoire, d'en user et d'en disposer. Faisant ce qu'il a fait, il a donc exercé le maximum de ses droits souverains, et la Belgique, appelée à venir en son lieu et place, ne saurait que lui être reconnaissante de les recueillir de sa main aussi complets et aussi substantiels.

Le Parlement, sans nul doute, tiendra compte de la réalité

Digitized by Google

des choses qui prévaut sur les mots et les apparences, dans l'examen de la loi coloniale, auquel il va procéder. Le projet déposé par le gouvernement belge, le 7 août 1901, a fait ici même, en 1902, l'objet d'une judicieuse analyse qui me dispenserait d'entreprendre ce travail critique, si déjà il ne sortait de mon sujet. M. Herbert Speyer a, en termes excellents, posé les principes qui président au bon gouvernement d'une colonie. Dégageant du projet gouvernemental les principes sains et justes, il en a dévoilé en même temps les lacunes et dénoncé, au regard des prérogatives constitutionnelles de nos Chambres, les limitations excessives auxquelles ne souscriront que difficilement les parlementaires libéraux, sinon, peut-être, les parlementaires tout court.

Ce que je souhaiterais d'en retenir, dans le cadre de mes arguments, c'est le principe capital de l'autonomie de la future colonie, et parmi ses différentes branches, l'autonomie financière. Les Anglais l'ont érigée en dogme, en axiome pour ainsi dire. Chacun de leurs établissements a un budget distinct, alimenté dans la règle, par des ressources locales. L'aide financière de la métropole, limitée à des cas déterminés, à des besoins extraordinaires, n'intervient que rarement. En outre, chacun de ces budgets est arrêté et rendu exécutoire sur place, par des autorités soumises, sans doute, au contrôle des pouvoirs de la mère-patrie, mais jouissant d'initiatives des plus étendues. La règle d'autonomie existe encore aux Indes néerlandaises, et même en France, le pays de la centralisation, elle ne cesse, depuis nombre d'années, de s'affirmer et de se développer. Car c'est cela que signifie notamment l'institution des budgets généraux de l'Indo-Chine et de l'Afrique occidentale, et plus encore des délégations financières de l'Algérie. Ces précédents sont de ceux que ne négligeront pas nos législateurs. Leur tâche sera d'ailleurs facilitée par le fait que le Congo belge, tel qu'il est organisé, suffit à son entretien; il prospère, il prend un remarquable essor économique. Ménager le contribuable belge ne se réduit pas à une question de gros sous. Quand c'est nécessaire il est aussi apte que tout autre à payer de sa bourse comme de sa personne. Mais c'est

Digitized by Google

faire acte de sage gestion que de proportionner le train de maison d'une colonie aux recettes qu'elle est capable de réaliser par son propre effort. Au moins importe-t-il de ne pas lui en enlever les moyens. Les institutions du Roi-Souverain y ont pourvu. On sera peut-être amené à les modifier. Qu'on se garde d'en briser le mécanisme. Les recommandations solennelles, dont certains étaient enclins à sourire, seront alors tout à fait en situation.

RENÉ VAUTHIER.

Digitized by Google

CONTES POUR LES ENFANTS D'HIER [1]

HISTOIRE DU ROI BALADOUR

A Théo van Rysselberghe.

Il est des qualités qu'un prince possède invariablement, par une sorte de disposition professionnelle et parce que la raison du Prince est une raison d'État. Ces qualités sont nécessaires, officielles et fondamentales. Les nier n'appartient qu'aux ennemis de la patrie.

Mais Baladour, roi de Hyontargie, en avait aussi d'adventices, de personnelles et de particulières, et celles que les Hyontargiens citaient avec le plus de fierté, c'étaient la belle santé du souverain et sa voix formidable. Aussi, depuis l'adolescence du Roi, les médecins de la cour l'avaient-ils chaque jour félicité de son embonpoint fleuri, tandis que les membres de l'Académie le félicitaient de sa voix hebdomadairement.

Cette voix, en vérité, était une surprenante merveille. Peut-être eût-on pu en trouver de plus douces, et de mieux propres à moduler d'aériens cantiques ou les tensons subtiles de l'amour; mais la voix royale eût écrasé celles-ci de toute sa puissance. Dans les registres graves, elle grondait ainsi qu'un torrent charriant troncs et rochers; puis, en s'élevant, elle grandissait au point de rappeler le rauquement des lionnes en furie. Et les Hyontargiens admiraient par-dessus tout les notes suraiguës que *rien* au monde, pas même le cri lancinant des guivres, ne pouvait imiter pleinement.

— Cette voix ébranle tout, disaient les courtisans. Elle est

(1) A paraître avec illustration par Aug. Donnay, chez Arthur Herbert.

Digitized by Google

la rivale du tonnerre; elle surpasse la tempête. Sire, c'est bien là ce qu'on nomme le Sublime : nul n'y peut résister.

Et le Roi était content de ces paroles, et ils les récompensait, à de certaines époques, par des présents dignes de lui.

***

Cependant, lorsque la noble Alise d'Avigorre fut promise au plus avisé des princes de la terre, Baladour ne fut point agréé.

Etant veuf et fort impatient de reprendre femme, il avait, des premiers, envoyé sa demande en mariage. Il comptait l'emporter aisément, grâce à ses ressources vocales que la renommée célébrait au delà des frontières. Les femmes, ce dit-on, sont prises par l'oreille, et Baladour se sentait prêt à s'emparer des deux oreilles de la princesse, dût-il pour cela lui briser le tympan. Mais on refusa de l'entendre, en sorte qu'il dut quitter brusquement la monarchie d'Avigorre et rentrer dans sa capitale, vaincu sans combat.

Certes, Baladour était consterné de l'affront. Mais ce qui le fâcha le plus mortellement, c'est qu'il n'y pouvait rien comprendre. Il sentit qu'il n'y aurait plus pour lui de repos ni de joie tant que l'énigme ne serait point résolue : et c'est pourquoi, sans plus tarder, il entreprit d'y réfléchir.

Ce fut, pour la Hyontargie, un moment de terrible crise. Nul n'osait plus parler au Roi, car il y avait défense formelle d'interrompre sa méditation. On le voyait parcourir lentement les galeries du palais, les bras ballants, la bouche ouverte, ses gros yeux bleus perdus dans une vague songerie : et l'on admirait avec quelle constance Sa Majesté employait tout son esprit à examiner les causes probables, hypothétiques ou absurdes de sa déconvenue.

Depuis plusieurs semaines le Roi était occupé ainsi, se creusant l'âme sans relâche et plongé si avant dans ses profonds calculs, qu'on ne l'en pouvait tirer qu'à grand peine aux heures de manger et de boire. Or, pendant ce temps-là, les affaires de l'Etat allaient au plus mal. La Hyontargie, pacifique malgré elle, négligeait l'occasion de rançonner un petit

Digitized by Google

peuple voisin momentanément sans défense. Trop mollement comprimée, la bourgeoisie commençait à parler librement de certains dignitaires. Chose plus grave encore, le grand Porte-Cruche était mort et sa fonction demeurait vacante, ce qui faisait scandale... Mais le gros sujet d'inquiétude était la santé du Souverain. La Cour apprit avec angoisse que Sa Majesté demeurait pensive jusque sur sa chaise percée, au lieu d'y chanter à pleine gorge comme elle en avait toujours eu coutume.

Déjà le bruit des angoisses royales s'était répandu dans la ville, car telle est la complexion particulière des secrets d'État, qu'ils ne peuvent manquer de transpirer. Grave péril, auquel il fallut aviser sur-le-champ. Désormais, chaque jour à midi, l'Ordonnateur de l'Hygiène et le Dispensateur des Drogues se réunirent dans une salle du palais avec le Surintendant des Contacts, lequel était eunuque. Devant tous les grands assemblés, ils proclamaient solennellement l'éclatante santé du monarque. Les grands le répétaient aux demi-grands, les demi-grands aux gentilhommes, les gentilhommes aux riches-hommes, les riches-hommes aux hommes-subalternes et les subalternes à la canaille. La bonne nouvelle se trouvait ainsi propagée par la voie hiérarchique et administrative, qui est la plus conforme à la dignité souveraine, et sans doute aussi la plus sûre. Mais, — on ne sait comment cela se fit, — le peuple affirmait de plus en plus la maladie du Roi, et la voix hiérarchique alarmait la foule, administrativement.

La cinquante-troisième nuit s'était écoulée depuis que Baladour réfléchissait en vain, quand les grands constatèrent que la moustache royale commençait à blanchir et pendait sans nulle grâce. Alors ils s'unirent tous pour une audacieuse démarche et ce jour-là, rangés en une seule ligne devant Sa Majesté, ils la conjurèrent de sauver les destinées de la Hyontargie.

Le Roi leva vers le ciel des bras désespérés.

« Hé, qu'y puis-je? dit-il. Ne voyez-vous donc point que depuis cinquante-trois nuits je ne cesse de réfléchir?

Digitized by Google

— C'est peut-être que Votre Majesté a trop réfléchi, insinua le pontife de l'Utile Hypothèse. Sire, les dieux le défendent!

— Hélas! » dit le Roi.

Et telle était la tristesse de cette simple parole, que les grands dignitaires fondirent en larmes tous à la fois.

Ce fut une chose navrante à voir, mais dont il résulta quelque bien. Car Baladour avait été touché jusqu'à sentir son âme se retourner en lui; et ce nouveau côté de son âme, étant frais et dispos, lui suggéra tout de suite une excellente idée. Puisqu'il était si las de réfléchir, pourquoi ne ferait-il pas réfléchir les autres à sa place?... C'était simple, et c'était royal. Tous les grands applaudirent, et l'assemblée se sépara en un grand mouvement d'enthousiasme.

Ce jour-là même, Baladour choisit comme juge le grand Porte-Clefs, et fit vibrer pour lui ses plus belles notes du médium. Le chambellan fut saisi de terreur et d'extase. Alors le Roi chanta de toutes ses forces, et le chambellan devint sourd aussitôt.

Le Roi se trouva un peu réconforté.

Le lendemain, ayant convoqué le Conseil privé, il demanda solennellement si quelqu'un pouvait expliquer les dédains de la princesse Alise. Mais à cette question, les conseillers furent saisis d'une patriotique colère contre la princesse et contre tous les gens d'Avigorre, en sorte qu'il y eut, dit-on, douze perruques déchirées.

Baladour se sentait renaître à la vie.

Il consulta ses frères, qui réunirent en vain tous les efforts de leur intelligence. Les académiciens eux-mêmes, qu'on alla rassembler en conventicule secret, ne purent qu'approuver la voix de Sa Majesté. Et tour à tour les grands, les demi-grands, les gentilshommes et les riches-hommes reçurent l'ordre de réfléchir et de répondre. Et tour à tour les riches-hommes, les gentilshommes, les demi-grands et les grands se reconnurent incapables de comprendre ce que n'avait pas compris leur Roi.

***

Digitized by Google

Cependant Baladour gardait une inquiétude vague. Que pensait le peuple? Le prestige du Trône n'était-il pas terni? Il est bon de ne pas se fier aux apparences; la bourgeoisie est frondeuse quand on ne la mate point; la basse canaille aime les complots, et il y a des gens toujours prêts à profiter des malheurs de la patrie.

Le Roi, qui se méfiait de sa police, résolut d'épier lui-même les sentiments de ses sujets. Couvert de guenilles, à la main un bâton rugueux, il s'en fut un jour par les rues et les places publiques, n'ayant gardé de ses insignes que le sceptre royal au fond d'une grande poche. C'était en manière de défense contre les maraudeurs et mauvais garçons, — et aussi pour se faire reconnaître au besoin. Le soleil était clair, et Baladour partit, l'âme un peu allégée, se promettant merveilles de sa hardiesse.

Sa promenade fut heureuse d'abord. Les gens qu'il rencontrait n'étaient occupés que de leurs affaires. Point de mauvais indices; nulle apparence de rébellion, sinon que les Hyontargiens paraissaient haïr les fermiers de la gabelle. Ceux même qu'il fit causer s'emportèrent contre le mauvais goût des manants d'Avigorre; ils plaignirent le Roi, et quelques-uns, vociférant, inventaient des insultes contre la dédaigneuse princesse.

Joyeux comme un merle des vignes, le Roi s'avança plus loin dans la ville. Il fredonnait entre la langue et les dents, mais prudemment, à voix éteinte, pour ne se point révéler. Le ciel lui semblait indulgent, le temps était bénin, l'heure douce; en se mirant de-ci de-là dans les carreaux des fenêtres, il admira les couleurs vives revenues à ses joues.

Comme il passait devant le temple principal, il jugea salutaire d'y pénétrer pour s'entretenir avec les clercs. Les rois de Hyontargie, assistés de leurs grands Pontifes, ont depuis longtemps affermi la religion sur d'inébranlables assises. Un honnête homme doit bien manger, boire à l'exemple de la terre, et comme elle dormir tout son saoul; car les conspirateurs sont maigres, ils ont soif de changement et connaissent l'insomnie. Quant aux choses éternelles, l'Utile Hypothèse les

Digitized by Google

a réglées une fois pour toutes. Elle est l'image immortelle de l'autorité souveraine du monarque, et il n'appartient qu'au Pontife d'en approfondir les secrets. Il faut donc s'abstenir d'offenser la nature et l'État en songeant au delà de ce qui touche nos yeux, et ne pas mêler perfidement les choses de l'esprit aux choses de l'amour, ce qui serait un grand danger. On sait que les écrits lyriques furent toujours suspects en Hyontargie, parce qu'ils s'inspirent du sentiment, qui lui-même aspire au mystère; et le baiser est un délit lorsqu'il n'est pas suivi d'une étreinte immédiate. Le Roi, c'est très certain, mangeait à ravir et ne dormait pas mal; il buvait merveilleusement et s'occupait d'amour d'une manière très honorable en somme, selon ses forces, et en se conformant aux préceptes. Les clercs, tout d'une voix, répandirent sa louange, et Baladour quitta le temple la tête haute, le cœur fortifié.

Alors, à travers le crépuscule peu à peu descendu, il reprit sa marche courageuse. Il vit des rues après des rues, et des places bordées de palais opulents, et des marchés déserts et de pouilleuses venelles. Il vit des riches et il vit des pauvres, de la valetaille ricanante et gonflée, un chambellan rouge et camard, mais radieux sous de fulgurantes chamarrures, et des misérables qui voilaient de leurs mains leur face pourrie d'ulcères. Peut-être même cela l'eût-il induit à philosopher en cette heure désœuvrée, si la sainte religion ne l'eût défendu. Et puis il était fatigué, à la fin; les carrosses de la cour suffisaient invariablement à ses promenades et ses pieds n'avaient pas coutume de le porter longtemps.

Comme il cherchait un endroit propice au repos, il vit briller la petite fenêtre d'une taverne, poussa l'huis, entra, et s'assit dans un coin.

Il y avait là des gens aux allures bizarres. Les uns expliquaient des choses avec de grands gestes qui secouaient leurs chevelures; d'autres parlaient avec gravité, groupés sur des bancs, autour d'un homme déjà mûr, à longue barbe. Mais ce qu'ils se disaient, Baladour le comprenait à peine. En vérité, c'était bien le pur idiôme des Hyontargiens; seulement, les mots semblaient n'avoir plus le même sens; ou bien ils se

Digitized by Google

mêlaient en de si étonnantes phrases qu'à deux ou trois reprises le Roi ne put s'empêcher de rire bruyamment.

Et soudain il comprit quels étaient ces hommes-là. Sans le vouloir, il avait pénétré dans le lieu où se réunissaient chaque soir quelques hères de triste renommée : faiseurs de légendes et chansons, faiseurs de musiques, gens d'alchimie qui cherchent des secrets dans la nature, gens qui imitent les choses avec de la couleur, et autres métiers pareils. Le Roi, depuis longtemps, était informé de leurs assemblées, car la police les avait en suspicion et les clercs les disaient impies. Une dangereuse hérésie paraissait germer parmi eux; et, outre que les sectes des songes-creux sont naturellement subversives, on attribuait à celle-ci de particulières menées contre la sûreté de l'État. Baladour se promit d'écouter avec attention; et déjà il avait noté quelques étranges discours, lorsque l'un des causeurs se leva et fit quelques pas en fredonnant une cantilène.

« Oh assez! tais-toi! dit aussitôt l'homme à la grande barbe.

— Me taire, Lillée? Il n'est donc pas beau, ce chant-là?

— Non, je t'en prie, n'écorche plus ma musique. Peste! tu chantes aussi faux que le Roi!...

Baladour bondit sur ses pieds.

— Tu mens, vassal! s'écria-t-il.

— Ma foi c'est vrai, dit Lillée en riant. Je l'avoue, Baladour chante bien plus faux que cela. »

Il ne put continuer, car le Roi s'était rué sur lui en brandissant son sceptre, et en donna d'une si roide vigueur sur la tête du musicien que l'homme tomba, le front sanglant. Les autres voulurent maîtriser l'assaillant, mais Baladour leur échappa avec une inouïe prestesse, et tout courant, bondissant à travers les rues, il parvint enfin dans son palais où il se jeta, rompu de force et de souffle, sur un monceau de coussins.

Une heure plus tard, ses gentilshommes le trouvèrent là vautré, pleurant de rage, se lamentant à faire pitié; et depuis si longtemps qu'elle gémissait ainsi, Sa Majesté n'était pas encore parvenue à reprendre haleine. Par malheur, les grands

Digitized by Google

de première classe avaient seuls le droit de toucher à la personne du souverain. Les gentilshommes frémissaient d'angoisse impuissante, n'osant lui porter secours, et ce fut en vain que trois demi-grands, pour consoler le Roi, firent devant lui une douzaine de révérences. Baladour suffoquait malgré tout. Mais lorsque les dignitaires, arrivés en folle hâte, l'eurent enfin replacé sur son séant auguste, la voix lui revint avec le souffle, et ce furent de beaux cris de fureur! Les notes les plus graves avec les plus aiguës s'échappaient à la fois de ses lèvres; jamais son bel organe ne montra mieux toutes les ressources qu'on trouve dans la modulation. Ah! si les gens d'Avigorre avaient pu l'écouter! Mais les courtisans du moins l'admiraient, rangés à bonne distance, et le Surintendant des Contacts proclama la vigueur de Sa Majesté, qui vociférait mieux que personne au monde.

« Qu'on amène ici le maître de la justice! » ordonna Baladour. »

Et, sitôt qu'il parut :

« Écoute, dit le Roi. Des hommes de mauvaise vie ont osé m'offenser. Ils sont de cette canaille que l'on nomme, je crois, philosophes et artistes. J'ai trop longtemps toléré leurs pratiques. Qu'ils soient exilés de mes États; oui, tous, à l'exception des membres de l'Académie et...

— Sire, Votre Majesté s'égare! s'écria le maître de la justice, indigné. Qui donc confondra jamais...

— Tous, reprit le Roi, sauf un seul. Celui-là ils l'appelaient Lillée, et tu le feras conduire au plus profond de nos cachots. »

Alors Baladour s'apaisa.

* * *

Le lendemain, une petite troupe fut menée à coups de trique par les rues. C'étaient de pauvres gens, les uns d'âge moyen, beaucoup de très jeunes, et seulement deux ou trois de caducs; on vit rarement vieux dans ces sortes de métiers. Le peuple les regardait avec indifférence. Sauf quelques filles un peu folles qu'on vit pleurer à leur passage, ils recueillirent plutôt des gausseries que de la compassion, car leur vie isolée

Digitized by Google

ne leur avait pas concilié ceux de la ville, et la suspicion d'hérésie éloignait d'eux les honnêtes gens. Plusieurs des bannis avaient à leurs côtés leur femme et des groupes d'enfants. La plupart marchaient seuls. Quelques-uns aussi emmenaient des compagnes belles et douces, mais de mœurs perdues, car elles n'avaient pas redouté de les connaître en dehors des lois du mariage; et tel était leur endurcissement qu'elles abandonnaient aujourd'hui les maisons natales, et suivaient avec allégresse leurs amants condamnés aux hasards des aventures.

Des hommes de la ville voulurent marcher avec la misérable bande jusque bien loin par delà les murs; c'était d'ailleurs un plaisant spectacle, et point de tous les jours. Lorsqu'ils durent s'arrêter, longtemps encore ils regardèrent les exilés faire chemin dans la poussière, et il les virent peu à peu s'espacer sur les routes qui mènent aux pays d'Avigorre et d'Alturinse, et vers les incertaines régions où le royaume d'Urmonde confine à la vallée de Tzur.

***

La Hyontargie s'était crue heureuse jusqu'alors. Elle découvrit brusquement qu'elle pouvait l'être davantage.

Jadis, malgré les sages conseils des clercs de l'Utile Hypothèse, les joies les plus saines des citoyens étaient parfois troublées par d'importunes pensées. Ils savaient qu'auprès d'eux vivaient des hommes semblables à eux et pourtant étrangers. Ces hommes-là disaient des mots bizarres, et qu'on entendait parfois tout de travers. Lorsqu'on leur parlait, ils avaient l'air de penser à on ne sait quoi. Quand ils regardaient les montagnes, les fleurs, la rivière, les plaines, et mille autres choses qu'il est inutile de regarder, ils feignaient d'y voir ce que tout le monde n'y voit pas, et, pour certains d'entre eux, quand ils regardaient le soleil on eût dit qu'ils regardaient au delà du soleil. Tout cela déconcertait les Hyontargiens. Auprès des gens de cette sorte, ils ne se sentaient pas à leur aise, — car, en les méprisant, ils redoutaient leurs sourires, — et parfois même, les nuits de lune où

Digitized by Google

ils ne dormaient pas, le souvenir d'un chant les faisait songer sans but, ce qui est interdit par la morale.

Sitôt cette engeance exilée, il y eut une félicité inouïe dans les États de Baladour. Désormais, on accomplit avec plus de plaisir les actes que le dogme prescrit. On respirait un air plus pur, la nourriture semblait meilleure. Ce fut un délicieux apaisement, un bien-être que nul n'avait soupçonné. Et la confiance régnant ainsi dans tous les cœurs, le crédit public en fut fortifié. Alors il y eut dans les affaires une prospérité prodigieuse, une prospérité surpassant tout espoir, et dont ni les pères, ni les grands-pères, ni les aïeuls, ni même les bisaïeuls des jeunes Hyontargiens ne pouvaient se rappeler l'exemple. Tout gentilhomme eut cinq ou six palais; tout rachimbour eut carrosse et valets : tout subalterne eut son cheval; toute bourgeoise eut des mitaines brodées et de grandes plumes d'autruche qu'on se pique dans les cheveux. C'était le Paradis terrestre. La Hyontargie étouffait de bonheur.

Pour célébrer à jamais la joie de la délivrance et de la richesse accrue, les grands voulurent instituer une fête vraiment nationale, et ce fut la fête de la Grasse Truie. Mais cette innovation devait être fatale au Roi.

Depuis sa déconvenue, il avait renoncé à se faire entendre de son peuple; Baladour ne chantait plus qu'à l'intérieur du palais, devant toute la cour assemblée. Cependant, pour illustrer la cérémonie inaugurale, il résolut d'étonner la canaille en donnant ses notes les plus aiguës, qu'elle ne connaissait pas encore.

Il s'était exercé longtemps, en présence des membres de son académie. Mais, hélas! le jour de la fête, il pensa brusquement à la princesse Alise d'Avigorre; ce souvenir lui remua le cœur, et le pauvre Roi se sentit ému comme si elle l'avait écouté. Alors, voulant se surpasser, il chanta plus haut et plus fort qu'il n'avait jamais fait, — chanta si haut, si haut, — chanta si fort, si fort, que déjà toutes les hirondelles avaient fui la contrée lorsqu'il s'étrangla soudain dans un *ré* dièse rebelle, et mourut sur le coup.

ALBERT MOCKEL.

Digitized by Google

LE BOMBARDEMENT DE LONDRES [1]

Le jour se leva : le ciel passa du violet au rose au-dessus de Temple Bar, annonçant l'arrivée du soleil, et les rues, remplies de gens effarés, commencèrent à s'éclairer. A la nuit enfiévrée succéda une journée qui devait rester pour l'Angleterre un amer souvenir. Le bruit courait que des Uhlans s'étaient avancés jusqu'à Suaresbrook et Wansteadt : les Allemands étaient donc à Londres !

Pendant les trois derniers jours, des milliers de volontaires avaient construit d'énormes barricades en travers des principales routes venant du nord et de l'est, et les sections du génie avaient fait sauter les ponts.

Les habitants semblaient pris de folie, maintenant que l'ennemi était aux portes de la ville. Les récits des journaux n'avaient pas donné une idée exacte de la guerre, et ce qui avait surtout frappé la population, c'était l'arrêt des affaires, l'émotion dans la cité, le manque d'ouvrage et le prix croissant des denrées alimentaires. Jusqu'à l'arrivée des cavaliers enne-

(1) Sous le titre de *L'invasion de* 1910 va paraître, à la librairie Fischbacher, la version française d'un livre qui a fait événement en Angleterre. Ce livre a pour auteur William Le Queux et a paru précédé d'une lettre d'approbation du feld-maréchal Roberts. Le sujet est la conquête soudaine, et faite par surprise, de la côte anglaise et de la ville de Londres par une armée et une flotte allemande. Le détail des événements et des faits militaires est d'une précision qui a ravi même les spécialistes. On a vendu de cet ouvrage 30,000 exemplaires en Allemagne et par ce temps d'entente cordiale, on peut lui prédire un vif succès en France et en Belgique. En voici un des plus curieux chapitres.

Digitized by Google

mis dans les faubourgs du nord, on ne s'était pas rendu un compte exact de la situation.

Londres allait donc être assiégée!

Quand cette nouvelle se répandit, on se mit fiévreusement à édifier des barricades. Un haut amoncellement de pavés arrachés de la chaussée, de tramways et de voitures renversés, de fils de fer barbelés s'éleva dans Holloway Road, à la hauteur de la gare de Highbury. Une autre barricade fut construite sur Caledonian Road, au nord du poste de police et un fort amoncellement de marchandises diverses, de balles de laine et de coton, de matériaux de construction et de pierres barrait Camden Road. Dans High Street, Camden Town, cinq cents hommes empilaient les objets les plus variés pris dans les boutiques voisines, des pianos, des lits en fer, des pièces d'étoffes, des rouleaux de tapis et de carpettes qui atteignaient le second étage.

On en construisit également aux carrefours pris dans les rues les plus étroites et les plus détournées, tout autour de la périphérie du nord et la populace en furie vidait les maisons pour élever les barricades.

Les boutiques d'armuriers furent mises au pillage; les salles d'armes de la Tour de Londres et des casernes étaient depuis longtemps vidées de leur contenu et tous ceux qui pouvaient se munir d'un fusil, d'un revolver ou d'un sabre en profitaient. Mais les munitions manquaient; les uns n'avaient que des munitions de chasse pour des fusils de guerre, d'autres des cartouches et pas de fusil.

Les gens armés allaient aussitôt monter la garde, aidés parfois par des volontaires de l'Essex. Plusieurs de ces barricades furent garnies de mitrailleuses Maxim.

On mit en état de défense les rues avoisinant les Réservoirs de New River dont l'ennemi ne devait pas manquer de s'occuper : des centaines de braves citoyens y montaient assidûment la garde, car c'était la seule réserve d'eau importante de la Cité.

Les femmes et les enfants des faubourgs avaient tous émigré dans le sud et la moitié au moins de ces maisons neuves

Digitized by Google

étaient abandonnées de leurs locataires. Dans bien des familles, le mari avait déjà pris le fusil ou la pioche, pour coopérer à la défense de la ville, et quand arriva la nouvelle de nos derniers revers, la femme jetait un dernier regard sur ce home tant aimé, fermait la porte et se joignait avec ses enfants à ces longues et tristes processions, gagnant en hâte le cœur de la ville pour aller n'importe où.

On vit alors des scènes touchantes. Des femmes apeurées, accompagnées de deux ou trois enfants, parcouraient les rues détournées pour éviter la cohue des grandes artères et gagner Kensington ou Hammersmith qui devenaient les portes de dégagement de la métropole.

Tous les trains partant de Charing Cross, de Waterloo, de London Bridge, de Victoria et de Raddington étaient, depuis trois jours, surchargés à l'excès. Des pères de famille anxieux se battaient furieusement pour obtenir des places pour leur femme, leur mère et leurs filles et les envoyer loin de la ville qui, dans quelques heures, gémirait sous un talon de fer.

Les plus fortunés gagnaient le Devon ou la Cornouaille; d'autres, par les lignes du sud-est, allaient encore grossir la population des villes du Kent ou peupler les campagnes du Sussex. Londres se déversait au sud et à l'ouest et tous les villages, à 50 milles à la ronde, étaient si remplis de monde que les lits faisaient prime et qu'en plusieurs endroits on dut organiser de vastes campements abrités sous des tentes. Les maisons, les granges, les écoles, tout était encombré à l'excès, surtout par les femmes et les enfants qui y étaient envoyés pour qu'ils n'assistassent pas aux horreurs qu'on prévoyait.

Le centre de Londres devenait de plus en plus turbulent. Il courait des bruits fantastiques, mais la Presse conservait heureusement un calme digne. Le Cabinet était à Bristol où s'étaient également transportées les Chambres et on attendait leurs décisions. On disait que les avis des ministres différaient; les uns voulaient déjà implorer une paix ignominieuse, les autres désiraient continuer la lutte à tout prix.

Les désastres succédaient aux désastres et les orateurs à

Digitized by Google

la voix sonore de Hyde Park et de Saint-James Park criaient à tue-tête : « Cessez la guerre! Cessez la guerre! » On répétait ce cri sans conviction, car le sang des Londoniens s'était ému cependant, en voyant le pays écrasé si vite par l'Allemagne. Tout le patriotisme qui sommeille en eux s'était réveillé; partout on brandissait le pavillon national en chantant avec conviction « God save the King! »

Deux boutiques d'armuriers du Strand, qui avaient jusque-là échappé aux investigations, furent forcées et on s'empara des armes et des munitions qu'elles contenaient. Un homme, ne trouvant plus de revolver, se saisit d'une demi-douzaine de menottes qu'il brandit en s'écriant : « Si je ne puis tuer un de ces mangeurs de saucisses, j'en prendrai bien un ou deux prisonniers! »

Les banquiers, les grands bijoutiers, les marchands de diamants, les prêteurs sur gages et tous ceux qui avaient des valeurs à garder étaient extrêmement anxieux. Sous les sombres monuments de Lothbury et de Lombard Street, derrière les murs noircis de la Banque d'Angleterre, et sous chaque maison de banque, il y avait des millions en or et en billets, constituant la fortune de la plus grande ville du monde. Les chambres-fortes étaient, pour la plupart, les plus solides qu'ait jamais pu imaginer l'art de l'ingénieur; il y en avait qu'on pouvait noyer en cas de danger. Mais que faire contre les explosifs? Aucune d'elles ne pourrait échapper à la sagacité des sapeurs allemands.

Une simple charge de dynamite pouvait ébrécher le béton qu'un voleur, travaillant nuit et jour pendant un mois, n'aurait pu entamer. Les portes d'acier ne pourraient résister au souffle d'une explosion et les serrures les plus compliquées voleraient en morceaux.

Les directeurs de la plupart des banques s'étaient concertés pour créer un corps de gardiens spéciaux, chargés de veiller dans Lothbury, Lombard Street et le voisinage. Mais que pouvaient-ils contre les Allemands? On n'avait pas grand chose à craindre de la part du peuple, car la crise étaient telle que l'argent ne servait plus guère puisqu'il n'y avait plus

Digitized by Google

rien à acheter, sinon quelques vivres arrivant encore des ports de l'Ouest. C'était l'ennemi que les banquiers redoutaient, car ils savaient que les Allemands avaient l'intention d'occuper et de saccager la métropole comme ils l'avaient fait pour les villes qui avaient refusé de payer l'indemnité qu'ils exigeaient.

Les petits bijoutiers avaient depuis quelques jours enlevé leurs objets précieux et les avaient envoyés en cachette dans les faubourgs du sud et de l'ouest pour les dissimuler sous les planchers ou les enfouir dans les jardins.

Les hôpitaux regorgeaient déjà des soldats blessés lors des engagements de la semaine précédente et les chirurgiens, avec une abnégation toute patriotique, travaillaient jour et nuit et s'efforçaient de parer à cette invasion de malheureux estropiés.

On ne savait pas exactement où se trouvait l'ennemi : il semblait être partout. Les nouvelles du centre et du nord montraient que la majorité des grandes villes était en son pouvoir.

Les derniers revers au nord de Londres, dont les journaux publiaient les détails, causèrent une sensation de terreur. On regrettait partout de n'avoir pas écouté les avertissements solennels de Lord Roberts, en 1906, et si l'on avait alors adopté son « Service universel », jamais une telle catastrophe ne fût arrivée. On avait alors généralement cru qu'il voulait rétablir la conscription et cet argument avait empêché le public d'accepter ses idées. On n'avait pas suivi ses conseils réitérés et on avait vécu dans l'insouciance, certains que l'Angleterre ne serait jamais envahie.

Maintenant, hélas! on commencait à entrevoir la vérité, mais il était trop tard.

Le 20 septembre, jour mémorable, vit des combats désespérés dans les faubourg de Londres, des luttes passionnées et sanglantes. Le feu des défenseurs repoussa successivement tous les assauts de l'ennemi, puis l'artillerie entra en jeu; la supériorité des Allemands, sous ce rapport, devait leur assurer la victoire.

Les défenseurs tentèrent encore une suprême résistance sur

Digitized by Google

les hauteurs au nord-ouest de New Barnet, de Southgate à Potter's Bar, mais la lutte était sans espoir. Là de nouveau, submergés par le nombre, ils durent céder et les Allemands entrèrent à Chipping Barnet. C'est ainsi que fut brisée la dernière résistance des troupes qui défendaient Londres ; il ne restait plus que les barricades.

Dans le courant de la semaine précédente, les Allemands avaient couru de grands dangers en Essex. Les Anglais n'avaient pu effectuer de raids, faute de cavalerie, mais des bandes de francs-tireurs avaient donné bien des inquiétudes à l'ennemi. L'idée d'en constituer avait pris naissance dans un ou deux clubs de Londres, deux jours après le début des hostilités et, dans l'espace de trois jours, 2,000 hommes s'étaient organisés en bandes pour prendre part à l'action, comme le firent les francs-tireurs de la guerre franco-allemande. Ils organisèrent une série de guérillas, soit en avant, soit sur les flancs de l'ennemi et aussi sur les voies de communication, en arrière des Allemands. La chose était pleine de dangers, car on savait à quoi l'on s'exposait après la proclamation de Von Kronhelm, mais la besogne qu'accomplirent ces bandes eut d'heureux résultats et prouva abondamment que si le plan de Lord Roberts, qui consistait à exercer tout le monde au tir, avait été adopté, l'ennemi n'aurait jamais pu atteindre les portes de la métropole.

Ces hommes braves et aventureux agirent toujours par surprise en harcelant l'ennemi de toutes parts dans l'Essex et le Suffolk. Au bout d'une semaine, ils furent 8,000 qui, aidés par les campagnards qui leur servaient d'éclaireurs et d'espions, embarrassèrent souvent les Allemands. Cachés dans les bois, ils les fusillaient à distance et plus d'un fringant uhlan tomba sous leurs balles, plus d'une sentinelle disparut, tuée par une main inconnue. Au besoin, ils cachaient leurs armes et circulaient, comme de paisibles citoyens ; mais quand ils étaient pris les mains noires de poudre, les Allemands les pendaient haut et court aux poteaux du télégraphe.

Pour arrêter l'audace croissante des francs-tireurs, les autorités allemandes se vengeaient sur les communes où des soldats

Digitized by Google

allemands avaient été tués, ou sur le territoire desquelles on avait détruit les voies ferrées ou les fils télégraphiques ; ils levaient des contributions en argent ou incendiaient les villages.

Cette guerre de guérillas fut acharnée, surtout sur la route d'Edgware à Hertford et sur celle de Chelmsford à la Tamise. On y attaquait sans cesse les patrouilles, les petits détachements et les courriers postaux.

La ligne du chemin de fer ayant été coupée à Pitsea, les villages de Pitsea, Bowers Gifford et Vange furent incendiés. Une patrouille allemande ayant été attaquée près Orsett, la commune dut payer une forte indemnité; Upminster, Theydon et Fyfield furent également incendiés pour le même motif. A Cherrytree Inn, près Rainham, cinq francs-tireurs endormis dans une grange furent surpris par des uhlans qui les y enfermèrent et les brûlèrent vifs. On en fusilla beaucoup sur-le-champ et on en pendit d'autres sans jugement. Mais ils ne se décourageaient pas et continuaient à déployer une activité infatigable.

Les Allemands, après leur succès d'Enfield, occupèrent les hauteurs au nord de Londres, suivant une ligne courbe partant de Pole Hill, un peu au nord de Chingford, passant par Upper Edmonton, Tottenham, Hornsey, Highgate, Hampstead et Willesdin, pour aboutir à Twyford Abbey. Au lever du jour, de nombreuses batteries avaient pris position sur les hauteurs avoisinantes qui commandaient la ville.

L'ennemi avait eu l'intention d'établir son artillerie le plus près possible de Londres, car la portée de ses canons, au point le plus élevé, à Hampstead, qui est à la cote 132^{m}, ne pouvait atteindre la cité elle-même. Au jour, la cavalerie, l'infanterie et les automobiles cuirassées, des 40 HP Darracq principalement, s'avancèrent sur les routes entrant à Londres et se trouvèrent bientôt devant les barricades.

A celle de Haverstock Hill, trois mitrailleuses forcèrent les Allemands à rebrousser chemin; deux automobiles armées vinrent répondre à leur feu pendant un quart d'heure entier sans amener de résultat. Les Allemands se retirèrent à Hampstead, laissant de nombreux tués et blessés sur la route,

Digitized by Google

tandis que les vaillants défenseurs n'avaient que deux morts et un blessé.

La barricade de Finchley Road fut aussi le théâtre d'une lutte sanglante; mais un détachement ennemi, guidé par des Allemands qui connaissaient les rues avoisinantes, parut soudain en arrière de la barricade. Les défenseurs tinrent bon et détruisirent le détachement entier avec des grenades à pétrole, pendant que les maisons voisines s'embrasaient.

Sur Highgate Road, l'attaque fut désespérée; les défenseurs se battirent comme des enragés, aidés par la population. Là encore, les grenades incendiaires firent leur œuvre; on jetait du pétrole et de l'étoupe imbibée de paraffine ou de poix sur l'ennemi et les soldats allemands périrent dans les flammes.

On essaya de tous les moyens pour repousser l'envahisseur. Bien que des milliers d'habitants eussent quitté les faubourgs du nord, il en restait encore pour défendre les maisons : le crépitement des coups de fusil et le martèlement des Maxims se mêlaient aux cris, aux hurlements et aux hourrahs.

Autour de la barricade de Holloway Road, la rue était rouge de sang et partout, l'ennemi était repoussé. Les Allemands virent bien que la population luttait avec toute l'énergie du désespoir et ceux d'entre eux qui réussirent à prendre des barricades, à Hornsey Road, par exemple, se trouvèrent aux prises avec la populace furieuse qui en tua un grand nombre.

La lutte continua ainsi jusque vers midi. Les Allemands s'étaient heurtés à une résistance qu'ils n'avaient pu prévoir. Von Kronhelm vit qu'il allait subir des pertes énormes s'il persévérait à attaquer les barricades, dont les défenseurs devenaient sans cesse plus nombreux, les troupes régulières venant à la rescousse avec de l'artillerie.

Von Kronhelm avait établi son quartier général à Jack Straw's Castle d'où il dominait la cité géante. Au-dessous de lui s'étendait une mer de toits, de clochers et de dômes se perdant dans le lointain où apparaissaient les deux tours du Palais de Cristal.

La grande cité, la capitale du monde, était à sa merci.

***

Digitized by Google

Le général était un homme grand et mince, à la moustache grise; une croix brillait à son col; il se tenait à l'écart, l'air songeur. C'était la première fois qu'il voyait Londres et ses proportions gigantesques le surprenaient. Il parcourut encore l'horizon avec ses jumelles et fronça les sourcils. Il se rappelait les adieux de son Empereur lorsqu'il sortit de son petit bureau si simple de Potsdam :

« Vous bombarderez Londres et saccagerez la ville. Il faut à tout prix briser le fol orgueil de ces Anglais! Allez, Kronhelm, allez, et tâchez de réussir! »

Le soleil de midi faisait briller le toit de verre du Palais de Cristal; on voyait au loin Big Ben, le Campanile et mille clochers qui paraissaient infimes à cette distance. On entendait des coups de feu aux barricades, et un peu en arrière, un officier de l'État-major, à genoux sur l'herbe, tenait à son oreille le récepteur d'un téléphone de campagne; on lui rendait compte de la résistance désespérée qu'opposait la population dans les rues.

Le général jeta un dernier regard sur l'étendue de la métropole du monde et donna brièvement l'ordre de faire retirer les troupes d'assaut et de bombarder la ville.

On entendit le cliquetis des appareils de transmission, les sonneries des téléphones; moins d'une minute après, un des obusiers de la batterie voisine ébranla l'air en envoya un projectile du côté de Saint-John's Wood.

La pluie de fer avait commencé! Londres était entouré d'un demi-cercle de feu.

Dans l'espace de quelques minutes, de Chingford à Willesden, sur près de douze milles, se mit à vomir une pluie d'obus sur les parties les plus habitées de la Métropole.

Bien que les Allemands eussent pointé leurs pièces pour tirer le plus loin possible, la zone de feu ne dépassait pas dans le sud la ligne s'étendant de Notting Hill à Walthamstow, par Bayswater, la gare de Paddington, Marylebone et Euston Roads, Highbury, Stoke Newington et Stamford Hill.

Quand de gros obus commencèrent à éclater à Holloway, Kentish Town, Camden Town, Kilburn, Kensal Green et

Digitized by Google

autres quartiers compris dans la zone dangereuse, une panique formidable s'ensuivit. Des rues entières étaient atteintes et des incendies s'allumèrent, soulevant des nuages de fumée qui obscurcissaient le ciel. Des malheureux, des femmes et des enfants furent réduits en miettes par les explosions des projectiles et tous les survivants cherchaient refuge dans les caves, pendant que les maisons s'effondraient comme des châteaux de cartes.

Lors du bombardement de Paris, l'artillerie n'avait pas atteint cette perfection et n'employait pas les explosifs puissants que tiraient les Allemands. Les obus en éclatant dégageaient des gaz délétères et projetaient de tous côtés des éclats meurtriers. Un projectile tombant au milieu de la rue abattait les maisons des deux côtés et laissait un grand trou dans le sol. Les façades étaient éventrées, les charpentes de fer tordues comme de simples fils de fer et les pavés projetés en l'air comme des fétus de paille.

Tout ce qui présentait un repère aux pointeurs ennemis fut vite abattu : Saint-John's Wood et les maisons de Régents Park furent criblés; un obus, tiré de Hampstead creva le toit d'une maison de Sussex Place, éclata et démolit les maisons attenantes; un autre, qui tomba à Cumberland Terrace, abattit une douzaine de maisons. Elles étaient presque toutes inhabitées, car leurs locataires avaient en hâte passé la Tamise dès le début du bombardement.

Des obus éclatèrent en plusieurs endroits de Maison Vale; des maisons d'Elgin Avenue eurent leurs façades éventrées et dans l'une d'elles beaucoup de gens qui n'avaient pu s'échapper par les escaliers furent brûlés vifs:

Dans Chalk Farm Road, une femme fut réduite en morceaux par l'explosion d'un obus et le Midland Hôtel flamba, communiquant le feu à la gare terminus du chemin de fer. La gare de Kings Cross fut également atteinte et son toit de verre vola en éclats.

Les Londoniens, frappés de terreur, cherchaient à gagner l'autre rive de la Tamise, mais beaucoup furent atteints dans leur course, estropiés ou tués par les obus.

Digitized by Google

La gare d'Euston subit le même sort que celle de Saint-Pancras; les incendies s'allumaient de toutes parts. On eut ainsi la certitude que les Allemands se servaient de bombes remplies de pétrole. L'air devint noir de fumée et de poussière et la lumière du jour s'obscurcit. Les obus continuaient à tomber en nombre toujours croissant, causant des dégâts considérables et tuant beaucoup de monde.

Partout on entendait crier : « Cessez la guerre! Cessez la guerre! »

Il était trop tard, hélas!

Jamais, dans l'histoire du monde civilisé, on n'avait vu un tel carnage; jamais une population paisible et innocente ne fut aussi cruellement atteinte que le jour inoubliable où Von Kronhelm exécuta les ordres de son impérial souverain et jeta la terreur dans l'âme de ces millions de Londoniens!

***

La grosse artillerie des Allemands tonna toute l'après-midi, consommant leur vengeance sur Londres.

L'église Saint-Pancras n'était plus qu'un monceau de ruines, l'Hospice des Enfants trouvés, une véritable fournaise ainsi que l'Hôtel des Postes et l'Université de Gower Street.

Les paisibles squares de Bloomsbury étaient saccagés; les rues étaient couvertes de tuiles, de cheminées, de fils de télégraphe, de débris de meubles, de pavés et de gravats, et la circulation y devenait presque impossible à cause du monceau de ruines qui les encombraient.

A l'Hôpital du Nord, un obus éclata dans une salle, tuant ou blessant tous les malades et l'église de Tufnel Park Road était en feu. Holloway, Highbury, Kingsland, Hackney étaient atteints par les obus, tirés à toute portée par les canons de Muswell Hill et de Churchyard Bottom Hill, et la terreur causée dans ces quartiers populeux fut intense; des centaines de gens y furent tués ou mutilés.

Les artilleurs allemands ne savaient sans doute pas où

Digitized by Google

tombaient leurs obus, car la fumée des incendies montait au ciel et masquait les points à viser. Les batteries ennemies cherchaient uniquement à tirer le plus loin possible sur la ville en proie à la panique. Beaucoup de monde s'était assemblé dans l'église au coin de Park Lanc et de Milton Road pour assister à un service spécial pour le succès des armes anglaises, quand un obus atteignit le toit qui, en tombant, tua cinquante personnes.

L'air empoisonné par les gaz des explosifs et par la fumée des incendies était sans cesse déchiré par l'explosion des obus. Le bruit était assourdissant, analogue à celui du tonnerre et on entendait de toutes parts les cris des femmes et des enfants et les imprécations des hommes qui voyaient leurs maisons et tout ce qu'ils possédaient s'évanouir dans un éclair et un nuage de poussière. Rien ne pouvait résister à cette terrible canonnade. Walthamston était devenu intenable dès le premier moment et à Tottenham on comptait un nombre énorme de morts, les artilleurs allemands de Wood Green ayant sans doute dirigé leur tir sur cet endroit. Les églises, les grands monuments, la gare, tout ce qui offrait un repère, fut vite démoli par le feu convergent des batteries de Chingford.

A l'autre extrémité de Londres, Notting Hill, Shepherd's Bush et Starch Green furent réduits en ruines par le feu des batteries placées au-dessus de Park Royal, qui visaient surtout sur Holland Park en y causant des dégâts considérables.

Plusieurs obus tombèrent sur l'usine génératrice du métropolitain, du « Tube », comme l'appellent des Londoniens, et causèrent une catastrophe. Dès le début du bombardement, des milliers de personnes descendirent dans le « Tube » pour y trouver un abri contre les obus Les employés du métropolitain fermèrent tout d'abord les portes pour empêcher l'invasion, mais la populace les enfonça et se répandit sur les voies tout le long de la ligne souterraine. Les trains avaient depuis longtemps cessé leur trafic et toutes les stations furent vite encombrées par cette foule affolée. Elle resta là pendant des heures, les gens de toute condition empilés les uns sur les autres, tant que dura le feu des Allemands.

Digitized by Google

La lumière manqua tout à coup. Le courant avait été interrompu par l'explosion des obus à la station génératrice de Shepherd's Buch et les ascenseurs ne pouvaient plus fonctionner. Tous ces gens se trouvèrent pris comme des rats dans leur trou. A part la lumière chancelante de quelques lampes à huile, l'obscurité était complète; rien ne pouvait empêcher une horrible panique.

On se figura que les Allemands étaient là, qu'ils avaient coupé l'électricité, et quand on vit les ascenseurs immobilisés, il y eut une débandade folle. Les escaliers étaient encombrés, on se pressa dans les tunnels pour essayer de gagner la station voisine où l'on pensait revoir le jour; à ce moment beaucoup de femmes et d'enfants furent étouffés et piétinés.

On se battait dans l'obscurité; des gens étaient étouffés contre les murailles des tunnels. Il y eut de nombreux morts entre les gares de Shepherd's Bush et de Holland Park, car elles se trouvaient toutes deux dans la zone battue par les obus et on s'y était précipité en foule sur les voies pour échapper aux Allemands qu'on croyait déjà là.

Les mêmes scènes se passèrent aux gares de Marble Arch, d'Oxford Circus et de Tottenham Court Road: des quantités de gens y perdirent la vie, des gens aisés de Park Lane et de Mayfair comme des pauvres femmes des sentines de Marylebone. Quand la lumière manqua, il y eut une course folle dans le tunnel vers Oxford Circus.

Comme à Holland Park, tout ce monde s'étouffa dans un espace restreint et on trouva par la suite que 420 personnes périrent pendant les vingt minutes que dura l'obscurité.

Quand le courant fut rétabli, les lampes éclairèrent un horrible tableau et la foule se hâta de sortir des galeries où elle avait vu la mort de si près.

Toutes les stations du métropolitain furent envahies de même pendant que continuait le bombardement. La gare de Marylebone et le Grand Hôtel, qui semblaient être à la limite extrême du feu ennemi, furent détruits et à 4 heures l'hôtel prit feu sans qu'on pût rien tenter pour le sauver. Les pompiers de la brigade métropolitaine s'étaient rendus aux deux

Digitized by Google

ou trois premiers appels, mais ils se virent bientôt impuissants à sauver les cent édifices, grands ou petits, qui étaient en train de flamber.

Les canonniers allemands firent exploser les gazomètres, pendant qu'une bombe à pétrole tombait sur les prisons de Wormwood Scrubs, où l'on relâcha les prisonniers. Le palais de Kensington et beaucoup des maisons environnantes furent sérieusement endommagés et le dôme de l'Albert Hall montrait un trou béant.

Vers 5 heures, ce fut un véritable désastre national. Ce ne put être que le résultat d'une erreur de la part des Allemands, qui n'eussent certainement pas accompli cette destruction de sang-froid, car ils perdirent là un butin inestimable.

Des obus commencèrent subitement à tomber à Bloomsbury, sur l'hôtel Russell : une batterie de Jack's Straw Hill avait pris comme objectif Parliament Hill ou un point plus au sud.

Un projectile vint frapper le milieu du fronton du British Museum, bien que notre collection nationale parût en dehors de la zone dangereuse. Puis, comme si tous les canons de cette batterie eussent reçu l'ordre de détruire nos trésors nationaux d'art et d'antiquité, les obus vinrent éclater coup sur coup dans le monument vénérable. Au bout de dix minutes, une fumée épaisse montrait que le British Museum était en feu !

Un projectile mit le feu dans la salle des manuscrits et douze foyers d'incendie vomissaient des torrents de fumée. La bibliothèque, les manuscrits grecs, romains et égyptiens, les monnaies et les médailles, toutes les antiquités furent livrées aux flammes.

Les pompiers rallièrent de suite et au péril de leur vie, aidés des sauveteurs et des gens de bonne volonté, ils jetèrent par les fenêtres les objets les plus précieux.

L'aile gauche fut sacrifiée malgré les efforts louables des pompiers qui réussirent à dompter l'incendie dans les autres parties du monument; mais le désastre était irréparable; des

Digitized by Google

collections uniques de dessins et de manuscrits du moyen âge avaient disparu.

Les obus tombaient maintenant jusque dans Oxford Street, de Holborn à Oxford Circus, et la population fuyait vers Charing Cross et la Strand.

Ensuite, au grand effroi de tous les spectateurs, des projectiles passèrent au-dessus de Bloomsbury et tombèrent au sud de la Tamise. On apprit depuis que les Allemands avaient mis en batterie, sur Muswell Hell et sur Hampstead Heath, des canons plus puissants, portant à 6 ou 7 milles, qui mirent la cité, le Strand et Westminster dans la zone du feu. Cette zone s'étendait maintenant sur Victoria Park, Bethnal Green, Whitechapel, Southwark, Lambeth, Westminster et Kensington et, tandis que le feu se ralentissait sur les faubourgs, de gros obus vinrent atteindre le cœur de Londres.

Les artilleurs de Muswell Hill prirent pour objectif le dôme de Saint-Paul. La façade de la cathédrale fut atteinte et un clocher s'écroula remplissant la rue de ses débris. L'ennemi semblait s'acharner à la destruction de la superbe cathédrale, mais le dôme resta intact.

Cannon Street, Paternoster Row, Cheapside reçurent de nombreux obus qui éventrèrent les boutiques et les façades. Mansion House et la Bourse furent atteintes et la banque d'Angleterre s'enflamma, mais les gardiens purent se rendre maîtres du feu. Plusieurs incendies s'allumèrent également dans Lothbury, Gresham Street, Old Broad Street, Lombard Street, sans causer beaucoup d'accidents mortels, car beaucoup d'habitants s'étaient réfugiés sur l'autre rive de la Tamise.

Les explosifs employés par les Allemands produisirent des effets foudroyants : les murs de maçonnerie s'éboulaient, les poutres de fer étaient tordues et les boiseries en mille morceaux. Quelques obus égarés, tombant à Shoreditch, à Honndsditch et Whitechapel, tuèrent beaucoup de monde dans ces quartiers populeux.

Les obusiers de Hampstead lancèrent ensuite des projectiles dans le Strand, à Charing Cross et à Westminster ; la tour de

Digitized by Google

Saint-Clément s'effondra dans la rue et le clocher pointu du Palais de justice fut démoli; l'Hôtel Cecil et le Savoy n'eurent pas trop à souffrir; le théâtre Garrick prit feu : un obus enleva le globe qui surmonte le Coliseum et Shot Thower s'effondra dans la Tamise.

La façade du Grand Hôtel à Trafalgar fut criblée et un obus éclata au pied du monument de Nelson, en renversant un des lions, emblème du pouvoir britannique.

D'après le nombre de bombes qui tombèrent dans le voisinage du Parlement, on put voir que les Allemands avaient remarqué que le pavillon royal flottait sur la tour Victoria et qu'ils l'avaient pris pour objectif. La façade ouest de l'abbaye de Westminster fut sérieusement endommagée; l'hôpital voisin prit feu et deux obus qui tombèrent dans une salle de l'hôpital Saint-Thomas causèrent une scène de terreur indescriptible dans cet encombrement de malades et de blessés.

Un projectile vint soudain éclater sur le sommet de la tour Victoria et arracha les quatre clochetons et le pavillon du roi; Big Ben servit aussi de but aux canonniers de Muswell Hill qui en firent effondrer le toit pointu.

Une des tours jumelles de l'abbaye de Westminster tomba peu après, et un obus explosant à l'intérieur démolit le tombeau d'Édouard le Confesseur, le trône du couronnement et tous les monuments célèbres qu'elle renferme.

Une des coupoles du War Office fut percée; le ministère de l'instruction publique prit feu et le Foreing Office eut plusieurs fenêtres enfoncées.

Saint-James et Hyde Park n'éprouvèrent que des dégâts insignifiants; deux soldats de bronze gardant le monument de Wellington furent projetés à quelques mètres.

Il est impossible de relater ici tous les ravages que commirent les Allemands. Si les monuments publics souffrirent, on peut bien penser que les propriétés particulières ne furent guère épargnées.

Le sud de la Tamise resta indemne. La moitié de la population avait passé les ponts; de Danmark Hill, de Champion

Digitized by Google

Hill et du Palais de Cristal on voyait s'élever la fumée de cent incendies au moins.

La résistance de Londres était abattue. Les barricades, gardées par les cadavres de leurs défenseurs, ruisselaient de sang. Il y eut un peu partout des actes héroïques, mais en vain, hélas! Les Allemands étaient à nos portes.

Comme le jour commençait à tomber, la poussière et la fumée devinrent suffocantes. Et les canons continuaient leur tir avec une monotonie désespérante et les obus éclataient toujours en remplissant l'air de gaz asphyxiants.

Jusqu'alors, l'ennemi nous avait traités humainement, en somme; mais devant la résistance désespérée qu'il rencontra dans les faubourgs du nord, von Kronhelm exécuta strictement les ordres de son empereur; il venait de briser l'orgueil de notre belle capitale, même au prix d'existences innocentes.

La mort et la ruine étaient partout et le peuple de Londres vit pour la première fois les horreurs de la guerre.

Le jour tombait. Au-dessus du nuage de fumée qui s'élevait des maisons en feu, le soleil s'évanouissait dans une lueur rouge de sang. La canonnade continuait toujours.

Von Kronhelm n'avait pas oublié les barricades et, à 4 heures, il donna l'ordre aux batteries de campagne de les réduire.

Ce mouvement s'effectua à 5 heures et quand les pièces jetèrent leur pluie de fer sur ces défenses improvisées, le carnage fut horrible.

Les barricades ne tardèrent pas à être ébréchées, puis on dirigea un feu intense sur leurs défenseurs qui, groupés autour du Jack d'Union, tentèrent une suprême résistance.

Les Londoniens se distinguèrent en défendant leurs maisons pas à pas, et plus d'un mérita en ce jour la croix de Victoria.

Les pièces tonnèrent jusqu'à 7 heures, puis le bruit cessa subitement : c'était le premier moment de silence depuis midi.

Von Kronhelm venait de donner l'ordre de cesser le feu.

Toutes les barricades étaient forcées : Londres était en feu et à la merci de l'aigle allemande.

Digitized by Google

Comme la nuit tombait, le commandant en chef regarda encore les flammes s'élever des monuments, des blocs de maisons, des rues entières qui flambaient.

Londres, la fière capitale du monde, le « home » de l'Anglais, était enfin à terre sous le talon de fer de l'Allemagne!

Et tout cela, hélas! pour une seule et unique raison, l'apathie proverbiale de l'insulaire!

WILLIAM LE QUEUX.

Digitized by Google

UNE RÉVOLUTION LITTÉRAIRE

Les manifestes littéraires de l'école hollandaise de 1880.

On a souvent divisé l'histoire de la littérature hollandaise au XIX^e^ siècle en trois périodes. La première va de 1830 à 1855 et est caractérisée par l'entrée en scène du romantisme; le genre littéraire en honneur à ce moment, c'est l'esquisse ou la nouvelle, et la prose est plus brillamment représentée que la poésie. De 1855 à 1880, au contraire, la littérature s'oriente vers la science; elle reprend contact avec la réalité, et la prose conserve son hégémonie. Dès 1880, on note un réveil poétique très brillant, un retour de faveur du lyrisme, dont bénéficie le symbolisme et, comme forme d'art, des préférences marquées pour le sonnet.

Bilderdijk (1756-1831) avait été le dernier grand poète classique; dès 1837, la Revue des Deux-Mondes hollandaise, *De Gids*, fondée par Potgieter et Bakhuizen Van den Brink, manifeste des tendances révolutionnaires. Le romantisme s'y affirme, pour y prendre bientôt la place prépondérante.

Ce fut longtemps l'influence de Byron et de Walter Scott qui fut ici dominante; le sentimentalisme et l'humour régnèrent; mais *Camera obscura*, de Hildebrand (1), les tableaux de Jonathan (2), l'œuvre critique de Bakhuizen Van den Brink et surtout celle de Busken Huet, l'œuvre en prose et en vers de Potgieter, témoignent d'une activité littéraire

(1) Pseudonyme de N. Beets.
(2) Pseudonyme de Hasebroek.

Digitized by Google

intéressante. Entre 1855 et 1880, le niveau des productions poétiques baisse singulièrement : le romantisme se survit ici à lui-même. Tandis que l'école parnassienne, en France, a renouvelé la langue poétique et a imposé de nouvelles exigences techniques au rimeur; tandis qu'en Angleterre, Tennyson a rénové toute la poétique trop complaisante de Byron, la Hollande vers 1880 n'a aucun grand poète et elle ne participe pas aux mouvements littéraires victorieux ailleurs.

Et tout d'abord, dans la Hollande de 1870 à 1880, outre un malaise général pesant tout aussi bien sur l'activité commerciale et industrielle que sur les domaines intellectuels, on note (1), en littérature, que la poésie est en défaveur. On la considère comme une survivance, un produit suranné, qui sera bientôt, sans le moindre doute, supplanté par la prose.

C'est l'époque, dont nous portons encore l'héritage, où la raison est développée exclusivement, où le sentiment apparaît comme ridicule et indigne, en tout cas, d'un homme « moderne ». C'est l'époque où de prétendus vulgarisateurs formulent des synthèses prématurées et où les exagérations d'un positivisme prétendûment scientifique ne vise à rien moins qu'à effacer du domaine intellectuel tout ce qui ne se traduit pas en chiffres et dont l'utilité pratique n'est pas démontrée (2). Ce fut avant tout l'époque de grande efflorescence du roman naturaliste. La forme artistique est sacrifiée de gaieté de cœur et toutes les préoccupations vont « au contenu ». Ni l'admiration, ni l'enthousiasme ne sont bien notés et le « feu sacré » de la poésie semble vaciller et près de s'éteindre.

Une réaction était inévitable, de la part des jeunes écrivains surtout. Ce fut à la raison qu'on s'en prit; on réhabilita le sentiment, on remit en honneur le culte de la poésie et on lui

(1) *Een halve Eeuw*, 1848-1898. Historisch gedenkboek. Amsterdam, Beijers & Funke. Tweede deel. XII. Letteren en Taal, door Dr J. te Winkel, p. 303 à 313. Nous avons emprunté un grand nombre de considérations au travail du Prof. te Winkel.

(2) Se rappeler ici la personnification de ces tendances représentée par le Dr Chiffre du *Kleine Johannes*.

Digitized by Google

subordonna tout à coup la morale, la philosophie et la politique.

A ce moment, une réaction analogue s'opérait chez les jeunes peintres; ceux-ci luttaient côte à côte avec les poètes pour affirmer l'indépendance de l'art et le droit pour l'artiste d'interpréter son sujet, au lieu de le reproduire servilement. Ce rapprochement inspira, s'il ne les justifia pas complètement, des comparaisons nombreuses entre les artistes de la couleur et les artistes du mot. Il est certain que les peintres Bosboom et Israëls, d'une part; plus tard, Mesdag, Mauve et Maris, pouvaient être invoqués à titre d'exemple par les « novateurs » en littérature.

La vérité, déclarait-on, n'est pour l'artiste que le compte rendu fidèle de ses sentiments et de ses aspirations. C'est ainsi que, pour une part, la doctrine nouvelle fut une revanche du lyrisme. Le lyrisme, nous le verrons, fut sacré la suprême forme de l'art, et dans le récit épique, dans le drame même, on devait entendre l'écho d'une émotion lyrique.

Mais on voulut aussi faire reconnaître une plus grande parenté entre la littérature et les arts plastiques; on revécut, dans le Nord, le temps où Théophile Gautier, Paul de Saint-Victor, Goncourt, d'autres encore, proclamaient l'étroite parenté des œuvres de la plume et de celles du pinceau et s'essayaient à des transpositions dont certaines ne furent pas sans valeur. Mais, dès ce moment, on peut prévoir, comme nous aurons l'occasion de l'exposer en détail, que certaines de ces tendances étaient contradictoires. C'est qu'en partant du romantisme pour arriver au symbolisme et plus tard à la poésie socialiste, certains s'arrêtaient à Musset, d'autres allaient jusqu'à Théophile Gautier ou Sully-Prud'homme; d'autres, moins timides, ne cachaient pas leur admiration pour Verlaine. Le plus grand trouble ne cessa, d'ailleurs, jamais de régner au sujet de la doctrine même des novateurs et ils concillaient tant bien que mal les dévotions littéraires les plus contradictoires. Ils professaient au-dessus de tout le culte du « mot ». L'art est un dans son essence, disait-on, et le mot est pour le poète l'instrument artistique de la poésie. Le mot con-

Digitized by Google

sidéré comme expression de l'être même du poète devait être saisi par lui dans toute sa force, dans toute sa signification. Pour le poète, le mot devait « vivre ».

Le développement de la littérature crée une langue poétique, une rhétorique poétique différentes du langage ordinaire par le maintien de formes archaïques — vocables et tournures — par l'adoption de néologismes, qui n'ont pas encore droit de cité dans la langue, mais surtout par l'emploi d'images incompatibles avec le langage courant, didactique ou démonstratif. Ces tournures poétiques, ou bien entrent dans la langue de tous les jours, ou bien contribuent à former une espèce de « langue poétique », riche en expressions toutes faites. En tout cas, il arrive un moment où elles ne peuvent plus traduire dans toute leur délicatesse les sentiments ou les sensations du poète, parce qu'elles ont perdu leur originalité d'expression et sont inaptes à fournir une notation très personnelle. C'est grâce à elles que peut alors se développer une poésie artificielle qui n'est que de la prose traduite dans un langage poétique conventionnel. Ce que te Winkel ne dit pas, c'est qu'en dehors de cette modification de la langue poétique, il importait aussi que l'inspiration poétique fut rénovée. Trop longtemps des entités purement verbales, Dieu, la Patrie, la Nature, avaient été exploitées et le pathos avait tenu lieu de sentiment.

C'est là que se manifeste l'activité littéraire des novateurs. On les voit dans le domaine des expressions et des images poétiques bouleverser les données du « dites ainsi » ou « ne dites pas ainsi », proclamer le droit du poète à l'expression personnelle, autoriser l'usage du dialecte, des termes de la langue de tous les jours; on les voit, en un mot, prendre à tâche de renouveler et de rajeunir le langage poétique.

Mais les novateurs de 1880 luttaient aussi sur un autre terrain : à la tyrannie de l'objectisme régnant ils opposèrent, nous le verrons, les droits de la personnalité du poète, assignant au poète, un peu pour les besoins de leur cause, un rôle qui n'était pas sans danger.

Car, s'il était beau de remettre en honneur l'inspiration et la fantaisie, s'il valait la peine de restaurer le culte du vers, ciselé

Digitized by Google

comme une œuvre d'art, et de le considérer comme l'expression fidèle et vivante de l'émotion du poète, d'un autre côté, le dédain professé pour le monde extérieur devait amener presque fatalement à l'observation exclusive de soi-même; la théorie du poète « surhomme » devait souvent conduire à la justification de toutes les singularités.

La vue que ces novateurs avaient du monde extérieur était un peu bornée; elle se limitait à eux-mêmes et à leur conception de la Beauté.

« Ils oubliaient, dit te Winkel, que le but suprême du poète, comme de tout homme, doit être de se créer une vue d'ensemble sur le monde et de marquer la dépendance de son être vis-à-vis de ce qui l'entoure. » Par réaction contre les vulgarisateurs trop pressés, les poètes de 1880 renonçaient à toute idée générale. Dans le domaine des préoccupations sociales, cet « aristocratisme » alla si loin qu'il provoqua une scission parmi les novateurs et que, par réaction, tout un groupe d'écrivains parmi lesquels Gorter, F. Van der Goes et M^me^ Roland-Holst, consacrèrent après 1898 leur talent à célébrer le « socialisme » (1).

Dès 1880, en tout cas, des courants nouveaux se manifestent dans la littérature hollandaise; les « anciens » ne leur sont pas tous hostiles, et bien avant la fondation du *Nieuwe Gids*, les « jeunes » trouvaient une tribune dans le périodique *De Amsterdammer*. Nous avons déjà analysé ici l'œuvre de Perk et de Hélène Swarth et montré de quel secours ces écrivains furent pour les novateurs; maintenant il est temps d'interroger ceux-ci eux-mêmes et de demander à leurs écrits quelques éclaircissements sur leur programme artistique.

***

On a pu en juger déjà, l'histoire de la révolution littéraire accomplie en Hollande par la « génération de 1880 » nous apparaît, distance, comme assez simple dans ses grandes

(1) J'espère pouvoir reprendre ici, sous peu, le sujet du « Socialisme littéraire en Hollande » qui est devenu un facteur important dans la littérature d'aujourd'hui.

Digitized by Google

lignes : une génération nouvelle, jeune et pleine de fougue défendant avec acharnement sa doctrine littéraire, affirmant le besoin d'un nouvel idéal en poésie, déclarant que la littérature hollandaise se survit à elle-même dans l'initiative des « clichés » romantiques et qu'il est temps de « bannir la rhétorique » et de « tordre le cou à l'éloquence ».

On prévoit déjà pourtant, d'après ce que nous avons dit, qu'il serait malaisé de condenser en quelques lignes les détails mêmes du conflit.

Ce fut en octobre 1885 que parut le premier fascicule du *Nieuwe Gids*, le « Nouveau Guide », la revue qui devait, comme sa grande aînée de 1837, mais en opposition avec elle, représenter les tendances nouvelles de la jeune Hollande artistique. Elle devait paraître en un fascicule tous les deux mois et était dirigée par Frederik Van Eeden, F. Van der Goes, Willem Kloos, Willem Paap et Albert Verwey. Le numéro de début contenait les premiers chapitres du *Kleine Johannes* de Van Eeden, l'étude de Verwey sur les sonnets de Shakespeare, une étude sur la *Loi de Berthelot et la chimie moderne*, des considérations sur la nécessité de fonder une revue coloniale internationale par Blink [1], des fragments de *Perseptone* de Verwey et un article de Maurice Barrès sur *l'Art suggestif et l'esthétique de demain*. C'était un volume important de 160 pages.

Dans le second fascicule on pouvait lire des sonnets d'Hélène Swarth, une étude de F. Van der Goes, une poésie de Sully-Prud'homme, une chronique littéraire de Kloos, et dans le troisième fascicule, une étude de Netscher sur Justus Van Maurik, où le conteur aimé du public hollandais était, avec une juste sévérité, remis à son rang, c'est-a-dire considéré comme un amuseur sans valeur littéraire. Ces trois fascicules de début forment un volume de 500 pages, où sont enregistrés les premiers actes de la révolution littéraire de 1880. L'effet produit sur toute la Hollande littéraire fut considérable. Mais,

[1] Le Dr H. Blink dirige actuellement la revue économique et sociale *Vragen van den dag*.

Digitized by Google

encore une fois, comment résumer en quelques lignes les doctrines des novateurs? Que représente, en effet, le *Nieuwe Gids?* On y trouve de tout : la philosophie mystique de Frederik Van Eeden, le culte de la Beauté et de l'imagination poétique chez Verwey, le respect de la personnalité de l'artiste et des qualités littéraires, affirmé par Willem Kloos. Parfois ce fut le naturalisme qui y triompha avec Netscher et L. Van Deyssel, ou la défense des intérêts humanitaires et des lois sociales avec F. Van der Goes.

Est-ce tout? Non pas encore; car on y note l'affirmation d'une nouvelle esthétique. La plus grande importance est attachée à l'élément musical et plastique du vers et c'est en s'inspirant de cette esthétique qu'on entend réformer tous les jugements portés jusque-là sur la littérature du XIX^e^ siècle en Hollande. Car les novateurs sont surtout sévères pour leurs contemporains et s'accommodent assez bien des figures littéraires, dont le relief s'efface dans la brume du passé ou qui appartiennent à d'autres littératures. Puis, on note aussi le zèle des néophytes, jurant de se conformer à l'idéal au nom duquel les condamnent les autres; enfin on y lit une déclaration de guerre à mort aux littérateurs moralistes ou descriptifs les plus respectés et à leur organe semi-séculaire, la revue *De Gids*.

On ne peut attendre de nous le tableau complet de la littérature hollandaise au XIX^e^ siècle, ni que nous instruisions chaque point du procès intenté à leurs aînés par les hommes du *Nieuwe Gids*.

Après l'introduction rapide qui précède et qui doit servir, dans notre pensée, à faciliter une sorte de « mise au point » dans cette enquête difficile, nous voudrions analyser rapidement les principales études littéraires des « héros » de 1880. Une telle méthode n'est pas exempte de défauts, et il eût peut-être été préférable de ne pas se détacher de la contemplation de l'ensemble, de s'abstenir des individualités, dont les bizarreries s'effacent, ou en tout cas, s'atténuent dans le recul de l'objectif. Mais si, en citant chacun de ces écrivains tout seul à la barre, nous ne pourrons éviter certaines redites, nous

Digitized by Google

croyons pourtant que c'est la seule manière de mettre en lumière le caractère propre de son activité de critique, de faire la part équitable à sa valeur d'originalité.

Or, quand il s'agit du *Nieuwe Gids*, malgré une grande somme d'aspirations communes à tous ses rédacteurs, il peut être intéressant de souligner la personnalité de chacun des écrivains — jeunes alors — qui le fondèrent; car l'harmonie s'est rompue bientôt entre les alliés de 1885 (1). Au surplus nous avons, pour nous aider dans cette tâche, les volumes où ont été recueillies les séries d'articles par lesquels chacun des réformateurs coopéra au mouvement.

Laissant de côté Paap et F. Van der Goes dont la collaboration au *Nieuwe Gids* ne fut pas de longue durée, nous nous adresserons à Kloos, à Verwey et à Van Eeden; ce sont eux qui furent, pour ainsi dire, l'âme de cette révolution (2).

* * *

Et, tout d'abord, quel est, selon le plus autorisé d'entre eux, le rôle de la critique en littérature? Écoutons ce que dit, à ce sujet, Willem Kloos :

Parmi les « hommes de 1880 », Willem Kloos a joué comme poète un rôle considérable, il est vrai, mais il n'est que juste de reconnaître que son activité critique mérite aussi une attention toute spéciale. S'il est un des plus remarquables poètes de cette génération, il en est, à coup sûr, le plus grand critique, à mon sens, le seul, peut-être, qui possédât certains dons professionnels rares en Hollande, ne fût-ce qu'une absence totale d'« *a priorisme* ».

En 1904, Kloos donna une édition définitive de ses études (3).

(1) Il faut aussi distinguer entre l'activité comme critique et l'activité comme poète de chacun d'eux.

(2) Je suis loin de considérer comme insignifiante l'activité critique de F. Van der Goes ou de L. Van Deyssel. Je dirai d'ailleurs quelques mots de Van Deyssel et j'espère avoir l'occasion d'examiner l'influence exercée par F. Van der Goes dans une future étude sur le « Socialisme littéraire en Hollande ».

(3) Je ne saurais trop insister sur l'importance de ce recueil :

Willem Kloos, *Nieuwere Literatur-Geschiedenis*. Amsterdam, S. L. Van Looy, 4 volumes. Les deux premiers tomes comprennent les *Veertien Jaar Literatuur-Geschiedenis*, les deux derniers s'occupent des écrivains les plus récents.

Digitized by Google

Il la fit précéder d'un manifeste résumant son jugement sur le rôle de la critique littéraire. C'est cette appréciation que nous voudrions analyser tout d'abord. Kloos débute par une définition qui nous ramène au cœur de l'ancien conflit entre les « novateurs » de 1880 et leurs aînés. « La littérature n'est pas, dit-il, — par opposition à la science — un assemblage de faits coordonnés et énoncés selon l'ordonnance de l'un ou l'autre système; c'est la réalité sentie, vue ou entendue, que l'on conçoit comme un bout vivant et qui s'exprime par des mots justes et expressifs dans l'esprit même de l'artiste. »

Si cette définition ne nous satisfait pas, pourtant, ne nous hâtons pas trop de conclure à son insuffisance et cherchons à dégager la thèse défendue ici. Pour Kloos, une œuvre littéraire est indépendante de la vérité scientifique, elle ne se juge pas d'après son contenu, mais d'après ses qualités littéraires : expression adéquate et sincère. Toute réalité, matérielle ou fictive, peut être mise en œuvre, la personnalité de l'artiste s'exprime sans restriction et aucune considération religieuse, morale ou sociale ne peut être invoquée comme raison supérieure pour l'approuver ou la condamner.

Cela paraît tout simple; encore faudrait-il dire que cela fût admis sans lutte. Or, il n'en est pas ainsi. Les partisans de la liberté de l'artiste ont à se défendre contre le don-Quichottisme des paladins de la littérature moralisatrice ou piétiste, dans la Hollande de 1880, et, plus près de nous, ils ont rencontré d'autres adversaires, non moins acharnés, dans les poètes socialistes de la Hollande de 1900.

Il faut rendre cette justice à Willem Kloos, qu'il est un des hommes qui ont le plus fait pour implanter dans un milieu nettement défavorable la notion de l'indépendance et de la grandeur absolue de l'art d'écrire. Pour lui la littérature c'est l'expression la plus adéquate possible de ce qui se passe au tréfond de l'âme de l'artiste.

Quoiqu'il ne cite aucun nom dans cette préface-manifeste de 1904, cependant on sent qu'il s'élève contre toutes espèces d'incompréhensions et de parti-pris abusifs. Il entend affirmer que n'est pas critique littéraire qui veut; il entend batailler

Digitized by Google

contre les pasteurs qui régentent la littérature au nom de leur vertu ou de leur morale et contre les dilettantes et les médiocres.

« Le critique digne de ce nom examine les œuvres sans aucune idée préconçue, sans affection ou sans répulsion préliminaire, sans vouloir pour lui-même attaquer ou défendre une doctrine quelconque; il doit céder à l'influence que l'œuvre écrite exerce sur lui, voir se dresser l'œuvre entière dans son esprit, comme elle a vécu dans l'âme de l'écrivain, après quoi il pourra l'analyser dans ses détails en y mettant tout son sentiment et toute son intelligence. »

Et quand il ajoute que la littérature est l'expression adéquate — précise, à un cheveu près — de ce qui se passe dans l'âme de l'artiste, il ne manque pas de souligner l'opposition entre sa doctrine et celle de la vieille école. Adéquate, « précise, à un cheveu près », dit-il, je crois que si on avait attribué ce qualificatif à une œuvre d'art devant un des représentants les plus en vue de la littérature de l'époque précédente, le brave pasteur ou le digne fonctionnaire qu'il était, eût souri et que d'un air de gravité malicieuse, il se fût écrié : « Adéquate, précise à un cheveu près? De quoi parlez-vous? L'art n'est pas la science! Mais non, mais non, le littérateur digne de ce nom, qu'il soit poète ou romancier, ne doit pas perdre de vue la vertu et la religion; orienté vers ces deux étoiles, il peut, pour le reste, suivre les épanchements naturels de son cœur sans opposition et sans contrainte. »

Il eût répliqué ainsi, dans la bonne foi et la sincérité de son cœur, sans songer qu'une telle doctrine ouvrait la porte à toute une littérature superficielle sans originalité de sentiment, faite de rabâchage et de rhétorique.

Il est juste d'ajouter que la doctrine de Willem Kloos et de ses adeptes a plus d'une fois conduit à la recherche exagérée, au ton précieux, à la singularité voulue et au maniérisme. Mais sa doctrine semble saine malgré certaines exagérations : « il faut qu'une œuvre littéraire dans son ensemble et dans son unité soit aussi fine, aussi adéquate, aussi précise — comme contenu et comme expression — que l'âme humaine dont elle procède ».

Digitized by Google

Quant au critique, il ne lui est pas permis d'être exclusif, il doit, devant l'œuvre à juger, faire abstraction de ses préférences : il y a incompatibilité entre le rôle d'apôtre et celui de critique; entre celui-ci et la situation de poète attitré de l'Église calviniste ou de la chapelle socialiste.

Parler ici de Busken-Huet n'est pas une simple digression. Cela nous servira à montrer l'opposition entre le point de vue admis avant 1880 et la doctrine de Kloos.

Busken-Huet est un très grand critique, le plus grand critique de la Hollande ; mais c'est une intelligence discursive, un esprit « démonstratif ». En face de la poésie pure, considérée comme un art absolu qui rejette le raisonnement et veut être la musique de l'âme, Busken-Huet et toute sa génération restent sourds.

Si Busken-Huet, dit Kloos, s'était trouvé devant « *Mei* » de Gorter, au lieu d'en apprécier la valeur poétique, au lieu de jouir de cette poésie et d'en faire partager à d'autres la jouissance, il se fût borné à signaler les modifications que l'ancienne légende avait subies dans l'œuvre de Gorter. Pour la génération d'avant 1880, la « *pensée* » est toute dans une pièce, c'est au raisonnement que la littérature s'adresse.

Tel est, rapidement exposé, le manifeste de Kloos en 1904. On peut dire qu'il caractérise avec sincérité l'activité de Willem Kloos comme critique littéraire depuis 1880.

(*A suivre.*) J. LIHONEUX.

Digitized by Google

FRAGMENTS DE VIE

ERWIN DURER

« Tu es tout transformé, mon garçon! Je ne te reconnais plus! » disait un jour maître Ruhland, dans son atelier, à son jeune élève. Maître Ruhland avait raison. Cette transformation était toute naturelle.

Lorsque Erwin Durer, à peine âgé de 19 ans, était venu quelques années auparavant de son pays de Thuringe dans le grand centre artistique du sud de l'Allemagne, il n'y avait rien en lui qui le distinguât. Il voulait devenir peintre. Pourquoi? Il avait toujours été le premier à la leçon de dessin; son père, un peintre en bâtiments, un brave homme, fort à son aise, s'était élevé sur ses vieux jours jusqu'à barbouiller pour les auberges des enseignes, pleines d'invention, et il voulait avant tout que son fils devînt un plus grand artiste que lui. Erwin n'y mettait aucune opposition. Il n'avait pas de vocation, mais la peinture lui souriait.

A la vérité ce n'était pas aussi drôle qu'il l'avait pensé. L'homme consciencieux chez qui il entra en apprentissage lui tint, dès le premier jour, un discours qui se terminait par ces paroles : « Le don naturel est une voiture, et le travail est un cheval. Le cheval sans voiture peut nous faire avancer, mais non la voiture sans cheval. »

Maître Ruhland tenait ce discours devant son chevalet et

Digitized by Google

sans lever les yeux de son travail, car il peignait justement une scène de marché aux chevaux.

Erwin se le tint pour dit. Il était travailleur, mais sans élan; actif, mais sans ardeur. Il possédait l'assiduité calme et persévérante des gens que rien ne dérange de leur droit chemin : ni hésitations, ni combats intérieurs, ni désirs, ni passions troublantes. Il vivait avec la plus grande régularité. Dans son hôtel on le considérait comme le type du pensionnaire modèle; chaque soir il se couchait à 10 heures précises, et, après un sommeil réparateur, il se trouvait tous les matins à 8 heures juste à l'atelier. Il mena cette vie plusieurs années sans la moindre interruption. En été seulement, il s'accordait un petit voyage de vacances dans les montagnes du voisinage; mais pendant ce voyage il continuait ses études avec conscience. La seule secousse sérieuse qu'il reçut dans le cours de ces années fut la mort subite de son père. Il avait déjà perdu sa mère.

Maître Ruhland lui avait inspiré dès le début un profond respect. Ce respect alla bientôt jusqu'à un abandon presque féminin. Le vieil homme répondait à ce sentiment à sa manière. Il avait eu des élèves mieux doués, mais de la plupart il n'avait récolté que de l'ingratitude; aussi, devenu par suite méfiant et misanthrope, il s'isolait de plus en plus. Il avait d'ailleurs la réserve à la fois fière et modeste d'un homme dont les rêves brillants ont été détruits par le souffle desséchant d'une grande désillusion. L'attitude silencieuse, empressée et égale d'Erwin l'attirait, la vénération sans borne du jeune homme avait sur lui un effet consolant et bienfaisant, et l'application de l'élève, que la critique et l'insuccès n'arrêtaient jamais, éveillait en son esprit une admiration paternelle.

Cette admiration persista, bien que l'assiduité du jeune homme au travail n'amenât pas, même avec le temps, de progrès bien visible. Enfin, Erwin exposa un portrait : celui d'une vieille femme. Les critiques louèrent la délicatesse de la peinture, la netteté du coup de pinceau, la précision du coloris; mais les

Digitized by Google

connaisseurs parlèrent du « manque d'individualité » ; les jeunes peintres en firent le sujet de moqueries désagréables. Ils poursuivaient l'auteur de leurs sarcasmes surtout parce que le malheureux jeune homme se nommait Durer et que le nom appelait par lui-même une comparaison avec le grand Nurembergeois, son homonyme. *Lucus a non lucendo!* disaient les jeunes artistes qui savaient le latin; le plus grand nombre, qui ne possédaient pas cette langue classique, disaient la même chose en termes plus familiers.

Un bon ami d'Erwin, le peintre de bataille Ballerstedt, qui avait écouté ces plaisanteries en riant, feignait de s'en indigner devant l'intéressé et les lui racontait dans le plus grand détail. « Il ne faut pas t'en affliger, disait-il, tout en roulant une cigarette; personne n'échappe à ces railleries, et un homme comme toi doit les mépriser. »

Erwin suivit consciencieusement ce conseil. Mais lorsqu'après cet entretien qui avait eu lieu au restaurant, il se dirigea vers son atelier, un sentiment amer lui monta pour la première fois au cœur. Il éprouvait intérieurement comme une sorte de colère, moins contre les railleurs que contre lui-même. « Il y a eu un homme de mon nom, qui en savait infiniment plus que je ne pourrai jamais en savoir, se disait-il; pourquoi suis-je ici? Qu'y ferai-je? » Et il se trouva lui-même passablement inutile.

C'est dans cette disposition qu'il entra dans l'atelier, où Ruhland travaillait à un grand tableau, représentant la scène animée d'une vente aux enchères. Ce tableau était presque terminé, mais l'artiste se hâtait, car l'œuvre était destinée à l'exposition qui ouvrait en mai, et le printemps approchait. La pièce où Erwin avait l'habitude de travailler était contiguë à l'atelier de son maître et n'en était séparée que par une portière toujours ouverte. Ils pouvaient de cette façon s'entretenir, tout en restant à leur chevalet, et Ruhland reconnaissait souvent que le travail lui était plus facile pendant cette agréable conversation à distance. Mais ce jour-là, Erwin jeta brusquement son chapeau

Digitized by Google

et son manteau sur une chaise de son atelier et se dirigea vers Ruhland.

« Qu'y a-t-il, mon ami? » demanda le vieux peintre d'un ton soucieux, car le bouleversement d'Erwin l'avait immédiatement frappé. « Qu'avez-vous? » En disant ces mots il désignait une petite chaise basse et se remettait à donner de petites retouches à la vigoureuse moustache de son commissaire priseur qui ne lui semblait pas avoir encore assez de caractère.

Erwin jeta un vague regard sur la chaise et, tout en allant et venant dans la chambre, il se mit à parler avec beaucoup plus d'animation que de coutume. Il dit à son vieux professeur les propos désagréables qui circulaient sur son portrait et ajouta que les détracteurs n'avaient peut-être pas si grand tort. « N'est-ce pas une dérision, continua-t-il de plus en plus animé, que, portant un pareil nom, je ne puisse produire que des croûtes bien étudiées? Ne serait-il pas plus intelligent de briser mon pinceau et de me mettre derrière un comptoir où je pourrais du moins remplir convenablement ma tâche? »

Il froissa entre ses mains un morceau de journal qu'il avait saisi machinalement sur la table et le jeta avec dépit sur le plancher. Puis il arrêta subitement ses allées et venues, se laissa tomber sur un siège et appuya ses deux coudes sur la table pour se replonger dans ses pensées amères. Ruhland l'avait écouté d'un air à la fois souriant et étonné. Il n'abandonna pas son travail, mais, tout en donnant des coups de pinceau à son commissaire priseur, il regardait Erwin à la dérobée. Lorsque celui-ci se tut, il déposa pinceau et palette, ce qu'il ne faisait jamais, et s'approcha de son élève.

« C'est bien, mon jeune ami! dit-il tout tranquillement. Laisse-toi bien secouer; cela t'est salutaire. Donne cours à ton dépit et, lorsque ce dépit sera passé, ce seront les autres qui se dépiteront, car alors tu seras sûr du succès. »

Erwin n'avait pas l'air de comprendre. Distrait, l'esprit absent, il regardait fixement ce qui traînait sur le plancher : les

Digitized by Google

morceaux de papier, les tubes de couleur, les bouts de cigarettes et quelques crayons.

Oui! oui! marmottait-il. Tout à coup il sentit les mains de Ruhland sur ses épaules. Il releva alors la tête et fixa les yeux du vieillard qui avaient pris une expression de douce gravité.

« Tu n'as jamais encore été éprouvé, jeune homme, et c'est pourquoi tu n'as rien produit. Ton sommeil a été trop paisible. Qui veut bien peindre doit au moins pendant quelque temps dormir très mal, ou pas du tout. C'est ce qu'on m'a enseigné. Et puisque j'en ai l'occasion, je vais te raconter mon histoire. »

Il fit une pause comme s'il attendait une réponse d'Erwin; mais celui-ci se couvrait toujours les yeux de ses mains en soupirant, il alluma alors une petite pipe qui se trouvait sur la table, prit une chaise renaissance, se posa ainsi qu'on le voit sur plusieurs de ses portraits et commença :

« Je ne me souviens qu'assez obscurément du temps où je me trouvai juste comme toi. J'avais le même âge, à peu près 24 ans. Le diable sait quelle haute opinion j'avais alors de moi-même; quand j'avais peint un cheval sur un gazon vert avec un ciel bleu, j'estimais que j'avais comblé une lacune de la création! Oui, un homme raisonnable peut avoir de pareilles idées lorsqu'il n'a jamais été éprouvé. Mais cela me fut donné en une fois. Un orage s'éleva dans mon ciel bleu et détruisit si bien mon gazon vert que je ne le reconnus plus moi-même. C'était un soir d'été, dans une brasserie où nous nous trouvions toute une bande, tous, jeunes et vieux, gens joyeux et sans soucis. Et, elle y était aussi. Elle me regardait avec ses yeux limpides, comme si elle voulait dire : « Nous sommes-nous enfin ren-« contrés? C'est heureux! Maintenant nous resterons genti-« ment l'un près de l'autre pour la vie. » Et alors un violent orage s'éleva tout d'un coup, éclairs, tonnerre, grêle. Il nous fallut fuir; dans la foule nous perdîmes sa famille. Un quart d'heure plus tard, le mauvais temps était passé et la lune, dans son plein, fut témoin de nos baisers.

« Le soleil aussi nous a regardés souvent plus tard, mais il

Digitized by Google

ne put connaître cette félicité céleste dont la lune avait été témoin. Car les soucis vinrent, ils m'entouraient, uniformément gris, et m'étouffaient. J'avais une fiancée bien-aimée; mais le bonheur que nous rêvions était aussi loin que la fumée de cette chaudière là-bas au-dessus de ce torrent impétueux. Elle n'était pas riche et le produit de mes tableaux suffisait à peine à mes besoins. C'est alors que se présenta l'heure la plus difficile de ma vie, l'heure où j'eus à choisir entre mon amour et mon art. J'aimais mon art, mais je l'abandonnai pour un amour plus fort. Je repris le métier que j'avais appris dans ma jeunesse et que je croyais avoir abandonné pour toujours. Je ne sentis pas alors la portée du sacrifice que je faisais. Car, lorsqu'en sortant de l'ébénisterie, j'arrivai chez elle, elle se jeta à mon cou et bégaya au milieu de ses baisers et de ses larmes : « Tu m'as fait le plus grand sacrifice; je ne peux te le rendre « que par un amour infini toute ma vie! »

« Et vois-tu, mon jeune ami, elle l'a fait en vérité. J'ai été aimé comme jamais ne le fût un homme heureux. Et cependant, je souffrais, ne pouvant oublier mon art. Mais chaque fois que sa douce main glissait sur mes tempes brûlantes je pensais : « Pourtant, si j'avais abandonné mon amour? La muse ne « m'aurait pas fait cette caresse! »

« Ce bonheur et cette souffrance durèrent huit ans. Et lorsqu'enfin un tableau, le seul que j'eus pu faire pendant tout ce long temps en réunissant tous mes moments de liberté, remporta un succès bien au delà de mon attente, lorsque je pus envisager plus joyeusement l'avenir, lorsque ma délivrance du joug apparut, ma femme mourut d'une cruelle maladie...

« Je restai comme anéanti devant sa tombe et j'eus pourtant le courage de rentrer dans la maison d'où on l'avait enlevée. Et quand, après des mois, je revins à moi, je savais que je n'avais plus qu'un bonheur à attendre dans la vie, non le plus grand, mais assez grand encore pour qu'on pût vivre pour lui : le bonheur du travail. Et je savais aussi que je pouvais peindre. »

Digitized by Google

Le vieil homme se tut. Erwin avait écouté attentivement. Il se baissa et saisit de ses deux mains la main droite de Ruhland.

« Enseignez-moi ce que je dois faire, dit-il à mi-voix.

— Laisse-toi enseigner par la vie! » reprit Ruhland. Il se leva et se secoua un peu, comme s'il pouvait ainsi effacer l'impression pénible qui l'étreignait. Puis, en trois pas, il se dirigea vers son chevalet et il avait déjà donné quelques vigoureux coups de pinceau, lorsque Erwin se leva enfin et prit lentement la direction de son atelier.

« Arrête, Erwin! cria le maître de derrière son tableau. Aujourd'hui mon travail ne va pas. Je prends le meilleur chemin pour gâter complètement mon commissaire priseur. Il est préférable que je cesse. Et tu ne dois pas non plus être en bonne disposition pour travailler; c'est pourquoi je te fais une proposition. Accompagne-moi chez ma belle-sœur. Nous serons reçus royalement. La bonne dame me presse depuis longtemps d'aller prendre une fois le café chez elle. Elle a une visite de la province et elle voudrait faire parade de son beau-frère. »

Une demi-heure plus tard, ils se dirigeaient tous deux vers la maison de Mme Pétri, la belle-sœur de Ruhland, dont la demeure n'était séparée de l'atelier que par quelques rues.

*
* *

Mme Pétri était la sœur aînée de la femme de Ruhland. Depuis quelques années elle avait perdu son mari, un modeste et honnête employé, avec lequel elle avait vécu très heureuse dans une petite ville bavaroise pendant plus de vingt ans. Elle avait alors, sur le conseil de son prévoyant beau-frère, émigré dans la capitale, car la maigre pension d'une veuve d'huissier de tribunal ne suffisait même pas pour ses plus stricts besoins, et l'art de la broderie dont elle voulait tirer profit promettait plus de débouchés dans une grande ville. Ruhland avait soutenu la vieille dame avec une attention délicate et, comme elle

Digitized by Google

mettait beaucoup de goût et montrait une certaine richesse d'invention dans ses modèles, ses travaux étaient de mieux en mieux rémunérés; dans les derniers temps, elle avait pu montrer au peintre, avec une joie pleine de fierté, que ses recettes suffisaient non seulement à une vie agréable, mais qu'elle pouvait encore faire quelques économies.

Cette augmentation de ses revenus lui permit aussi de réaliser un désir qu'elle nourrissait depuis longtemps. Elle put inviter sa meilleure amie à venir chez elle avec sa fille passer quelque temps.

Mme Roger — c'était le nom de son amie — était beaucoup plus jeune que Mme Pétri, mais elle était restée veuve de bonne heure. Lorsque son mari, qu'elle avait aimé passionnément, mourut après trois ans de mariage, elle se trouva très isolée et vécut dans une retraite absolue pour se donner uniquement à l'éducation de son enfant. Aussi, grand fut l'étonnement des commères de la ville, lorsqu'une chaude amitié se forma entre elle et le ménage Pétri et qu'elle devint l'hôtesse presque quotidienne de la maison de l'huissier. On ne sut donner qu'une explication à cette intimité, c'est qu'il existait de tendres rapports entre l'huissier et la jeune femme encore jolie et l'on plaignait la pauvre épouse abusée.

On se trompait, car c'était justement Mme Pétri qui avait formé cette réunion toute amicale et la véritable cause n'était autre qu'Hedwige, la gentille fillette de Mme Roger. Quand, seule ou accompagnée de sa mère, elle revenait de l'école un charmant petit sac de livres sous le bras, la blonde enfant, dont les yeux foncés étaient d'un charme très vif, avait souvent attiré l'attention de la bonne Mme Pétri; chez celle-ci, peu à peu, c'était devenu un besoin de la rencontrer : elle la contemplait toujours avec un sentiment mélangé de douce jalousie et de tendresse envieuse, comme celui qu'éveille chez les femmes sans enfants la vue du bonheur des mères. Cette amitié à distance n'échappa ni à l'enfant, ni à la mère; et la femme isolée, saisie d'une émotion réconfortante, chercha et trouva l'occasion de faire

Digitized by Google

la connaissance de la femme de l'huissier. Personne n'était plus heureux que Mme Pétri, car son culte innocent n'était plus retenu par une réserve de convenance. Quelques mois après, elle prit une fois pour toutes le titre de tante, et au bout de six mois, la petite Hedwige osait même appeler « oncle » le sérieux huissier. Telle était la simple histoire de la fidèle amitié des deux familles; et de longues années l'ont mise à l'épreuve.

Depuis quatre semaines environ, Mme Roger et Hedwige étaient chez la belle-sœur de Ruhland. On avait employé activement ce temps à visiter les curiosités de la ville. Mais il restait toujours à voir la plus grande curiosité, c'est ainsi que Mme Pétri désignait son beau-frère « le peintre ».

Aussi, quel ne fut pas l'étonnement général lorsqu'on frappa ce jour-là à la porte, au moment du café, et qu'on vit entrer maître Ruhland et son élève. Les trois dames, debout à la fenêtre, pour examiner dans le jour le plus favorable un nouveau modèle de broderie, lâchèrent l'étoffe toutes trois ensemble, sous le coup de la surprise, et l'échantillon tomba par terre. Mme Pétri se précipita avec vivacité au-devant des arrivants. Mme Roger échangea un rapide et éloquent regard avec sa fille; Hedwige toute intimidée, pour se donner une contenance, se pencha pour ramasser l'échantillon de broderie, le prit, se mit à le lisser soigneusement et à le rouler. Pendant ce temps Ruhland avait peine à calmer sa belle-sœur. Car elle déplorait sans fin de n'avoir pas été prévenue de cette visite; elle aurait voulu faire quelques préparatifs dignes d'hôtes aussi rares. Puis elle les présenta, non sans orgueil, aux deux dames restées près de la fenêtre.

Ruhland montra l'aisance d'un homme du monde, pressa amicalement la main de Mme Roger et de sa fille et repoussa en souriant les compliments de sa belle-sœur.

« Mais, que m'avait-on dit? continua-t-il en se retournant à demi vers Mme Pétri. On ne parlait ici que de la petite Hedwige et je trouve une grande demoiselle! grande!... et belle! »

Digitized by Google

Il avait dit les deux derniers mots plus bas et de façon à n'être entendu que de la mère. Cependant Hedwige rougissait et baissait les yeux, mais ce n'était pas de ces paroles flatteuses. Depuis son arrivée, Erwin n'avait cessé de la regarder avec une expression presque timide, mais une admiration visible, et elle avait rencontré son regard.

Pendant ce temps, Mme Pétri avait ajouté deux tasses sur la table déjà mise et avait eu dans le fond de la pièce une courte mais importante conférence avec sa bonne. Dans le ravissement où se trouvait la bonne dame, elle ne s'aperçut pas tout de suite que le nœud de sa cravate était dénoué. Hedwige le vit; heureuse de trouver une occupation, elle s'élança et refit le nœud de ses petits doigts agiles. Puis Mme Pétri fit placer ses hôtes à table. Mme Roger et Ruhland, en qualité d'hôtes notables, durent s'asseoir sur le canapé. Ruhland sonda le meuble spacieux d'un regard méfiant, céda pourtant à la violence et se plongea avec un soupir comique dans le coin gauche, tandis que Mme Roger s'encadrait dans le coin droit. Hedwige prit un siège de l'autre côté de Ruhland et Erwin près d'elle. Mme Pétri s'assit à la place qui restait entre lui et son amie, mais elle bondissait à tout moment pour voir ce que devenait le café.

La bonne apparut enfin à la porte, portant un grand plateau avec une cafetière de porcelaine démodée. La maîtresse de maison lui fit signe de se retirer; elle voulait servir le café elle-même; mais Hedwige protesta, déclara que cet office lui revenait comme à la plus jeune. Elle s'en acquitta avec cette souplesse, cette grâce charmante dans les mouvements qui avaient déjà frappé Erwin lorsqu'elle avait refait le nœud. Elle vint à lui en dernier.

« L'aimez-vous noir ou blond? dit-elle.

— Très noir », répondit-il. En disant ceci, il se tourna vers elle et la regarda dans les yeux. Elle rougit de nouveau, et il sembla à Erwin que sa main tremblait légèrement en versant le café. Elle s'assit ensuite et se servit elle-même. Erwin lui offrit du sucre.

Digitized by Google

« Je vous remercie, dit-elle, je ne prends jamais de sucre dans le café.

— J'en conclus que vous avez beaucoup de volonté. »

Elle le regarda comme si elle attendait l'explication d'une énigme.

« Oui, continua-t-il, je crois avoir remarqué que tous les gens qui boivent du café sans sucre sont des natures très énergiques. »

Elle rit, et il trouva son rire délicieusement mélodieux, sans saisir pourtant ce qu'elle trouvait de plaisant à cette remarque.

Mme Pétri faisait des reproches à son beau-frère de ne pas être venu plus tôt. Ruhland, du coin de son canapé où il s'était commodément installé, l'écoutait avec calme.

« Tu en parles à ton aise! interrompit-il enfin. On dirait que je n'ai rien à faire de la journée. Le dernier terme pour envoyer les tableaux à l'exposition est dans un mois, et cela me laisse peu de loisirs pour venir prendre le café en aimable compagnie. »

Mme Roger leva la tête.

« J'ai toujours pensé, dit-elle tournée vers son voisin, que les artistes étaient à envier parce qu'ils étaient, plus que n'importe qui, maîtres de leur temps. Un homme comme vous, surtout, ne doit pas être obligé de travailler sans relâche et doit au contraire pouvoir attendre la véritable inspiration. »

La bonne physionomie de Ruhland prit une expression sérieuse.

« Voyez-vous, Madame, dit-il avec une douce assurance, c'est là une opinion assez répandue qui nous fait beaucoup de tort. Car elle fait de nous pour le moins d'aimables paresseux. C'est précisément celui qui est le plus maître de son temps qui doit le plus l'épargner, et les devoirs que nous nous imposons nous-mêmes sont beaucoup plus stricts. Quant aux soi-disant dispositions artistiques, je n'ai jamais pu supporter ce mot. C'est l'éternelle excuse de la paresse et de la faiblesse. Je ne peux pas croire que l'on ait la vocation artistique, lorsqu'on

Digitized by Google

n'en a pas à n'importe quel moment pour la chose à laquelle on a voué sa vie. »

Mme Pétri jeta, d'abord sur Ruhland, puis sur Mme Roger, un regard triomphant qui voulait dire : « Eh bien ! vous avais-je trop promis ? Cet homme n'est-il pas une vraie curiosité ? »

Hedwige jouait avec les franges de la nappe. Erwin la regardait d'un air scrutateur. Il trouvait son profil admirablement beau ; mais il ne savait ce qu'il devait penser d'elle.

« Tu es muet, jeune homme ? lui dit Ruhland. Ne me donnerais-tu pas raison, par hasard ? »

Erwin se sentit pris en faute et au premier abord ne sut que répondre ; mais Hedwige le regardait d'un air interrogateur et cela le rendit éloquent sur-le-champ.

« Comment pourrais-je avoir une autre opinion que vous sur une question d'art ? reprit-il. Ne vous dois-je pas tout ce que je sais sur l'art ? En arrivant ici, tout cela n'était encore que lettre morte pour moi ; si j'aime mon art aujourd'hui, c'est de vous que j'ai appris à l'aimer. Malheureusement, je ne suis pas encore payé de retour, ajouta-t-il avec un sourire forcé.

— Voilà de bien tragiques pensées, reprit Ruhland comme pour excuser le jeune homme. Il ne serait pas véritablement épris si ces pensées lui manquaient. Mais sa flamme l'élèvera, je vous l'assure. »

Il y eut une pose dans la conversation, personne ne sachant comment la prolonger sur ce sujet. Mme Pétri eut la présence d'esprit de changer le cours de l'entretien. Elle raconta à son beau-frère que ces dames ne voulaient d'abord lui faire qu'une courte visite mais qu'elle avait fini par obtenir d'elles la promesse de rester encore au moins un mois.

« Et je ne les laisserai pas partir, dit-elle avec vivacité, sans qu'elles aient vu et goûté toutes les beautés de notre pays. Les beaux jours ne vont pas tarder à arriver et nous entreprendrons quelques excursions dans les montagnes. Hedwige ne connaît jusqu'à présent que les taupinières de sa terre natale. Tu ouvriras les yeux, mon enfant !

Digitized by Google

—Tu vas absolument me la gâter, dit Mme Roger, interrompant son amie en souriant.

— Aimez-vous la nature, mademoiselle Hedwige? demanda Ruhland.

— Oh oui! je voudrais beaucoup connaître les montagnes! »

Un dernier rayon du soleil couchant pénétra dans la pièce, glissa sur les cheveux d'Hedwige, puis, avant de disparaître pour céder la place au crépuscule, il alla se jouer sur le tableau placé au-dessus du canapé. Ce tableau représentait la femme de Ruhland, jeune.

Ruhland décrivait avec beaucoup d'entrain les premières expéditions qu'il avait faites dans les montagnes lorsqu'il était jeune. On pouvait alors goûter tout le charme romantique d'un voyage à pied dans la plus profonde et la plus complète solitude; depuis la couchette de paille dans le fenil jusqu'à la plus détestable nourriture. Il avait été dans des contrées où un étranger était considéré comme une curiosité suspecte et même, lorsqu'il avait ouvert sa boîte à couleurs et avait commencé à esquisser un paysage, plus d'un petit paysan s'était signé et s'était mis à crier après lui.

« Il n'en est plus ainsi aujourd'hui, conclut-il, mais il est difficile que ce soit plus agréable. C'est que maintenant tout est changé et que la vie calme a cessé. Quantité de marcassins d'été ennuyés et ennuyeux rendent peu sûres les vallées les plus escarpées, et un malheureux peintre ne trouve plus nulle part une petite place qui le mette à l'abri d'une curiosité importune. Toutefois, les naturels ne se signent plus, mais cherchent à apaiser leurs scrupules par de fortes additions. »

Le peintre dut rire lui-même de la joyeuse hilarité que ses paroles provoquèrent, surtout chez Hedwige. Lorsqu'elle riait, elle avait une manière particulière de pencher sa tête de côté et d'appuyer sa joue droite dans la main; cela lui seyait à merveille et donnait à sa petite figure un air malin et plein de charme. Son rire ravissait Erwin. Mais ses yeux prirent subitement un éclat étrange.

Digitized by Google

« Je voudrais être libre et pouvoir voyager à travers le monde ! »

Elle dit cela et resta interdite comme si un secret lui était échappé malgré elle.

Le vieux peintre considéra la jeune fille avec une douceur presque paternelle, mais se tut. Comme tous les gens renfermés, il gardait scrupuleusement tout ce qu'il y avait de tendre et de rayonnant en lui. Une agitation singulière et inexplicable envahissait de plus en plus Erwin. Lui aussi était habitué à tenir ses sentiments en bride et à les classer dans son esprit ; aussi s'inquiétait-il doublement, car il éprouvait un sentiment qu'il n'avait jamais connu et qu'il ne savait comment nommer.

« Messieurs les peintres détestent tant qu'on examine leur travail, entama Mme Roger, que nous osons à peine demander si nous pourrions visiter un jour leurs ateliers ?

— Eh bien, cela serait beau ! dit vivement Mme Pétri avec un courroux simulé. Pourquoi aurais-je un beau-frère, s'il était assez ours pour ne pas recevoir mes hôtes ?

— Ne le croyez pas, dit Ruhland se tournant vers sa voisine avec un agréable sourire. Je ne suis pas un ours, quoique je grogne quelquefois. Et j'ai encore assez le sens des nuances pour ne pas confondre les amis avec les importuns. Venez le plus tôt possible, vous serez les bienvenues ; n'est-ce pas Erwin ?

— Ce me sera un vif plaisir, assura celui-ci, quoiqu'il n'y ait pas grand'chose à voir chez moi. » Il pensait en même temps à la façon dont il arrangerait son atelier pour qu'il plût à Hedwige.

Mme Pétri ne se contenta pas d'une promesse en l'air. Il fallut prendre heure pour cette visite.

« Donc, après demain matin », décida-t-elle enfin, plusieurs propositions n'ayant pas réuni tous les suffrages.

Cependant, le soir était venu, on ne distinguait plus les contours que dans le demi-jour du crépuscule. La pièce semblait plus grande et plus haute ; involontairement on

Digitized by Google

baissa le ton de la conversation. Mme Pétri assurait que le véritable moment de la causerie était venu. Pourtant l'entretien languissait et la maîtresse de maison s'efforçait en vain de le relancer sur de nouveaux sujets. Ruhland et Mme Roger d'ailleurs ne pouvaient compter parmi les gens loquaces. Hedwige était assise sans bouger les mains jointes sur ses genoux. Erwin était le seul auprès duquel Mme Pétri put obtenir quelques succès, mais il ne donnait que des réponses distraites. Un sentiment de bien-être et de rêve s'était emparé de la société. Pourtant, tous éprouvèrent une sensation de délivrance lorsque Ruhland se leva pour prendre congé. Mme Pétri tenta de le retenir, mais il resta inébranlable aussi bien qu'Erwin qui s'était levé aussitôt. Les adieux furent vite faits. Erwin s'inclina avec élégance devant Hedwige, et il allait suivre Ruhland lorsqu'il remarqua qu'elle avait voulu lui tendre la main. Elle l'avait déjà laissée retomber lorsqu'il tendit la sienne. Il crut la voir sourire, et descendit l'escalier mécontent de lui.

« Quelle charmante jeune fille! » dit Ruhland lorsqu'ils furent arrivés dans la rue. Erwin ne répondit rien et ils allèrent ainsi, silencieux l'un et l'autre, jusqu'à l'atelier où Ruhland avait aussi sa demeure. Là ils se séparèrent : « Vas-tu au *Lys* »? demanda le peintre à son élève. Le *Lys* était le cercle ou celui-ci retrouvait tous les soirs quelques amis. Erwin répondit affirmativement.

Mais sitôt qu'il fut seul, il lui sembla impossible d'aller ce soir-là respirer l'air du café et discuter sur des banalités. Il prit le chemin de son logis.

Son hôtesse lui demanda avec inquiétude s'il était malade. Depuis qu'il habitait chez elle, il n'était jamais rentré à cette heure. « Oh, non! » répliqua-t-il joyeusement. Il se rendit dans sa chambre et elle l'entendit aller et venir à grands pas en fredonnant un air joyeux.

Mme Pétri et ses amies étaient restées autour de la table. La conversation roulait presque exclusivement sur les deux artistes.

Digitized by Google

La lampe était allumée et chacune avait pris son ouvrage. Hedwige prenait part avec feu aux concerts de louanges que l'on décernait à Ruhland. Il ne lui avait pas du tout fait l'effet d'un homme célèbre, assurait-elle, mais d'un vieil ami. Ses yeux étaient si francs qu'il inspirait confiance à première vue.

D'ailleurs, elle s'était fait une toute autre idée d'un artiste, Ruhland ressemblait à n'importe quel autre monsieur. Au contraire, lorsque la conversation tomba sur Erwin, qui avait beaucoup plu aux deux dames par sa réserve et sa bonne éducation, elle resta muette et se pencha très bas sur son ouvrage.

« J'ai été très étonnée, chère enfant, dit Mme Pétri sans lever les yeux de sa broderie, très étonnée de te voir si changée. Tu es d'ordinaire mademoiselle l'espiègle, tu te réjouissais de la visite de mon beau-frère et pourtant on aurait presque pu croire que ces deux messieurs te faisaient peur. »

Hedwige pencha encore plus la tête; elle devait avoir mal compté ses points. Sa mère voulut la défendre.

« Elle est toujours ainsi, lorsqu'il y a des étrangers », dit-elle.

Un profond silence régna pendant quelques minutes.

« Il fait chaud ici », dit Hedwige, en posant son ouvrage sur la table et se passant la main sur le front.

Elle fut longue à s'endormir cette nuit-là. Erwin était continuellement devant elle, et il la regardait avec le regard profond et étonné qu'il avait eu en entrant. Elle s'efforça de chasser cette image, mais en vain. Puis l'apparition s'effaçait d'elle-même, mais pour reparaître en mille figures fugitives qui aboutissaient à leur point de départ. Tantôt elle se trouvait dans l'atelier d'Erwin où tous les murs étaient garnis de portraits de princes tous peints par lui. Il était lui-même un beau prince; il lui offrait le bras et elle se sentait rougir. Tantôt elle croyait voir du sommet élevé d'une montagne une large vallée avec des cours d'eau et des lacs dorés par le soleil couchant. Et Erwin était toujours là. Mais maintenant il la regardait fixement dans les yeux et elle croyait entendre sa voix : « Très foncé, c'est ce

Digitized by Google

que j'aime! » Ces images se pressaient dans l'esprit de la jeune fille endormie, s'enchevêtrant changeantes et confuses, disparaissant pour reparaître aussitôt. Elle voguait dans un petit canot sur un lac qui devait être excessivement grand, car elle ne pouvait en voir les rives. Erwin ramait et ne cessait de la regarder. Tout à coup il laissa tomber les rames; elle les vit avec angoisse glisser l'une après l'autre dans l'eau. Puis Erwin lui saisit les mains sans qu'elle sût comment et elle les lui laissait, tandis qu'il parlait tout bas. Elle ne comprenait pas ses paroles,mais un ravissement indéfinissable, une tranquillité d'âme confiante l'avait envahie. Un bruissement bizarre l'effraya de nouveau; elle était seule dans le canot et Erwin avait disparu. Mais le flot mugissait autour d'elle de plus en plus sauvage, de plus en plus furieux.Étreinte d'une angoisse indescriptible, elle cria; une grosse vague blanche bondit sur le canot et l'emplit, il enfonçait, enfonçait...

Elle se réveilla alors. Elle revenait lentement au sentiment de la réalité et il lui semblait toujours entendre la voix menaçante du lac en furie. Mais ce n'était que le bouillonnement de son sang échauffé. Une lueur pâle et indécise tombait de la fenêtre à travers les rideaux fermés et elle n'entendait plus que le tic-tac lent de la pendule et la respiration régulière de sa mère endormie.

(*A suivre.*)

LUDWIG FULDA.

(Traduction de Mme LECOMTE-GAUTIER.)

Digitized by Google

UN AUTEUR DRAMATIQUE SUISSE

M. RENÉ MORAX

M. René Morax doit être un homme heureux ! Dans le *Temps*, le gendre de Francisque Sarcey a parlé de lui avec bienveillance ; à la *Fête des Vignerons*, en 1905, au bord du lac bleu et au milieu du brouhaha d'une cantine, des hommes portant le costume des anciens Suisses l'ont triomphalement promené sur leurs épaules ; et les paysans du Jorat qui descendaient à Vevey, en compagnie de leur « promise », poussaient celle-ci du coude, afin de lui montrer Monsieur Morax !

Cela, c'est le succès, dans un petit pays ; et il y a bien de quoi rendre heureux un auteur de chez nous.

Mais, pour une autre raison encore, M. René Morax me semble devoir être en d'agréables dispositions d'esprit : il a trouvé une voie, où quelques-uns seulement avaient passé avant lui, en Suisse française ; et même ils ne s'y étaient guère aventurés qu'en faisant l'école buissonnière, sans oser s'y engager franchement. Le premier, en effet, en terre romande, il aborde le théâtre avec hardiesse ; car il est, avant tout, auteur dramatique ; et ce fait n'est point banal entre les Alpes et le Jura.

A côté de nouvelles dispersées dans quelques Revues, M. René Morax a débuté, comme tout le monde, — du moins comme ceux qui ne visent point à être de l'Académie des Goncourt, — par un volume de vers. Et le titre de ce

Digitized by Google

recueil rappelle que l'auteur est aussi un musicien au goût affiné, car il a groupé ces œuvres de jeunesse sous ce double vocable : *Préludes et Nocturnes.*

L'un de ces morceaux, *La chanson du blé,* est délicate comme une pièce d'anthologie ; elle est simple et forte, comme le blé qu'elle chante et qui jaunit au soleil de juillet :

La terre douce te fournit
Une fraîche et profonde couche
Où tu pourras, comme en un nid,
Dormir sans que rien t'effarouche.
Quand tu seras las de ton rêve
Tu sentiras ton cœur gonfler
Plein de désirs et plein de sève,
Germe, germe, beau grain de blé !

La terre t'a laissé passer;
Sans effort elle s'est ouverte
Car elle a peur de la blesser,
Ta tête encor fragile et verte.
Vis et grandis puisque tu l'oses,
Car à ton tour tu t'es mêlé
Au grand concert de toutes choses,
Lève, lève, beau grain de blé !

Porte bien haut tes épis mûrs
Sous le soleil qui les caresse,
Espoirs de tes germes futurs
Ils sont ta gloire et ta richesse.
Réjouis-toi, la faux est prête :
En gerbe on va les assembler ;
Leur mort sera comme une fête.
Mûris, mûris, beau grain de blé !

Ailleurs ses vers, — ainsi les trois sonnets intitulés « Nocturnes », — font songer au Baudelaire des *Fleurs du Mal*, ces fleurs aux couleurs violentes et attirantes, aux senteurs voluptueuses, mais montées sur fil de fer en un artificiel bouquet. Et, dans un morceau, daté d'il y a dix ans, avec la bravoure insouciante de la jeunesse qui

Digitized by Google

voit la route encore longue devant ses espoirs, il a salué la Mort :

Je ne cacherai pas ma tête sous mes draps
Quand la nuit sera là. Non, mais d'une voix forte
J'invoquerai la Mort, criant de telle sorte,
Qu'elle viendra bientôt me tirer d'embarras.

Je rirai dans mon lit en me croisant les bras
Et mes yeux, sans cligner, contempleront la porte
Par où Sa Majesté, grise comme un cloporte
Entrera gravement, au bruit de mes hourras.

Je lui dirai : l'Amour n'a pas voulu de moi
Je suis un être faible, inapte à tout emploi,
Mais non pas un poltron qui pleure et se lamente.

Couche-toi près de moi ; je souffre tant, j'ai froid,
Tu me réchaufferas. Et sans trembler d'effroi
Je baiserai la Mort comme on baise une amante.

Mais la partie la plus importante et la meilleure de son œuvre, c'est le théâtre.

Il y a en M. Morax deux tendances qui se révèlent et se développent simultanément ou successivement. L'une l'incite à noter des vibrations de sentiments intimes, à évoquer le mystère de l'invisible qui nous entoure et dont l'existence humaine est tissée, à analyser des luttes d'âme. L'autre le conduit vers l'étude des réalités extérieures, vers l'observation des gestes et des paroles de tout le monde.

Et quand M. Morax obéit à cette dernière impulsion, il produit *Sac-à-douilles* et *Les quatre doigts et le pouce :* farces pleines de mots pour rire pris sur le vif, mais qui rappellent un peu les « scies » des soirées dans le cantonnement ou les plaisanteries des villageois à l'auberge. Et, pourtant, je lui sais gré d'avoir écrit ces petites choses, qui sont si différentes des traductions de l'anglais qu'on édite libéralement dans nos cités romandes ; ce sont des produits du terroir ; et, ô miracle, elles n'ont aucune prétention à prêcher quelque point de morale.

Digitized by Google

La *Dîme* peut être classée dans le même ordre d'inspiration, mais quelques échelons plus haut dans la hiérarchie des genres littéraires. C'est une vivante reconstitution de scènes de la vie campagnarde, au temps de l'agonie de la domination de Leurs Excellences de Berne ; et cette vie a peu changé depuis lors. Michel Jordan, son fils François-Louis, Anne-Marie et son volage amoureux le dragon Chenevard, l'ultra-prudent gouverneur Jacques Jordan : ce sont là des types de Vaudois du XX^e^ siècle, avec leurs défauts, leurs hésitations, mais aussi leur générosité et leur bon cœur. Le pasteur Jean-Rodolphe Martin, lui encore, est bien un enfant du pays de Vaud, plein de simplicité, de dévouement sans phrases et de droiture inflexible.

Car ce qui fait la valeur de la *Dîme*, c'est moins l'arrière-plan, légèrement esquissé, de la domination bernoise et de l'agitation révolutionnaire qu'on pressent sur les bords du lac, que les descriptions des mœurs rudes du paysan du Jorat, — si vraies aujourd'hui encore, quoique notre époque de transports par automobiles ou par trains électriques ait modifié fortement la contrée où les voleurs de grand chemin opéraient autrefois un peu trop librement.

Mais il faut encore noter ici ce qui a contribué à l'immense succès de la *Dîme* comme de la *Fête des Vignerons* à Vevey; le livret des ballets et de toute la scènerie de celle-ci était dû à M. René Morax; la musique à M. Gustave Doret, un jeune compositeur suisse, qui a déjà derrière lui de belles œuvres symphoniques ; mais les acteurs de ces deux œuvres théâtrales étaient des gens du peuple ou des bourgeois des cités des rives du Léman; il y avait donc collaboration étroite entre les artistes et la foule ; et rien ne peut rendre la puissance d'évocation, de vérité et de vie de la *Dîme*, par exemple, jouée sur les lieux mêmes dont elle parlait, à Mézières (1), sur l'âpre

(1) L'on se prépare à jouer au même endroit, en mai prochain, un nouveau drame champêtre de M. Morax : *Henriette*, avec musique de M. G. Doret, dont *les Armaillis* ont eu un si beau succès à Paris.

Digitized by Google

plateau du Jorat et par des fils et des filles de paysans, des descendants authentiques et directs de ceux dont ils disaient les misères ou montraient la vaillance.

Ces campagnards ont admirablement compris et rendu la pensée de l'artiste; il y avait communion véritable entre intellectuels et gens du peuple; or, c'est l'art dont a besoin notre époque; il faut aller à la foule, non pas en ravalant le talent de l'artiste à la fonction d'un amuseur, mais au contraire en élevant la masse au-dessus d'elle-même, en l'amenant à comprendre non seulement par l'intelligence, mais surtout par le cœur. Ici, le talent de l'écrivain était secondé par les circonstances et par le sujet; il retraçait des scènes de l'époque de lutte du peuple vaudois contre la domination bernoise et cela au moment de la célébration du centenaire de l'indépendance du canton de Vaud.

La *Dîme* et le livret de la *Fête des Vignerons* ne sont pourtant que des œuvres de circonstance; la première a certainement de la vie et le second de la grâce, mais les morceaux de circonstance font les poètes lauréats et non les Shakespeare.

J'ai dit plus haut qu'une autre inspiration guide parfois la pensée de M. Morax; c'est à elle que nous devons ce qu'il a fait de plus fort, de meilleur jusqu'ici et c'est la *Bûche de Noël*, la *Nuit des Quatre-Temps* et *Claude de Siviriez*.

La *Bûche de Noël* est un petit acte plein d'émotion, écrit dans une langue sobre et pourtant évocatrice d'images mystérieuses ou puissantes. L'auteur a su conduire parallèlement, avec une égale habileté, les deux drames dont le spectateur voit l'un et pressent l'autre; le premier se joue dans la tour, auprès du vieil Ebal de Grandson; le second au-dehors. Une claironnée de trompettes dans la nuit, une phrase, un mot même suffit à l'indiquer.

Si la *Bûche de Noël* est une petite pièce pleine de grâce, la *Nuit des Quatre-Temps* est un drame émouvant, certainement même l'œuvre la plus originale, la plus une, la mieux charpentée au point de vue scénique, que M. Morax

Digitized by Google

ait fait jouer. Elle a d'ailleurs été, non seulement représentée en Suisse romande, mais déjà aussi traduite et jouée en pays allemand.

Carl Platten a aimé une jeune fille du hameau voisin, Monique; il l'a aimée de tout son être; mais d'autres aussi ont reçu d'elles, paraît-il, des faveurs bien intimes. Carl n'en sait rien; à l'instant où l'auteur nous met en relations avec son héros, celui-ci vit dans son deuil, gardant un amour que rien ne peut diminuer pour celle qui n'est plus.

Tout le drame repose sur une légende émouvante du Haut-Valais, dont on ne parle qu'à voix basse, au coin de la cheminée; car il est des faits qu'il vaut mieux ne point évoquer ou qu'on ne doit narrer qu'avec respect et crainte. La nuit des Quatre-Temps, les morts, coupables d'avoir trop aimé le plaisir, sortent de l'immense glacier de Bellalp où ils sont enfermés pour expier leurs fautes et ils processionnent dans le froid et dans l'obscurité, se livrant avec douleur, en châtiment de leurs faiblesses, aux plaisirs qui seuls ont occupé leurs pensées ici-bas.

Or, Carl Platten et quelques amis ont dû monter à Bellalp pour y couper du bois, la veille des Quatre-Temps; les autres sont redescendus, superstitieux et craintifs, avan le soir mystérieux; Carl Platten et deux compagnons, seuls et n'ayant pas achevé leur besogne, demeurent sur le haut pâturage, tout près de l'endroit où, dans la moraine, vient mourir le glacier de Bellalp. Et quand la nuit est tombée, voici la redoutable procession des morts qui arrive, douloureuse, froide et redoutable. Carl y retrouve Monique. Elle vient à lui, à son appel, car des allusions transparentes ont mis la jalousie dans son cœur et il veut savoir. Mais quand Monique a avoué sa faute et demande son pardon, afin d'être délivrée du supplice qu'elle endure avec d'autres dans cette montagne infernale, Carl, frappé dans son amour, refuse brutalement. Les premières lueurs du matin apparaissent; c'est le moment pour ces revenants douloureux de rentrer dans leur cercueil de glace. Lorsque

Digitized by Google

Carl Platten revient à lui, il voit, là-bas, sur le glacier, flotter des vapeurs blanches, comme des ombres voilées; c'est sans doute la procession qui disparaît entraînant à nouveau Monique; alors il se lance en avant, appelant dans le silence immense et criant : « Je te pardonne, Monique, je te pardonne. »

Au dernier acte, le pressentiment d'un malheur étreint le village, en bas dans la vallée; des hommes sont déjà montés vers les hauts pâturages; la mère de Carl Platten sent ses craintes croître et bientôt, sur le sentier rocailleux qui dévale le long de la pente, apparaissent les montagnards portant une civière, tandis que la mère prostrée sur la rue du village a compris sans voir; car du clocher de bois le glas funèbre a lentement égrené sa plainte au dessus des châlets brunis.

M. René Morax, dans ce drame, que l'on doit considérer comme son œuvre capitale jusqu'ici, a su admirablement tirer parti de la légende populaire; il a fait entrevoir tout ce qui se cache de crainte superstitieuse dans le cœur des plus robustes habitants des vallées alpestres, en face des redoutables puissances de mort des grandes forces de la nature. Dans un milieu plus simple et plus rude, mais plus vrai, il a su évoquer à son tour la tragique menace de la destinée; notant les pressentiments, indiquant d'un trait léger les signes qui nous font prévoir peu à peu un danger caché, redoutable, que l'on sent toujours plus réel; comme Maeterlinck dans la *Princesse Malaine*, par exemple, comme Van Lerberghe dans les *Flaireurs*. Tout au travers de son récit, qui se déroule avec précision et sûreté, il nous a préparés à l'événement final depuis les premiers mots de la servante Catherine qui, dans le claquement d'un volet sous une rafale de vent, voit l'annonce d'un malheur prochain, jusqu'à la terreur de la mère de Carl, au lendemain de la nuit des Quatre-Temps, quand elle sent tomber sur son cœur les coups froids du glas. Le spectateur ou le lecteur se sent gagner par ce frisson qui traverse le drame; il se courbe

Digitized by Google

lui-même sous la menace de l'inéluctable événement qui se prépare et dont on ne peut prévoir la forme, mais dont on sent déjà d'avance la brutalité.

Quant à la troisième pièce que nous avons citée : *Claude de Siviriez,* elle est, certainement, au point de vue psychologique, la plus intéressante de notre auteur; c'est l'étude curieuse, fouillée, bien qu'inégale, d'une âme.

Car, au fond, dans toute cette lutte entre catholiques et réformés, dans cette affaire du *Plus* qui agite la petite cité d'Orbe, un personnage remplit la scène et accapare l'intérêt : c'est Claude de Siviriez. Il domine tout le drame; un peu à la façon d'Hamlet dans la pièce de Shakespeare; non pas par ses actes, il agit peu; ni par ses paroles, il est sobre dans l'expression de sa pensée, mais à cause du combat qui, divers, se livre dans son cœur du commencement à la fin.

On ne peut pas dire que le caractère de Claude de Siviriez soit, en tout point, clairement tracé. Il faut avouer que sa personne a quelque chose de flou et que, par moment, il énonce ses idées sous une forme concise et didactique qui agace; mais, à la réflexion, on s'aperçoit vite que ces imperfections tiennent plus au tempérament de Claude et aux circonstances qu'il traverse qu'à un manque de puissance de l'auteur à bien dessiner son héros.

Claude parle par aphorismes, avec une étrange prudence, parce qu'il est toujours ballotté entre des sentiments contraires. Extérieurement, c'est la lutte qu'il soutient au milieu de sa famille, qui est grandement pour la messe et le pape, en essayant de ne blesser ni les susceptibilités de sa mère, ni celles de sa propre conscience. Intérieurement, il se livre un autre combat en lui; c'est sa foi qui se modifie, s'éclaire, s'épure à la vue de tout ce qui se commet au nom de Dieu : la malédiction de sa mère, le bûcher de Servet, les guerres de religion qui ensanglantent l'Europe. Je ne saisis même plus bien quelles sont les convictions de ce disciple du réformateur

Digitized by Google

vaudois Pierre Viret, lorsqu'il revient, huit ans plus tard, vers le lit de mort de dame Isabelle de Siviriez. Je ne crois pas que, comme le dit Bernardine, il ait « perdu la foi » ; mais il ne me paraît pas impossible que ses sentiments aient quelque analogie avec ce qu'on appelle aujourd'hui « l'agnosticisme religieux ». Claude de Siviriez serait, en ceci, plus du XX^e^ siècle que du XVI^e^ siècle.

Mais Claude de Siviriez est bien un homme de son temps, quoiqu'il ait quelques façons de penser qui rappellent notre époque. J'aime sa largeur et sa douceur et je note même avec plaisir quelques-unes de ses pensées : « La flamme d'un bûcher détruit la religion seule de celui qui l'allume » ; « une religion sans pardon est une religion morte ».

On trouve d'ailleurs dans ce drame des scènes pleines de mouvement et qui font contraste avec l'atonie apparente de Claude, qui lutte pour se dominer. Voyez celle où sa mère, emportée par son fanatisme, le maudit, en pleine place publique; celle encore où, malgré toute sa maîtrise de soi, Claude met la main à l'épée et tue François de Glanne, parce que celui-ci a insulté Bernardine, qu'il aime et qu'il est des cas où il ne faut pas irriter les plus calmes, ni exciter les plus humbles.

Enfin, il y a surtout cette scène finale, d'une observation psychologique si profonde et qui nous montre l'invincible poussée de l'amour maternel arrachant toutes les digues érigées par l'étroitesse et reprenant son cours d'un élan irrésistible. Quoi de plus poignant et de plus vrai que ce simple cri de noble dame de Siviriez : « Claude, c'est toi » ! lorsqu'aux explications embrouillées de Bernardine, son cœur de mère comprend que l'étranger, dont elle a senti la présence, invisible pour elle, est le fils maudit jadis, mais vers qui un désir maintenant la pousse invinciblement : le désir de le presser dans ses bras.

Celui qui a conçu cette scène a la compréhension des effets qui font vibrer l'âme des spectateurs ; celui qui a dessiné le caractère de Claude de Siviriez ou évoqué la

Digitized by Google

fin d'Ebal de Grandson dans la tour du château de La Sarra, possède la mystérieuse intuition, indispensable à qui veut fouiller le cœur des hommes, afin d'en sonder les peines et les joies ou de dévoiler les mobiles d'où procèdent nos actions. Et la *Nuit des Quatre-Temps* prouve qu'il possède aussi le don d'évoquer d'une manière sensible tout l'invisible qui nous entoure, tout le mystère au milieu duquel nous passons : frôlés parfois d'un pressentiment, poussés par un instinct, dans lequel nous sentons une force plus grande que nous et qui nous enveloppe de toute part.

Aussi le succès est-il venu tôt au devant de M. René Morax; et dans notre pays que dominent les rocs rudes et dénudés, il a pourtant trouvé une ample moisson d'edelweiss à tresser en couronne pour le jeune écrivain. Nous nous en réjouissons et nous espérons voir la lignée de Carl Platten, d'Ebal de Grandson et de Claude de Siviriez grandir et s'enrichir de quelque nouveau rejeton possédant les qualités des ancêtres : la vibrante émotion ou la fière rudesse.

ROGER BORNAND.

Digitized by Google

QUINZE JOURS DANS LE TYROL [1]

Le Mendelpass est une de ces nombreuses villégiatures bien portées, où les millionnaires viennent tuer le temps. De grands hôtels Kurhaus à six étages, tous taillés sur le même patron, avec ascenseur et installation hydrothérapique, et, comme clientèle : de vieux banquiers chauves qui se font illusion sur leur âge ; des matrones monumentales à quadruple menton, ne sortant jamais à pied, avec des poitrines phénoménales sur lesquelles reposent, comme sur un guéridon, des broches de la dimension d'un ravier, renfermant le portrait d'un être chéri ou défunt ; puis des jeunes gens à la mise étriquée, tenant à peine ensemble, qu'on envoie se refaire dans l'atmosphère tonifiante des bodegas de l'endroit ; des jeunes filles jouant au ping-pang dans la demi-obscurité d'un salon assombri d'épaisses tentures, pendant qu'à l'extérieur c'est la fête du soleil !

Non, décidément, ce n'est pas le genre de nos amis ! Aussi, en attendant le premier départ du funiculaire, ne font-ils qu'un petit tour de promenade dans les chemins bien peignés d'une espèce de parc, conduisant à des points de vue numérotés : la Franz-Ferdinandshöhe, le petit Pénégal et autres belvédères. Ils ont hâte de partir ; Poule seule voudrait prolonger le séjour pour exhiber certaine robe empire qui voyage dans sa valise et qu'elle n'a pas encore eu l'occasion de mettre en valeur.

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* de décembre 1906 et janvier 1907.

Digitized by Google

Albert sera-t-il à la gare de Botzen? C'est là, la grande question du jour!

Dans le train qui les y conduit, leur attention est éveillée tout à coup par la conversation très animée d'un groupe de Tyroliens commentant le gros événement de la veille : l'arrestation d'un étudiant étranger et d'une jeune Polonaise, impliqués tous les deux dans un complot tramé contre un haut dignitaire de la cour impériale russe, résidant en ce moment à Méran. La Polonaise, aidée de son complice, s'étant trompée de personnage, avait poignardé un paisible promeneur qui, en fumant sa pipe, revenait d'une partie de pêche à la ligne. Et haletant, ils écoutent tous, la sueur au front : plus de doute, c'est Albert! Henriette avait bien deviné!

Dans un état d'anxiété indescriptible, ils descendent précipitamment du wagon, fouillant de leurs yeux dilatés les moindres recoins de la gare.

« Ah! le voilà! » s'écrie Poule.

En effet, « Berken » est là, affaissé sur un banc, si changé, qu'on a peine à le reconnaître.

Il se lève à leur approche, très gêné et, un sourire contraint aux lèvres, leur demande s'ils ont déjà déjeuné. Mais bien sûr qu'ils ont déjeuné, en voilà une question! Il est 11 heures passées! Et lui, qu'est-ce qu'il est devenu?

Lui? Il a faim, il les a attendus, il voudrait manger; son oncle l'ingénieur serait bien gentil s'il lui prêtait un peu de monnaie, il ne désire pas changer de l'or étranger dans cette gare où on pourrait le tromper. Et tout de suite l'oncle comprend; il a été « entôlé », il ne lui reste plus un rouge liard! Hé bien, franchement, il aime mieux cela! Et soulagé, il l'installe comme l'enfant prodigue devant un plantureux déjeuner, pendant que le peintre et ses nièces s'en vont visiter la ville.

Quel bonheur qu'il soit là, et non dans un humide cachot! Mais que s'est-il donc passé? Nous le saurons bien se disent tout bas les jeunes filles; Papa lui tirera sûrement les vers du nez.

« Pour moi, c'est une aventure romanesque », déclare Poule. Henriette tient plutôt pour le complot révolutionnaire et,

Digitized by Google

encore toutes secouées de leur grosse émotion de tantôt, elles suivent l'oncle dans des rues pittoresques, aux arcades massives sous lesquelles on se promène et où l'on peut faire des emplettes, beaucoup d'emplettes.

Elles admirent en passant le portail lombard de la cathédrale, avec ses deux lions en marbre rouge, portant sur le dos chacun une colonne d'un portique qu'on ne serait pas étonné de voir bouger, si les lions tournaient la tête par hasard. Mais ce qui les met surtout en belle humeur, c'est le « Durchgang zum Zilberstrasse », c'est-à-dire le passage vers la rue d'Argent : une porte ouverte sur un corridor, un escalier conduisant à un palier où s'ouvrent des appartements; puis encore un corridor et un palier avec, dans un coin, un marchand tailleur assis sur une table, les jambes croisées, faufilant un habit neuf; des portes de chambres à coucher entre-baillées qui laissent voir un vieillard couché dans un lit, les deux pieds sortant de dessous un édredon trop court et un nouveau-né piaillant dans son berceau. Puis, c'est un autre escalier, descendant sur la « rue d'Argent », avec palier et corridor, et c'est le long de ce passage étroit un va-et-vient incessant de femmes du peuple, se rendant au marché, en manches blanches, le fichu sur la tête, ayant aux bras de grands paniers en osier, qu'elles ont peine à faire passer. »

On se retrouve à la gare, dans le train en partance pour Waidbruch, où commence leur excursion à la région des Dolomites.

Albert, toujours penaud, se tient près de son oncle, l'ingénieur, auquel il semble a présent attaché davantage encore, par les liens d'une reconnaissance sans bornes; personne n'ose l'interroger, de crainte de provoquer un malaise général.

A Waidbruch, à la descente, il pleut à verse, et plus une seule voiture disponible pour les conduire à Bad-Ratzes, rien que trois places dans la malle-poste du soir qui ne partira qu'à 6 heures!

Le peintre et Henriette, bons marcheurs, prendront les devants, par l'ancien chemin de mulet plus court; ils feront la route à pied. Et, immédiatement, ils partent par une pluie battante.

Digitized by Google

Le chemin est très raide, pavé de gros cailloux roulés ; d'abord ruisseau, il devient bientôt torrent, puis cataracte. Il est si peu fréquenté que des barrières fixes ont été posées en travers, pour arrêter le bétail. Il faut les contourner, les enjamber, ou se glisser dessous.

Le peintre s'est pourvu à Botzen d'un imperméable plus sérieux, en toile cirée luisante, et ressemble à un colporteur qu'on viendrait de retirer de l'eau; et Henriette, avec ses habits tout trempés, à une grande éponge étirée.

Pendant deux heures, ils montent ainsi pourchassés par les nuages qui, eux aussi, s'élèvent de la vallée, semblables aux vapeurs d'une vaste chaudière en ébullition.

Au point culminant du chemin, ils découvrent l'auberge du *Clair de Lune* « Gasthaus zum Mondschein ». Entrés par un balcon latéral, ils se trouvent dans un large couloir voûté, aux ogives de cloître, blanchi à la chaux, au fond duquel une vieille femme au costume ancien, frotte lentement un seau en cuivre ciselé; elle lève à peine les yeux à leur approche et quand ils lui demandent si l'on peut se procurer du vin, elle branle la tête négativement sans souffler mot.

« Alors du lait peut-être? » Et la tête branle affirmativement.

Ils poussent une porte latérale et entrent dans une salle basse, toute lambrisée avec, au plafond, dans de grands caissons, des emblèmes religieux sculptés; des petites fenêtres de casemate aux minuscules carreaux jaunes, enchâssés dans du plomb, laissent filtrer un jour doré. Appuyés aux panneaux, d'antiques bahuts, remplis de vieilles faïences, oscillent sous le pas des visiteurs. Deux tables basses, en chêne noirci par le temps, courent le long des murs; à l'une d'elles est assise une jeune femme portant une assiette en feutre vert sur la tête, en guise de chapeau; elle est occupée à tailler un vêtement de forme inusitée. Elle incline la tête d'un petit mouvement brusque pour indiquer qu'elle les a vus, mais que leur présence lui est indifférente; deux enfants, pareils à deux grandes poupées, couchés en long sur l'autre table, regardent de leurs yeux de porcelaine bleue, ces deux étrangers venus du pays lointain,

Digitized by Google

dont les sacs de voyage doivent contenir des choses merveilleuses; mais de ces sacs ne sortent en ce moment qu'un peu de chocolat et du pain que les intrus se mettent à manger en attendant le lait.

La femme au feutre vert se décide enfin à desserrer les dents :

« Il ne vous faut pas de vin avec votre nourriture?

— Nous attendions le lait commandé à l'autre femme, mais nous préférons du vin. »

Elle se lève alors comme un automate dont le mécanisme rudimentaire rendrait les mouvements incertains et va dans une armoire vitrée prendre une carafe remplie d'un liquide noir et deux verres à fleurs taillés.

Le vin est un poison des Borgia, mais ils ne regrettent pas de l'avoir goûté, à cause de la carafe et des verres; ils ne regrettent pas non plus d'être montés si haut, au milieu de ce déluge.

Maintenant qu'ils s'habituent à la pénombre dans laquelle tous les objets sont plongés, ils font des découvertes : c'est d'abord une petite vierge, à figure de singe, engoncée dans un fourreau brodé, avec une couronne d'yeux de homard sur la tête; dans un coin, une selle de cheval en cuir repoussé, montée sur pied, qui sert de tabouret; puis ce sont des ustensiles auxquels ils n'entendent rien et dont ils ne parviennent pas à se faire expliquer l'usage.

Combien ils se sentent loin de la civilisation moderne! La maison, ses meubles, la manière d'être de ses habitants, l'atmosphère ambiante, tout est en harmonie, rien ne détonne dans ce milieu si peu XX^e^ siècle!

Ils voudraient rester là jusqu'au soir à entendre le grillon chanter dans l'âtre; mais l'hôtel, où ils doivent arriver avant la nuit, est encore à trois lieues de distance.

Ils quittent donc à regret le *Clair de Lune*, laissant la vieille muette frotter lentement ses cuivres, le feutre vert tailler son étoffe et les poupées se rendormir sur leur table, au chant du grillon.

Le soir, à l'hôtel, installés sur un balcon couvert, domi-

Digitized by Google

nant les bois, ils attendent la poste, qui arrive à 10 heures.

La nuit est sombre, tout est noir à leurs pieds; seul, le sommet des sapins, vaguement remué, se devine sur le gris plus clair du ciel. Dans la gorge, sous eux, le torrent trouble à peine le grand silence qui plane sur la forêt.

Tout d'un coup, très loin, les premières notes mélancoliques d'un cor de chasse se perçoivent faiblement, amorties par la distance, et tout rentre dans le calme. De temps à autre la chute d'une pomme de pin sur la mousse épaisse ou le mouvement d'une branche sèche qui se détache, viennent seuls rompre l'immobilité de la futaie. Puis de nouveau le son du cor se fait entendre, mais plus distinct à présent. La diligence approche! Encore un silence dans le bois, avec l'attente d'un nouveau signal et toute une phrase mélodieuse arrive à leurs oreilles. Brusquement, deux points lumineux percent les ténèbres comme deux grands yeux de feu et le cor retentit en un joyeux hallali.

La poste s'arrête sous le balcon et bientôt toute la bande se trouve encore une fois réunie autour de la table où l'on vide un verre avant de se coucher. Un bonsoir échangé et tout le monde se retire.

Oh! si les jeunes filles pouvaient maintenant satisfaire la curiosité qui les obsède et fureter dans les notes de voyage de leur cousin, elles y liraient une abominable histoire de rendez-vous, de guet-apens, de chantage, où le nom exécrable de M^lle^ Kaberdousky est livré au mépris et à la colère des générations futures.

***

Les dentelures rocheuses du Schlern dans l'azur foncé du ciel se dressent au-dessus d'un noir rideau de sapins restés dans l'ombre, comme des obélisques en or massif flambant au soleil; et c'est là, tout en haut, dans ces rochers à pic, qu'ils vont pouvoir grimper!

Henriette ne se possède plus, elle exulte!

Son père, dont les quatre jours de voiture sont accomplis et qui se sent tout à fait reposé, les accompagne, et l'on part

Digitized by Google

dans la rosée du matin et la bonne odeur des myrtilles et des fougères mouillées.

Un léger brouillard remplit encore le fond de la gorge, mais si transparent, si vaporeux, qu'on voit l'écume du torrent au travers.

Albert, remis de son algarade, se met à « judeler » à pleins poumons et aussitôt au-dessus d'eux des voix lointaines répondent. Tiens, tiens, ils sont déjà devancés par d'autres touristes, plus matinaux encore, et l'on continue toujours sous bois à monter les zigzags du chemin, jusqu'à la lisière de la forêt ; là, le paysage se dévoile tout à fait.

Sur les pentes gazonnées où le sentier marque son empreinte, ils aperçoivent un couple déjà âgé, portant une valise, les poignées passées dans une canne dont mari et femme tiennent les deux extrémités. Ils ont l'air de se traîner et se laissent bientôt choir à côté de leur fardeau, à l'ombre indigente d'un dernier sapin rabougri. Nos touristes les ont bientôt rejoints et, tout d'un coup, l'ingénieur reconnaît dans le mari un ancien client de Paris, M. Durand-Moutard. On refait connaissance et on s'installe en rond sur l'herbe, pour casser une croûte.

Le nouveau venu est un vieux monsieur, rond comme une grosse boule de graisse, mais d'allure guillerette ; quoique éreinté, il est très gai et fait pouffer de rire la société tout entière. Son plus grand plaisir est de plaisanter sa compagne, et conscient de son succès auprès des bons Belges, il se met à raconter sa soi-disante histoire, au grand mécontentement de sa moitié, qui tout le temps proteste avec véhémence.

Il a débuté par être moine, sous le nom de frère Anselme ; d'après les règles très sévères de la maison, chaque fois qu'un frère entrait la nuit en tentation, il devait sonner le tocsin, pour faire lever les autres frères, et les convier à prier ensemble, afin de chasser le démon tentateur.

Régulièrement toutes les nuits, frère Anselme entrait en tentation, et toutes les nuits, le tocsin retentissait, éveillant la communauté qui, le front sur les dalles, implorait pour lui l'intervention du Ciel.

Digitized by Google

« Mais ce n'est pas vrai! c'est faux! n'en croyez pas un mot! » s'exclame Mme Durand-Moutard.

Mais lui de continuer imperturbablement.

« Depuis des semaines, personne ne dormait plus dans la communauté, cette situation ne pouvait perdurer; aussi, un beau matin, la cloche ayant sonné toute la nuit, je fus appelé auprès du supérieur qui tombait de sommeil et qui me fit comprendre, en bâillant, que ma vocation était ailleurs et que j'aurais bien fait de jeter le froc aux orties. Ce qui fut fait à la minute même! Non, mes enfants, ce que l'on a dormi dans la communauté, après mon départ! Alors ne pouvant rester moine, je me déterminai à prendre femme. C'est ça qui ne fut pas facile! Figurez-vous l'existence que j'ai menée pendant les années qui suivirent ma sortie du couvent. Elles se passèrent à faire d'ardentes déclarations, qui aboutissaient invariablement à un résultat négatif. Demande et refus à peu près tous les mois, comme les phases de la lune! Personne ne voulait de moi! En désespoir de cause, je me suis adressé à une agence matrimoniale qui, en fin de compte, m'a procuré mon Adelaïde, que j'ai l'honneur de vous présenter! »...

« Mon Adelaïde », furibonde, s'est levée et oblige l'ex-frère Anselme à reprendre l'une des deux extrémités de la canne. Nos amis se tordent; mais on se sépare en se donnant rendez-vous là-haut, pour le second déjeuner.

Les voilà sur le plateau, et, tout d'un coup, ils sont écrasés par le Rosengarten, un massif chaotique de rochers qui, à leur gauche, se dressent comme autant de menaces! Les Vajolet-turme surtout ont une allure provocante; d'un seul jet elles atteignent l'altitude des plus hautes cimes voisines; on dirait qu'elles lancent un défi aux plus intrépides grimpeurs. Plus on avance, plus ces géants prennent des proportions inquiétantes, et bientôt tous ces rochers extravagants se tassent et s'entrechoquent en une grande convulsion pétrifiée. Jamais on n'a rêvé une telle bagarre de pierres!

Ils arrivent au Schlernhaus. C'est une maison qui, avec ses dépendances, a été construite par la section « Botzen » du Club alpin et qui rappelle à nos voyageurs la Payerhütte, mais en

Digitized by Google

plus grand. Imaginez un bâtiment en grosses pierres, de forme trapue, pour mieux résister aux tourmentes qui, en hiver, règnent en maître là-haut. De petites fenêtres percées dans des murs très épais ressemblent à des meurtrières, que de gros barreaux protègent contre les assauts pouvant venir du dehors. Au-dessus de l'entrée, une grande edelweiss argentée sur fond bleu, formant une espèce d'écusson, comme à la porte d'un consulat.

On entre directement dans une salle basse où les guides, autour d'une longue table, peuvent se désaltérer; à gauche, la cuisine; à droite, une échelle-escalier qui mène aux chambres à coucher. Sous l'échelle est blottie dans sa niche une petite vierge; un lampion brûle devant elle jour et nuit.

En face, dans le mur, à un mètre de hauteur, une espèce de soupente, alcôve, grotte ou sanctuaire, on ne sait trop quoi; la baie est fermée par un rideau à rayures rouges et brunes qu'on ne soulève ni le soir, ni le matin tôt, de crainte d'apercevoir au fond un touriste, un troglodyte, ou un saint en pans volants! C'est un dortoir d'un accès problématique qui sert en temps de presse et où l'on dort « paillasse par terre ». A côté de ce réduit mystérieux, une porte qui mène aux deux salles à manger, et c'est là qu'on compte déjeuner tous ensemble avec le couple parisien.

Les moins las s'en vont encore, avant le lunch, faire l'ascension du Petz, le sommet principal qui domine le plateau.

De là, la vue est merveilleuse : un cirque immense fermé au loin par un fouillis de pics, de crêtes, de flèches, de pitons; du côté de l'Italie, d'innombrables dentelures nacrées aux ombres mauves, cristallines et aériennes. Se détachant en taches blanches sur l'enigme au ton lilas des lointains, les massifs neigeux de l'Adamella et de l'Ortler infimes à cause de la distance, et si nets cependant; et c'est ainsi de toutes parts un océan de vagues figées jusqu'aux confins de l'horizon avec, plus près, l'orgie de pierres du groupe du Rosengarten. C'est là que nos touristes se proposent d'excursionner les jours suivants.

De retour à l'auberge, ils retrouvent l'ingénieur attendant

Digitized by Google

toujours, l'estomac creux, ses amis les Durand-Moutard; mais comme l'heure s'avance, on décide, de commun accord, de se mettre à table sans plus tarder.

A la fin du repas, tout s'explique : deux touristes font leur entrée et narrent, à qui veut l'entendre, l'aventure qui vient de leur arriver. Ils ont failli être atteints et culbutés par une lourde valise bondissant d'une roche à l'autre, et ne sont parvenus à éviter le dangereux choc qu'en se jetant brusquement de côté, puis ils ont vu le terrible projectile disparaître dans l'abîme. En tâchant de découvrir d'où il pouvait bien leur arriver, ils ont aperçu un monsieur et une dame tenant en main chacun un bout de canne brisée et qui affolés descendaient vers Bad-Ratzes, pour essayer de retrouver le dangereux objet!

L'ingénieur doit en faire son deuil, il ne reverra plus ses amis parisiens!

Le reste de l'après-midi se passe en délicieuses flâneries, d'abord à la Seiserklamm, fente rocheuse cyclopéenne qui laisse voir, comme à travers une lunette d'approche monstre, des prairies idylliques où paissent des troupeaux et des plaines où s'éparpillent des villages; puis à la chapelle de Saint-Cassian dont ils font longuement tinter la cloche et près de laquelle ils cueillent de petits bouquets d'edelweiss rachitiques qui les rendent très fiers. Enfin, vers le soir, ils montent tous une dernière fois au Petz pour assister au coucher du soleil.

Le ciel brusquement s'est assombri du côté du nord, un brouillard cuivré passe très vite, chassé par le vent qui s'est levé en trombe. A l'horizon, les nuages et les montagnes se confondent en un chaos bariolé où les derniers rayons du soleil jettent des taches sanglantes. Le massif obsédant du Rosengarten, pareil à un monceau de braises, semble brûler d'un feu intérieur, et, tout d'un coup, la grêle éclate comme une pièce d'artifice, jonchant le sol d'une épaisse couche de grelons qui les fait glisser dans leur fuite vers l'hôtel.

La grêle s'est maintenant changée en neige et l'ouragan, pendant toute la nuit, secoue les fenêtres comme des arbres dont on veut à tout prix faire tomber les dernières feuilles. Il envoie dans leurs chambres, en dépit des volets qu'ils ont eu

Digitized by Google

bien soin de cadenasser solidement, des tourbillons d'air glacé qui les fait grelotter dans leur lit.

Tout le monde a des cauchemars, et l'ingénieur, pour sa part, rêve qu'il meurt, écrasé par la valise des Durand-Moutard.

***

Bloqués dans les neiges!

Il y en a deux pieds tout autour de l'auberge.

Les voix des servantes qui balayent les alentours montent plus claires et plus distinctes dans l'amortissement des pas. De temps à autre, on entend le bruit de souliers ferrés qu'on cogne contre le seuil de la porte pour en faire tomber les glaçons, avant d'entrer, ou bien le heurt sourd et rythmé des bras jetés autour du corps pour se réchauffer.

L'ingénieur, dans son lit, perçoit ces rumeurs familières qui l'avertissent qu'il est temps de se lever; mais après cette nuit froide, devant les stalactites de glace, qu'au travers de sa lucarne il voit confusément pendre de la gouttière, il est lent à quitter la tiédeur de ses draps et se laisse interpeller plusieurs fois par ses compagnons, qui ont hâte de partir.

Tout est déjà arrangé avec le guide, il inspecte les souliers des jeunes filles et les trouve suffisamment ferrés pour affronter les pentes neigeuses et le verglas sur les rochers.

On ira par le Molignonpass dîner à la Grassleitenhütte et, de là, coucher à la Vajolethütte.

Bientôt toute la bande est prête, alpenstock à la main, sac au dos et caban par-dessus avec le capuchon sur la tête, rabattu jusqu'aux yeux, le bas des pantalons ficelé autour des bottines pour empêcher l'humidité d'y pénétrer; le peintre porte de superbes lunettes bleues sur le nez. Ils ont l'air d'une troupe de scaphandriers au moment de la descente.

Le guide, dans la cuisine, emballe la « proviande ». Comme il tarde, on va le relancer et voilà que, tout d'un coup, il refuse de partir. Il n'a pas assez réfléchi aux dangers, il faut attendre que le soleil ait fondu le verglas!

Misère des misères! Ça valait bien la peine de tant se

Digitized by Google

dépêcher, l'ingénieur en a encore la langue tout échaudée; on aurait bien pu l'avertir plus tôt; mais il n'y a rien à faire, le guide est soutenu dans sa résolution par tout le personnel de la maison et force est de patienter jusqu'à midi.

L'ingénieur en profite pour recommencer sérieusement son déjeuner et la jeunesse, outrée de passer pour novice, s'en va, par ce terrible vent, refaire l'ascension du Petz, au nez et à la barbe du guide, qui bisque intérieurement.

Là-haut, c'est un enfer! Phénomène etrange, du côté de l'Italie, la vue est toute dégagée sous un ciel serein, tandis que là où ils sont, c'est encore la tempête.

Ils en ont vite assez et, les oreilles bleues, les pieds gelés, soufflant dans leurs doigts, ils viennent se réfugier autour du grand poêle en faïence de cette bonne salle à manger en bois blanc, bien basse et bien chaude. Elle est construite en forme de loggia demi-circulaire dont les fenêtres-lucarnes donnent sur le *Rosengarten* qui, depuis cette tourmente de neige, ressemble à une pièce montée en sucre blanc, fabriquée pour la table de quelque géant de fable.

Les jeunes filles, pour tuer le temps, taillent des *edelweiss* dans l'écorce de leur alpenstock; elles font du *Winterarbeit*, comme elles disent, se rappelant les ronds de serviettes et les coupe-papier en bois sculpté qui, sous ce nom, leur étaient présentés en vente à Davos.

Albert, plongé dans une discussion philosophique avec son oncle l'ingénieur, se lance dans d'interminables divagations. Comme il n'a pas dormi de toute la nuit, à cause de la bourrasque, il trouve que, dans l'état actuel de ses organes, le sommeil lui est à peu près indispensable.

Mais qui nous dit qu'il en a été toujours ainsi, qui nous dit que le sommeil ne nous est pas imposé par l'atavisme. Il se peut fort bien qu'au début, lorsque l'être animé qui venait d'être créé ne consistait qu'en un amas de cellules, le sommeil fût pour lui une chose inconnue et peut-être n'aurait-il jamais apparu sur la terre si, dans la longue succession des siècles, les générations suivantes, perfectionnées, mais plus indolentes, ne s'étaient laissées aller au repos et du repos au sommeil! Il

Digitized by Google

n'est pas impossible que, sur d'autres planètes, le sommeil n'existe pas, et si nous dormons et surtout si nous avons besoin de dormir, la faute en est peut-être aux premiers paresseux. Et qui nous dit que, pour la mort, il n'en a pas été de même; si nos ancêtres n'avaient pas pris la sotte habitude de mourir, nous serions peut-être éternels.

Et l'ingénieur, en verve d'ironie, de conclure :

« Mais voilà, le mauvais pli est pris; il est fort à craindre que cela ne change pas de si tôt. »

Le soleil s'aperçoit maintenant, au travers de la couche de nuages devenue moins dense, comme une grande hostie livide; le vent s'est un peu calmé et la neige se ramollit autour de l'auberge. Le guide, harcelé par Henriette, consent enfin à partir, et la colonne, à la file indienne, comme une bande d'objets fragiles empaquetés et ficelés pour transport lointain, s'avance avec précaution dans un paysage lunaire avec, au beau milieu, un troupeau de vaches nostalgiques qui se demandent pourquoi on les a mises là. Ne trouvant rien à brouter, elles restent immobiles, les pattes dans la glace, et beuglent lamentablement.

La désolation est immense, on se croirait sur une planète morte. Tout est mat et morne et léthargique; le soleil lui-même semble éteint; il commence cependant à donner quelque chaleur et, du côté du sud, le bleu délayé du firmament s'étend et fait tache d'huile.

La petite colonne s'avance toujours en bon ordre par des sentiers collés aux flancs des roches.

Les alentours deviennent de plus en plus étranges; les nuages, qui se divisent à présent, mettent des parties à l'ombre et d'autres en pleine lumière. Les Rosszähne, semblables à de grandes dents de requin, d'un vert phosphorescent, surgissent de la blancheur d'un champ de neige fraîchement tombée, sur lequel le soleil envoie des zébrures aveuglantes qui fuient toutes dans la même direction. Au loin, les contours estompés des montagnes, derrière un rideau lumineux, en des tableaux fondants, s'irisent de vapeurs diaphanes, comme dans un conte de fée.

Digitized by Google

Et plus ils avancent, plus la fantasmagorie devient irréelle. Des rochers qui semblent éclairés à l'intérieur par une lampe mystérieuse, enserrent le Molignonpass et l'espèce de gouttière géante qui descend vers la Grassleitenhütte; les crêtes déchiquetées de ces murailles subitement frappées des rayons obliques du soleil, aveuglent comme d'autres soleils plus proches; et l'étroit couloir devient plus profond, avec un défilé de tours massives fulgurantes, de rochers tordus d'un vert de malachite, de flèches de pierre dont les sommets qui flambent ressemblent aux flammes de grandes bougies de couleur.

Jamais ils n'ont vu chose pareille, c'est inimaginable et, transportés d'enthousiasme, ils aperçoivent au loin la Grassleitenhütte, nichée dans une fente rocheuse si extravagante qu'on dirait une gageure!

L'ingénieur, quoique fatigué à en tirer la langue, accélère le pas pour dépouiller enfin une correspondance fantôme qui lui échappe toujours. Cette fois-ci il compte être bien dédommagé, il en a l'heureux pressentiment; aussi, à peine a-t-il poussé la porte de la hutte, qu'il se précipite sur la petite armoire vitrée où sont alignées cartes et lettres. Il lit rapidement l'adresse de ces missives aux écritures déconcertantes, aux timbres multicolores, venues de tous pays. Dans la première rangée, une lettre pour ses filles, rien pour lui; dans la seconde, des lettres et des cartes pour le peintre et Albert, mais pour lui, rien non plus; dans la troisième et dernière rangée toujours rien, rien, rien! Pour le coup, c'en est trop, et très inquiet, il discute avec ses compagnons les causes probables de ce retard. Il a donné chez lui tous les noms des hôtels où il comptait loger, indiquant les dates exactes de son arrivée, jusqu'ici aucune modification à son itinéraire, et rien ne lui est parvenu! Que peut-il être arrivé?

Les autres ne l'écoutent guère, trop absorbés par la lecture de leur correspondance à eux.

Ici, comme dans toutes ces huttes tyroliennes, les membres du Club alpin jouissent des réductions réglementaires affichées sur une pancarte, appendue au mur de la salle à manger, et

Digitized by Google

Albert, qui vit maintenant de ce que son oncle veut bien lui donner et pour qui les économies ont une grande importance, regrette de ne s'être pas fait membre avant de partir en voyage.

Pour oublier ses déboires, il s'est pris d'une belle passion pour la botanique et classe, avant de se coucher les plantes cueillies dans la journée : de petites orchidées noires, des œillets roses, des arnicas jaune d'or, des gentianes d'un bleu de Prusse, des chardons d'argent et les houppes soyeuses des cotons gras. Et ces fleurs alpestres saines et aimables lui font oublier cette fleur humaine et vénéneuse qu'il vient de rencontrer sur son chemin, et qui a failli lui être si funeste.

(*A suivre.*) S. FREDERICQ.

Digitized by Google

PETITE CHRONIQUE

CHARLES MORISSEAUX, *La Blessure et l'amour*, Paris, Alph. Lemerre. Le même et H. Liebrecht, *L'Effrénée*, comédie en quatre actes. Bruxelles, Larcier, in-18.

Nous sommes en retard, et presque en délicatesse avec M. Morisseaux, qui nous a consciencieusement envoyé tous ses livres, ceux qu'il a signés seul et ceux qu'il a écrits en collaboration avec M. H. Liebrecht. Mais il n'est pas toujours permis à sa date de donner d'un auteur fécond une appréciation raisonnée, et surtout graduée. Le jeune talent de M. Morisseaux est de ceux qui se renouvellent avec une promptitude déconcertante; il faudrait, à chaque œuvre de lui qui paraît, prendre d'autres mesures, changer de critères et varier le vocabulaire laudatif. Depuis *Le Vitrail*, à quel point il s'est transformé, c'est ce qu'on peut constater en lisant son dernier roman, écrit à San Remo, et où il a enfermé un souffle tiède et ardent de nuit italienne. Son observation d'ironiste patient et musant aux détails est devenu tout à coup une envolée lyrique; les images, d'une belle ampleur, se sont substituées à des notations concrètes, sèches, parfois puériles; sa langue s'est assouplie, s'est aussi enrichie; il a crevé la chrysalide et encourage de hauts espoirs.

Est-ce à dire que, dans *La Blessure et l'amour*, il y ait cette décision des forts, ce grand coup d'originalité qui nous montre l'entier dégagement personnel? Maurice Barrès et Gabriel d'Annunzio gardent, semble-t-il, les ferveurs du jeune écrivain, et il ne redoute pas assez certaines dissonnances, il n'a pas un souci assez constant des caractères qu'il peint, de la vérité relative des situations. Ce sont plutôt des chants, où l'empreinte romantique reste visible, plutôt des fragments lyriques que les chapitres d'une œuvre, où les proportions soient observées. L'idylle de Silvio et de Serena, la passion de Diana pour Benjamino, et, chez celui-ci, ce mélange incohérent de sagesse et de rêverie divagante, de santé morale et de déséquilibre physique, enfin la conduite générale de l'œuvre, tout cela n'est pas d'un dessin irréprochable. Le style est plus soutenu, surtout plus poussé. L'image est belle, mais pas toujours d'une logique ou d'une adéquation suffisante. Je citerai cet exemple : « Au-dessus du chemin, la lune,

Digitized by Google

« toute ronde, versait le miel bleu de sa tendresse sensuelle ». Et je citerai aussi les « yeux éternels » avec lesquels Diana regarda l'adolescent, qui aiguillonna son désir. A propos de bien d'autres passages, il y aurait à ergoter.

Donc nous restons en pleine crise, mais tout permet de conjecturer que c'est, enfin, la crise de maturité et de libération définitive d'un écrivain.

La pièce de M. Morisseaux n'a pas plu; elle est, à la lecture, écrite d'une plume alerte et dans le ton du dialogue de théâtre; on y note quelque lourdeur, quelques vulgarités, quelques gaucheries que la maladresse des interprètes a dû faire paraître plus graves qu'elles ne le sont. Ce que je déteste en ce théâtre, c'est ce qu'il a de conventionnel, d'involontairement truqué et de profondément inintéressant. Il n'y a pas là une sensibilité qui parle à nôtre sensibilité, pas un cœur qui provoque l'unisson des battements du notre. Au moins, *Miss Lili* se distinguait avantageusement des fantoches, au milieu desquels nous déplorions qu'elle fût condamnée à vivre; un éveil d'âme s'accomplissait devant nous; un premier acte, qui ne manquait ni d'esprit, ni d'habileté, m'avait laissé à la lecture un souvenir très favorable. Ici, à quelques répliques près, je ne trouve rien de savoureux à mettre sous la dent. C'est à recommencer, vraiment... M. W.

***

On a lu, dans la *Revue*, des romans exquis de Xavier de Reul. Il fut, avec Caroline Gravière et Pirmez, de cette avant-garde wallonne qui, quoi qu'en dise la fantaisie historique de M. Giraud, a plus fait pour notre éducation française que tous les *Uylenspiegel*. C'est donc avec plaisir qu'on lira une œuvre posthume de l'écrivain liégeois, *Le Peintre Mystique*, accompagnée d'un beau portrait. L'introduction de M. Petrucci n'est pas superflue; elle témoigne d'un sentiment affectueux, et elle vaudrait plus si l'écriture en était meilleure. (Bruxelles, Dechenne & Cie, in-12.)

***

Chez Arth. Herbert (Bruges) ont paru deux délicieuses plaquettes, l'une de M. Bossi, qui n'est d'ailleurs qu'un extrait d'*Antée;* cela s'intitule *Adam* et est plein d'un humour un peu trouble, mais très soutenu; l'autre est une merveille de typographie, sinon de contenu. L'auteur, M. Thomas, a voulu nous narrer *La maladie et la mort de Maupassant*. Il l'a fait de façon peu originale et sans cette autorité démonstrative que, ne lui déplaise, on est disposé à concéder au livre de Lumbroso sur le grand romancier normand. Et puis, il ne serait pas superflu que l'auteur, pour nous inspirer confiance, en montrât lui-même dans le travail qu'il a entrepris. Or, il clôt son premier chapitre par cette déclaration assez imprévue : « Si le lecteur lit la construction suivante avec un scepticisme égal à celui

Digitized by Google

« de son auteur, il ne se méprendra point sur la qualité de la marchan-
« dise. » Rappelons-le au respect des convenances littéraires, lui qui ne manque ni de talent, ni de savoir, ni même de savoir-faire.

***

Lettres de Henrik Ibsen à ses amis, traduites par Mme Martine Rémusat. Paris, Perrin, in-18. — Des lettres d'Ibsen ne peuvent laisser indifférent. Le dramaturge est, de par son protéisme, un être mystérieux dont la vraie personnalité échappe quasi toujours aux curiosités littéraires. Et quand ce dramaturge a la puissance de création et la complexité pensante d'un Ibsen, il échappe bien plus complètement encore aux surprises de l'objectif étranger. Aussi attendait-on beaucoup de ces lettres où l'écrivain norvégien apparaît en petite tenue, dans l'intimité de sa vie errante, entravée par les besoins d'argent et toujours troublée par le souci de l'impopularité qui punit ses audaces. Avouons toutefois que la correspondance ne tient pas toutes les promesses du titre. Elle est souvent languissante, souvent vouée aux préoccupations vulgaires. C'est à peine si quelques lettres à Georges Brandes, à Mme Thoresen, à Louis Passarge (sur la composition de *Peer Gynt*), nous confirment dans les conclusions que l'ensemble de la critique européenne a faites siennes et a imposées depuis longtemps. Je signalerai particulièrement l'espèce de profession de foi des pages 117-118, qui constitue sur la notion de liberté une consultation nourrie et vraiment forte. L'*anarchisme* très particulier d'Ibsen y sonne sa fanfare : « L'État est une malédiction pour l'individu... Il faut abolir l'État », etc. C'est aussi véhément qu'une tirade de Stockmann, mais le fond même de l'âme ibsénienne y est mis à nu. En somme, ce livre est à ranger dans nos bibliothèques, à côté des drames du grand écrivain, et c'est assez dire en sa faveur, peut-être trop.

W.

***

E.-A. de Molina, *Sensations et horizons*. Paris, librairie Nilsson, 1907. — Ce livre, très agréablement illustré par les soins de l'auteur, est le récit de voyages et de séjours à Jersey, en Bretagne et à Royan. On peut en louer la sincérité et on aurait tort d'y chercher un effort d'art, des impressions inédites ou la nette révélation d'un tempérament d'écrivain. M. de Molina a ce qu'on est convenu d'appeler une bonne plume de journaliste; il la laisse courir insouciant sur le feuillet blanc, négligeant de faire un choix entre des souvenirs, dont toute la hottée est déversée devant nous Cela n'est pas, d'ailleurs, déplaisant, et on lit ce livre aussi vite qu'il a été écrit.

***

Digitized by Google

Vicomte G. D'AVENEL, *Prêtres, soldats et juges sous Richelieu*. Étude d'histoire sociale. 1 vol. in-16. Paris, Armand Colin. — Ce que l'on appelait, il n'y a pas longtemps encore, « histoire de France », nous dit M. d'Avenel, c'était surtout l'histoire des têtes qui dépassaient le niveau des foules, des faits qui dérangeaient le cours ordinaire de l'existence nationale. De sorte que, sur une nation de 20 millions d'hommes, nous n'en connaissons vraiment qu'une poignée.

Débrouiller le mystère de la vie de ces masses inconnues a constitué l'originalité de l'œuvre de M. d'Avenel, depuis un quart de siècle. Ses travaux nombreux, ses découvertes singulières sur le passé économique qui modifient profondément les idées jusqu'ici admises, ont vraiment annexé au domaine de l'histoire une province nouvelle.

Reprenant ses études antérieures, aujourd'hui classiques, sur le XVII^e^ siècle, il donne au public un extrait de ses volumes sur l'époque de Richelieu; sous ce titre : *Prêtres, soldats et juges*, il expose l'état du clergé, de l'armée et de la magistrature sous Richelieu. Les évêques, les curés, l'administration religieuse et le recrutement du clergé, ses biens et ses charges, la dîme; l'église officielle et ses abus, ses rapports avec l'état et la liberté de conscience semblent d'une lecture toute actuelle, maintenant que des questions analogues sont pendantes.

Les chapitres sur l'armée, nouvelle alors, ses effectifs, ses grades, son équipement, son intendance et son budget, sur la discipline et la justice militaire créées en ce temps par les civils révèlent l'outil de guerre en formation que Richelieu lègue à Louis XIV.

Enfin, les pages sur les parlements, présidiaux, sénéchaussées, justices seigneuriales et spéciales, sur la procédure et le prix de la justice, sur les avocats et procureurs, sur la police, la criminalité et les peines de cette époque, nous font aussi connaître, dans un détail ignoré jusqu'ici, la vie journalière d'une France gouvernée par des magistrats inamovibles et propriétaires.

***

E. LAVISSE, *Discours à des enfants*. 1 vol. in-18. Paris, Armand Colin. — On a réuni dans cette brochure quatre allocutions adressées par Ernest Lavisse aux élèves, filles et garçons, des écoles communales du Nouvion-en-Thiérache (Aisne). On sait, en effet, que l'éminent académicien se fait un devoir et — il ne nous le cache pas — un plaisir de présider chaque année la distribution des prix aux enfants de son village natal.

Il y a là, dans une forme familière et charmante, sur *l'École laïque*, sur *l'Histoire à l'École*, sur *la Patrie*, sur *l'Égalité des filles et des garçons*, des pages dont on ne saurait trop recommander la lecture à tous les éducateurs, à tous les pères de familles, et plus généralement à tous les citoyens. Il n'en est pas, dans toute l'œuvre de l'historien et du moraliste,

Digitized by Google

où s'exprime d'une façon plus directe et communicative le viril et clairvoyant optimisme d'un des esprits les plus généreux de notre temps.

***

Pierre Fons, *Le réveil de Pallas*, essais, in-16. Paris. Sansot. — Voilà de la critique de poète et de la meilleure. A part Henri de Régnier, dont on connait *Figures et caractères*, il y a peu de recueils d'essais où les préoccupations d'analyse soient plus fièrement subordonnées qu'ici à une sorte d'épanchement lyrique, qui est l'expression enthousiaste de vues doctrinales.

M. Fons est un classiciste, et il ne cache pas ses prédilections pour l'art de souche gréco-latine, son dédain pour l'apport romantique dans ce qu'il a d'hétéroclite et d'hétérodoxe. Avec cette belle ingénuité de la jeunesse dans l'affirmation, il témoigne, d'ailleurs, d'un pouvoir de réflexivité et de qualités de forme, dénotant une solide éducation littéraire. Ses pages sur Maeterlinck et sur Anatole France nous ont paru particulièrement suggestives. Dans une étude intitulée *Prémisses d'une éthique naturaliste*, on trouve une belle évocation du génie méconnu de Gérard de Nerval, qui vaut d'être rapprochée d'une récente commémoration de Maurice Barrès. En somme, beaucoup à retenir de ce volume bien imprimé. W.

***

M. Masson, *Fénelon et Mme Guyon* (documents nouveaux et inédits), 1 vol. in-16. Paris, Hachette & Cie. — Le centre de ce volume est la correspondance dite « secrète », échangée entre Fénelon et Mme Guyon dans les premières années de leurs relations (1688-1689), en un temps où lui, n'était encore qu'un très pieux et très spirituel abbé déjà choyé pourtant par quelques grandes dames, où elle n'était encore qu'une sainte femme excentrique, espionnée par la police et redoutée des évêques qui la connaissaient.

Cette étonnante correspondance, miraculeusement parvenue à un pasteur vaudois du XVIIIe siècle et publiée par lui sans aucune critique, avait été déclarée apocryphe par les meilleurs éditeurs de Fénelon. M. Maurice Masson, après avoir irréfutablement démontré l'authenticité de ces lettres, les publie à nouveau avec un abondant commentaire historique et critique.

Dans une longue introduction, M. Maurice Masson a utilisé cette correspondance, ainsi que de nombreux documents inédits, pour refaire à son tour l'histoire de cette amitié mystique où l'on voit un homme d'un esprit infini conquis tout entier par une femme à demi folle, à demi sainte, et conquis si fortement qu'il est renouvelé par elle jusque dans les profondeurs de son tempérament.

Digitized by Google

L'ESSENCE DU CATHOLICISME

Plus d'un Parisien connait à fond Saint-Pierre de Rome ou Saint-Marc de Venise et seulement, hélas! d'une manière approximative, superficielle, Notre-Dame ou la Sainte-Chapelle. Quelques vagues souvenirs d'enfance, et c'est tout.

Que d'hommes ainsi se montrent très renseignés sur les religions des nations étrangères, des peuplades sauvages ou préhistoriques, qui n'ont absolument rien de *précis* dans la pensée au sujet de la religion de leur propre pays! Il n'est pas dix personnes sur cent qui sachent au juste ce que signifie le dogme du péché originel, ou celui de l'Immaculée conception; on s'en fait les idées les plus inexactes, les plus saugrenues.... et l'on n'en discute qu'avec plus d'assurance.

Ce n'est donc pas besogne inutile d'expliquer simplement en quoi consiste l'essence du catholicisme proprement dit, c'est-à-dire du catholicisme *romain.*

I

On jouerait, en effet, sur les mots en affirmant que la religion est en voie de devenir *de plus en plus catholique*, en ce sens que les différences entre catholiques, protestants, juifs, mahométans, bouddhistes, sont en train de disparaître pour faire place à un même sentiment religieux inhérent à toutes les consciences, donc *universel.* Or, *universel* se dit en grec καθολιχός.

Digitized by Google

C'est en cette dernière acception que le mot fut pris à l'origine. Au IIe siècle, vers 155, l'église de Smyrne adressa le récit de la passion de saint Polycarpe « à tous les diocèses de la sainte et catholique Église (répandue) sur toute la terre. » — « Là où est le Christ, là est l'Eglise catholique », écrivait cinquante ans auparavant saint Ignace d'Antioche (*Ep. ad. Smyrn.* n° 8).

Cette signification primitive d'universel, d'*international*, est conservée par les anglicans lorsqu'ils parlent de « catholiques » anglicans, grecs et romains.

Distinguons alors entre *catholicité* (1) et *catholicisme*.

Le catholicisme proprement dit a précisément cela de particulier et d'essentiel qu'il s'attribue *à lui seul* la catholicité. Il le fait en vertu de la substitution suivante : au lieu de dire, avec saint Ignace d'Antioche : « *Là où est le Christ, là est l'Église* », on dit avec saint Ambroise (2) : « *Là où est Pierre, là est l'Église* ».

Il faudrait plusieurs articles pour expliquer en détail comment ces deux affirmations si nettes se sont cristallisées et ont revêtu la forme de principes absolus, catégoriques, définitifs, dans la conscience de nos ancêtres.

Mon unique but est de donner une idée du résultat obtenu.

Or, cela n'est pas compliqué.

Il ne s'agit point d'une liste interminable de vérités auxquelles il faille croire, de cérémonies qu'il faille accomplir. On peut admettre toutes ces vérités, accomplir toutes ces cérémonies sans être catholique. C'est le cas de certains schismatiques, des « vieux catholiques » par exemple.

Ce qui distingue le catholicisme de tout le reste, ce n'est pas tant son dogme, ni son culte, ni sa morale, *que son gouvernement*, sa hiérarchie qui fait de lui une *société* solidement organisée.

Tout d'abord, distinction absolue entre *pasteurs* et *fidèles*. Rien de plus net, à ce sujet, que les paroles de Pie X :

(1) « Prêchez l'évangile à toute créature » : c'est la catholicité *de droit*. Catholicité *de fait* : il y a partout des chrétiens.

(2) S. Ambroise, évêque de Milan (330-397). *In Ps. XL*, n° 30.

Digitized by Google

« L'écriture nous enseigne, et la tradition des Pères nous le confirme, que l'Eglise est le corps mystique du Christ, corps régi par des *pasteurs* et des *docteurs*, société d'hommes, dès lors, au sein de laquelle se trouvent des chefs qui ont de pleins et parfaits pouvoirs pour gouverner, pour enseigner et pour juger. Il en résulte que cette Eglise est par essence une société *inégale*, c'est-à-dire une société comprenant deux catégories de personnes, les pasteurs et le troupeau, ceux qui occupent un rang dans les différents degrés de la hiérarchie et la multitude des fidèles. Et ces catégories sont tellement distinctes entre elles, que dans le corps pastoral seul résident le droit et l'autorité nécessaires pour promouvoir et diriger tous les membres vers la fin de la société; quant à la multitude, elle n'a pas d'autre devoir que celui de se laisser conduire, et, troupeau docile, de suivre ses pasteurs. » (*Encyclique* contre la « Séparation », du 12 février 1906.)

En second lieu, rapports entre les pasteurs et leur chef, le pape. Si j'eusse traite ce sujet avant 1870, j'aurais pu être embarrassé. Il y avait alors plusieurs manières de comprendre le gouvernement de l'Eglise, les rapports entre l'autorité du pape et celle des évêques.

Le Concile du Vatican a tout simplifié : il n'a pas supprimé, certes, les évêques et les curés, mais il a donné au Pape *la plénitude de l'autorité*.

On le sait, en général, relativement à l'autorité *doctrinale*. Nul n'ignore que le Pape est « infaillible ». On le croit même plus infaillible qu'il ne prétend l'être. Voici, exactement, la décision du Concile :

« Le pontife romain, lorsqu'il parle *ex cathedrâ*, c'est-à-dire lorsque, exerçant sa charge de pasteur et docteur de tous les chrétiens, il définit, en vertu de sa suprême autorité apostolique, qu'une doctrine relative à la foi ou aux mœurs doit être acceptée par l'Eglise universelle, (en ce cas), en vertu de l'assistance divine qui lui a été promise en la personne du bienheureux Pierre, jouit de cette infaillibilité dont le divin rédempteur a voulu que fut pourvue son Eglise pour définir la doctrine relative à la foi et aux mœurs; de telles définitions

Digitized by Google

du Pontife romain sont donc irréformables par elles-mêmes, et non en vertu du consentement (que leur donna ensuite) l'Eglise. Si quelqu'un ose contredire à notre définition, qu'il soit anathème! »

Mais ce que l'on oublie, en général, c'est l'autre définition, au chapitre précédent (1) :

« Si quelqu'un dit que le Pontife romain a seulement une fonction d'inspection et de direction, mais non une pleine et suprême puissance de juridiction sur l'Eglise universelle, non seulement dans les choses de foi et de mœurs, mais dans celles aussi qui concernent la discipline et le gouvernement de l'Eglise répandue par toute la terre; ou qu'il a seulement la part principale, mais non la totale plénitude de cette suprême puissance (*non vero totam plenitudinem hujus supremae potestatis*); ou que ce pouvoir n'est pas ordinaire et immédiat, soit sur toutes et chacune des églises, soit sur tous et chacun des pasteurs et des fidèles, qu'il soit anathème ! »

Si vous avez bien compris cette déclaration, vous aurez compris en même temps l'attitude des évêques français à l'égard de Pie X relativement à la loi de séparation. Attitude servile, dit-on, anéantissement déplorable des successeurs de Bossuet, de Dupanloup, dans une matière où il ne s'agit pas « de la foi et des mœurs ». Sans doute, mais il s'agit « de la discipline et du gouvernement de l'Eglise »; or en ces matières, le Pape ayant, de l'aveu des évêques, l'absolue toute puissance *totam plenitudinem supremae protestatis*, l'attitude des évêques ne peut plus être que celle d'humbles serviteurs attendant des ordres, admis à émettre leur « avis », à présenter leurs observations, avis dont le pape a le droit de ne tenir aucun compte (2).

Je ne dis pas qu'*en fait* le Pape n'en tienne aucun compte, mais, en dernière analyse la décision ne dépend *que de lui*. Les évêques doivent l'accepter bouche close.

(1) Constitution *Pastor æternus*, chap. III.

(2) C'est parce que Pie X s'est cru ainsi le droit de traiter non seulement comme *non avenu*, mais comme *non existant* le document contenant les conclusions des évêques français, qu'il s'est fait accuser de « mensonge ».

Digitized by Google

OMNIPOTENCE DOCTRINALE ET GOUVERNEMENTALE du Pape, monarchie absolue de droit divin, telle est donc *l'essence* du catholicisme. *Selon qu'on l'accepte ou qu'on la rejette, on est ou l'on n'est pas catholique.*

II

Maintenant que nous tenons la croyance essentielle du catholicisme, cherchons quelles *conditions* l'ont pu rendre possible.

Ayons soin toutefois de ne pas confondre *conditions* et *causes*.

On avait le tort, dans l'ancienne théologie, d'étudier le développement des dogmes comme s'il se fût passé dans un monde exclusivement psychique, en dehors de l'espace, soustrait aux influences qui régissent la politique et l'histoire.

Il n'en est rien. L'homme est un être synthétique qui ne s'explique que par une multiplicité de rapports : rapports avec l'invisible et rapports avec le visible.

Il faut donc tenir compte du milieu historique, des conditions et facteurs historiques dans l'étude des croyances. Voilà ce qu'il y a de vrai dans ce que l'on a si maladroitement nommé « matérialisme historique » (1).

(1) Cf. VANDERVELDE, *Essais socialistes* (Alcan 1906) : toute l'*Introduction*. « Les œuvres d'art, les religions et les philosophies n'existeraient pas sans les conditions économiques qui rendent leur apparition possible; mais elles n'existeraient pas non plus sans l'esprit humain qui les crée » (p. 20). — Cf. aussi FRANZ. CUMONT, *Les religions orientales dans le paganisme romain* (Paris, Leroux 1907), chap. II : « Si, cédant à une tendance qui entraîne aujourd'hui beaucoup d'excellents esprits, nous voulions considérer toute l'histoire comme la résultante de forces économiques et sociales, il serait aisé de montrer leur action dans ce grand mouvement religieux (pénétration des religions orientales dans le paganisme) »... « Mais nous n'apprenons ainsi à connaître que les moyens, les agents de la diffusion de ces cultes, non les causes de leur adoption par les Romains. Nous apercevons le comment, non le pourquoi de leur expansion soudaine. » Et l'auteur les cherche dans la « *valeur intrinsèque* » de ces cultes, en tant qu'ils satisfont « les sens et le sentiment, en second lieu l'intelligence, enfin et surtout la conscience ».

Digitized by Google

Mais gardons-nous de tomber ici dans l'erreur de ceux qui érigent la *méthode* en *doctrine*, en thèse. Les *facteurs historiques* ne suffiront pas plus à expliquer la croyance que « la race, le milieu et le moment » ne suffisent à expliquer l'œuvre d'art (1).

C'est la théorie de Taine. Mais il avait soin d'ajouter, comparant le génie de l'artiste à une graine et les influences extérieures à celles de la température sur le développement de la graine :

« Vous venez de voir l'effet des circonstances et de la température physique. A parler précisément, ce ne sont point elles qui ont produit l'oranger. Les graines étaient données, et toute la puissance vitale était dans les graines seules. Mais les circonstances décrites étaient nécessaires pour que la plante pût croître et se propager, et si elles avaient manqué, la plante eût manqué comme elles. »

Ayons donc soin d'étudier la *graine* en même temps que le *terrain*. Le sujet que nous traitons est précisément l'un de ceux qui se prêtent le mieux à cette inconsciente substitution des *conditions* à la *cause*.

Quoi de plus simple, dira-t-on, que d'expliquer l'omnipotence papale? L'évêque de Rome s'est tout simplement peu à peu substitué à l'empereur romain. Il a hérité de son ambition à gouverner l'empire du monde, hérité même d'un de ses titres : *Pontifex maximus*, souverain pontife. N'est-ce pas évident?

Pas tant que cela!

Certes, il est impossible de nier que l'importance et l'influence incomparables de Rome aient, en fait, rendu possible le développement de la croyance au rôle spécial de son évêque (2) : « Que la position centrale de Rome, dit Loisy,

(1) Cf. TAINE, *Philosophie de l'art* (Germ., Baillère 1879, 3e édition, 2e partie) : *De la production de l'œuvre d'art* : p. 81, 82. — Ce rapprochement est d'autant plus légitime que les mythes et les rites sont de vraies *œuvres d'art psychologique, sentimental*.

(2) « Les critiques ont observé que l'évêque de Rome, dont le rôle prendra tant de relief avant la fin du IIe siècle, ne se distingue pas nettement du corps des anciens, à la fin du premier, et que l'épiscopat unitaire s'est constitué plus

Digitized by Google

après avoir amené les apôtres dans cette ville, ait mis son évêque à même d'exercer une influence que nul autre n'aurait pu avoir dans un autre endroit, il n'y a pas lieu de le contester. L'importance de la ville a contribué à l'importance du siège, mais on ne peut pas dire qu'elle l'ait créée. Il est permis de croire que la force des choses, l'expérience acquise, le fait que, sans eux, le christianisme allait à Rome, que la communauté romaine grandissait, et qu'une intervention apostolique semblait nécessaire pour achever son institution et ne pas laisser, pour ainsi dire, en dehors de leur influence un point d'où celle-ci devrait plutôt rayonner, amenèrent les apôtres dans la capitale de l'empire. On peut penser aussi que, lorsqu'ils moururent, ils ne se doutaient pas qu'ils eussent légué un maître à César, ni même qu'ils eussent donné un chef suprême à l'Église. La pensée du grand avènement était trop puissante sur leur esprit, les questions de symbole et de gouvernement leur étaient trop peu familières, pour qu'ils vissent dans Rome et l'Église romaine autre chose que le centre providentiel de l'évangélisation chrétienne. Nulle part ailleurs la tradition évangélique n'avait été plus solidement implantée; nulle part ailleurs elle n'aurait pu trouver un terrain plus propice à sa conservation. Très consciemment ils avaient fait de Rome le chef-lieu de l'évangile; par là même, et sans le vouloir expressément, ils avaient fait de l'Église romaine la mère et la reine

tard en Occident qu'en Orient. L'importance même de la communauté, qui a dû se partager de bonne heure en plusieurs groupes, a pu contribuer à maintenir plus longtemps la prééminence du conseil presbytéral, qui garda toujours à Rome, au-dessous de l'évêque, une autorité effective plus grande, semble-t-il, que dans les autres églises. Il n'y en avait sans doute pas moins, dès l'origine, à Rome comme ailleurs, dans le corps des presbytres, une sorte de président qui est devenu bientôt l'évêque unique. L'épître de saint Clément aux Corinthiens est écrite au nom de l'Église romaine et la personnalité du rédacteur ne se montre pas; néanmoins, la lettre a été reçue et gardée comme épître de Clément, qui en était l'auteur responsable et l'organe officiel de la communauté. • Loisy, *L'évangile et l'Église*, 2e édit. (1903), p. 142. — Loisy complète, par une interprétation des faits qui nous paraît légitime, ce que dit J. Réville relativement à la non-existence dès les débuts, à Rome, d'un épiscopat monarchique proprement dit. Cf. *Les origines de l'épiscopat* (Paris, Leroux, 1894), p. 357 à 441.

Digitized by Google

des Églises du monde entier; ils laissaient l'héritage de l'apostolat en des mains capables de le faire valoir (1). »

Héritage *de l'apostolat* et non pas *de l'empire* — telle est la réalité; c'est le germe d'où sortira tout le reste.

Aux théologiens catholiques de chercher à nous convaincre que les évêques de Rome *avaient le droit* de faire ce qu'ils ont fait; à nous de *constater* ce qu'ils ont fait et d'après quelles idées.

Supposer que le chef ou les chefs de ces petits groupes chrétiens de Rome, perdus dans la grande ville, aient jamais eu l'idée de succéder un jour aux empereurs, eux surtout qui croyaient à la prochaine fin du monde, c'est une invraisemblance trop criante pour que nous nous y arrêtions. Qu'après la fondation de Constantinople et une fois l'empereur d'Occident installé à Ravenne, l'ambition de remplacer l'empereur romain, de se substituer à lui, ait surgi dans l'esprit de l'évêque de Rome, cela, du moins, peut se soutenir.

Mais les prétentions de l'évêque de Rome sont antérieures à cette époque. Et ces prétentions n'ont rien à voir avec l'empereur romain. C'est pour successeur de Pierre (2), pour héritier de la chaire de saint Pierre que se donne le pape. Saint Cyprien de Carthage le constate au milieu du IIIe siècle (3). Vers l'an 220, Tertullien reproche au pape Callixte de s'attribuer comme un privilège personnel, en tant que successeur de Pierre, le droit de lier et délier (4). Un siècle plus tôt, c'est aussi à la succession apostolique, à la « tradition apostolique » qu'Irénée (5) fait appel.

(1) Sur la venue de Pierre à Rome, non pas en 42, mais plus tard, après la venue de Paul, cf. RENAN, *L'Antechrist*, note 2, p. 29, et *Appendice*, p. 551 : « Non seulement ce voyage tardif n'offre aucune impossibilité, mais de fortes raisons militent en sa faveur. » C'est aussi l'avis de Harnack. La question a une grande importance pour le théologien catholique. Pour nous, elle est secondaire, *l'idée*, la croyance, étant la même, qu'elle provienne d'un fait historique ou d'une légende.

(2) Et jamais de Paul.

(3) *Epist.*, 44, 52, 55, 59, 71, 75, etc. : « Petri cathedra », « Ecclesia principalis ».

(4) *De pudic.*, 21.

(5) Mort en 180.

Digitized by Google

Et dès la fin du Ier siècle — pour ne citer que cet exemple de l'intervention de l'église romaine dans les affaires des autres églises (1) — rappelons-nous la lettre rédigée vers l'an 97 par Clément de Rome et adressée aux fidèles de Corinthe, révoltés contre leurs chefs spirituels. Ce sont les mêmes idées (succession apostolique) que nous allons y rencontrer : « ... Le Christ a été envoyé par Dieu, et les apôtres par le Christ... En prêchant dans les pays et les villes, les apôtres établissaient des évêques et des diacres... » Par conséquent, conclut-il, « soumettez-vous, courbez les genoux de votre cœur et laissez-vous instruire. »

« Ainsi, conclut J. Réville, peu suspect de partialité en faveur du papisme, ainsi le ritualisme, le sacerdotalisme naissant, l'autorité souveraine de la tradition, l'institution des épiscopes et des diacres par les apôtres, l'autorité ecclésiastique fondée sur la succession régulière des conducteurs des églises, l'obéissance aux chefs érigée en vertu suprême, jusqu'à l'assimilation de la soumission au gouvernement ecclésiastique avec l'obéissance à Dieu, tous ces principes caractéristiques de la conception catholique *romaine* de l'Église se trouvent déjà dans la plus ancienne lettre signée de l'Église de Rome. Il n'y a pas jusqu'au fait même d'intervenir dans les affaires intérieures d'une communauté qui ne soit déjà foncièrement romain. Le parti épiscopal de Corinthe, il est vrai, a

(1) La manière, le ton, avec lesquels l'église romaine intervient dans les affaires des autres églises dénote dès lors chez elle un *instinct* de ce qu'elle réclamera plus tard, d'une manière consciente, réfléchie, au nom de la succession apostolique. Que ce prestige naissant de l'Église romaine ait été subi dans d'autres communautés, nous en aurions la preuve (d'après des catholiques comme Loisy et des protestants comme Holtzmann) dans les fameux passages *Matth.* XVI, 17-19 (*Tu es Petrus*, etc.) et *Jean* XXI (*Pasce oves, agnos*...). Cf. LOISY, *Le quatrième évangile* (Picard, 1903), p. 943. D'après Loisy, *Matth.* XVI, 17-19 n'est une interpolation que par rapport à Marc et à la tradition historique sur l'évangile de Jésus. Saint Justin connaît déjà ce passage qui est bien dans l'esprit et la tendance de l'auteur qui, vers l'an 100, composa la rédaction dernière de Matthieu (avec les récits de l'enfance), et le montre si préoccupé de la « communauté », non seulement pour ce qui est de sa pureté morale, mais déjà de sa discipline.

Digitized by Google

sollicité cette intervention ; il est allé chercher un appui auprès de l'Église où les principes d'autorité sont le plus en honneur. Mais, cette démarche même ne prouve-t-elle pas le prestige dont la chrétienté de Rome jouissait déjà à cette époque? Et avec quelle aisance la communauté romaine accepte-t-elle l'étrange mission qui lui est confiée, comme la chose du monde la plus naturelle! Quel curieux mélange de ton paternel et de remontrances où perce le sentiment de la supériorité du maître qui a le droit de rappeler à l'ordre ses élèves! Quelle mesure caractéristique que cet envoi de trois délégués chargés de porter la lettre, de rétablir la paix à Corinthe et de rapporter aux Romains la nouvelle réjouissante que l'ordre est rétabli! » (1)

Sans doute, M. Réville ajoute que « décidément la Rome chrétienne, dès son berceau, a bu le lait de la Rome impériale », mais il faut se méfier de ces métaphores. Il est bien vrai que les idées : agir *selon l'ordre*, selon *la tradition*, que Clément fait valoir, sont des idées romaines, mais elles sont grecques aussi, et, d'ailleurs, nous les trouvons en toutes lettres dans saint Paul (2); elles ne sont pas plus romaines que juives et chrétiennes.

Même les fameuses notions d'empire universel et de souverain pontificat ne sont pas essentiellement romaines et l'évêque de Rome n'aura pas besoin de les recevoir en héritage de la Rome païenne. Ce sont aussi des notions tout à fait juives : qu'on se rappelle le grand prêtre juif, dont le titre grec (ἀρχιερεύς) est appliqué à Jésus par Clément (XXXVI, 1) comme aussi par l'auteur de l'Épître aux Hébreux (3). Quant à l'universalité du futur royaume de Dieu, c'est une des gloires des prophètes juifs d'en avoir eu le pressentiment; les Juifs

(1) *Les origines de l'épiscopat*, p. 440.

(2) « Que tout se fasse avec bienséance *et avec ordre*. » I *Cor.* XIV, 40. — « (J'étais) un zélé défenseur, plus que tout autre, de mes traditions paternelles. » *Galat*, I, 14; « Je vous loue, parce que vous conservez les traditions que je vous ai transmises. » I *Cor.* XI, 2.

(3) *Hebr.*, III, 1; IV, 14; VII, 26, etc. Les deux épitres sont remarquables par le parallélisme qu'elles établissent entre le culte lévitique et le culte chrétien.

Digitized by Google

n'avaient même que trop dans l'esprit l'image d'un Messie universel dominateur :

« Il dominera d'une mer à l'autre,
Et du fleuve aux extrémités de la terre (1).
Devant lui les habitants du désert fléchiront le genou,
Et ses ennemis lècheront la poussière.
... Tous les rois se prosterneront devant lui,
Toutes les nations le serviront. » (2)

Il n'y a donc pas à faire fond sur ces rapprochements de mots. Les *termes* peuvent être les mêmes, mais les *notions* qu'ils expriment sont tout à fait différentes et irréductibles. Conclure légèrement à l'identité, c'est remplacer la science par le calembour (3).

Restons fidèles à une observation rigoureuse des faits : nous devrons conclure que le germe d'où tout est sorti, c'est la croyance juive dans son essence, (judéo-chrétienne, si l'on veut), *à l'autorité de l'apostolat.*

Or cette croyance n'est, en aucune manière, une invention exclusivement romaine ; ce sont les apôtres qui l'ont apportée à Rome. Ils y ont pu trouver des croyances similaires, des expressions analogues à celles qu'ils employaient, mais la profonde haine qu'inspire le paganisme au juif et au chrétien (4)

(1) De la mer Méditerranée à l'océan Indien, de l'Euphrate jusqu'aux contrées inconnues où l'on croyait se terminer le monde.

(2) Ps. 71 (72), 8 et suiv.

(3) Que l'on me permette de renvoyer au chapitre que j'ai consacré (*Le Divin*, 1907, Alcan, ch. XI) à l'*Abus des termes « évolution »* et « *survivance* » *dans l'étude des problèmes religieux*. C'est si vite fait d'identifier « *Dieu* » et un « *dieu* », Dionysos *fils d'un dieu* et Jésus *fils de Dieu*, la mort et résurrection d'Osiris, Adonis, Attis, etc., avec celles de Jésus ! Calembours scientifiques, je le répète. Vue simpliste des analogies sans perception des différences.

(4) Rome « vue » par l'auteur de l'*Apocalypse* (vers la fin du Ier siècle) :

« Je vis une femme assise sur une bête écarlate, pleine de noms de blasphème, ayant sept têtes et dix cornes. Cette femme était vêtue de pourpre et d'écarlate, et parée d'or, de pierres précieuses et de perles. Elle tenait dans sa main une coupe d'or, remplie d'abominations et des impuretés de sa prostitution. Sur son front était écrit un nom, un mystère : Babylone la grande, la mère des impudiques et des abominations de la terre. » XVII, 3-5. La première épître attribuée à Pierre est datée de « Babylone » en laquelle on reconnaît, en général, Rome. (C'est même un des arguments en faveur de la venue de Pierre à Rome.)

Digitized by Google

suffit à nous assurer que ce n'est pas de ce côté qu'ils ont cherché leurs inspirations. Encore une fois, ils ont apporté leur croyance toute faite. Constatons, en effet, en quels termes l'assemblée de Jérusalem signifie ses décisions :

« *Il a paru bon au Saint-Esprit et à nous* de ne vous imposer d'autre charge que ce qui est nécessaire, savoir, de vous abstenir des viandes sacrifiées aux idoles, du sang, des animaux étouffés et de l'impudicité. » (*Act.* XV, 28, 29).

D'autre part, écoutons saint Paul :

« Pour moi, absent de corps, mais présent d'esprit, j'ai déjà jugé, comme si j'étais présent, celui qui a commis un tel acte (de se marier avec la femme de son père avant la mort de celui-ci). Au nom du Seigneur Jésus, vous et mon esprit étant assemblés, avec la puissance de Notre Seigneur Jésus, qu'un tel homme soit livré à Satan pour la destruction de la chair, afin que l'esprit soit sauvé au jour du Seigneur Jésus »... « Si je retourne chez vous, je n'userai d'aucun ménagement puisque vous cherchez une preuve que Jésus-Christ parle en moi... » (1 *Cor.* V, 3 ; 2 *Cor.* XIII, 3) (1).

L'Apôtre n'est que l'organe de Jésus-Christ qui parle par sa bouche : n'est-ce pas déjà l'*infaillibilité doctrinale?* L'assemblée de Jérusalem n'est que l'organe de l'Esprit-Saint qui légifère par sa bouche : n'est-ce pas déjà l'*omnipotence législative?*

Telle est la croyance que les évêques de Rome ont incarnée en leur personne en se donnant — à tort ou à raison — pour les successeurs officiels de saint Pierre. Ladite croyance est donc bien judaïque et n'a rien à voir, en son origine, avec la Rome impériale.

Et cette origine judaïque nous explique aussi le caractère *despotique* que prit de suite l'autorité romaine. C'est le despotisme que nous constations tout à l'heure en saint Paul et que nous retrouvons dans bien d'autres passages de ses lettres : « Les armes avec lesquelles nous combattons ne sont pas

(1) Rappelons-nous, d'ailleurs, les paroles prêtées à Jésus par la première génération chrétienne : « *Tout pouvoir* m'a été donné au ciel et sur la terre... *Tout* ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel ; *tout* ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel. » *Matth.* XVI, 19; XVIII, 18; XXVIII, 18.

Digitized by Google

matérielles, mais elles sont (assez) puissantes, par la volonté de Dieu, pour renverser des forteresses. Nous renversons les raisonnements et tout rempart qui s'élève contre la connaissance de Dieu, et nous amenons captive toute pensée à l'obéissance du Christ. Nous sommes prêt à punir toute désobéissance. » (2 *Cor.* X, 5).

D'où vient cette intolérance? Mais des vieux prophètes juifs qui, passionnés pour Iahvé et sa Loi, apportaient à la prédication de leur Dieu et de sa volonté l'exclusivisme, le fanatisme qu'entraîne nécessairement avec elle la passion (1).

Ils ne pouvaient concevoir l'amour de Dieu sans la haine et l'écrasement de ses ennemis. Voilà pourquoi, par exemple, la critique le plus respectueuse, à côté des psaumes lyriques ou pénitentiaux, est obligée de reconnaître toute une série (2) de « *psaumes de vengeance* » :

Dans le psaume 139 (138 dans les bibles des catholiques), qui date probablement du second siècle avant notre ère, après une magnifique énumération des attributs de Dieu, soudain le psalmiste interrompt ses effusions : « O Dieu, puisses-tu faire mourir les méchants!

> Ils parlent de toi d'une manière criminelle,
> Ils prennent ton nom pour mentir, eux tes ennemis!
> Éternel, n'aurai-je pas de la haine pour ceux qui te haïssent,
> Du dégoût pour ceux qui s'élèvent contre toi?
> Ils sont pour moi des ennemis,
> Je les hais d'une parfaite haine. »

« Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes », disait Jésus à Jacques et à Jean qui voulaient faire tomber le feu du ciel sur un village samaritain (*Luc*, IX, 55). La chose n'était cependant pas difficile à savoir : leur esprit, c'était l'esprit des voyants juifs, l'esprit authentique d'Élie égorgeant les pro-

(1) J'ai traité plus au long ce sujet dans *Le Divin* (p. 269) et dans un article : *L'Intolérance, faiblesse d'intelligence et de volonté* (*Jeunesse laïque* [Bruxelles] premier cahier de la quatrième série, p. 15 à 38.)

(2) Cf. LUCIEN GAUTIER, *Introduction à l'Ancien Testament* (Paris, Fischbacher, 1906, p. 69.) Il cite les ps. 5, 28, 35, 40, 41, 54, 55, 58, 59, 61, 71, 79, 83, 109, 129, 137, 139, 140, 141.

Digitized by Google

phètes de Baal (1 *Reg.* XVIII) ou foudroyant les envoyés d'Ochozias (2 *Reg.* I). C'est cette tradition d'exclusivisme et d'intolérance qui s'est transmise de Jérusalem à Rome et, loin de la mitiger, l'esprit grec en déterminant (1) l'apparition et le développement des *dogmes* (proprement dits) ne fit que lui fournir un aliment nouveau, d'incessantes et inévitables occasions de s'exercer (2).

De telle sorte que l'on peut affirmer que les chrétiens doivent aux Juifs, à la fois ce qu'ils ont de meilleur : le sentiment d'une souveraine et absolue perfection morale, la notion du « culte en esprit et en vérité » — et ce qu'ils ont de pire : l'exclusivisme dogmatique, l'intolérance, le despotisme ecclésiastique.

La crise actuelle est précisément déterminée par l'effort des consciences religieuses pour rejeter ce second élément tout en conservant le premier. Or, comme depuis deux mille ans ils sont intimement unis, la *séparation* ne se fait pas sans de grandes difficultés. Je ne joue pas sur les mots : les difficultés extérieures entre Église et État ne sont qu'une conséquence et un symbole de ce qui se passe dans les consciences. Rien de plus conforme à l'Évangile que cette idée : la croyance ne vient pas de l'État (3); d'autre part, les communautés protestantes, parce qu'elles ont rejeté le despotisme ecclésiastique, trouvent moyen de s'arranger avec l'État. C'est donc bien le despotisme ecclésiastique, si contraire à l'Évangile (4), qui est l'obstacle au progrès.

(1) Cf. *L'Évolution de la foi catholique* (Alcan, 1905, chap. I et II.)

(2) Les Grecs ont connu l'intolérance, l'inquisition (l'archonte-roi, le portique royal), ils ont condamné Anaxagore, Phidias, Socrate, mais il s'agissait d'anciennes formes religieuses traditionnelles, non de traditions nouvelles, de mythes nouveaux au sujet desquels ils eussent laissé pleine liberté aux imaginations. L'idée juive *d'inspiration*, de *révélation*, rendait impossible cette liberté. (Cf. l'article susdit sur l'*Intolérance*.)

(3) « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. » *Matth.* XXII, 21; *Marc*, XII, 17; *Luc*, XX, 25.

(4) « Les rois des nations les traitent en maîtres. Qu'il n'en soit pas de même parmi vous. Que le plus grand soit comme le plus petit : celui qui gouverne comme celui qui sert. » *Luc*, XXII, 25. — « Ne vous faites pas appeler maîtres, car un seul est votre maître, le Christ. » *Matth.*, XXIII, 8.

Digitized by Google

Ce qui complique, éternise les difficultés, c'est qu'un nombre considérable d'hommes sincèrement *religieux* s'obstinent, en plus, malgré leurs innombrables hérésies, à se dire *catholiques*. L'Église garde le silence, trop heureuse de l'équivoque. Ils se tirent donc d'embarras par la formule commode : l'*évolution* du dogme, l'*évolution* de la papauté. Ils en appellent au pape de l'avenir, à une autorité ecclésiastique devenue une simple direction paternelle. Que pareille autorité puisse se constituer en dehors de l'Église romaine, je ne le nie point; mais dans l'Église romaine??... Que le Tzar puisse, un jour, devenir libéral ou l'empereur d'Allemagne socialiste, c'est bien invraisemblable, mais possible après tout, parce qu'il s'agit là d'institutions tout humaines et variables. L'Église romaine s'est toujours donnée comme une institution *surnaturelle*, instituée et dirigée par d'autres lois que celles des royaumes de la terre.

Or, il ne s'agit point ici de spéculations tout humaines des théologiens (1), mais bien de cette partie de l'enseignement théologique *dont le Concile du Vatican a fait un dogme précis, immuable.* D'autres dogmes, — telle la Trinité, l'Eucharistie — peuvent, du moins, être *symboliquement* interprétés; une autorité *symbolique* n'a pas de sens.

Mon but, dans cette étude, n'est point de sonder l'avenir. J'ai voulu rappeler quelle est exactement, loyalement, l'essence du catholicisme et fournir ainsi un *criterium* qui permît, au milieu des équivoques dont on se plaît à embrouiller la question, de distinguer immédiatement ceux qui sont vraiment catholiques de ceux qui, tout en prenant ce titre, n'ont pas ou n'ont plus, en réalité, le droit de se l'attribuer.

MARCEL HÉBERT.

(1) C'est par cette subtile distinction entre la foi et la théologie que prétend se tirer d'affaire le P. Tyrrell.(*A much abused letter*, London, Longmans, 1906.)

Digitized by Google

FRAGMENTS DE VIE

ERWIN DURER [1]

Le surlendemain matin, Erwin entra une bonne demi-heure plus tôt qu'à l'ordinaire dans son atelier. Il jeta d'abord un regard au mauvais miroir, accroché sur le mur gris entre l'esquisse au crayon blanc d'un Laocoon et l'ébauche d'un paysage à l'aquarelle. Il se passa lentement la main dans les cheveux et tirailla sa cravate jusqu'à ce qu'elle eût atteint l'apparence négligée qui répondait à son idéal. Le silence régnait dans la pièce d'à-côté, le maître était donc encore chez lui. Erwin eut un mouvement de satisfaction, car il ne voulait point de témoin de ce qu'il complotait.

Il resta quelques minutes au milieu de la pièce et en fit l'inventaire. Puis il s'assit sur un tabouret bas devant son chevalet et se mit à réfléchir encore au principe qu'il devait adopter pour préparer dignement son atelier à la visite qu'il attendait. Il rejeta tout d'abord la pensée de faire de l'ordre et de ramasser les mille petites choses que l'usage ou le hasard avait dispersées sur l'appui de la fenêtre, les tables, les chaises, les encognures et le plancher. Il fallait conserver l'impression de l'originalité et du sans-soin artistique dans tous ses détails. Les modifications ne devaient être faites qu'isolément. Il débarrassa un vieux siège des cartons poussiéreux et des journaux illustrés dont il était

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* de février 1907.

Digitized by Google

encombré, puis il étala sur la housse endommagée un morceau de peluche rouge qu'il venait d'acheter pour ses études. Deux chaises de bois, refuge d'une société variée de bouteilles, pinceaux, livres et bibelots divers, furent également rangées et recouvertes par deux vieux coussins démodés, un héritage de famille. Ces meubles somptueux furent mis près du chevalet, c'était des sièges réservés par l'obligeance de l'artiste à ses visiteurs. Il empila les cartons, les journaux et les livres dislogés sur un respectable canapé ; cela ne lui plut pas. Il les déposa en forme d'éventail et de croix, ouvrit quelques livres, laissa quelques esquisses soigneusement choisies en dehors des cartons. Puis il recula de quelques pas pour jouir de l'ensemble ; cet arrangement le satisfit tout à fait. Réflexion faite, il fit disparaître une théière et une tasse en porcelaine, ornée de son prénom en grandes lettres bleues.

Cela fait, il retourna près de son chevalet ; il le recula, l'avança, pour lui assurer l'éclairage le plus favorable ; il le mit un peu plus bas, puis un peu plus haut. Enfin, il lui vint à l'esprit qu'il n'avait rien qui méritât d'être regardé. La nouvelle figure qu'il avait entreprise depuis peu, n'était qu'une grossière ébauche. Cela devait représenter un jeune paysan, mais les initiés seuls pouvaient le deviner au milieu des lignes noires entre-croisées et des quelques taches bariolées. Cela ne pouvait rester ainsi. Il retira la toile et la remplaça par le portrait de vieille femme qui était resté accroché au mur, le dos tourné, dans son cadre doré, depuis qu'il avait été rapporté à son auteur comme invendable. Mais la muraille en face du chevalet lui apparut d'une nudité insupportable. Pour y remédier, il accrocha là ses meilleurs croquis, choisis avec grand soin, surtout parmi les figures ; il se croyait plus fort en cette matière. « Non, elle aime la montagne », pensa-t-il. Et, paysans et paysannes retournèrent dans le carton pour faire place à des paysages. Quatre ou cinq vues seulement résistèrent à un examen minutieux et furent exposées. Laocoon et le miroir cédèrent la place, le dernier fut exilé dans le fond d'une armoire.

Digitized by Google

Erwin apporta encore quelques petites modifications pour obtenir un ensemble satisfaisant. Tout étant terminé, il s'assit sur le fauteuil pour se reposer un peu. Mais il fut alors envahi par un sentiment de profonde tristesse, de découragement sans borne qu'il n'avait jamais éprouvé. Il ressentit une amère pitié de lui-même. Il n'avait jamais eu d'amour-propre, encore moins de jalousie. Son dépit de l'autre jour n'avait même été que superficiel ; c'était plutôt l'ennui de cette ironie que la destinée avait mise dans son nom, que le début d'une lutte intérieure. Mais aujourd'hui ! Il avait mis avec tant de peine toute sa fortune artistique en parade, le résultat de sa vie — et tout cela lui apparaissait insignifiant, si profondément insignifiant ! Ce n'était même pas digne que deux yeux foncés s'y arrêtassent une seconde. Fallait-il les faire pénétrer dans cette misère d'incapacité ? Ils se détourneraient ensuite désillusionnés et désappointés ! Pour la première fois, le désir passionné de créer le beau et d'arriver au succès le saisit. Il serra ses mains l'une contre l'autre ; il aurait voulu fuir devant lui-même et il était enchaîné pour toujours. « Je voudrais être libre et errer par le monde ! » Ces paroles d'Hedwige lui revinrent à l'esprit sans qu'il sût pourquoi. Il porta involontairement la main à son cœur et deux larmes montèrent à ses yeux.

La porte de l'atelier voisin s'ouvrit avec bruit. Ruhland était entré, il enfila sa blouse de travail et, suivant son habitude, il se mit à l'ouvrage sans autre préambule. Erwin se releva vite, voulant avoir l'air occupé si son maître entrait. Mais celui-ci ne lui envoya qu'un simple bonjour de son chevalet. Erwin s'efforça, non sans peine, de reprendre son ton ordinaire pour répondre. Habituellement Ruhland était son confident, il ne faisait ni ne pensait jamais rien sans le lui confesser aussitôt, et ce matin-là il se sentait incapable même de lui parler.

Quelques heures s'écoulèrent employées par Ruhland à un travail actif et par Erwin à une paresse inconsciente, telle que celle qu'on éprouve lorsqu'on pressent une grande décision. Quelle devait être cette décision ? Il n'en avait aucune idée, et

Digitized by Google

c'est justement ce qui rendait les pensées de son imagination vagabonde si délicieusement vagues et confuses. Un de ces engourdissements, qui font éprouver une sensation bien douce, même dans la douleur, l'avait envahi.

Ce ne fut qu'à midi, lorsqu'on frappa à la porte de Ruhland, qu'il sursauta. Il lui fallut quelques moments pour revenir à lui, comme lorsqu'on s'éveille d'un profond sommeil. Mais il entendait la voix animée de Mme Pétri et les joyeuses exclamations de bienvenue de Ruhland. Elles étaient là! Par un effet extraordinaire, il se sentit devenu tout à fait calme; il eut même la naïveté de trouver son état précédent tout à fait comique. Devait-il entrer? Devait-il attendre l'arrivée de ces dames chez lui? Il fut vite tiré d'embarras. « Erwin! cria Ruhland; nos invités sont arrivés, viens m'aider à recevoir! »

Erwin salua les arrivantes avec empressement. Il tendit aussi la main à Hedwige, sans oser la regarder en face. Ruhland s'était installé à côté de son chevalet et donnait toute sorte d'explications sur le tableau, non encore terminé mais où toutes les ébauches produisaient déjà un très bon effet. Mme Pétri avait pris une lorgnette et contemplait la peinture de loin. La perspective ressortait mieux ainsi, assurait-elle. Mme Roger ne négligea pas d'admirer la peinture de plus près. Elle pensait que c'étaient les carreaux du plancher sur lesquels tombait une lumière diffuse par deux grandes fenêtres qui devaient avoir présenté le plus de difficultés. Ruhland répliqua doucement que les physionomies lui avaient demandé encore plus de travail. Hedwige trouvait le commissaire priseur très réussi, avec ses lunettes de corne et son nez rouge; le portrait presque vivant de son professeur d'histoire. Maître Ruhland l'avait-il connu?

Elle laissait errer ses regards impatients dans tout l'atelier et adressait ses questions curieuses à Erwin, l'auteur de la « vente aux enchères » étant toujours accaparé par les deux dames. Hedwige était fatiguée de rester si longtemps devant le même objet. Erwin la conduisit partout, lui expliquant l'usage des objets qu'elle ne connaissait pas. Ils se trouvaient ainsi aban-

Digitized by Google

donnés à eux-mêmes pour la première fois. Tous deux s'en rendaient compte, mais en ressentaient des impressions différentes. Erwin n'était pas maître d'une profonde émotion et ne conservait qu'avec peine une apparence indifférente. Hedwige était envahie par une impression de bonheur immense. Une voix vague lui disait qu'elle regretterait cette heure, et c'est pourquoi elle voulait en jouir à cœur joie. Elle s'étonnait elle-même de sa hardiesse, car elle était devenue très loquace; les diverses curiosités de l'atelier ne suffisaient plus aux sujets de la conversation. Erwin avait été charmé la première fois par son silence modeste; son charmant bavardage le ravissait maintenant. Elle parlait — oui, de quoi? De ces délicieux riens, où les mots ne sont pas des mots mais les sons d'une mélodie confuse, d'autant plus troublante qu'elle jaillit inconsciente de l'âme qui s'éveille...

Ils avaient fait ainsi le tour du grand atelier et se trouvaient devant la portière qui conduisait chez Erwin. M^me^ Pétri et M^me^ Roger se faisaient justement expliquer les mélanges de couleurs employées pour la robe d'une paysanne. « C'est là que je demeure » dit Erwin à Hedwidge en montrant la pièce d'à côté. « Oh montrez donc! » reprit-elle avec une curiosité non dissimulée.

Elle était dans son atelier, — Elle — seule! Le cœur d'Erwin battit violemment. Vers quoi devait-il tout d'abord attirer son attention? Qu'est-ce qui la charmerait le plus? D'un trait elle fut à la fenêtre et battit des mains comme un enfant.

« Un nid d'hirondelles! s'écria-t-elle. Un présage de bonheur! Là, regardez, en voilà une petite qui sort la tête. Mais qu'elles sont revenues de bonne heure! Bonjour! Bonjour! » En disant cela elle leur fit un gentil salut et assura avec sérieux que les petites bêtes avaient répondu. « Elles me connaissent toutes, elles m'aiment. Il y en a une quantité dans les bois chez nous; il faudrait que vous les voyiez! »

Erwin ne put réprimer un léger dépit. Il s'était donné tant de mal pour que son installation artistique obtînt son approbation,

Digitized by Google

et elle admirait une hirondelle! Il n'avait jamais remarqué ce nid, un tourbillonnement devant les vitres l'avait seul importuné parfois dans son travail.

Hedwige regardait déjà les paysages qu'il avait mis au mur le matin. Ses yeux y glissèrent pour s'arrêter sur une grande esquisse en couleur représentant le lac de Walchen.

« Ce doit être admirable! » dit-elle en l'indiquant du doigt.

Erwin fit observer que ce n'était qu'une de ses premières œuvres et indiqua la figure de la vieille paysanne sur le chevalet :

« Ceci devra mieux vous plaire.

— Oh, qu'elle est vieille et ridée! dit Hedwige. Mais elle est si naturelle qu'elle fait peur. » Elle s'appuya sur le siège élevé et regarda le jeune peintre en face : « Voulez-vous que je vous dise, monsieur Durer! si je savais peindre, je ne ferais que de jolies personnes. » En même temps elle devint cramoisie et balbutia :

« Je ne dis que des absurdités. Ne vous fâchez pas, je n'y entends rien. »

Elle tendait les mains comme pour implorer son pardon. Erwin était enthousiasmé; il ne l'avait jamais trouvée si belle. « Si je pouvais faire son portrait! » telle fut la pensée qui lui traversa l'esprit et il se répétait toujours plus nettement : « Si je pouvais faire son portrait! »

L'inspection se poursuivit, mais Erwin s'aperçut qu'Hedwige était distraite, elle ne faisait même pas attention aux choses dont il avait attendu le plus d'effet. Il n'y fut pas sensible, étant dans une disposition telle, que lui-même éprouvait avec étonnement une profonde indifférence pour tout son petit monde. Il était étranger à ce qui l'entourait, il ne s'y sentait plus attaché. La vieille pièce où l'enchaînaient toutes ses habitudes se trouvait comme rajeunie par ses sensations nouvelles.

« On danserait bien ici, dit Hedwige reprenant la conversation interrompue. Aimez-vous danser? »

Digitized by Google

Erwin avoua qu'il n'en avait pas eu l'occasion, et qu'à vrai dire, il ne l'avait pas cherchée.

La pointe des pieds d'Hedwige s'agitait. « J'aime passionnément la danse, assura-t-elle. Si vous veniez au bal avec moi, je vous apprendrais vite à danser. Enfant, j'avais une grande poupée avec des yeux bêtes, c'est elle qui m'a appris. Je dansais avec elle toute la journée jusqu'à ce que ma mère l'enfermât. J'écoutais alors à la porte de l'armoire et croyais toujours l'y entendre danser. J'étais bien naïve alors. »

Erwin n'avait rien entendu de ce bavardage. Il avait pris une grande résolution.

« Voudriez-vous m'accorder une grande faveur, mademoiselle?... » dit-il en devenant très pâle.

Hedwige, anxieuse, chercha des yeux sa mère, qui était toujours plongée dans de profondes considérations avec Ruhland.

« Que voulez-vous? demanda-t-elle d'une voix indécise.

— Si vous ne m'accordez pas ce que je vous demande... je vous en prie, n'en soyez pas blessée. Je voudrais... je voudrais faire votre portrait. L'aspiration artistique la plus pure peut seule me donner cette audace... et si vous me refusez, vous me rendrez très malheureux. »

Il baissait les yeux et semblait compter les boutons de sa veste en parlant.

« Hedwige, où es-tu donc? cria à ce moment Mme Roger.

— Je suis là! Je regarde les tableaux chez M. Durer », répondit-elle. Puis elle avança d'un pas vers Erwin et lui tendit la main sans le regarder. Il sentit une légère pression et comprit que sa demande était accordée. Lorsqu'il voulut balbutier un remerciement, elle avait déjà bondi près de sa mère. Il étendit les bras comme s'ils eussent été des ailes. L'hirondelle se mit à gazouiller et une voix intérieure chantait en lui un chant d'allégresse inconnu.

Digitized by Google

Environ une semaine plus tard, Ruhland s'était planté les bras croisés devant le chevalet d'Erwin. Il y avait déjà dix minutes qu'il restait dans cette position sans même sourciller. Erwin avait la mine d'un candidat qui attend le résultat d'un examen et regardait tantôt le tableau commencé, tantôt son maître impassible. Enfin, celui-ci décroisa ses bras, joignit les mains, les étendit, et, en se les frottant l'une contre l'autre, dit d'un ton important :

« Tu es tout transformé, mon garçon, je ne te reconnais plus! »

Erwin devait-il prendre cette sentence pour une louange ou pour un reproche ? Il ne resta pas longtemps dans l'incertitude. Le vieillard lui mit les mains sur les épaules :

« Si tu termines ceci comme tu l'as ébauché — sa voix était émue malgré lui — tu seras classé parmi ceux dont on dit : « C'est quelqu'un. »

Erwin fut paralysé par une joie qui l'effrayait presque.

« Est-ce vrai ? balbutia-t-il.

— Et je vais te dire pourquoi, continua Ruhland avec une émotion mal contenue. C'est parce que la grande inspiration, celle qui ne s'apprend pas, mais qui se sent, est venue te trouver.

— Moi... oh! non... moi. »

Erwin ne put en dire plus. Il se sentit comme enveloppé d'un tourbillon qui le faisait tourner en cercle. Ce qu'il ne s'était pas avoué tous ces jours derniers, son maître venait de le lui dire. Et comme quelqu'un qui ferme les yeux frappé trop vivement par la lumière aveuglante du soleil, il voulait se défendre contre ce bonheur qui l'éblouissait.

« Elle est venue! » Oui, c'était vraiment là le mot. Cette figure, il l'avait eue sans cesse devant les yeux le jour et la nuit, elle seule; toutes ses pensées avaient été absorbées et toute sa volonté concentrée dans l'ardent désir de la reproduire... c'est ainsi qu'il avait commencé cette œuvre. Et il avait travaillé dans l'enivrement de la réussite et avec la sûreté

Digitized by Google

d'un somnambule. Les paroles de Ruhland l'avaient éveillé, il avait regardé en arrière dans l'étroit et joyeux sentier où il s'était engagé en rêvant, et il avait le vertige.

Le vieux maître ne s'étonna pas lorsque Erwin, après avoir à peine prononcé quelques mots d'excuses inintelligibles, saisit son chapeau et s'élança dehors. Ruhland esquissa un geste de satisfaction qui se traduisait par : « Tu me plais ainsi. » Il resta encore quelques minutes les bras croisés devant le portrait. « Hum ! C'est remarquable, murmura-t-il, très remarquable. » Puis il alla à pas lents à son travail, qui semblait fini, car il n'avait plus besoin que d'un petit coup de pinceau par-ci par-là.

Erwin se dirigea vers le parc, il y arriva dans le calme et la solitude du plein midi. C'était une de ces chaudes et joyeuses journées comme avril, à son début, en est peu prodigue. Le printemps semblait tâter le terrain avant de faire son entrée solennelle, les oiseaux préludaient dans les hautes cimes des vieux arbres, l'eau bouillonnait avec une sorte d'empressement et les buissons s'étaient garnis à la hâte de délicates dentelles vertes. Une douce lumière se jouait sur le sentier de gravier, pénétrant le long des troncs à travers le taillis. Dans la prairie, les pâquerettes ouvraient leurs calices endormis et regardaient le ciel d'un air méfiant.

Erwin ralentit peu à peu son pas. Ses pensées se classaient, il pouvait passer les derniers jours en revue sans trop faire vagabonder son imagination.

Il était de ces individus qui aiment à étudier leur propre état d'âme et ont toujours le temps de s'occuper d'eux. Il n'en avait pas eu le loisir les jours précédents, il réparait cette lacune.

Comment son amour était-il né ? Il ne s'était jamais départi, alors même que ses sens avaient été charmés, d'une profonde indifférence pour les femmes. « Je ne suis pas fait pour servir les femmes », se répétait-il souvent, persuadé qu'il se faisait un grand compliment. Et dès qu'il avait vu *ses yeux* il avait été transporté. Pourquoi ? C'était l'artiste, certainement, qui avait

Digitized by Google

été enflammé le premier en lui — oui — c'était logique. Il avait trouvé dans ce visage son idéal d'artiste obscurément pressenti jusqu'alors! Et maintenant, il savait pourquoi il n'avait pu jusque-là atteindre le succès. Il rejeta la tête en arrière, piqué d'un vif sentiment d'amour-propre. « Je suis un véritable artiste; un tel amour m'en assure », et il se berçait de cette pensée.

Il s'arrêta sur un pont, s'appuya sur la balustrade et regarda machinalement l'eau, qui bondissait sur des pierres posées de façon pittoresque. Les paroles de Ruhland revenaient toujours à son esprit; le maître ne lui avait jamais parlé ainsi. Et ce n'était que le travail de quelques jours qui lui avait valu pareille louange! Que deviendrait cette œuvre s'il la terminait avec le même feu! « Erwin Durer », murmura-t-il tout à coup, comme s'il eût voulu voir l'effet produit par le son de ces mots et s'attribuer la gloire du nom qu'il portait.

L'après-midi était déjà avancé lorsque, sa promenade terminée, il rentra dans la ville. Au coin d'une rue il aperçut son bon ami Ballerstedt, le peintre de batailles, en compagnie d'une jeune dame très élégante avec laquelle il semblait en grande conversation. Pourtant, lorsque Erwin approcha, il prit vivement congé de sa compagne et se dirigea vers son camarade, lui demanda pourquoi il n'avait pas paru au café du *Lys*, au repas de midi. Erwin répondit évasivement.

« L'as-tu regardée? Jolie, n'est-ce pas? » demanda Ballerstedt en tournant la tête avec des yeux animés dans la direction où la jeune dame venait de disparaître au coin de la rue. Le peintre de batailles avait la réputation d'être un favori du beau sexe et se donnait beaucoup de mal pour ne pas faire mentir sa renommée.

« Je n'ai pas fait attention, reprit Erwin d'un ton indifférent.

— Eh oui, je te le dis toujours, tu n'as pas d'yeux. Veux-tu une cigarette? » Il lui tendit un étui en se servant lui-même.

Erwin prit et alluma la cigarette offerte. Une grande fatuité

Digitized by Google

l'envahit; parfois il avait envié Ballerstedt, maintenant il ressentait presque de la commisération à son égard.

« Sais-tu que mon *Avant-poste* est vendu? reprit Ballerstedt en tortillant sa moustache.

— Ah! ah! Je te félicite.

— Qu'as-tu donc? On ne peut rien te sortir!

— Rien du tout », reprit Erwin en souriant comme quelqu'un qui est charmé de faire l'impression d'un énigmatique. Puis il s'excusa sous un prétexte futile et, une fois seul, poursuivit les rêves les plus agréables.

Au même moment, Mme Pétri et Hedwige étaient assises l'une en face de l'autre à la fenêtre. Mme Roger était sortie aussitôt après le repas pour faire des emplettes; Hedwige s'était plainte de fatigue en revenant de l'atelier et sa mère inquiète l'avait fait rester à la maison. Elle tenait avec deux doigts un écheveau de soie jaune que Mme Pétri dévidait. Elle portait encore la robe claire qu'elle mettait pour poser chez Erwin et sa tenue inclinée faisait remonter les manches courtes au-dessus du coude.

La soie dévidée, Mme Pétri se mit à broder et Hedwige prit son livre préféré, ouvert sur l'appui de la fenêtre : *Les contes de la famille et des enfants*, par Grimm. Mais elle n'en lut que quelques lignes, referma le livre et dit, en dirigeant ses yeux vers la photographie un peu effacée placée au-dessus du canapé :

« Tu m'as promis, tante, de me parler de ta sœur. »

Involontairement, Mme Pétri tourna aussi la tête vers le portrait et soupira légèrement.

« Elle a été très heureuse, n'est-ce pas? reprit Hedwige sans attendre la réponse.

— Oui, mon enfant, très heureuse. Elle a aimé son mari plus que tout et il le méritait.

— Je le crois bien », sanctionna Hedwige. Elle glissa subitement de sa chaise et, comme si cela lui eût été plus commode pour écouter, elle se blottit sur un tabouret aux pieds de la

Digitized by Google

vieille dame, qui caressa de sa main fine et transparente les cheveux vaporeux de sa préférée.

Elle lui raconta comment sa sœur, à peine âgée de 18 ans, avait aimé le jeune peintre inconnu dès la première fois qu'elle l'avait vu.

« Ses parents étaient opposés à ce mariage, continua-t-elle, et moi-même, je dois l'avouer, je l'en dissuadai. Car je craignais l'avenir, Ruhland était pauvre et, en vieille bonne femme sage, je n'avais pas grande confiance dans le monde des artistes. Mais ma sœur répondait tranquillement : « Pour parler ainsi, il ne faut pas le connaître; il est noble et bon. »

— Et elle avait raison, s'écria passionnément Hedwige avec des yeux brillants.

— Qu'as-tu mon enfant ? s'informa Mme Pétri confondue.

— Rien, continue, je t'en prie ! »

Mme Pétri dit alors à la jeune fille attentive le sacrifice fait par Ruhland à son amour, comment il avait renoncé pour sa femme à ce qu'il avait de plus cher et avec quelle délicatesse il avait su lui cacher ce qu'il avait souffert. Elle avait pu cependant, avant sa fin prématurée, jeter son regard mourant sur le tableau qui fonda la renommée du peintre.

« Et elle partit heureuse comme elle avait vécu; conclut Mme Pétri. Près de son lit de mort, malgré ma douleur, je songeais à son bonheur et pensais qu'il n'y a pas de plus grand péché que d'empêcher un enfant de suivre la libre inspiration de son cœur. »

Hedwige s'était levée, elle entoura la narratrice de ses bras et couvrit ses joues et sa bouche de brûlants baisers.

***

Plus le portrait placé sur le chevalet d'Erwin approchait de sa fin, plus la nécessité de se déclarer semblait pressante au jeune peintre. Sa bien-aimée restait chaque matin pendant des heures en face de lui et il n'eût pas été difficile de la retenir sur la chaise du modèle plus longtemps que besoin n'était pour le

Digitized by Google

travail. Mais pendant tout ce temps il n'était pas resté une minute seul avec elle ; car elle venait régulièrement accompagnée de sa mère, qui attendait avec une invraisemblable patience sur le vieux sofa. Et Ruhland, qui n'avait qu'à tourner la tête pour voir une grande partie de l'atelier d'Erwin, était toujours là ! Aussi remettait-il toujours et toujours son aveu.

Son amour devint peu à peu un élément si naturel de son existence, que ses pensées vivaient avec lui sans que la tranquillité de son âme en fut troublée. Le brûlant énivrement des premiers jours était envolé. S'étant rendu compte de la transformation de sa vie intérieure, il s'y était habitué. Il s'en apercevait sans s'en inquiéter. « On ne peut vivre en extase! » se disait-il en manière de consolation; je suis transformé pour toujours, et ce qui est apparu en moi ne disparaîtra plus. Il ne lui venait pas à l'idée de douter de l'amour d'Hedwige, lorsqu'il la regardait dans les yeux, lorsque sa main pressait la sienne à l'arrivée et au départ. Tout le temps qu'il se trouvait près d'elle, il sentait aussi nettement qu'elle l'aimait que si une main de feu l'eût écrit au mur.

Le jugement de Ruhland sur le portrait restait le même, quoiqu'il ne se laissât plus aller à l'enthousiasme qu'avait éveillé en lui la première ébauche. « Une œuvre parfaite », disait-il, chaque fois qu'Erwin réclamait son approbation. Cependant, il ne se dissimulait pas à part lui que la perfection indiscutable de la première esquisse avait beaucoup perdu. « Mais tel quel, il lui fera un nom. » C'était le refrain calmant dont il accompagnait ses réflexions intimes.

Pendant ce temps, l'artiste avait terminé la *Vente aux enchères*, et il la laissait admirer pendant quelques jours avant qu'elle fût emballée et envoyée à l'exposition. Cette peinture, avec ses nombreux personnages, obtint une approbation générale ; quelques connaisseurs seuls déclaraient qu'une physionomie féminine, qui, d'ailleurs, n'avait été terminée qu'en dernier par Ruhland, était la reproduction trop exacte d'autres tableaux du maître. Les initiés en donnaient une explication :

Digitized by Google

« C'est sa femme, qu'il a perdue », disaient-ils, et l'on ne s'étonnait plus de voir de brillants rayons de soleil envelopper cette figure.

Le portrait d'Hedwige, lui aussi, était si avancé, dans les derniers jours d'avril, qu'Erwin dût avouer à Mme Roger, impatiente, qu'il n'avait plus besoin que de deux poses. Hedwige vint pour l'avant-dernière fois. C'était par une matinée maussade, la pluie tombait par bourrasques et venait frapper les vitres de l'atelier d'Erwin. Sa mère, retenue à la chambre, ne l'accompagnait pas. C'était cette fois le tour de Mme Pétri. Après un boujour amical, Hedwige alla s'installer, comme de coutume, sur sa chaise, tandis que Mme Pétri se précipitait immédiatement vers le portrait et ne pouvait tarir ses exclamations admiratives. Pendant ce temps, les yeux d'Hedwige étaient attachés sur Erwin, et on pouvait y lire l'admiration à laquelle elle s'abandonnait.

« N'est-ce pas, tante, c'est très flatté? dit-elle un peu à mi-voix à la bonne dame enthousiasmée.

— Oh! ressemblant, d'une façon frappante! s'écria celle-ci avec une grande franchise. Et en plus il y a le charme indéfinissable de tout l'ensemble : le trait idéal autour des yeux, et la draperie, et la couleur, oui, avant tout la couleur! Divin! monsieur Durer; je vous le dis, c'est divin! »

Erwin recevait ses louanges debout derrière le chevalet; elles le charmaient parce que Hedwige les entendait aussi.

« Lorsqu'on est assez heureux pour trouver un pareil modèle! » dit-il d'une voix un peu tremblante.

Hedwige baissa les yeux et respira profondément. Elle avait croisé les mains sur ses genoux et écoutait le crépitement de la pluie, qu'une bourrasque de vent chassait contre les vitres. Il lui semblait entendre dans ce bruit régulier une voix qui répétait d'un ton monotone : « Jamais! Jamais! »

Mme Pétri fut installée dans le même coin de canapé que Mme Roger et Erwin se mit à peindre, ou du moins il fit semblant, car il lui était impossible de travailler sérieusement.

Digitized by Google

Demain, elle serait là, assise ainsi en face de lui pour la dernière fois! Et pas une seule occasion de la voir seule! En vain il cherchait le moyen d'en faire naître une. Plusieurs fois déjà il avait été sur le point de tout conter à Ruhland pour lui demander son aide. Mais au moment décisif il n'avait pu s'y décider.

Au bout d'une demi-heure à peu près, Ruhland mit sa tête à la porte qui donnait sur le palier et cria « bonjour! » Il se défendait avec des gestes comiques de suivre Mme Pétri qui voulait le faire entrer :

« Je ne suis pas présentable; car, par exception, je suis aujourd'hui plus menuisier que peintre. On emballe ma *Vente aux enchères* sous ma direction personnelle. Le tapage qui va commencer va vous en donner une preuve immédiate. Ainsi en attendant, addio! »

En disant ces mots il retira la tête et le bruit des marteaux commença. Pourtant tout en donnant ses ordres aux ouvriers, le peintre pensait à autre chose. La pâleur d'Hedwige n'avait pas échappé à ses yeux clairvoyants. « Hum! pensa-t-il, il y aurait peut-être quelque remède à apporter à cela. »

Les coups de marteaux sur le palier et le bruit de la pluie contre les vitres rendaient le silence de l'atelier moins frappant aux trois personnes présentes. Mme Pétri toujours active avait pris une broderie dans son panier à ouvrage et tirait l'aiguille avec ardeur. Erwin donnait presque machinalement des coups de pinceaux sur une tache éclairée de la robe et Hedwige, sans bouger, tenait sur ses genoux un journal illustré qu'elle avait déjà feuilleté cent fois.

Au bout d'un moment le jeune peintre se tourna vers Hedwige :

« Que penseriez-vous d'une fleur mise dans vos cheveux? Je crois que cela ferait bien?

— Certainement, répondit-elle vivement. J'aime les fleurs. Une rose blanche, n'est-ce pas? C'est ce que j'aime le mieux.

— Soit! une rose blanche! approuva-t-il. Ce sera, à dire vrai, un peu clair, mais cela ne fait rien.

Digitized by Google

— Assurément, voilà bien la science de la distribution des couleurs! » dit Mme Pétri de son sofa.

Erwin alla à la table, en tira le tiroir et après avoir fouillé assez longtemps il en sortit quelques fleurs artificielles. Il en choisit une qui n'avait qu'une lointaine ressemblance avec une rose blanche; puis il prit le miroir exilé du coin de l'armoire, le tendit à Hedwige et fixa la fleur dans ses cheveux.

Pendant un moment il fut si près d'elle qu'une mèche folâtre effleura son visage. Il pouvait lui glisser le mot décisif à l'oreille, effleurer sa joue d'un craintif baiser, — il ne l'osa pas. Comment résumer en quelques mots tout ce qu'il avait à lui dire! Il lui dit donc seulement avec un calme apparent :

« Cela vous plaît-il ainsi? »

Lorsqu'Erwin avait touché ses cheveux, Hedwige avait cru qu'une étoile brûlante tombait du ciel sur sa tête. Une sensation douloureuse, agréable pourtant, la fit tressaillir, elle dut fermer les yeux. Elle ne les rouvrit qu'une seconde plus tard, comme une personne qui sort d'un profond sommeil. Son premier regard tomba sur sa propre image qui se réflétait dans le miroir, sur un visage pâle où la rose blanche inerte se penchait comme endeuillée. Un frisson la glaça, elle se voyait dans son cercueil... Une voix criait en elle : « Non, je veux vivre, je veux être heureuse », et elle dit tout bas à Erwin :

« Retirez la rose, elle m'écrase. »

Il obéit sans rien dire, se murmurant à lui-même : « Parle donc, ou tu es un lâche. »

La porte sur le palier se rouvrit. Cette fois-ci Ruhland apparut en entier, brandissant son marteau comme un trophée dans sa main droite. Il regarda les jeunes gens avec un sourire bizarre et malin et s'avança vers sa belle-sœur :

« La grande œuvre est terminée, dit-il d'un ton gai. Je puis être à vous la conscience tranquille. Ne veux-tu pas venir voir le monstre avant qu'on ne l'emporte? Et il ajouta plus bas : J'ai aussi bien des choses à te dire. »

Mme Pétri regarda son beau-frère d'un air indécis et em-

Digitized by Google

brassa Erwin et Hedwige d'un regard pour indiquer, par cette mimique, les obligations de son emploi. Mais Erwin était déjà devant son chevalet, semblant peindre avec activité, et Hedwige examinait ses gravures sans bouger. Après quelques hésitations elle prit donc le bras que Ruhland lui offrait galamment, dit à ses jeunes gens qu'elle allait revenir de suite et, envoyant de côté un regard éloquent au jeune peintre, elle quitta l'atelier avec son beau-frère. Celui-ci marchait à côté d'elle en sifflant joyeusement et elle lui demanda ce qui le réjouissait si fort. Il répondit : « Tout marche à souhait ! »

Les deux jeunes gens étaient seuls.

« Enfin ! » pensa Erwin lorsque ses yeux anxieux virent disparaître le bas de la robe de M^me^ Pétri derrière la porte qui se ferma bruyamment. « Enfin ! »

Il s'était répété cent fois les mots qui devaient avouer son amour à Hedwige. Le ton même qu'il devait y mettre lui tintait aux oreilles. Il avait murmuré ces paroles à la promenade, au travail, même dans le demi sommeil de ses nuits agitées. Maintenant il n'en savait plus la première syllabe.

Il vit les yeux d'Hedwige baignés de larmes. Elle éprouvait une douleur indéfinissable sans en savoir la cause. En un clin d'œil il fut près d'elle.

« Vous pleurez, mademoiselle Hedwige ! s'écria-t-il d'une voix tremblante. Vous souffrez ?

— Oh ! non, balbutiait-elle en sanglotant.

— Ne savez-vous pas, continua-t-il en s'oubliant, que je ne peux supporter vos larmes ?

— Moi, oui, moi aussi, je suis profondément triste, il faut en finir ! »

Il écarta avec une douce violence ses mains des yeux qu'elles couvraient. Il les prit toutes les deux et les pressa contre sa poitrine. Elle chercha en vain à cacher son visage plein de larmes contre le dossier de la chaise.

« M'aimes-tu un peu ? murmura-t-il.

Digitized by Google

— Oui » souffla-t-elle à peine distinctement, sans faire un mouvement, et ses larmes coulèrent de plus belle.

Il se pencha vers elle et mit un long baiser brûlant sur son front. Elle tourna la tête, ses joues s'empourprèrent et ses yeux humides s'éclairèrent d'une aurore de bonheur. Elle souleva lentement ses bras qui étaient retombés inertes et entoura le cou d'Erwin. « Oui », murmura-t-elle comme dans un rêve encore plus bas que la première fois et leurs lèvres se rencontrèrent.

Ils restèrent enlacés, inconscients de l'heure qui passait. Il se fit un silence mystérieux; la pluie avait cessé et les gouttes glissaient le long des vitres. Le soleil brillait joyeusement derrière de petits nuages.

« Erwin! » murmurait les lèvres d'Hedwige comme une musique céleste, et toujours : « Erwin! » Elle ne se lassait pas de répéter le nom de son bien-aimé, comme si ce son lui eût donné la certitude de son bonheur.

(*A suivre.*)

LUDWIG FULDA.

(Traduction de Mme LECOMTE-GAUTIER.)

Digitized by Google

DEUX GRANDS MINIATURISTES AUTRICHIENS

Füger et Daffinger.

L'exposition des miniatures à la Bibliothèque nationale révélait au grand public tout un art infiniment délicat et souple. Mais l'organisateur, le regretté Henri Bouchot, qui avait entre autres qualités le culte passionné de son pays, laissait de côté systématiquement les artistes étrangers. On abuse souvent de l'idée de race et de pays, et on précise sans discrétion les frontières de l'art. On oublie que les nationalités sont des formations modernes, et que l'esprit de clocher a tenu lieu de patriotisme jusqu'à la fin du XVIII^e^ siècle. A étudier la vie des anciens artistes, on est surtout frappé par leur internationalisme. Tous voyagent, depuis Léonard de Vinci, qui vient mourir en France, jusqu'à M^me^ Vigée Le Brun, qui a vu toutes les cours européennes. Et je pense à cette boutade qu'un irréprochable artiste de ce temps me formulait ainsi : « L'art, c'est la commande! » Je ne veux pas sacrifier à cette mode qui suggère aux Français d'aujourd'hui l'éloge des œuvres que l'étranger nous a prises et dont il nous renvoie les adaptations, mais je dois dire que l'exposition de la Bibliothèque nationale accréditait cette idée fausse que l'art de la miniature était un art « bien français », exclusivement français, concluait le visiteur non averti. Or, une exposition organisée à Vienne, en 1905, et une autre, à Berlin, en 1906, autorisaient les Allemands eux aussi à dire de la miniature qu'elle était un art « bien allemand », exclusivement allemand. M. Edouard

Digitized by Google

Leisching vient de publier un livre qui est, en même temps qu'un véritable chef-d'œuvre de l'édition étrangère (1), une mise au point des enseignements reçus à Vienne et à Berlin. L'auteur y révèle une quantité d'artistes qui ont eu la même notoriété que ceux de notre pays. J'insisterai sur les deux plus grands, Füger et Daffinger, en qui se résume plus particulièrement l'histoire de la miniature en Autriche, de 1750 à 1850.

***

Füger naquit le 8 décembre 1751. Son père était pasteur d'Heilbronn. Ce n'est pas une ville banale que Heilbronn, et j'imagine que l'enfant dut vite s'éveiller à l'art, près de cette vénérable cathédrale de Saint-Kilian, dominée par les trois énormes tours d'où s'envolaient, aux jours de fête, le bourdon d'une vieille cloche du XV^e^ siècle. De bonne heure il montra des aptitudes très marquées pour la peinture; à l'âge de onze ans, il fit le portrait d'un de ses camarades, et cette première œuvre lui fut payée deux ducats, soit une vingtaine de francs. Ce petit succès le rendit très ambitieux. Il voulut devenir « peintre d'histoire »! La distinction de ce titre nous amuse fort aujourd'hui, et nous sourions de ces subtilités. Jamais le peintre de la « Raie » ne fut peintre d'histoire, l'académie ne l'agréa qu'en qualité de peintre de « natures mortes ». Le père de Füger n'inclinait guère à pareille vocation; le protestantisme proscrit rigoureusement le culte de la forme, et exile la beauté des temples. Mais le pasteur de Heilbronn eut au moins le rare mérite de se rendre à l'évidence, — peu de parents sont capables d'avouer leur erreur —, et il se rallia vite à ce goût de son fils, qui n'était pas un vain caprice, mais une vocation définitive. Grâce à une recommandation, le jeune artiste put entrer à l'école de dessin de Louisbourg, dirigée par Nicolas Guibal, premier peintre du roi Charles de Würtemberg. La ville née d'un caprice de femme contenait, dans le château royal, une galerie de tableaux et une collection de portraits de princes et de princesses würtembergeois. Quelques années auparavant s'y était fondée la manufacture de ces délicieuses porcelaines

(1) Artaria, éditeur, Berlin.

Digitized by Google

« rococo », décorées d'oiseaux, de papillons et de fleurs. Füger se montra un élève aussi docile et assidu que Guibal était bon professeur; il fit donc de grands progrès, et garda toujours d'une telle direction un souvenir attendri.

Mais il avait compté sans le pasteur de Heilbronn qui fut pris de remords et décida son fils à abandonner la peinture pour la théologie. Le jeune Füger se résigna à gagner Hall, où son frère Gottlieb Christian se préparait précisément à la carrière religieuse. De cette époque date une miniature sur ivoire des deux frères : Gottlieb Christian, habillé de drap gris bleu et coiffé d'une calotte bleue, est assis devant une épinette; de la main gauche il indique un cahier de musique intitulé « Souvenirs »! et de l'autre main il effleure les touches du clavier; Henri-Frédéric, — ce sont les prénoms du peintre — debout derrière son frère, porte un vêtement gris, bordé de jaune, et une cravate rouge. Les deux personnages se détachent sur un fond de rideaux bleus. L'œuvre, qui est de 1768, est précieuse à retenir (1).

Nous y voyons Christian plus occupé de musique sentimentale que de science religieuse. Le pasteur de Heilbronn n'avait vraiment pas de chance! Sa postérité désertait en masse la bonne cause.

Gottlieb Christian et Henri-Frédéric devaient bientôt suivre les Muses pour ne plus les quitter.

A l'université de Hall, le peintre dévoyé suivit d'abord les cours de Klotz. C'était une curieuse figure que ce Klotz, bien près de nous à la vérité. Il appartenait à cette catégorie d'esprits fugitifs qui tournent en arabesques fantaisistes autour de la vérité, sans jamais l'atteindre. Klotz avait imaginé des cours d'esthétique. Cette manière brillante lassa bien vite les artistes. Lessing, qui avait entendu ce verbiage disait que c'était une « vraie honte », et un autre auditeur se moquait de cet *homo vanissimus et vix mediocriter eruditus*, qui bavardait périodiquement sur « la sensibilité et le goût du beau ». Füger fut bientôt fatigué d'un tel enseignement. A la vérité, il

(1) Exposition de Berlin 1906, catalogue, n° 3361, appartient au professeur Kauffmann, à Tubingen.

Digitized by Google

envisageait surtout la possibilité de se faire des relations et d'obtenir des commandes, par l'intermédiaire de Klotz, homme très sociable qui lui avait déjà fait entrevoir une situation académique à Vienne.

Füger devint l'élève de Segner, qui professait sans plaisanter sur l'optique et la perspective. Le contact de ce vrai savant, sa probité scientifique eurent une influence décisive sur la destinée de son élève et lui donnèrent conscience de son véritable talent. Il existe un témoignage de cette sympathie dans le portrait que Füger exécuta de son maître, et qu'il exposa en 1769, à Dresde. De là il se rendit à Leipzig où il connut Sir Charles Murray Keith. Il put voir chez lui une collection de miniatures anglaises, et en reconnaissance, il exécuta de ce personnage une miniature qui fut exposée en 1769.

Il fut présenté aussi, probablement sur la recommandation de Segner, à Oeser, directeur de l'Académie des beaux-arts et peintre du roi. Le nom de Oeser occupe une place importante dans l'histoire de l'art ; il se rattache au mouvement néoclassique qui correspond à la seconde moitié du XVIII[e] siècle et et dont on attribue toujours l'honneur à Winckelmann, Vien et David. Oeser avait étudié à Vienne, puis à Dresde, où il travailla sous la direction de Raphaël Meungs et où il se lia avec Winckelmann, qui après une jeunesse misérable était devenu bibliothécaire du comte Bunau. Oeser influença-t-il Winkelmann, ou Winkelmann détermina-t-il Oeser à suivre les modèles de l'antiquité ? Il est probable que l'influence fut réciproque : Oeser, qui avait reçu les leçons de Raphaël Meungs, avait de qui tenir, et Winkelmann trouvait dans les livres qu'il gardait de quoi justifier son admiration. Les deux hommes devinrent amis, parce qu'ils avaient les mêmes idées, et comme il arrive souvent, ils fortifièrent à les exprimer leurs théories communes. Oeser eut un grand ascendant sur Gœthe. Il en fut de même pour Füger qui ambitionna plus que jamais de devenir un « peintre d'histoire ».

Il travailla donc à de grandes compositions. De retour dans son pays d'Heilbronn, où il séjourna de nouveau de 1772 à 1774, Füger eut l'occasion de satisfaire son ambition, en exé-

Digitized by Google

cutant pour la cathédrale de Saint-Kilian, sous la direction de Guibal, son premier maître, un *David jouant de la harpe*. A cette époque se rapportent également un certain nombre de copies de la galerie de Dresde. Du même moment date aussi un portrait de famille où il a représenté ses parents, son frère aîné et lui-même une palette en main, peignant un tableau scientifique, comme pour se faire pardonner son irrésistible vocation.

Mais c'était là ce qu'on était convenu d'appeler de la « grande peinture ». En réalité son talent le prédisposait bien plutôt à la miniature, et il exécuta un nouveau portrait de ses parents, en miniature sur parchemin cette fois. Dès lors il est en possession de tous ses moyens, mais il se rend compte qu'à rester dans sa ville, il n'augmentera pas ses chances de réussite. Il s'éloignera donc de la maison paternelle, encouragé par Guibal, qui lui conseille le voyage traditionnel d'Italie. Il quitte sa mère, qu'il ne doit jamais revoir, et s'achemine vers Rome.

Il mit deux ans à faire le voyage. De 1774 à 1776, en effet, il séjourna à Vienne où il devait trouver les moyens de se rendre à la ville éternelle. Guibal, en se séparant de son élève, lui avait donné des lettres de recommandation auprès de vieux amis de Vienne, M. et M^me^ Bayer. Bayer était architecte et sculpteur et en cette qualité attaché à la conservation du palais de Schœnbrunn dont il avait orné les jardins de sculptures décoratives par lui-même exécutées. Füger ne pouvait être mieux secondé : les Bayer occupant une situation officielle avaient leurs entrées à la cour. Le jeune artiste renoua tout d'abord une ancienne et précieuse relation, celle de Sir Robert Keith, qu'il avait connu à Leipzig et dont il devint l'hôte. Chez lui il eut l'occasion de voir Johann Melchior von Birkenstock, chancelier de la ville, qui, à son tour, le présenta comme candidat aux prix académiques, à Kaunitz. Füger devait d'ailleurs rester son ami. Il profita donc d'un ensemble de circonstances exceptionnelles qui firent de lui l'artiste « bien en cour ». Une copie qu'il fit de la Madeleine du Corrège lui ouvrit définitivement les portes du palais impérial. Il plut à Marie-Thérèse et dès

Digitized by Google

lors, sa fortune fut assurée. C'est ainsi qu'il peignit un tableau allégorique en l'honneur du passage à Vienne de Marie-Christine, fille de Marie-Thérèse, et de son mari le duc Albert de Saxe-Teschen qui revenaient tous deux d'Italie.

De la même année date également (1776) le portrait-miniature sur ivoire de ces deux personnages dont il décore le couvercle d'une boîte en or. On y voit la princesse aux cheveux blonds poudrés, car cette mode devait rester en faveur, jusqu'à ce que la délicieuse duchesse de Grammont-Caderousse en eût fait justice ; elle est couronnée d'un diadème, vêtue d'une robe qui laisse nues les épaules, et tient un feuillet en la main droite. Lui porte les cheveux en catogan, poudrés aussi ; sur son uniforme clair se détache un jabot blanc.

La même année, Füger exécuta une miniature sur parchemin représentant la famille impériale. On y voyait Marie-Thérèse, Joseph II, l'archiduc Maximilien, le duc Albert de Saxe-Teschen et les trois princesses, Marie-Antoinette, Marie-Christine et Marie-Elisabeth. C'est du moins ce qu'assure un ancien catalogue ; car l'œuvre elle-même, qui constituerait un document extrêmement précieux pour l'histoire du temps, est perdue. Heureusement le Musée autrichien possède une autre miniature sur ivoire de Joseph II par Füger. Elle est absolument délicieuse de ton et a toujours passé pour une des meilleures œuvres de l'artiste, qui a revêtu l'empereur d'un habit bleu, d'un col rouge, d'une cravate noire, d'un large ruban grand cordon rouge-blanc-rouge et a semé sur ses cheveux la poudre traditionnelle.

Alors même que Füger visait surtout à passer pour un peintre d'histoire, le public, soit persistance malicieuse, soit jugement instinctif, faisait plus volontiers un succès au petit portrait de l'empereur. Si l'on pense à la situation privilégiée de Füger à la cour, il est véritablement étonnant que nous n'ayons pas un plus grand nombre de miniatures se rattachant à son séjour à Vienne. Mensel cite les portraits des princesses Marie-Christine, du baron de Breteuil, de voyageurs de marque, et de personnages distingués. Il est probable donc que beaucoup de surprises sont encore réservées de ce côté aux amateurs.

Digitized by Google

Füger ne perdait pas de vue les conseils de Guibal et préparait son voyage en Italie. La miniature qu'il avait exécutée d'après la famille de Marie-Thérèse, fut pour l'impératrice une occasion de prouver à l'artiste tout l'intérêt qu'elle lui portait. Elle lui accorda une bourse de 600 gulden par an pour son séjour à Rome. Il ne partit pas seul. L'architecte Nighelli et le sculpteur Zauner, élèves boursiers de l'Académie, l'accompagnèrent. Tous trois quittèrent Vienne en septembre 1776.

Deux années s'écoulèrent, après quoi Füger se fit l'interprète de tous en demandant à Kaunitz une prolongation de séjour. Kaunitz intercéda auprès du cardinal comte Herzau et la requête des jeunes gens fut accueillie. Quatre ans après son arrivée en Italie, Füger se trouve à Naples. La chance l'y poursuit. A Rome, il avait connu le comte Anton Lamberg, ambassadeur de l'empereur à la cour napolitaine, amateur fort distingué qui possédait une collection de vases grecs. Sans qu'il soit possible de rien affirmer, nous avons probablement un témoignage de cette amitié dans une miniature ovale en ivoire qui date de 1778 et représente un cavalier en habit marron Teniers, au col rabattu de linon blanc, aux cheveux poudrés et rattachés en catogan par un nœud de taffetas noir. Grâce à l'entremise de ce personnage, l'artiste fut présenté à la reine Caroline de Naples, une fille de Marie-Thérèse et de François Ier de Lotharingie, épouse de Ferdinand Ier, Antoine de Bourbon, infant d'Espagne, roi des Deux-Siciles, qui était alors en beauté si l'on considère la miniature ovale sur ivoire exécutée dès 1778. Son teint de blonde, ses yeux gris bleu, ses cheveux poudrés se détachent à miracle sur la robe d'un rouge violet, et, sur les épaules nues passe une écharpe noire; la main joue avec l'éventail; dans le lointain, on aperçoit un parc, un palais, des statues. Peut-être est-ce là le site de Caserta-Nuovo avec les élégances déployées par Vanvitelli? En tout cas, c'est bien la reine et ses coquetteries; mais il nous manque le pendant, l'Irlandais Acton dont elle fit son amant, puis son ministre. Comme elle avait réuni à Caserte une bibliothèque allemande, elle voulut que la décoration en fut confiée à un artiste allemand, et tout naturellement elle en chargea Füger.

Digitized by Google

Dans une lettre du 8 décembre 1781, l'artiste nous a laissé des détails sur cette époque de sa vie. Il y est question des petites intrigues qui s'agitaient autour de sa personne. C'est ainsi qu'un certain baron Sperges, protecteur influent de ses deux compagnons de voyage, écrivit au comte Lamberg, pour lui demander si oui ou non Füger allait rentrer à Vienne. Lamberg, qui se montra toujours un ami dévoué, répondit prudemment que son protégé attendait les ordres de la cour impériale. Kaunitz, d'autre part, profitait de ces temporisations pour lui réserver en Autriche une situation de tout repos. Il dut agir avec d'autant plus d'habileté, que « les absents ont toujour tort », et que les concurrents s'agitaient. Le plus redoutable, Joseph Hickel, ne se gênait pas pour affirmer la nécessité absolue de remplacer l'ancien directeur Sambach, malade et trop vieux. L'empereur Joseph, sollicité, s'en ouvrit à Kaunitz, qui confia au baron Sperges le soin de rédiger un rapport favorable à Füger, hostile à Hickel. Sperges bien loin qu'il s'émût, se rallia au second candidat avec le même empressement qu'il avait manifesté en faveur du premier.

Suivant le goût du temps, tous voulaient à l'Académie un directeur qui ne fut pas seulement un artiste mais un homme connaissant la mythologie antique, l'histoire et sachant écrire, non moins que dessiner et peindre : Füger était cet homme ; le 31 décembre 1782, l'empereur ratifia l'avis favorable à sa nomination. Le piquant de l'affaire, c'est que Füger ne sut pas tout d'abord quel était son véritable bienfaiteur. Sperges, qui avait été son adversaire dans les débuts de cette intrigue, voulut se donner la paternité de la décision sanctionnée par l'empereur, et il écrivit lui-même à l'artiste pour le féliciter, mais aussi pour le prévenir des difficultés de l'entreprise, de la délicatesse d'une tâche non rétribuée, puisque l'ancien directeur, en résignant ses fonctions, n'en abandonnait pas les bénéfices. Füger ne se hâta point, les commandes affluaient. Enfin il se décida à une réponse qui est une merveille de subtilité. Il y fait l'éloge des autres peintres, s'excuse de sa jeunesse, se prétend incapable d'assumer une telle responsabilité, en un mot décline une situation enviée, mais gratuite.

Digitized by Google

On tenait tant à lui, qu'on lui offrit un traitement. Cette fois il accepta, et malgré les offres de la reine Caroline, malgré celle de Catherine II, impératrice de Russie, il revint à Vienne nanti d'une pension provisoire de 600 gulden, en attendant la mort de Sambach, le titulaire véritable. Sur ces entrefaites, Sperges, voulant créer une « école de peinture », pria Kaunitz de s'occuper du choix du directeur ; il promettait une gratification sérieuse et ajoutait que ses préférences allaient à Füger ou à Maurer. « Le premier, disait-il, a du génie et le sens de l'art, mais en plus les idées et les connaissances. » Füger dirigea donc dans cette école la classe de miniature, et, dans une lettre, Sperges vante son enseignement, et le prie d'agréer 300 gulden en dédommagement des miniatures qu'il ne pourrait exécuter. L'engouement était général : partout on recherchait, partout on fêtait Füger.

C'est à lui que songe Sorgenthal, directeur de la manufacture de porcelaines, quand il désire fonder une école de peinture préparant des artistes pour sa fabrique, qui était devenue peu à peu un atelier de miniatures. Füger envoie donc un projet, et Kaunitz l'interprète dans une lettre du 31 décembre 1786, où il remarque qu'on pourrait initier de jeunes artistes à l'enseignement de leur art, sous la haute direction de son protégé. De même on étudierait les statues antiques, et on ouvrirait le soir, aux peintres et aux sculpteurs, des salles de travail et d'expositions, une « académie du soir » où maîtres et élèves trouveraient toujours bon accueil dans les longues veillées d'hiver.

Ainsi fut formée toute une génération d'artistes : Weixlbaum, les frères Herr, et surtout Daffinger. Füger se chargea lui-même des cours relatifs à l'antiquité. En plus, il avait toutes les initiatives. Les écoliers, prétendait-il, travaillent dans une indigence absolue en vue des bourses, des prix qui sont accordés au hasard d'un concours; certains d'entre eux, pour vivre, s'abaissent à des besognes indignes de leur art ; il y en a même qui se font peintres en bâtiments, à leurs moments de loisir, pour gagner quelque monnaie. En conséquence, il conviendrait d'adjoindre aux écoles de petites pensions et d'éviter aux

Digitized by Google

élèves tout souci matériel; le niveau des études se hausserait d'autant! De même, il préconisait la substitution des originaux aux moulages, qui sont froids, pénibles, rébarbatifs.

Cependant, en ce concert d'éloges, une petite note aigre-douce s'élève. Elle est donnée par Sperges, dans son « Rapport à l'Académie sur les maîtres quotidiens ». « Füger, écrit-il en substance, qui pour les petits portraits n'a pas son pareil, et dont la valeur à ce point de vue est reconnue, se pique plutôt d'être un peintre d'histoire. Tant que ses sujets sont tendres et délicats, qu'il les traite en miniature, il triomphe. Mais dans les compositions pathétiques, il manque de caractère, son pinceau reste faible, et son coloris n'est plus personnel. Mais vous jugez vous-mêmes sans que j'aie à vous dicter vos appréciations. Il fait avec talent les petits portraits des femmes complaisantes; c'est son goût personnel, et il en tire quelque vanité. Il est fier avec les écoliers, et ceci sera toujours un obstacle à la confiance réciproque qui doit exister entre un maître et ses élèves. A part ces légères restrictions, Füger est le meilleur des professeurs. »

Mais ce n'est là qu'une note. Füger comptait à Vienne de solides amitiés. Mme Vigée-Lebrun, qui séjourna deux années dans la capitale autrichienne, de 1793 à 1795, l'atteste dans ses souvenirs personnels. Elle cite le comte Fries, qu'il a représenté avec une plume grise au grand feutre mousquetaire, Czernini, Lamberg, Zinizendorf. Partout on faisait appel à sa science, à son esprit large; les dames lui demandaient des leçons, la comtesse Pergen fut son élève; et comme telle, il en a laissé un délicieux portrait; il fréquentait chez les trois sœurs Thun, dont il exécuta la miniature. Et l'une d'entre elles qui envoyait la sienne à son fiancé, le comte Camillo Razumowsky, l'ami de Beethoven, alors en résidence à Stokholm, recevait en échange cette épître au tour galant : « C'est un charmant tableau, je ne puis en détacher mes yeux. Le petit passeport que vous lui (1) avez donné, je l'ai mis derrière le portrait au fond de l'étui. Il y restera toujours et vous l'y

(1) A Stadion qui s'était chargé du message.

Digitized by Google

verrez un jour. Je rouvre le portrait, je crois qu'il me parlera. Füger sait-il que c'est pour moi ? En ce cas, faites-lui mon compliment. J'ouvre de nouveau la boîte. Oh ! comme il vous ressemble, ma chère Elisabeth. Le cœur m'a battu en y jetant les yeux... D'où vient donc que ce matin?... d'où vient?... De ce que vous êtes cent mille fois mieux, et que rien au monde ne peut vous ressembler. Les yeux, le nez, la bouche, quoique faisant une petite moue un peu boudeuse, oui, cela ressemble, c'est charmant, charmant, c'est dans la bouche et le bas du visage qu'est la ressemblance. » De cette époque datent plusieurs miniatures sur ivoire : l'une, qui appartient au docteur Singer, représente une dame aux yeux bleus, aux cheveux blonds poudrés, à la robe blanche décolletée rehaussée d'un fichu en mousseline bleu ciel; sur l'autre côté de la bonbonnière, on voit une décoration en filigrane d'argent et d'or et la devise « Vive l'amitié ». Une autre, qui figure dans la collection de Rotschild, représente le médecin oculiste Joseph Barth, dont le grand chapeau noir, le manteau marron, la cravate blanche se détachent sur un fond gris foncé. Sur une troisième, enfin, on voit le comte Fries, les yeux d'un bleu d'acier, les cheveux châtains, le mousquetaire gris barré d'une grande plume blanche, l'habit bleu, sur lequel est jeté un grand manteau rouge.

Depuis quelques années, Füger avait quitté sa ville natale où sa mère était morte, ou son père vivait encore. Il différait sans cesse ce voyage, afin, disait-il, que la république des arts ne souffrît aucun dommage (*ne quid respublica artium damni patriatur*). Enfin il voulut revoir son père, et de ce court séjour à Heilbronn il a laissé un souvenir dans un petit portrait du vieux pasteur, aux cheveux blancs coiffés en catogan, à l'habit rouge garni de fourrure, orné d'une cravate blanche. Il s'arrêta six mois à Mayence, à la cour du baron de Erthal, prince électeur, il y fut même tellement adulé que la cour de Vienne en fut jalouse, et qu'il dut bientôt songer au retour.

Il reprit la direction de son école. En 1795 mourait enfin Sambach, auquel il succédait d'une manière définitive en qualité

Digitized by Google

de directeur de l'Académie. Son influence ne cessa de grandir, chacun voulut avoir son portrait par Füger.

Parmi les portraits exécutés à cette date, citons celui de l'empereur Léopold; de Marie-Ludovica, infante d'Espagne, son épouse, aux cheveux d'un blond ardent, aux yeux bleus, couronnée d'un diadème, vêtue d'une robe décolletée par-dessus laquelle est jeté un col fraisé de dentelles et un manteau avec une capuche en hermine; la princesse Clémentine, leur fille, délicatement enveloppée d'une écharpe bleue qui se détache sur une robe blanche; enfin, à deux reprises, la fille de Louis XVI et de Marie-Antoinette, venue à Vienne en 1796, celle-là même qui devait épouser plus tard son cousin le comte d'Artois, et devait finir ses jours dans l'exil, ayant dû fuir deux révolutions. Füger l'avait vue comme elle visitait un pensionnat accompagnée de sa gouvernante la marquise Chanclos, grande-maîtresse à la cour impériale. Et il avait gardé de la jeune fille un souvenir mélancolique, qui persiste dans l'une des miniatures où il l'a vêtue d'une soie noire, fort seyante à la grâce blonde de M^me^ Royale de France; seul un petit fichu de linon blanc, à la Marie-Antoinette, comme on dirait aujourd'hui, affirme le sourire des yeux bleus et la coquetterie des cheveux poudrés.

Plus tard, il lui a donné l'apparence d'une femme plus désireuse encore de plaire, il a mis la séduction du regard clair dans l'envolée du voile blanc, et passé dans les cheveux blonds un ruban bleu nouant des roses.

Depuis 1780, la vie de Füger s'était modifiée. Il avait épousé une actrice du Burgtheater, fille d'un acteur qui plaisait infiniment à Joseph et qui s'entendait à merveille au recrutement du théâtre, à la conduite des ballets, et au surplus écrivait parfois. La fillette avait paru en public pour la première fois à l'âge de six ans. Dès 16 ans, elle faisait les délices des Viennois qui adoraient cette « blondine » spirituelle et endiablée. A l'ordinaire pourtant, elle était triste, faible de santé, pleurant même. En 1799, elle quitte le théâtre pour élever son fils et ses deux filles. De la mère, de ses enfants, Füger a su dire toute la séduction, les yeux noisettes, les cheveux d'un blond véni-

Digitized by Google

tien, qu'embellit encore un peigne incrusté d'émeraudes, et qui s'harmonise précieusement avec une robe blanche attachée de vert. Quant au fils, c'est aussi un blondinet de quatre ans, avivé en ses traits imprécis par le rouge d'un ruban.

Ce devaient être ses dernières miniatures. Il désespéra de terminer l'illustration de *la Messiade*, que Klopstock lui avait confiée, et dont il avait exécuté les dessins. Son ambition était d'en tirer une série de toiles peintes à l'huile. Mais il tomba malade. A chaque rechute, il disait avec tristesse : « Cela ne sera pas ! » Il avait l'appréhension de sa mort et dans ses insomnies il réclamait sa palette pour terminer son travail. Jusqu'à ses derniers moments, *la Messiade* fut toute sa pensée. La vie le bousculait un peu. Son influence diminuait avec les progrès du romantisme. Dès 1806 sa santé chancelante l'avait contraint d'abandonner ses leçons et il dirigeait maintenant la galerie de peinture du Belvédère. La première invasion française, la mort de sa femme, tout cela l'avait ébranlé. En l'année 1818, il s'éteignit en son atelier du Belvédère, au milieu des siens, de ses chers tableaux, les pieds reposant sur la dernière planche de *la Messiade* : « Le Christ mourant ».

L'empereur François en ressentit une grande peine, il vint saluer le mort et dit aux enfants : « Je ne sais comment remplacer votre père. » Les absents ont toujours tort, pensait autrefois Kaunitz. La parole se vérifia cette fois contre Füger. La disparition de ce grand artiste qui avait connu la gloire, qui avait traduit en traits vivants la physionomie des plus grands personnages de son temps, qui avait ajouté au mérite de son talent celui de la bonté, passa presque inaperçu.

Son nom parut sur la liste des morts, mais personne ne dit mot de tout ce que signifiait ce nom. A peine si un chroniqueur habitué de la bibliothèque impériale, aimant l'œuvre et les idées de l'artiste, consacra quelques lignes à cette vie d'exceptionnelle beauté.

***

L'œuvre de Füger correspondait au goût classique de la fin du XVIII^e^ et du commencement du XIX^e^ siècle. Celle de Michel

Digitized by Google

Daffinger, son élève, est toute influencée par le romantisme. Le talent du maître pouvait s'imposer partout; celui de Daffinger venait à son heure, et Vienne qui avait fait un succès à Schubert était bien la ville où il pouvait réussir. Il naquit à Lichtenthal le 25 janvier 1790. Son père était peintre à la manufacture de porcelaines; à partir de 1795, il eut un beau-père, également employé à la fabrique comme peintre des dorures, des légendes, des accessoires. Dès l'âge de 11 ans Michel devint apprenti sous les ordres de Weixlbaum, ancien élève de Füger; l'année suivante, en 1802, il entra à l'Académie sous la direction de Maurer, obtint en 1804 le premier prix de dessin. D'année en année sa situation s'améliora. En 1811, il gagnait 100 florins par mois à exécuter de petites peintures de guerre, des scènes de mythologie : sur une cruche, un amour emprisonné; sur une boîte à tabac, une copie du Corrège; sur une assiette, Jupiter et Junon; Léda sur un plat; Narcisse sur une amphore; sur une tasse l'Amour et Psyché; sur des assiettes, les mois de l'année; sur une soucoupe, l'impératrice entourée d'amours au milieu de buissons de roses; sur une pipe, l'empereur.

Dès 1809, il exécutait surtout des portraits, soit des officiers français de passage lors de l'invasion, soit des personnalités de la société viennoise.

Toutes les dames voulurent avoir leur portrait par Daffinger, comme la génération précédente l'avait voulu de Füger. Encore qu'il n'allât pas au-devant des commandes, il était débordé et en avait toujours une douzaine sur le chantier. Il dut même se faire aider par Piter, qui copiait admirablement sa manière. Le prix de ses miniatures variait de 250 à 300 gulden. Celle de Léonore de Schwarzenberg lui fut payée 40 ducats, près de 500 francs de notre monnaie. Il est impossible d'en apprécier exactement le nombre, il en exécuta certainement plus de mille. L'exposition de Vienne en 1905 n'en réunit pas moins de cent dix-neuf absolument authentiques; sans parler d'un tableau à l'huile, d'un pastel et de quelques aquarelles. Ses années les plus fertiles furent 1814, 1819, 1821, 1826, 1839.

Digitized by Google

Peu à peu Daffinger changea de manière, et traduisit avec souplesse l'évolution du goût vers le romantisme. Il en subit l'influence et jusqu'à la préciosité. Il n'y a pas que de la grâce dans son œuvre, mais encore un reflet fidèle des hommes et des esthétiques de son temps.

Lawrence, l'élève de Reynolds, était venu à Vienne en 1819, il fut reçu en même temps que Daffinger par la famille de Metternich. Les deux artistes se lièrent d'amitié. Les Anglais n'ont pas manqué de remarquer ce que le Viennois avait pris à leur compatriote. Daffinger exécuta une miniature de la jeune princesse Clémentine Metternich d'après le portrait de Lawrence. Il a pris chez le peintre anglais, la douceur de son coloris, le goût du rouge et des couleurs chaudes, les meubles en acajou doré. De son côté, Lawrence l'égalait à Isabey. La comparaison est flatteuse mais inexacte. Daffinger arrange ses figures d'une toute autre manière. Enfin, le critique Williamson le compare au célèbre Cosway, l'auteur de la délicieuse miniature de Mme du Barry. Toutes ces références sont à son honneur.

Les personnages qu'il a portraicturés évoquent toute une époque, une aristocratie brillante. Voici la comtesse Potocka, non pas la nièce de Poniatowski qui nous a laissé de si curieux mémoires, mais une princesse de Ligne : elle a les yeux bleus, les cheveux blonds sont noués d'un ruban rouge; elle porte la coiffure à la mode sous le premier empire, un turban rayé noir et blanc, orné de plumes rouges; une ceinture rose égaie sa robe blanche et quatre rangs de perles entourent son cou. Voici sa nièce, une enfant aux yeux bleus, aux cheveux blonds, à la robe garnie d'un double plissé de linon; puis la princesse Schwarzenberg, dont la robe claire s'orne d'une écharpe orientale et se détache sur une tenture rouge; Charlotte de Rotschild, femme du directeur de la banque de Vienne, aux cheveux d'un brun foncé, habillée d'une robe empire à la ceinture paille, enveloppée d'une écharpe rose, et tenant une rose en sa main; la princesse Clémentine Metternich, fille du grand négociateur du congrès de Vienne et ses enfants; la comtesse Kaunitz, qu'elle soit en costume d'amazone

Digitized by Google

d'un rouge vif, à peine atténué d'une cravate noire, le visage encadré de « touffes » blondes, ou qu'elle soit revêtue de « tarlatane » blanche sur transparent rose; la Malibran dont les yeux bleus s'harmonisent étrangement aux cheveux noirs; le duc de Reichstadt, lui aussi, promis à une mort prématurée, et svelte, trop svelte, en son habit de velours noir, qu'illumine à peine le gris d'un gilet, le blond des cheveux barrés d'une raie, le bleu des yeux.

D'après son œuvre, on se figure en Daffinger un idéaliste ardent, généreux, qui croit à la beauté, à la bonté; un homme qui voit en « beau », optimiste gai, parfois avec une pointe de sensibilité, une larme dans le sourire. Plus qu'aucun Allemand, il exprime le sentiment du home, le goût de l'intimisme, de ce que ses compatriotes entendent d'un mot qui n'a pas d'équivalent en français, *Gemüthigkeit*. Son coloris tendre, chatoyant, la naïveté d'expression de ses modèles féminins, l'ingénuité des enfants, disent ce mot avec un charme infini.

En réalité, l'artiste manquait totalement d'éducation. Il disait du ténor Rosner, dont il avait portraituré la petite amie : « Si ce chanteur était aussi propre et élégant qu'au théâtre, en vocalisant, ce serait un bon époux pour elle; mais il est artiste dans l'art et c'est tout. » Cette formule s'appliquerait merveilleusement à Daffinger. Il était volage... et n'aima pas exclusivement sa femme Jeannette, très gracieuse d'ailleurs si l'on en juge par le portrait où il l'a représentée dans un parc vêtue d'une robe aux revers de velours noir, tenant une gerbe de fleurs à la main.

Un jour, il montrait devant elle, à différentes personnes, une miniature de femme, infiniment délicieuse et vivante..., une de ses anciennes passionnettes. Jeannette s'écria ingénûment : « Le monsieur était probablement un rude lapin ! » (Mordkerl). Daffinger fut si flatté qu'il baisa la main de sa femme et se mit à parler avec volubilité de Minna Schröder, car c'était elle. Avec ses œuvres, il payait ses bonnes fortunes.

A l'ordinaire, il se montrait tranchant, grossier, sans cordialité. On aimait l'artiste, mais on n'affectionnait pas l'homme. Il fut même compromis, pour sa brutalité, dans une affaire de

Digitized by Google

police, et seuls les bons offices de Grillparzer purent le tirer de ce mauvais pas. Ce Grillparzer, dont il a laissé un portrait, cela va sans dire, avait connu très intimement la femme de Daffinger, avant qu'elle fût mariée. Elle était sa « jolie voisine », et il lui adressait des vers que je traduis bien mal : « Tes traits sont invincibles, ô belle et puissante Vénus; tu transformes notre existence par le contact de ton sceptre. Le jour que je te vis à ta fenêtre, occupée à rouler tes cheveux en papillotes, je crus voir les Charites avec des roses blanches dans les cheveux. » Cette poésie mythologique date de 1826; l'année suivante, Daffinger épousait celle des Charites dont les papillotes passaient pour des roses blanches; et, comme il arrive souvent, Grillparzer fut son meilleur ami.

L'artiste avait des goûts plus avouables. Il collectionnait, et particulièrement des tableaux de Rembrandt et de l'école hollandaise. A la fin de sa vie, il eut comme la nausée des portraits, ne voulut plus en entendre parler, et vécut d'une existence douce et paisible. Il se prit d'une passion folle pour l'herborisation; il parcourait la campagne et rapportait de ses promenades les fleurs de son pays, de la plaine et de la montagne. Mais le démon de la peinture était plus fort que celui de la botanique. Daffinger interprétait les fleurs qu'il avait cueillies, et il forma une série de deux cents feuilles qui fut achetée par la Bibliothèque académique. Un événement douloureux le rendit indifférent à tout : le choléra de 1842 lui enleva sa fille unique! Il ne put lui survivre et mourut la même année.

***

Telle est, dans ses grandes lignes, la vie des deux grands miniaturistes. Elle est mêlée aux événements contemporains, et ils ont portraituré les grands personnages d'une cour entière. Évoquer leur existence, c'est éveiller les souvenirs de tout un siècle. Leur œuvre est celle de deux générations, l'une plus portée au goût classique pur et correct, l'autre entraînée par l'enthousiasme un peu artificiel des poètes vers le fougueux romantisme. Daffinger ajoute encore à la grâce de Füger, mais surtout sa manière révèle des influences étrangères. Il

Digitized by Google

modifie l'esthétique de la miniature : la violence de ses tons fleure parfois l'indiscrétion ; l'idéal blond de Füger devient un peu espagnol, les roses blanches se détachent sur les tentures rouges, et les plumes écarlates se dressent sur les turbans à la mode. Mais par-dessus tout, la liberté de ses arrangements est significative. Ses personnages se meuvent dans la campagne ; si l'on aperçoit encore dans le fond une colonnade, le regard suit plus volontiers les allées d'un parc qui enveloppent, sinueuses, les pelouses vertes et les massifs de fleurs. L'attitude elle-même s'enhardit ; l'être humain n'est plus emprisonné dans les limites d'un salon élégant, ou ne se détache plus sur un fond uniforme et banal. Un duc de Reichstadt joue avec sa cravache, une dame taquine un chien papillon, et ces gestes menus et familiers ont toute la souplesse d'une figure d'Isabey, enveloppée de voiles languissants.

LÉANDRE VAILLAT.

Digitized by Google

LA LEÇON DU CID

Pièce en un acte et en vers.

PERSONNAGES.

PIERRE CORNEILLE.	Le fils de CORNEILLE.
THOMAS CORNEILLE.	MARQUISE (THÉRÈSE DU PARC).
MARIE CORNEILLE.	UNE SERVANTE.

En 1658, à la fin de l'été, dans le jardin de la maison de Pierre Corneille, rue de la Pie, à Rouen. Au fond, à demi masqué par quelques arbres, l'arrière-bâtiment, dont la porte s'ouvre juste en face d'une allée sablée coupant le théâtre par le milieu et venant droit aux spectateurs. Le jardin s'étend à gauche, et il est clôturé à droite par un mur percé d'une petite porte. Au premier plan, à gauche, une tonnelle spacieuse, ouverte du côté des spectateurs et dont la verdure étend comme un rideau entre eux et une partie du fond. Table et chaises de bois dans la tonnelle. Dans le jardin, sentiers, massifs d'arbrisseaux et parterres de fleurs.

SCÈNE PREMIÈRE.

PIERRE CORNEILLE, THOMAS CORNEILLE.

(*Pierre est assis sous la tonnelle, accoudé à une table et plongé dans une profonde rêverie. Thomas, qui lisait en se promenant, vient à lui.*)

THOMAS, *touchant l'épaule de Pierre et le regardant bien dans les yeux. D'un ton grave et affectueux.*

Qu'avez-vous, frère ?

PIERRE.

Rien.

THOMAS.

La chose est-elle sûre ?

Digitized by Google

PIERRE.

Mais...

THOMAS.

Vous dissimulez, je gage, une blessure.
Ne vous en cachez point.

PIERRE.

Voyons...

THOMAS.

Depuis deux mois,
Vous n'êtes plus le même.

PIERRE.

Oh !

THOMAS.

A d'autres qu'à moi,
Vous pourrez le nier avec succès, peut-être.
Mais mon affection, ô mon frère, ô mon maître,
Se doute, sans qu'en somme elle en sache le nom,
Que quelque mal vous point.

PIERRE.

Elle se trompe.

THOMAS, *avec fermeté.*

Non.
Frère, pardonnez-moi si je vous importune ;
Mais jusques à ce jour, que nous rît la fortune
Ou qu'elle nous boudât, nous avons partagé
Peines comme plaisirs. Et le souci que j'ai
Est de voir, à présent que sa main vous malmène,
Que vous vouliez tout seul garder toute la peine.

PIERRE, *ému.*

Bon frère !

THOMAS.

Rendez-vous. Confiez-vous à moi.

Digitized by Google

PIERRE, *se levant.*

Eh bien ! je n'ai pas pu, sans un profond émoi,
Me mêler derechef à des gens de théâtre.
Voilà près de six ans que pour le coin de l'âtre,
J'ai déserté la scène, et la gloire, et Paris,
Et qu'en l'honneur du Ciel, paisiblement j'écris.
Mais *L'Imitation* maintenant terminée,
Vers quel but noble orienter ma destinée ?
Ma plume à mon salut œuvra suffisamment.
Vois-tu, je me souviens d'avoir été l'amant
De Melpomène et de Thalie. Et ce Molière,
Qui fait à ses tréteaux courir la ville entière
Et parfois acclamer mon nom auprès du tien,
Ressuscite en moi-même un amour ancien.
Oui, je me sens encor cette âme un peu romaine
Qui chanta Rodogune, Émilie et Chimène ;
Et cet esprit léger, je me le sens encor,
Qui fit parler Tirsis et Dorante et Clindor.
A la voix d'un acteur, aux soupirs d'une actrice,
Se rallume en mon cœur la flamme créatrice.
Pense à tous ces beaux fils qui de moi sont sortis,
Qui sont grands à présent, mais que j'ai vus petits :
Pompée, Héraclius, Horace !... Par le monde,
De son père oublieux, chacun d'eux vagabonde
Et le néglige un peu, tout en en restant fier.
J'en voudrais un nouveau, j'en voudrais un d'hier,
Telles ces femmes à l'ardeur trop maternelle
Qui veulent un enfant toujours à leur mamelle.

THOMAS, *enthousiasmé.*

Loués soient Apollon et ses sœurs avec lui,
Qui redonnent Corneille au parterre ébloui !
Donc l'heure sonnera, par moi tant désirée,
Où vous ferez au vieux Marais votre rentrée !
Ah ! frère, vous en ai-je assez prié jadis,
Quand, sans raison, après dix chefs-d'œuvre applaudis,

Digitized by Google

Vous laissâtes soudain tomber la plume illustre
Qui mit notre théâtre au plus haut de son lustre.

PIERRE, *hochant la tête.*

Sans raison ?

THOMAS.

Il est vrai qu'on accueillit fort mal
Votre pièce dernière. (*Riant.*) Ah ! c'est un animal
Parfois fort sot que le public... Mais à tout prendre,
Plus qu'à n'importe quel auteur, il vous fut tendre.

PIERRE.

Il siffla *Pertharite !*

THOMAS.

Oui, mais il couronna
Polyeucte et *Don Sanche*, il encensa *Cinna*.
D'un brusque accès d'humeur, vous fûtes la victime.
Et si moi, je parviens à lui plaire, j'estime
Le devoir avant tout à ce nom conquérant
Que je porte après vous et que vous fîtes grand.

PIERRE.

Il était à porter d'autant plus difficile.
Tu charmes après moi la cour avec la ville,
Et tes succès en sont d'autant plus glorieux.

THOMAS.

J'en suis aise. Et disons que je fais de mon mieux.
Mais reparlons de vous. Quelle que fût ma crainte,
Votre voix ne pouvait s'être à jamais éteinte.
Nous la réentendrons. O muses, souriez :
Bientôt reverdiront de sublimes lauriers !...
Ah ! cet ami récent qu'après vous je soupçonne
D'avoir plus de génie en France que personne,
Ne fît-il que vous rendre à vous-même en passant,
Que l'avenir l'en bénira, reconnaissant.

Digitized by Google

PIERRE, *songeur.*

Qui sait?

THOMAS, *s'exaltant.*

Plus que jamais, j'aime ce bon Molière.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MARQUISE.

(*Elle est venue par l'allée. De la porte de la maison, une servante lui a indiqué les deux frères. Elle est arrivée jusqu'auprès d'eux sans qu'ils s'en aperçoivent, et a entendu la fin de leur conversation.*)

MARQUISE, *à Thomas, avec une révérence.*

(*Elle rit tout en parlant.*)

Justement, je vous viens apprendre à sa prière,
Qu'il vous attend, Monsieur, cartes et verre en main...
Vous vous direz adieu, car nous partons demain.

THOMAS.

Déjà!

PIERRE, *à part.*

Ciel! Elle part...

MARQUISE.

Il est au Jeu de paume...
Et puis consolez-le, n'est-ce pas, ce pauvre homme :
Il ne peut demeurer trois instants sans me voir,
Qu'au quatrième il n'entre en un fol désespoir...

THOMAS.

Cruelle! Et vous riez?

MARQUISE.

Faut-il donc que je pleure?...
Oui, nous partons demain tout à la première heure...

Digitized by Google

Nous avons assez vu les bourgeois de Rouen...

(*Avec une révérence à Thomas.*)

Vous compris.

THOMAS.

Ingrate! eux qui partout vont louant
Votre beauté, votre talent et votre grâce.
D'indifférence, hélas! votre cœur se cuirasse.
Nos flèches sans cesser sur lui vont s'émoussant,
Mais vos traits sans pitié mettent nos cœurs en sang.
Et plus que tous, le mien saigne...

MARQUISE.

J'en suis ravie.
Mais je ne reviendrai dans Rouen de ma vie.

THOMAS.

Parce que?

MARQUISE.

Parce que. Monsieur, dépêchez-vous :
On vous attend.

THOMAS, *souriant.*

Je l'oubliais.

(*Il serre la main de son frère, baise celle de Marquise et sort.*)

SCÈNE III.

PIERRE CORNEILLE, MARQUISE.

(*Un silence.*)

MARQUISE, *subitement sérieuse.*

Mes rires fous
Et ma frivolité qu'à grand tort on tolère,
Ont dû plus d'une fois, je gage, vous déplaire,
A vous, si sérieux, si grave et si savant?

Digitized by Google

CORNEILLE.

Vous savez bien que non... je vous l'ai dit souvent...
Hé oui, ma gravité n'a pas peur de la joie...

(*D'un ton ému.*)

Pourquoi faut-il si tard que céans l'on vous voie,
Et que vous ne daigniez visiter mon logis
Que tout juste au moment de quitter ce pays?...
Parlez...

MARQUISE, *embarrassée.*

Je ne sais pas...

(*Un silence.*)

CORNEILLE.

J'aime surtout qu'on rie
Quand la bouche est de grâce et de fraîcheur fleurie...
Et c'est bien votre cas, ou je n'y entends rien...

(*Nouveau silence.*)

Mais nous n'entendrons plus ce rire aérien...
Au loin, vous l'emportez...

MARQUISE.

Hélas!

CORNEILLE.

Ce mot m'étonne :
Vous prétendiez tantôt ne regretter personne.

MARQUISE, *vivement.*

Mais j'excepte quelqu'un.

CORNEILLE, *saisi.*

Ah!... j'aurai mal compris...
Où vous emmène-t-on tous ensemble?

MARQUISE.

A Paris.

Digitized by Google

(*Riant.*)
Voulez-vous pas venir avec nous?

CORNEILLE.

A mon âge!
Non, non, je suis trop vieux pour me mettre en voyage.

MARQUISE, *d'un ton fâché.*

De grâce, où prenez-vous que vous êtes trop vieux?
Je ne vous vois pas tel, et j'ai d'excellents yeux.

CORNEILLE, *avec bonhomie.*

Bon! c'est moi qui suis jeune et vous qui semblez vieille :
J'ai cinquante-deux ans.

MARQUISE.

Mais vous êtes Corneille.
Mais l'auréole d'or que vous font vos écrits
Efface à nos regards vos rares cheveux gris;
Et votre nom vainqueur, grand parmi les illustres,
Ne pouvant pas vieillir, vous ôte quelques lustres.

CORNEILLE, *ému.*

C'est charitable à vous de me dire ceci.
Vous êtes bonne autant que belle, enfant. Merci...
Oh! comme il se conçoit que de vous l'on s'éprenne!

MARQUISE, *riant.*

Oui, j'ai toute une cour qui me proclame reine.
Tout ce qui dans Rouen se donne du seigneur,
Du plus humble baron jusques au gouverneur,
— Sans compter mon mari, votre frère et Molière —
S'est gaîment enrôlé sous ma jeune bannière...
Et pas un ne me plaît...

CORNEILLE, *presque joyeusement.*

Pas un seul?

MARQUISE.

C'est ainsi.

Digitized by Google

CORNEILLE, *lentement.*

Vous n'aimez aucun homme?

MARQUISE.

Ah! je crois bien que si.

(*Un silence.*)

CORNEILLE.

C'est quelqu'un de Rouen?

MARQUISE.

Oui.

(*Nouveau silence.*)

Faut-il que j'achève?...

(*Corneille, la gorge serrée par l'émotion, fait un signe de tête affirmatif.*)

C'est vous!...

CORNEILLE.

Moi? Vous m'aimez? Oh! non, ce n'est qu'un rêve!
Cela n'est pas possible!...

MARQUISE.

Aussi vrai qu'il fait jour,
— Et vous vous en doutiez — je vous aime d'amour...
Je riais tout à l'heure — oh! oui, je suis très gaie —
Mais c'est une façon de dérober sa plaie
Aux yeux des indiscrets; et plus souffre mon cœur,
Et plus mon rire sonne, insolent et moqueur...
Depuis longtemps déjà, je me suis aperçue
Combien profondément me touche votre vue...
Oh! j'ai lutté... mais maintenant qu'il va falloir
Me séparer de vous, que je perds tout espoir,
Je ne peux plus me taire : il faut que je le crie,
Cet amour dont je vis et dont je suis meurtrie!

CORNEILLE.

Chère enfant, chère enfant, ah! Dieu sait s'il m'est doux
De vous l'entendre me le dire; mais en vous,

Digitized by Google

Lisez-vous clairement?...

MARQUISE.

N'en doutez pas, ô maître.
Oh! dès les premiers jours que je vous vis, peut-être
Ne fus-je que coquette en voulant vous charmer.
C'est tentant, n'est-ce pas, que de se faire aimer
D'un homme tel que vous; et la chose émerveille
De rêver que pour vous soupirera Corneille!...
Mais je perdis mon cœur en jouant à ce jeu :
Il voulait enflammer, ce fut lui qui prit feu...
Puis vous me traitiez seul mieux qu'ensemble les autres.
Aux prestiges qui sont uniquement les vôtres,
Vous joigniez la douceur et le renoncement.
Jamais on ne m'avait parlé si chastement...
Ah! si je n'avais craint de troubler votre vie,
Je n'eusse pas six mois comprimé mon envie...
Je m'étais bien juré de garder mon secret;
Mais à ce prompt départ, mon cœur n'était pas prêt;
Et voilà qu'il me manque à l'heure où l'adieu sonne!...

CORNEILLE.

[bonne!...
Chère enfant, que je t'aime!... Ah! combien tu m'es
Longtemps j'ai pressenti mon bonheur, sans vouloir
Rapprocher ton matin radieux de mon soir;
Car mon âme était fière encore plus qu'éprise.
Mais mon orgueil abdique : à tes pieds, je le brise.
Tu m'aimes, j'ai vingt ans, tu le dis, je te crois,
Et je suis plus comblé que le plus grand des rois!
Oui, j'avais deviné ta tendresse ingénue :
Comme l'astre du jour, qu'une brume atténue
Et qui monte derrière un rideau de vapeur,
Semble plus aveuglant quand le voile trompeur
Sous le souffle du vent brusquement se déchire,
Ton amour printanier qui veut bien me sourire,
M'apparaît tout à coup éclatant et vermeil,
Et m'éblouit les yeux comme fait le soleil!...

Digitized by Google

Pars, je te rejoindrai, petite bien-aimée.
Moi, je t'aimais aussi. Par ta voix exprimée,
Sur un humble théâtre, au cours de cet été,
La hautaine douleur de Chimène a chanté.
Et ton art fut si juste et ton chant si sonore,
Qu'il me revint au cœur l'ardeur d'écrire encore.
Mon frère m'en priait à l'instant; et, ma foi,
S'il savait qu'on ne doit ce miracle qu'à toi
Et que mon nouveau zèle est au fond ton ouvrage,
Il t'en adorerait, je jure, davantage...
Pars, nous nous reverrons cet hiver à Paris.
Et ton jeune talent y doublera le prix
Des vers que je mettrai dans la bouche fidèle
D'une héroïne faite avec toi pour modèle.

(*En ce moment, Madame Corneille paraît à la porte du fond.*)

MARQUISE.

Quelqu'un !

CORNEILLE, *bas.*

Retire-toi... C'est ma femme... Au revoir...

(*Lui montrant la petite porte de droite et lui donnant une clef.*)

Voici la clef de cette porte... viens ce soir...
Céans, je t'attendrai...

(*Haut, et répondant à une révérence de Marquise.*)

Bonjour, Mademoiselle.

(*Les deux femmes se croisent et se saluent. Marquise sort par le fond. Corneille se tait embarrassé.*)

SCÈNE IV.

CORNEILLE, MARIE CORNEILLE.

MARIE.

(*Elle suit des yeux Marquise, qui se retire.*)

Je ne la connais point... Comment se nomme-t-elle?

Digitized by Google

CORNEILLE, *gauchement.*

C'est une actrice... Au fait, tu l'as plus d'une fois
Applaudie.

MARIE.

Ah!

CORNEILLE.

C'est elle dont te plut la voix...
Dans *Pauline*... un dimanche...

MARIE.

Ah! oui... je me rappelle.

CORNEILLE.

Elle quitte Rouen demain.

MARIE.

Elle est bien belle!...

(*Un silence.*)

Moi, je quitte Rouen aujourd'hui.

CORNEILLE, *vivement.*

Toi! pourquoi?

MARIE.

Notre maison des champs est en plein désarroi :
La métayère est très malade, et je lui porte
Quelques secours.

CORNEILLE.

Bien, bien.

MARIE.

Nous allons faire en sorte,
Ma sœur et moi, de ne rester là-bas qu'un jour...
Si bien que demain soir, nous serons de retour...
(*Un silence.*)
Tu m'entends, demain soir.

Digitized by Google

CORNEILLE.

Bien, bien. J'ai bonne oreille.
Demain soir, soit. Qu'y a-t-il là qui t'émerveille ?

MARIE, *tristement.*

Rien...

(*Un silence.*)

J'emmène ton fils.

CORNEILLE.

Bien, bien.

MARIE.

Ton fils aîné.

CORNEILLE.

Mais je ne suis pas sourd. Et ton air étonné,
A mon tour, me surprend : tu vas à la campagne ;
Il est tout naturel qu'un enfant t'accompagne.
Qu'y a-t-il donc d'étrange en cela ?

MARIE, *tristement.*

Rien.

(*Un silence.*)

Thomas,
Ton frère, est tout le temps dehors ; et tu seras
Quasiment seul.

CORNEILLE.

Bien, bien.

MARIE, *gravement.*

Oui, quasiment seul, Pierre.

CORNEILLE.

Je le fus maintes fois. Sera-ce la dernière ?
Et dans cet accident banal, encore un coup,
Qu'y a-t-il qui t'émeuve ?

Digitized by Google

MARIE, *tristement.*

Oh ! rien, non, rien du tout.

(*Nouveau silence.*)

Au revoir, mon ami.

CORNEILLE, *avec un sourire.*

Bon voyage, Marie.

Marie va pour sortir. Elle revient brusquement.)

MARIE.

Écoute. Je ne sais ce qui te contrarie,
Mais tu es bien changé depuis quelque temps — Si —
Tu m'as toujours été bienveillant jusqu'ici ;
Et moi, jamais je ne te fis la moindre peine.
Toujours, elle fut douce à porter, notre chaîne.
Commence-t-elle à te peser ? On le dirait.
Je ne demande pas à lire ton secret.
Tu me le tais. C'est bien. Et sans cris, je m'incline...
Je ne veux que t'aimer... Je ne suis pas très fine :
Mon âme est simple, mon esprit n'est guère orné,
Et seul à te servir mon savoir s'est borné...
Pierre, tu es mon Dieu, ma foi, mon évangile.
Je ne suis à tes pieds qu'une femme fragile,
Et tu ne voudras point que je souffre par toi !
Oh ! non, jure-moi bien que sous ton calme toit
Où j'eus la joie un jour de me voir acceptée,
Je resterai l'épouse aimée et respectée...
Las ! dans mes cheveux noirs, j'ai plus d'un cheveu blanc.
Je marche droite encor, mais parfois en tremblant.
Mais va, si ma beauté se ressent des années,
Les fleurs de mon amour ne se sont pas fanées.
Voilà presque vingt ans que tu les fis s'ouvrir.
Si tu les dédaignais, je n'aurais qu'à mourir...
Comprends-moi bien pourtant : si ta vue en est lasse,...
Ah !...

(*Elle sanglote et tombe sur l'épaule de Corneille.*)

Rien que d'y penser, tout mon être se glace...

Digitized by Google

Je n'ai plus rien à dire... Oh ! ne m'en veuille pas
Si je m'alarme à tort... Je m'en vais de ce pas...
Une autre, en ce moment, plus prudente peut-être,
Demeurerait ici... Ce serait méconnaître
Ta mâle loyauté, dont je sais la rigueur...
Au revoir... au revoir... je me fie à ton cœur...

CORNEILLE, *la main levée, gravement.*

Tu peux partir tranquille...

(*Marie se retire.*)

O femme douce et sainte,
Est-il une héroïne altière par moi peinte,
Dont ton féal amour, d'humilité vêtu,
N'éclipse sans effort l'orgueilleuse vertu !
(*Il songe.*)
Ah ! que faire à présent ?...

(*Il s'enfonce dans le jardin, à gauche.*)

SCÈNE V.

MARIE, LE FILS DE CORNEILLE, PUIS CORNEILLE.

(*Le petit Pierre Corneille sort de la maison, un livre à la main. Il ramène sur le devant de la scène sa mère, qui rentrait.*)

LE FILS DE CORNEILLE.

Un seul instant, de grâce.
Où se trouve mon père?... Il faut que je l'embrasse !
(*Il montre son livre.*)
Maman, je lis *le Cid*... Que c'est beau ! que c'est grand !...
Ah ! vous ne savez pas quelle fierté me prend
En pensant que ce livre est l'œuvre de mon père...
Il en a, paraît-il, écrit d'autres. J'espère
Qu'on me les fera voir aussi.

MARIE.

Certainement.

Digitized by Google

LE FILS DE CORNEILLE.

Dire qu'il est si simple et si calme... Maman,
Je ne le connais guère, à cause du collège,
Où je vis enfermé...
(*Se reprenant.*) Sans doute, vous déplais-je
En parlant ainsi.

MARIE, *avec bonté.*

Non.

LE FILS DE CORNEILLE.

Avant, j'étais petit.
Je ne comprenais point... Le public l'applaudit,
N'est-ce pas, à tout rompre?

MARIE.

Oui, souvent.

LE FILS DE CORNEILLE.

Il me semble
Qu'il doit être parfait.

MARIE.

Il l'est.

LE FILS DE CORNEILLE.

Oh! par exemple,
Il n'a peur de rien?

MARIE.

Non.

LE FILS DE CORNEILLE.

C'est un immense esprit.

MARIE.

Oui, mon fils.

Digitized by Google

LE FILS DE CORNEILLE.

(*Il ouvre le livre.*)

Écoutez, comme c'est bien écrit.
C'est Rodrigue — à la fin — qui parle à sa maîtresse.

(*Il lit avec force. Pendant qu'il déclame, Corneille rentre en scène et s'arrête ébahi.*)

« Vos mains seules ont droit de vaincre un invincible.
« Prenez une vengeance à tout autre impossible :
« Mais du moins que ma mort suffise à me punir,
« Ne me bannissez point de votre souvenir;
« Et puisque mon trépas conserve votre gloire,
« Pour vous en revancher conservez ma mémoire,
« Et dites quelquefois en déplorant mon sort,
« S'il ne m'avait aimée, il ne serait pas mort. »

(*Il répète le dernier vers, en le déclamant plus fort.*)

« S'il ne m'avait aimée, il ne serait pas mort! »...

Oh! mère, que c'est beau! que c'est plein de tendresse!...
J'aime beaucoup ce fier Rodrigue au désespoir...

(*Rouvrant le livre.*)

Mais je l'aime encor plus quand il fait son devoir.

(*Lisant.*)

« Oui, mon esprit s'était déçu.
« Je dois tout à mon père avant qu'à ma maîtresse :
« Que je meure au combat, ou meure de tristesse,
« Je rendrai mon sang pur comme je l'ai reçu. »

(*Il continue à lire à voix basse. Corneille et sa femme se regardent.*)

MARIE, *à Corneille.*

Ah! faire son devoir, dût-on cesser de vivre,
C'est la grande leçon que nous donne ce livre...

(*Elle sort par le fond.*)

Digitized by Google

SCÈNE VI.

CORNEILLE, SON FILS.

LE FILS DE CORNEILLE.

(*Il voit son père. Il court à lui et lui baise longuement la main.*)

Mon père!... vous voilà... je vous cherche... Aujourd'hui,
J'ai lu le *Cid* entier... et j'en reste ébloui!...
Mon père! A tous moments, en pensant que vous l'êtes,
Oh! j'entends dans mon cœur comme des bruits de fêtes :
Le seuil d'or d'un palais ne vaut pas notre seuil...
Et je n'ai pas de mots pour dire mon orgueil...

CORNEILLE, *le serrant dans ses bras.*

Mon cher petit enfant, il ne faut jamais être
Orgueilleux... mais ton allégresse me pénètre ;
Et nul éloge de mes vers ne me plut mieux
Que l'émerveillement qui se lit dans tes yeux,
L'ardeur qui te transporte et les mots que tu n'oses.
A l'émoi qui te prend devant les belles choses
Et te les fait aimer à peine adolescent,
Certes, avec fierté, je reconnais mon sang.
Enfant, écoute bien : jalousement, conserve
Le don d'enthousiasme. Admire sans réserve.
Quand tu vois la beauté, tire-lui ton chapeau ;
Et ne va pas compter tous les grains de sa peau
Pour le mesquin plaisir d'y trouver quelque tare.
Laisse ce jeu stérile aux lourds pédants, qu'effare
Le jour éclaboussant que tout chef-d'œuvre fait.

(*Souriant.*)

Un chef-d'œuvre, mon fils, a toujours pour effet
D'ameuter sur sa route un tas d'envieux cuistres
Dont il trouble en passant les besognes sinistres...
Ne prête pas l'oreille à leur vaine clameur.
Ressens, admire, exalte, aime de tout ton cœur.
C'est le propre d'une âme entendue et bien née

Digitized by Google

De s'avouer conquise aussitôt fascinée.
Saluons l'Art bien bas, et crions-lui merci :
C'est au fond se hausser que s'incliner ainsi.

(*Un silence.*)

Maintenant, mon enfant, va rejoindre ta mère...
Elle est prête à partir... Dis-lui que pour me plaire,
Elle diffère un peu de se mettre en chemin ;
Et que, quoi qu'elle en pense, elle attende à demain.

(*Le fils de Corneille se retire.*)

SCÈNE VII.

CORNEILLE.

CORNEILLE.

Fils magnanime, un jour, faut-il que par ma faute,
Tu pleures sur ma gloire à tes regards si haute !...
L'enfant aide la mère, et ces deux nobles cœurs,
De mon égarement, je le sens, sont vainqueurs...
Qu'allais-je faire, ô Dieu ?... Non c'est ici ma route.
Je n'en sortirai pas, quelque effort qu'il m'en coûte...

(*Il songe.*)

Amour ! amour ! que sert contre toi la vertu,
Et trente ans d'une vie où l'on a combattu
Au grand jour, sans jamais déchoir une seconde,
Et la crainte du Ciel, et la crainte du monde ?
Croyance, honneurs acquis et réputation,
Tout cela disparaît devant la passion...
S'il se peut cependant, amour, que de ta trame,
Nous arrivions parfois à préserver notre âme,
C'est lorsque encor à temps, d'un innocent foyer,
La douce vision vient nous apitoyer...
Et c'est pourquoi tu n'auras plus aucune prise
Sur mon cœur plein de toi, mais que la pitié brise !

Digitized by Google

SCÈNE VIII.

CORNEILLE, MARQUISE.

(*La nuit est presque tombée. Marquise entre furtivement par la porte de droite. Elle va à Corneille et lui prend la main.*)

MARQUISE, *bas.*

Bonsoir... C'est moi... Donnez-moi vite votre main...
Répétez-moi que vous m'aimez... Je pars demain,
Mais presque heureuse... Ah ! que j'ai de choses à dire...
Non, vous ne savez pas : aisément, je respire...
Je ris, mais de bon cœur... Je n'ai pas malmené
Tout à l'heure, en mangeant, mon mari, Gros-René...
Il n'en revenait pas... Contre mon habitude,
Pour aucun, je ne fus ni railleuse ni rude.
Je ne me souviens plus vraiment d'avoir été
Si pleine d'indulgence et de civilité...
J'ai des ailes, je suis un hymne, je rayonne ;
Car ma félicité, vois-tu bien, me rend bonne.
Je me sens maintenant tout neige et tout azur,
Tant il est vrai qu'auprès d'un être noble et pur,
On s'élève à son tour, on s'embellit soi-même...
O poète divin, dis-toi bien que je t'aime,
Que tu es le seul homme ayant eu mes aveux,
Et que je suis à toi pour toujours, si tu veux...

(*Elle appuie sa tête sur l'épaule de Corneille.*)

Oh! parle-moi...

CORNEILLE, *la repoussant doucement.*

Je t'obéis, pauvre petite,
Mais pour t'apprendre, hélas! qu'il faut que je te quitte...

(*Mouvement de Marquise.*)

Oh! ne m'interromps pas : j'ai besoin, chère enfant,

Digitized by Google

De mon courage entier pour sortir triomphant
De l'épreuve où mon âme en se débattant pleure...
Nous avons fait un rêve, il n'a duré qu'une heure,
Et nous nous réveillons... C'était un rêve exquis :
L'amour enfin venait à moi, doux et conquis,
A moi, dont sa rigueur attrista la jeunesse.
Ce miracle se fait sur mes pas qu'il renaisse.
Moi, qui le commentai dans des milliers de vers,
J'ignorais à peu près ce petit dieu pervers.
Voilà que sur le tard, souriant il m'arrive.
Tout ce qui dort en moi de tendresse captive
Et d'ardeur contenue et d'élan refoulé,
Va pouvoir en jaillir, libre, chantant, ailé...
En dépit de mes ans dont s'allonge le nombre,
Tu veux bien me chérir, moi qui t'aimais dans l'ombre.
Dédaigneuse de l'aube au parfum nonpareil,
Tu veux bien t'arranger d'un coucher de soleil.
A l'avril verdissant qui s'éveille et s'étonne,
Tu préfères la paix tranquille de l'automne.
Soit. L'automne et le soir ont aussi leur beauté.
Et l'amour tout-puissant, celui que j'ai chanté,
Fait de bonheurs profonds, d'emportements, de larmes,
Où la souffrance même a d'ineffables charmes,
Celui qui bouleverse une vie en un jour,
Je vais enfin pouvoir le connaître à mon tour,
C'est justice!... Eh bien, non. Cela n'est pas possible.
Mon cœur que la douleur a souvent pris pour cible,
Mais qu'hélas! elle n'a pas assez endurci,
Devait encor subir cette détresse-ci.
Ne m'en demandez pas la cause, non, Madame.
Si volontairement, j'étouffe cette flamme
Qui me brûlait l'âme et la chair d'autant plus fort,
Que j'y croyais trouver la revanche du sort,
Si je m'arrache sans faiblir au dernier rêve
Qui seul pût embellir ma route qui s'achève
Et fleurir de printemps mon arrière-saison,
Ah! vous ne doutez pas que ce soit sans raison...

Digitized by Google

MARQUISE.

Ce brusque changement cache quelque mystère...
Vous me devez au moins de ne pas me le taire...
Sans le savoir, ai-je céans des ennemis?
A-t-on médit de moi?

CORNEILLE.

Quoi! l'aurais-je permis?

MARQUISE.

Las! en si peu de temps, cesse-t-on de vous plaire?
De grâce, dites-moi quelque mot qui m'éclaire...
Qu'y a-t-il? qu'ai-je fait?... Je veux que vous m'aimiez.

CORNEILLE, *la prenant dans ses bras.*

Enfant, je passerais tous mes jours à tes pieds.
Peut-on rêver maîtresse à ton égal exquise?
Mais je suis fou de toi, je t'adore, Marquise!...
(*La quittant.*)
Et cependant, petite, il faut nous dire adieu...
(*Un silence.*)

MARQUISE, *avec un cri soudain.*

Ha!... je devine : votre femme!

CORNEILLE, *avec un signe de tête affirmatif.*

Et mon fils!

MARQUISE.

(*Elle se cache le visage dans les mains.*)
Dieu!

CORNEILLE, *lui prenant les mains.*

Au nom du ciel! si tu m'aimes, je t'en conjure,
Ne m'interroge pas... La loi, certes, est dure,
Qui nous sépare à l'heure où nous nous unissions...

Digitized by Google

Mais vois, pour satisfaire à nos deux passions,
Nous allions, piétinant des bonheurs légitimes,
Écraser sous nos pas de tremblantes victimes...
Je ne t'en dis pas plus...

MARQUISE.

Non, maître, je comprends...
Nos chemins, j'en conviens, sont par trop différents.
Ah! comme en un instant notre destin varie!
Quel coup!... j'en resterai toujours endolorie.
Heur et malheur vraiment se suivent de trop près,
Et si je m'écoutais je me révolterais...
Mais qu'est-ce qu'un bonheur, quelque fort qu'on l'envie,
Qui sur l'adversité des autres s'édifie?
Ah! j'aurais dû partir sans parler, n'est-ce pas?
Je vous eusse épargné de douloureux combats,
Et je n'apportais pas de neuves amertumes
A votre esprit lassé...

CORNEILLE.

Tais-toi, tu le rallumes,
Cet esprit. Lentement s'éteignait son beau feu.
A l'Art, qui fut sa vie, il allait dire adieu,
Il lui vint, grâce à toi, la force de reprendre,
Et sa flamme déjà sort haute de la cendre.

MARQUISE.

Que du moins mon amour ait eu cela d'heureux!
Que si je perds, hélas! en vous un amoureux,
Le théâtre du moins retrouve un grand poète :
Et mon âme s'incline, au sacrifice prête.

CORNEILLE.

Corneille va renaître, il te le jure ici...
Et maintenant, causons : Il valait mieux qu'ainsi
— Telles ces tendres fleurs qu'un matin fait éclore,
Et dont l'humble existence en un jour s'évapore —
Se terminât notre aventure...

Digitized by Google

(*Marquise pleure.*)

Il ne faut pas
Pleurer... Console-toi; car, maître de mes pas,
Moi déjà vieillissant, si je t'avais suivie,
Et si j'avais mêlé ma vie avec ta vie,
Tu l'aurais regretté, Marquise, bien des fois.
(*Geste de dénégation de Marquise.*)
Ne jure pas que non : tel je suis, je me vois.
Je fais illusion dans cette calme ville,
Dans Rouen qui sommeille, ingénue et tranquille.
Mais à Paris, parmi les seigneurs de la cour,
Quelle triste figure aurait fait mon amour !
Puis tu ne vois en moi qu'un grand homme, un poète,
Un être demi-dieu... Mon enfant, je suis bête
A mes heures; je suis, tu ne l'aurais pas cru,
Parfois maussade, maladroit, grondeur, bourru.
Je reste sans parler des jours entiers... En somme,
Je suis rempli de gros défauts, comme un autre homme...
Et puis demain, quand je serai tout à fait vieux,
Quel fardeau qu'un perclus pour tes trente ans joyeux !
Je serais comme une ombre en ta route éblouie,
Et je me haïrais de t'avoir obéie !...

(*Une cloche sonne l'heure au loin. La nuit est complètement venue.*)

MARQUISE.

Il faut rentrer... voici la nuit...
(*Elle réprime un sanglot.*)
Mon cœur se fend !..
Ah ! nous reverrons-nous jamais ?

CORNEILLE.

Oui, chère enfant,
A Paris, quelque jour... Toi, jeune encore et belle;
Moi, le front couronné d'une gloire nouvelle
Et de cheveux tout blancs... Tu penseras alors :

Digitized by Google

Nous nous sommes aimés d'un amour sans remords.
A peine fut-il né, que nous nous séparâmes ;
Car un maître plus fort commandait à nos âmes,
Un maître que toujours en soi-même on peut voir...

MARQUISE, *tristement.*

Lequel ?

CORNEILLE.

Le seul qu'il faille écouter : Le Devoir !

(*Rideau.*)

FÉLIX BODSON.

Digitized by Google

UNE RÉVOLUTION LITTÉRAIRE

Les doctrines littéraires de l'école hollandaise de 1880 [1].

En republiant en volume ses articles parus au *Nieuwe Gids*, A. Verwey s'est abstenu de les faire précéder d'une étude analytique. Il expose seulement, dans une courte préface, que notre temps lui semble avoir besoin de littérature jeune et militante, que le but du combat qu'il a livré, ç'a été de défendre la poésie. Il y a là, à n'en pas douter, une erreur d'optique: la préface de Verwey est datée du 15 juin 1905, et l'affirmation qu'il y reproduit ne s'applique qu'à l'époque de 1880. Verwey n'a pas le sens critique aussi développé que Kloos [2], et il est plus facile de donner ses conclusions que d'analyser ses théories.

Nous retrouvons dans son volume une apologie de *Florence* de Potgieter, un « éreintement » des poésies de Beets, une étude sur les sonnets de Shakespeare, une longue satire dirigée contre le *Gids* et quelques autres études dont nous parlerons brièvement. Tous ces morceaux, qui parurent au *Nieuwe Gids*, ont gardé leur importance au point de vue historique.

Avec beaucoup de présomption et quelque suffisance, on se

(1) Suite et fin, voir le numéro de la *Revue de Belgique* du 15 février 1907.

(2) Pour les réserves à faire sur les jugements de Kloos lui-même, voyez VAN NOUHUYS, *Studiën en Critieken*.

Digitized by Google

donnait à tâche de secouer l'inertie hollandaise. « Le grand défaut des Hollandais, disait doctoralement Verwey, c'est leur manque de goût, de cette faculté de distinguer ce qui est poésie de ce qui ne l'est pas. » C'est chez Verwey que l'assimilation de la poésie aux arts plastiques est poussée le plus loin : « Que la poésie est un art aussi bien que la peinture et la sculpture et que le poète est un artiste qui doit avoir dans l'âme autre chose qu'une bonhomie satisfaite, cela ne paraît pas clair à nos Hollandais. » La part de satire est ici évidente; mais il insistera plus encore sur cette note; il dira en parlant de Beets comme poète : « Un écrivain qui comme celui-ci a conquis toutes les âmes sensibles par sa sympathie, n'a pas peu contribué a donné à la critique de notre littérature une déformation marquée. Quand on s'est laissé aller à juger des qualités d'un homme en lieu et place de celles d'un poète, la mode s'établit, peu à peu, d'écrire des comptes rendus qui ressemblent plus à un certificat de bonne conduite qu'à une étude critique de ses vers. »

C'est contre la rhétorique démodée des poètes hollandais d'avant 1880 que Verwey s'élève, lui aussi. N'oublions pas pourtant qu'un des résultats de la croisade du *Nieuwe Gids* fut de créer pour une part une rhétorique du *Nieuwe Gids*, moins banale que l'autre, mais tout aussi creuse.

Chez Verwey, déjà, perce une certaine division en sujets poétiques et en sujets non poétiques : « La sagesse des nations et les maximes dictées par l'expérience n'ont jamais été très agréables en vers. » On affirme ainsi que la poésie s'élève au-dessus du vulgaire et que la voix du poète ne doit pas être l'interprète de la foule.

Le même dédain, la même aversion s'affirme à chaque pas pour la « popularité » de certains auteurs ou de certaines notions : « Les façons de parler qui sont générales ne sont pas poétiques. »

Ai-je besoin de dire que ces affirmations contiennent une certaine part d'exagération? Les « héros » de 1880 ne s'en rendaient-ils pas compte et croyaient-ils apporter un nouvel évangile? Je ne sais, mais le poète devenait, de plus en plus,

Digitized by Google

un être à part et cette notion fort juste sera poussée jusqu'au paradoxe. Ce fut par réaction contre cet « aristocratisme » qu'un mouvement socialiste se créa au sein même des fondateurs du *Nieuwe Gids*.

Verwey est le défenseur du sonnet, la forme parfaite de l'expression lyrique, celle qui exprime *une seule* sensation. C'est lui qui écrira sous l'inspiration de Keats et de Shelley et qui, à l'imitation de ceux-ci, choisira ses sujets de poésie narrative, *Déméter* et *Perséphone*, dans la mythologie hellénique.

On ne peut s'arrêter longuement à l'étude qu'il consacra à la décadence du *Gids*, en janvier 1886. Il faut pourtant la signaler. « Tout le pays sait maintenant que le *Gids* est à la mort. Huet l'a dit. Thijm l'a dit. Le *journal d'Amsterdam* l'a dit. Le *Nieuws van den Dag* l'a dit. Et moi, je dis à qui veut l'entendre : le *Gids* est à l'agonie !!! »

Hélas, depuis 1886 le *Gids* n'est pas mort, bien au contraire; mais l'organe des novateurs, le *Nieuwe Gids*, a été plus d'une fois bien malade.

Le grief principal des novateurs contre le *Gids*, le vieux *Gids*, c'était sa vieillesse et sa prétendue décrépitude. On opposait, sans grande justice, les rédacteurs de 1885 aux glorieux fondateurs de 1837 et on faisait un crime à ces rédacteurs — c'est l'histoire habituelle — de manquer de toute compréhension pour l'œuvre accomplie par les jeunes. Il est vrai de dire qu'on ne les traitait pas beaucoup mieux quand ils étaient plus accueillants.

Est-ce à dire que rien n'était fondé dans les critiques de Verwey? Loin de là. Mais il faut faire la part des choses, et on peut malaisément reprocher au *Gids* de n'avoir pas rendu justice à Zola, alors que le premier fascicule du *Nieuwe Gids* contenait un article de M. Barrès qui « démolissait » complètement la renommée littéraire du romancier naturaliste français[1]. On ne peut se dissimuler, d'autre part, qu'en refusant de publier *Iris*, le chef-d'œuvre de Jacques Perk, et en ne rendant

[1] Voyez, dans son discours de réception à l'Académie, le passage cruel sur le chef des naturalistes français.

Digitized by Google

pas justice à *Lilith* de Marcellus Emants, la rédaction du *Gids* n'ait commis une faute lourde. Il est bien certain, cependant, qu'une grande revue, vieille d'un demi-siècle, ne peut, pour ainsi dire, représenter les opinions d'avant-garde. Le malheur fut que le *Gids* opposa d'abord aux novateurs hollandais de 1885 des rivaux absolument insignifiants, ce dont le *Nieuwe Gids* tira bruyamment parti.

Qu'arriva-t-il en fin de compte? Que le *Gids* s'accommoda peu à peu au goût nouveau, mais avec réserve et prudence, et que les exagérations et les querelles des novateurs conduisirent leur revue à la ruine et leur groupement à la dispersion. C'est ainsi que se réalisa, mais à rebours, la prédiction de Verwey : « Et moi, je dis à qui veut l'entendre que le *Gids* agonise. »

A certains moments, d'ailleurs, Verwey lui-même pousse à l'extrême la maladresse. Il résume son idéal poétique et littéraire dans l'aphorisme suivant : « Nous voulons la saine raison dans l'art. » Affirmation générale, totalement dépourvue de sens. Ailleurs il confesse : « Nous n'avons pas de méthode de critique. » Plus loin, enfin, embarrassé de justifier la publication d'œuvres naturalistes au *Nieuwe Gids*, il ne trouve d'autre justification que la suivante : « Nous publions les œuvres d'écrivains qui se dénomment « naturalistes ». Pourquoi? Simplement parce qu'il nous est égal que quelqu'un s'appelle naturaliste ou autrement, pourvu qu'il apparaisse clairement qu'il a quelque chose à dire et qu'il le dit raisonnablement. »

Une semblable justification ne justifie rien du tout.

D'autres jugements firent quelque bruit. Au moment de critiquer un roman de L. Van Deyssel, Verwey s'écrie : « Le roman de Van Deyssel a deux qualités, il est beau et il est immoral. » Il y avait là, outre un peu d'admiration voulue — car la conception littéraire de Van Deyssel s'écartait notablement de la sienne —, une tendance déplaisante au paradoxe; on peut dire que le désir de « faire de l'effet » et « d'épater le bourgeois » était pour quelque chose dans ces diatribes.

Verwey s'essaya aussi à faire de la critique artistique et rendit compte de certaines expositions de gravures et d'aquarelles d'Israëls, de Mauve, de John Swan, de Tholen et de

Digitized by Google

Bosboom. Sa critique ici est moins agressive, plus modeste, moins doctrinale. Il tâche de comprendre, de rendre compte, d'expliquer, et il ne se hasarde guère à condamner. Il faisait d'ailleurs chose prudente en restant ici dans les généralités. En effet, l'école hollandaise moderne de peinture, apparentée de fort près aux peintres français de Fontainebleau, pouvait bien, il est vrai, prêter à des considérations générales sur la parenté des arts : poésie et peinture; son inspiration n'était peut-être pas toujours conforme à celle des novateurs hollandais en poésie. Et d'abord, quoi qu'on en dise, les problèmes techniques des deux groupes d'artistes ressortissent à des préoccupations différentes. Ensuite, si Anton Mauve et les frères Matthew et William Maris ont révélé à la Hollande une compréhension nouvelle du paysage et nous ont rendu familiers certains effets de lumière sur l'eau et dans les nuages, s'ils y ont même mêlé une note étrange parfois, subtile et presque mystique; pour Joseph Israëls le « sujet » du tableau garde une importance énorme. En outre, il peint avant tout la vie des humbles de son pays, il inspire et veut inspirer la tristesse, la compassion pour les drames de la vie des petits. Ce n'est donc pas là l'impassibilité qu'à certains moments la critique du *Nieuwe Gids* rêvait pour l'artiste!

A l'égard du mouvement philosophique, dénommé en Hollande « protestantisme libéral » et défendu par le pasteur Hugenholz, Verwey comme Kloos adopte une attitude nettement hostile. La tendance rationaliste en face de phénomènes religieux lui apparaît comme une cote mal taillée pleine d'incohérences, faite de philosophie superficielle et de religiosité sans grandeur.

Cela se conçoit sans peine. Pour ceux qui cherchaient à restaurer la notion du mysticisme et qui avaient pris à tâche de combattre les affirmations trop hâtives de la philosophie positive, un compromis entre la religion, éternelle source d'art, d'émotions pieuses, d'enthousiasme, de lyrisme individuel ou collectif — et le raisonnement du géologue ou du naturaliste apparaissait comme un contre-sens. Défaut plus grave, ils

Digitized by Google

présumaient que cette doctrine ne pourrait donner naissance à aucune œuvre de beauté.

Au contraire, Verwey exalte fort haut les études de Pierson sur la littérature et l'histoire hébraïques, mais uniquement parce qu'elles ont eu le don d'exciter l'imagination de l'écrivain, qu'elles lui ont ouvert sur le monde juif des jours tels qu'il en résulte pour lui une grande vision épique.

La poésie exaltée, patriotique ou humanitaire des poètes flamands le laisse, au contraire, fort sceptique. On peut prévoir déjà quel accueil enthousiaste la nouvelle école réserve à Guido Gezelle; avant lui, les poètes hollandais ont toujours refusé de traiter leurs frères flamands comme des égaux, et ni Vuylsteke, ni de Geyter, ni même Pol de Mont ne furent appréciés en Hollande à leur valeur propre.

Les hommes d'enseignement furent, plus que personne, en butte à leur satire. Contre Ten Brink et te Winkel parurent des diatribes forcenées, tandis qu'on s'en prenait avec hauteur à l'historien de la littérature nationale, à Jonckbloet, dont on voulait réformer tous les jugements au nom de l'esthétique nouvelle.

Dans un fort long et méchant article, Verwey part en guerre contre le professeur de philosophie Spruyt; il veut sauvegarder, encore une fois, contre l'esprit logique et raisonneur, les droits de la fantaisie et de la poésie. Ce débat, auquel je ne puis consacrer ici qu'une rapide allusion, est intéressant en ce qu'il met à découvert le conflit qui existait entre le positivisme, accepté dans la société et dans la science, et l'inspiration artistique des novateurs de 1880.

En résumé donc, Verwey défend « l'aristocratisme du sujet », les droits de l'artiste qui est une sorte de surhomme; il use et abuse de l'égotisme, mais nous devons lui être reconnaissant de ce qu'il s'est consacré à la poésie et de sa croisade en faveur de la beauté.

***

J'ai dit que F. Van Eeden représenta ici le mysticisme. Il débuta par des professions de foi littéraires teintées d'anar-

Digitized by Google

chisme, resta longtemps en contemplation devant le mystère de l'hypnotisme et des sciences occultes; il est devenu, de plus en plus, le champion du néo-christianisme, du socialisme, du féminisme même et du végétarianisme.

Tout ce qui relève de l'intuition est son domaine. Et si je ne puis attacher grande importance à ses études critiques, c'est que, comme ce fut le cas dernièrement dans les deux suites ajoutées au *Kleine Johannes*, les accents du tribun ou de l'apôtre dominent trop souvent, chez lui, la pure vision du poète. Il faut cependant bien parcourir celles de ses études qui parurent au *Nieuwe Gids*, non seulement parce qu'elles sont « représentatives », mais encore parce qu'elles complètent ce que nous avons déjà dit ici de leur auteur.

***

En exagérant quelque peu, on pourrait dire que la seconde moitié du XIX[e] siècle en Hollande est caractérisée, en littérature, par deux événements révolutionnaires : l'apparition de Multatuli (1) et la création du *Nieuwe Gids*. Leur influence est encore vivante aujourd'hui. Bilderdijck, qu'on ne lit plus, a eu un disciple fidèle en Isaac da Costa (1798-1860); de l'époque qui suivit, Potgieter est la plus grande illustration et les aînés de la « génération de 1880 » prisaient fort haut Busken-Huet et Vosmaer. L'influence de ces trois écrivains est peu appréciable aujourd'hui. On peut dire que seul l'auteur de *Max Havelaar*, le génial et inégal Multatuli, et les théoriciens partis du *Nieuwe Gids* conservent encore, à tort ou à raison, une espèce de tutelle sur la Hollande littéraire.

Aussi, ce fut un crève-cœur pour les jeunes novateurs de 1880 que d'être reniés par l'écrivain-philosophe, sous l'égide duquel ils se fussent volontiers placés. C'est à expliquer la conduite de Multatuli à leur égard que F. Van Eeden consacre sa première étude.

Voici comment F. Van Eeden dépeint, à son tour, le monde

(1) *Max Havelaar* parut en mai 1860.

Digitized by Google

littéraire hollandais à l'entrée en scène de Multatuli, avant 1860 : « C'était un ménage tranquille et convenable que le groupe littéraire d'il y a trente ans... On était assis tranquillement près d'une tasse de thé. On disait le *Benedicite* après le repas. De Genestet fredonnait une chanson profane, Alberdingk soupirait sur un mode antique, da Costa coloriait une belle image de la bataille de Nieuport, Potgieter rimait en silence, Bakhuizen disait, de-ci de-là, une impertinence. Seul, Huet commençait à éplucher les défauts des autres et taquinait de Genestet. Mais tout cela en douceur. On riait tout bas et on se poussait le coude pendant la prière; mais tout se passait dans le calme et le silence. »

Ce fut cette demi-somnolence que rompit la voix éclatante et virile de *Max Havelaar* et les novateurs de 1880 eussent aimé comparer leur entrée en scène à celle de Multatuli.

D'ailleurs, l'anarchisme intellectuel et littéraire, prêché par ce dernier, les séduisait : il justifiait leurs violences. C'est avec enthousiasme qu'en avril 1887 Frederik Van Eeden cite les aphorismes suivants de Multatuli :

« Il n'y a pas de règle de l'art. L'artiste sincère imite la nature telle qu'elle lui apparaît. Celui qui tend ici à la sincérité et à la vérité est un artiste. » (*Ideen*, 1175.)

« L'obéissance fidèle à l'impression naturelle mettrait chacun à même de produire quelque chose de bon. » (*Ideen*, 547.)

« Quelque défectueux que soit son mode d'expression, un auteur qui fait preuve de sincérité est toujours agréable et l'emporte toujours sur l'écrivain qui sert une école ou suit un exemple.

« La théorie de l'enseignement de la littérature devrait être : étudier la nature des choses et tâcher de communiquer fidèlement ce que vous avez ressenti. »

Ces aphorismes, on en a pu juger, trahissent chez leur auteur un mépris complet de toute recherche verbale et vont à l'encontre des théories mêmes du *Nieuwe Gids*. N'importe, ils encourageaient les révoltés, on ne leur demandait pas autre chose. Frederik Van Eeden ajoutait de son propre chef : « En

Digitized by Google

dépit des admonestations, je tiens l'absence de principe chez Multatuli pour sa plus grande qualité. Il n'y a pas de limite précise à tracer entre le principe, le préjugé et la convention. » Plus loin encore, il disait : « Nous voulons des individualités. » Principe fécond, il est vrai, mais un peu vague (1).

Et quand Multatuli, qui méprisait fort les querelles littéraires, tâchait de détourner les jeunes gens du sot métier de rimailleur en leur disant : « La société a besoin d'hommes d'action ! » Frederik Van Eeden répondait : « Croyez-vous que dépeindre de grandes réalités, mettre en lumière la vie d'une âme, cristalliser l'expression de sentiments et de sensations dans une langue pure, ce soit là jeux d'enfants ? »

Multatuli ayant dit : « Je ne suis pas un écrivain, car un écrivain parle sans avoir rien à dire », Frederik Van Eeden le corrigeait comme suit : « La plupart des écrivains n'ont rien à dire et feraient mieux de se taire ; mais moi, Multatuli, j'ai quelque chose à dire. »

Malgré tout, pourtant, l'impression qui subsiste est celle-ci : Multatuli aimait l'action et il trouvait les novateurs trop préoccupés de querelles littéraires. Ce en quoi il n'avait certes pas tort.

Ces querelles dégénéraient le plus souvent en des discussions purement verbales. Nous avons signalé comment le roman de L. Van Deyssel fut sacré par Kloos et Verwey « beau et immoral ». F. Van Eeden lui dénie cette dernière qualité. Suit un article entier sur l'évolution de la morale. Il est bien sûr que l'attitude de Van Eeden ici est conforme à celle de tout son groupe ; en défendant Van Deyssel contre le reproche d'avoir offensé dans son livre le sens des convenances bourgeoises du lecteur hollandais, c'est la liberté de l'artiste

(1) F. Van Eeden a d'ailleurs regretté cette déclaration. Quand il republia ses études en volumes, en 1897, il ajouta la note suivante : « Dans les époques de dégénérescence, l'individu et ses qualités potentielles sont la seule source de rajeunissement. » Ce charabia signifie qu'entre 1887 et 1897 la foi socialiste de F. Van Eeden est devenue plus exigeante et qu'il lui subordonne désormais ses jugements esthétiques.

Digitized by Google

qu'il défend : « J'affirme maintenant, dit-il, lui aussi, doctoralement, qu'un artiste qui, par suite du respect des formes ne dit pas ce qu'il a à dire, agit comme un médecin qui, appelé auprès d'un malade, s'excuse sous prétexte qu'il joue aux gages et qu'il est en pénitence. »

Cette verve « endiablée » est particulière, elle aussi, aux critiques du *Nieuwe Gids*. Elle tourna au procédé et devint insupportable. Elle permit, il est vrai, l'expression de plus d'un sentiment primesautier et de plus d'une idée d'avant-garde ; seulement elle est un procédé de polémique trop facile et trop complaisant et elle est insuffisante à quiconque veut se poser en critique.

Pour sa défense, on peut invoquer qu'elle met en circulation une quantité de pensées neuves, un peu audacieuses, volontiers paradoxales et visant à l'effet, et qui créèrent comme un remous dans le cours, jusque-là si paisible, de la littérature hollandaise. S'il est vrai qu'on heurta, péniblement parfois, les sentiments de réserve et de retenue de tout un peuple, encore faut-il ajouter que cette secousse était nécessaire : renverser des habitudes invétérées d'admiration sur commande en littérature et en art n'était pas ici faire œuvre inutile.

— Qu'est-ce que chacun des lecteurs ou des spectateurs admire en réalité dans un chef-d'œuvre classé et catalogué? — Qu'est-ce que le beau? — En quoi consiste l'émotion artistique? Questions un peu oiseuses, sans doute, et fort insolubles, mais dont la discussion passionnée bouleversait les manières de penser les plus générales.

Pourtant, l'attitude de ces « jeunes » qui en remontraient à tout le monde était présomptueuse et souvent déplaisante. Ils ne firent rien, bien au contraire, pour atténuer cette impression. Le respect dû à l'art et à l'artiste, voilà le thème qui revient le plus souvent sous leur plume. F. Van Eeden place, lui aussi, l'art au-dessus de la science, au-dessus de la philosophie, et il restaure en même temps dans l'art le domaine de l'inconnaissable et de l'inconscient. C'étaient là autant de conquêtes du positivisme qui se retournaient contre la doctrine

Digitized by Google

elle-même, et le mouvement de 1880 fut, nous l'avons dit, avant tout, une réaction contre le positivisme à vues étroites.

« Ce qu'il y a en nous de plus haut, de plus profond et de meilleur, ce qu'on ne peut atteindre par le chemin du raisonnement discursif, l'artiste seul peut l'exprimer. »

Et quant à la parenté des arts, Van Eeden s'exprime comme suit : « Il y a bien moins de différence entre un vers, un morceau de musique, un tableau, qu'entre un vers et une dissertation ou entre un beau vers et un méchant vers. »

Il a d'ailleurs très heureusement caractérisé la défaveur dont souffrait, en 1880, la poésie elle-même en Hollande. Il notait « le manque de foi dans la poésie d'un peuple qui a eu beaucoup de mauvais poètes, la méfiance qu'inspirait le langage sincère à des hommes trompés pendant des années par l'abus de la rhétorique et du style ampoulé ».

« La qualité requise pour entendre des vers, disait-il encore, est de même nature que pour entendre de la musique. On peut la développer, elle manque rarement tout à fait, mais elle est plutôt rare dans notre pays.

« Il n'y a pas un pays où écrire quelque chose de *beau* soit une œuvre aussi ingrate qu'en Hollande. »

Et ainsi, il répétait à satiété les mêmes idées sous des formes à peine différentes, exaltant toujours la musique du vers et la puissance d'action du mot. « Les séries de mots sont des peintures d'âmes, au même titre que les mélodies, celui qui ne sent pas cela ne peut comprendre des vers. » Ou bien encore : « Il faut avant tout savoir que les mots d'un vers veulent, tous, être traités comme des choses précieuses, que l'on reçoit avec amour et que l'on emporte avec soin et tendresse. »

Mais ce culte du mot ne conduit-il pas à des abus évidents? Cette assimilation de la poésie à la musique ne va-t-elle pas trop loin et l'élément « raisonneur ou descriptif » peut-il ici être banni sans préjudice grave pour la poésie elle-même?

Ni Van Eeden ni son groupe ne s'en soucient, dirait-on. Incarnant une réaction contre la poésie descriptive et fami-

Digitized by Google

lière, pleine de laisser aller et riche en expressions toutes faites, c'est vers la plastique du vers et sa musique que tendent tous leurs efforts.

Toujours pourtant, c'est la liberté du poète que Van Eeden lui aussi défend, son droit d'user de rimes insuffisantes ou de se soustraire à l'obligation de la césure.

***

Il est impossible de résumer ici les polémiques et les « attrapades » extrêmement nombreuses nées entre les littérateurs ancien style et nouveau jeu, puis bientôt entre les novateurs eux-mêmes. Ces incidents regrettables, qui furent une des caractéristiques de la jeune école, n'ont pas cessé, comme on pourrait le croire, avec la période du début, et les plus grossières injures, les novateurs les avaient réservées pour se les lancer les uns à la tête des autres (1).

L. Van Deyssel (2) lui-même n'avait pas pu contribué à répandre l'usage de l'insulte dans la critique littéraire. Ses diatribes étaient remarquables surtout par leur violence et leur manque absolu de réserve. Ce sans-gêne, cet emploi immodéré d'expressions grossières ou triviales, ne l'ont pas empêché de donner comme épigraphe à son premier recueil d'études le verset de saint Jean : « Et le Verbe était Dieu. Dans le Verbe était la vie et la vie était la lumière des hommes. »

Cette allusion au *Logos* n'apparaît ici, ni très bien en situation, ni très heureusement choisie. Il semble que le verset de saint Jean est tout simplement mal compris et qu'on l'emploie abusivement pour justifier l'article du programme de la nou-

(1) Voici un extrait d'une lettre ouverte adressée, en 1902, à L. Van Deyssel, par le poète mystique F. Van Eeden : « Je ne vous appellerai pas Van Deyssel « cochon », « renard » ou « grenouille de marais » ni « cigale » ou « crocodile », parce que ces appellations n'ont qu'une valeur imprécise et une portée incertaine, mais je vous appellerai « menteur », ce qui est plus clair et complètement suffisant. » Et ce ton dure pendant plusieurs pages.

(2) Pseudonyme de J. A. Alberdingk Thijm.

Digitized by Google

velle école concernant l'importance et la valeur propre du mot.

La caractéristique de Van Deyssel, c'est d'être dans la Hollande de 1884 le défenseur du « naturalisme » et le coryphée de Zola. On lui doit aussi d'avoir, avec une brutalité parfois déplacée, secoué l'opinion publique et démoli plus d'une réputation parfaite. Il exerça, en outre, une influence très bienfaisante par ses encouragements décernés aux talents jeunes, depuis le poète Boutens jusqu'au critique et romancier I. Quérido.

Mais nous ne pouvons nous arrêter ici longuement à son activité de critique. Tout d'abord, il n'appartint jamais en propre à l'école du *Nieuwe Gids*. S'il a été, d'autre part, un initiateur du « naturalisme » en Hollande, il faut avouer qu'il s'est grossièrement mépris sur la valeur et la portée de ce courant littéraire. Ses études, écrites avec verve, sont pleines de naïvetés insupportables et de présomptions.

Nulle part, on ne rencontre chez lui l'esprit critique, bienveillant ou sévère, mais cherchant à comprendre et non à imposer. Il ne manque ni de feu sacré, ni de conviction, ses jugements partent d'une conviction sincère, et c'est un mérite considérable à ce moment-là. Mais si ses tirades bouffonnes ou impertinentes ont pu être à leur place dans un moment de polémiques fort vives, elles n'auraient jamais dû être réimprimées.

C'est une caractéristique de tout ce groupe d'écrivains, d'ailleurs, que rien de ce qui est sorti de leur plume ne leur paraît indifférent à la postérité et qu'ils recueillent avec soin et republient avec exactitude jusqu'aux brocards que l'ardeur d'une polémique excusait à peine. Nous ne pouvons évidemment les suivre dans cette voie.

***

Il nous resterait à examiner certaines objections formulées contre leurs doctrines. On sent assez que si l'influence libératrice des « novateurs » de 1880 a pu être féconde, leur doctrine n'était pas exempte d'étroitesse.

Digitized by Google

Te Winkel a élevé, par exemple, des objections sérieuses contre l'emploi du sonnet dans les langues germaniques. Le sonnet convient spécialement, dit-il, aux langues romanes à terminaisons accentuées dont les rimes sont très variées et très riches. C'est une forme poétique d'un emploi malaisé dans les langues où la syllabe radicale a l'accent et où les terminaisons se sont assourdies. Le sonnet conduit facilement ici au style recherché, prétentieux et baroque ; mais il traduit — cela est incontestable — pour celui qui affronte avec succès toutes les difficultés accumulées, une maîtrise absolue de la langue et des vers.

Te Winkel note aussi que cette forme convenait mal à la notion qu'avaient de leur art les novateurs. D'une part, on exigeait du poète l'expression spontanée et complète de son âme ; d'autre part, on lui imposait une forme qui exige exercice et réflexion. En fait, d'ailleurs, la forme du sonnet fut bouleversée par les poètes hollandais, comme elle le fut chez nous par les derniers poètes français. Le sens enjamba d'une strophe à l'autre ; on compta comme valables des syllabes tantôt muettes, tantôt accentuées contrairement à leur nature.

Un autre reproche adressé aux « novateurs », qui certes est partiellement fondé, c'est d'avoir exagéré la part de nouveauté qu'ils affectaient. C'est l'histoire de toute nouvelle école en art. Si on a pu rapprocher d'Andersen l'*Histoire de Jeannot* (1) de Frederik Van Eeden et de *Nanno* de Vosmaer *Perséphone* de Verwey, le *Nieuwe Gids* n'en marque pas moins une date importante dans la littérature hollandaise.

Nous l'avons indiqué en passant, la conception que les « novateurs » avaient de la littérature n'était ni toujours conséquente avec elle-même, ni, de loin, unanime. Tour à tour elle était impressionniste ou réaliste ; l'art était une tranche de vie rendue avec réalité, mais intensifiée par le sentiment de l'artiste. L'art ou bien devenait « l'expression la plus individuelle de l'émotion la plus individuelle », ou bien encore « l'émotion rendue par l'harmonie des mots ».

(1) Traduit en français par Léon Paschal. Cf. *Revue de Belgique*, 1902.

Digitized by Google

Mais toute émotion a-t-elle la même valeur artistique, la même intensité? Chaque « tranche de vie » a-t-elle un droit égal à être exprimée? Cela restait dans le vague. On ne tarda pas à s'apercevoir que les critiques du *Nieuwe Gids* n'étaient pas même d'accord entre eux.

Quant à la donnée même de *l'art pour l'art* elle a presque toujours été étrangère au public hollandais et elle finit par mettre la division entre les novateurs eux-mêmes.

***

En dépit de ces critiques de te Winkel, la secousse produite dans la littérature hollandaise fut considérable et souvent bienfaisante : on délivrait la littérature de quantités d'entraves.

Que l'on relise, par exemple, la préface que Marcellus Emants écrivait en 1885 en tête de sa seconde édition de *Godenschemering* (1); on verra à quelle indifférence se heurtait un poète original dans la Hollande de ce temps-là. Ce qui caractérisait la critique officielle, c'était son indifférence sinon son insuffisance et ses jugements hâtifs.

Mise en face des déclarations de Marcellus Emants, la théorie de Kloos sur les devoirs de la critique s'éclaire à la réalité des faits. La poésie d'Emants fut censurée parce que l'auteur avait fait d'Odin le père de Loki et réduit celui-ci à l'état de bâtard. « On dirait vraiment que, sous le règne d'Odin, il existait déjà un état civil et que le critique en a feuilleté les registres. »

Le respect dû à l'art et à l'artiste, ce fut la thèse essentielle, la grandeur et la faiblesse des novateurs.

On ne peut nier qu'ils n'aient été injustes envers plus d'un de leurs devanciers (2), ni qu'ils n'aient plus promis qu'ils n'ont

(1) *Godenschemering.* Een gedicht door MARCELLUS EMANTS. Haarlem, Tjeenk Willink. 131 pages.

(2) On trouvera plus d'une vue intéressante, opinion moyenne du jugement hollandais vers 1897, quand régnait en maître l'engouement pour les hommes de 1880 et qu'il fallait déjà quelque peu réagir, dans W. G. VAN NOUHUYS, *Studiën en Critieken* (*Marcellus Emants, Willem Kloos, Frederik Van Eeden, Hélène Lapidoth-Swarth, L. Van Deyssel, Maurice Maeterlinck,* etc.). Amsterdam, Van Holkema en Warendorf.

Digitized by Google

donné. Ils n'ont pas, comme ils le promettaient, traduit en acte toutes leurs tendances, ils n'ont ni créé une nouvelle poésie épique, ni exprimé pleinement la pensée de leur temps; ils n'en ont pas moins été un peu — eux aussi — des professeurs d'énergie.

Nous tâcherons d'examiner ici quelque jour les œuvres poétiques nées en concordance avec ce mouvement d'idées. Il nous aura suffi, pour cette fois, d'avoir tracé un tableau sommaire des doctrines de l'école hollandaise de 1880 et évoqué devant le lecteur français les « héros » de cette révolution littéraire.

J. LHONEUX.

Digitized by Google

LES VOYAGES DE M. GEORGES DUCROCQ

Les Français, qui sont un peuple singe et un peu maniaque, ont découvert depuis quelques années l'utilité pratique des voyages. Ils se figurent qu'ils augmenteront leur puissance s'ils connaissent les langues étrangères, et ils étudient le *Baedeker* comme un nouveau *Moyen de parvenir*. Je me garderais de contredire ces personnes respectables qui incitent la jeunesse à la connaissance des peuples étrangers, mais comme j'aime entre toutes choses la douceur de vivre et la recherche du plaisir délicat, je suis peiné de voir mes compatriotes agir comme des lourdauds; et, aux élucubrations économiques de tel journaliste qui chante Carnegie et sa gloire, je préfère nos qualités anciennes et les défauts qui en découlent.

Pour cette raison, je me plais extrêmement aux récits de M. Georges Ducrocq (1).

Premier, l'auteur ne m'y éblouit pas de statistiques ni de vues profondes sur l'histoire et le génie des peuples, ou de prédictions sur les progrès de la colonisation européenne. Il ne me dit pas qu'il va m'apprendre quelque chose. Et cela est délicieux, puisque le ton de magister froisse toujours, et que l'instruction est seulement une faible part de la culture, et enfin parce qu'une sensibilité quelle qu'elle soit, remplace avantageusement un amas de notions stériles et ennuyeuses.

M. Georges Ducrocq écrit de petits chapitres, sur les

(1) *Pauvre et douce Corée*, Champion, 1904. — *Du Kremlin au Pacifique*, Champion, 1905.

Digitized by Google

maisons, sur les enfants, sur les vêtements, sur les cimetières... Il les pose à côté les uns des autres, les illustre d'aimables photographies, et c'est tout, du moins pour l'extérieur.

Si l'on essaie de pénétrer plus avant, l'on comprend qu'une part du plaisir pris à le lire vient de son style, qui est clair, souple, un peu fluide, parfois même nonchalant, mais qui vous berce et vous amuse, comme l'eau pure d'une molle rivière glissant entre des rives contournées et paisibles et couvertes d'une tendre verdure. On dirait d'une vallée calme dans la buée humide d'un pays sans soleil.

Cette forme exprime bien la sensibilité qu'elle recouvre, et qui est fine, nuancée, d'un esprit léger et qui se marque à peine : le vol d'un papillon goûtant les fleurs et passant de l'une à l'autre avec chaque fois un court reflet et une pâle étincelle. En somme, un Français, je veux dire un homme qui savoure les spectacles de la nature comme les jolies femmes de sa race, un peu légères et minces, et qui trouve un bonheur futile mais réel à regarder les apparences défilant devant lui avec les saisons et les heures. Ce voyageur contemple les terres estranges comme Sénac de Meilhan les hommes, il ne les étudie pas, il les voit et jouit de leurs aspects, puisque la recherche du plaisir est le propre de l'homme.

Cependant, malgré le voile de candeur jeté par M. Ducrocq sur chacun des objets qu'il rencontre, l'on peut s'amuser à découvrir le pays lui-même sous les images que nous en rapporte le voyageur.

Souvent je me contenterai de le citer :

***

PAUVRE ET DOUCE CORÉE!

« Les chaumières ont un air bon enfant; elles annoncent une grande pauvreté, mais ne sont pas tristes. » C'est le pays de la simplicité, les gestes y sont restés puérils; et les Coréens,

Digitized by Google

« c usins de ces vieilles races sibériennes qui sentent encore le primitif », ne veulent pas connaître la vie moderne : « ils ne désirent que la tranquillité. »

« Le blanc domine dans le costume coréen : c'est la couleur qui convient le mieux à ce peuple enfant... Les femmes travaillent pour que leurs maris resplendissent et ainsi, pensent les Coréens, la vie est bien faite. »

« Avec si peu de ressources, le Coréen est heureux... On flane beaucoup à Séoul et les rues sont animées. Il y passe des femmes du peuple qui vont au lavoir ou au puits, portant la cruche ou le paquet de linge en équilibre sur leurs beaux cheveux noirs, la taille droite ; des jeunes gens tournent la tête pour admirer leur dos cambré, les marchands ambulants qui vendent des oiseaux, des souliers ou des cordes, les porteurs d'eau, les portefaix, tous ont la balle sur les reins. Les nourrissons sont portés de la même façon par la mère ou la grande sœur et il arrive qu'on les oublie, si le proverbe dit vrai : « Elle fut pendant trois ans à la recherche du bébé qui était sur son dos. » Il passe des marchands de sucre, de couteaux et de lunettes, des cavaliers et des chaises fermées qui contiennent sans doute une femme de la noblesse, des files d'aveugles qui se tiennent par la main, conduits par un enfant, mais les plus nombreux sont les désœuvrés qui baguenaudent, fument la longue pipe, disent bonjour au voisin, se font compliment de leur santé, du beau temps et se pavanent dans un habit neuf ; musards qui tournent autour des sacs de riz et d'orge, s'arrêtent devant l'écrivain public, interpellent les paysans, bayent aux corneilles. Si un homme soucieux et pressé traverse cette foule nonchalante, on le laisse passer avec un sourire de dédain : c'est un fonctionnaire, un malheureux qui travaille. « Le mendiant lui-même, dit le proverbe, a pitié du lecteur du palais. »

« Ces spectacles de la rue sont rehaussés par la lumière... Lumière si pure qu'elle embellit même les vieilles ridées dont les yeux restent clairs, et donne aux maisons vermoulues, aux chaumes croulants, un regain de jeunesse. »

Digitized by Google

« Les rues de Séoul sont très marchandes : petit commerce, mais beaucoup de boutiques, les métiers encore divisés, comme au moyen âge, par quartiers... Les marchands de soieries recherchent les cours obscures et les vestibules à l'ombre. Là, dans un demi-jour favorable, ils déploient les tuniques de soie claire dont le bruissement fait tant de plaisir aux femmes, les paletots verts comme des bourgeons d'avril, les jupes bouffantes couleur de groseille, les tissus en fibre de ramie, les mousselines, les gazes et ces coquets bonnets de police, ourlés de fourrure, ornés d'un gland rouge et de larges rubans de soie prune qui tombent jusqu'aux talons, objet d'envie pour les jeunes filles. Ces étoffes ne peuvent rivaliser avec les broderies chinoises ou japonaises, elles ne valent que par leurs couleurs vives, leur fraîcheur campagnarde; elles ont l'éclat des fleurs matinales. »

« La campagne aux portes de Séoul est riante et variée par des côtes, des plis de terrain, une suite de vallons fermés et paisibles où les villages sommeillent sous de vieux châtaigniers. Les champs sont en rizières, mais la culture a respecté les bouquets d'arbres, les troncs merveilleusement élancés des grands saules toujours tremblants. Les chemins, souvent taillés dans le roc, serpentent entre les potagers, les vergers de pruniers, de mûriers et d'abricotiers, animés par un va-et-vient d'habits blancs, de paysans qui poussent leurs taureaux, de femmes qui vont à la fontaine, une cruche noire sur la tête... et personne ne se presse, la lumière est belle, l'air léger, les gens heureux d'habiter un pays aussi calme. »

***

DU KREMLIN AU PACIFIQUE.

Tant d'hommes morts pour une terre ancienne et pour un idéal qu'ils ne comprenaient pas, tant de sang qui fut sans doute inutilement répandu, les larmes des mères et des femmes et des enfants, cela donne une grandeur à des mots qui sonnent

Digitized by Google

comme le glas des vieux clochers : *Du Kremlin au Pacifique.*

Sibérie monotone où l'on descend les fleuves, à travers des plaines que le vent traverse; petites îles couvertes de roseaux; grands arbres dénudés qui balancent leurs cimes; tristesse de l'automne, accablant hiver; et la fécondité d'un immense pays; et cet élan qui le portait tout entier vers la mer libre, et qui maintenant n'est plus qu'un souvenir... que de paysages un moment entrevus : mais tout passe.

La taïga, la forêt sibérienne : « Un parc naturel dont l'herbe ne serait jamais fauchée, ni les massifs taillés, où les allées ne conduisent à aucun château, des charmilles désertes, un superbe domaine abandonné... La forêt sibérienne est extraordinairement touffue et sombre : elle n'a pas de spacieuses futaies où l'air circule, c'est un amas confus de troncs tumultueux. A peine dans le noir distingue-t-on le cierge fin d'un bouleau, le candélabre d'un mélèze ou la dépouille d'un sapin culbuté par la foudre, pâmé comme un héros dans les bras de ses compagnons. Un parfum de terreau s'en exhale, ce sont des arbres qui pourrissent dans les fondrières, aiguilles sèches, écorces vermoulues, graisse féconde où des milliers de fleurs prennent racine, des fougères, des ciguës, des marguerites... »

La descente du fleuve Amour : « L'impression déjà ressentie dans la taïga, d'une grandeur accablante, vous poursuit. Le fleuve a parfois plus de trois verstes de large, sans compter ses bras errants et ses lagunes où l'on se réfugie en cas de tempête. Sous les roseaux agités par le vent, un campement s'improvise, il se trouve toujours dans l'équipage un joueur de guitare, les autres chantent; la journée passe à l'abri. Le soir, la tempête apaisée, dans la savane qui ne se courbe plus, un feu s'éteint : près des cendres, un jeune soldat joue une mélodie d'une douceur infinie : « J'ai tant passé sous les fenêtres de ma bien-aimée que mes talons en sont blessés. » Personne ne l'écoute, il chante pour lui-même, il est bien loin d'ici. »

Et plus loin, Vladivostok, Ajé-ké, Karbine, Moukden, Port-Arthur, tels qu'ils étaient avant la guerre; et la vie désordonnée

Digitized by Google

des Russes, des vieux Russes, et leur fantaisie, et leurs débordements. Les moralistes peuvent prêcher, je ne puis que déplorer la victoire japonaise : ces Russes n'étaient que des demi-civilisés, ils n'avaient pas notre cerveau, ils ignoraient et Sophocle et Catulle, mais ces Japonais, quels singes, quelle race différente de la nôtre en cent endroits. Je suis occidental, ils empiètent sur mon empire.

*
* *

Il arrive souvent que l'on plaisante ces voyageurs qui arrivent pour nous apprendre leurs prouesses et nous dépeindre d'effarantes merveilles. Cependant, à les entendre, un désir nous vient de partir vers ce que nous ne connaissons pas. C'est l'invitation au voyage :

Vois sur ces canaux
Dormir ces vaisseaux
Dont l'humeur est vagabonde;
C'est pour assouvir
Ton moindre désir
Qu'ils viennent du bout du monde.

LOUIS THOMAS.

Digitized by Google

PETITE CHRONIQUE

Nous devons nous contenter d'annoncer le troisième volume de l'ouvrage de M. Henri Pirenne, *Geschichte Belgiens*, dont l'édition allemande a paru, chez F. Andreas Perthes, à Gotha. L'édition française, dont nous avons donné un très curieux spécimen, sera mise en vente dès la fin de ce mois ; nous l'étudierons alors de plus près. Le présent volume nous conduit de 1477 (mort de Charles le Téméraire) à 1567 (arrivée du duc d'Albe). Il se subdivise en trois livres dont le premier est consacré à la crise qui suivit le drame de Nancy, à la reconstitution de l'État bourguignon et particulièrement aux temps de Marguerite d'Autriche et de Marie de Hongrie; le second livre étudie la civilisation néerlandaise au XVI^e^ siècle, tant la vie économique que la vie intellectuelle et morale; le troisième livre nous montre les débuts du règne de Philippe II. Pour la première fois, la vie sociale tout entière devient le pivot historique ; il y a là un grand et curieux effort d'originalité.

***

Léon Séché, *Alfred de Musset:* I. L'homme et l'œuvre. Les camarades. II. Les femmes (Documents inédits), Paris, Société du Mercure de France, 1907, 2 vol. in-8°. — On connaît les intéressants travaux de M. Léon Séché sur Alfred de Vigny, Sainte-Beuve et Lamartine, sa méthode analytique et discursive, son goût du détail savoureux, sa chasse patiente et souvent heureuse du document rare et inédit ; ses livres valent, à ces titres estimables, plus que bien des dissertations savantes ou des généralisations faciles, et il nous semble qu'on doit maintenant placer M. Léon Séché en bon rang parmi nos historiens des lettres, non loin des critiques de vocation et de profession, qui ont apporté un solide faisceau de doctrines nouvelles dans la considération du passé.

Le présent ouvrage se subdivise de façon un peu artificielle, et le plus grave reproche qu'on puisse lui faire, c'est la dispersion qui s'y manifeste et où l'esprit du lecteur est lui-même entraîné. Très souvent l'intérêt de la digression nous conduit à oublier qu'il s'agit d'Alfred de Musset, et le titre de « Musset et ses amis » ou « son groupe littéraire » eût été de meil-

Digitized by Google

leure venue. Car on est renseigné avec abondance de détails et de documents sur Alfred Tattet et sur le poète Arvers, comme on trouve réunis tous les éléments d'une véritable monographie sur Paul de Musset. Dans le second tome, il est vrai que la personnalité morale de l'auteur des *Nuits* apparaît plus directement éclairée ; ce tome est consacré aux femmes qu'il a connues et aimées ; c'est-à-dire à Georges Sand, à Caroline d'Alton-Shée (Mme Jaubert), à la princesse Belgiojoso, à Rachel, à Madame Allan, à Louise Collet. On y trouvera, à côté de quelques anecdotes connues et de parties biographiques d'un intérêt relatif, des indications très curieuses et surtout des lettres qui sont toute une contribution à l'étude du cœur féminin. De Déjazet, de Rachel et surtout de Madame Allan, il y a d'exquises pages de tendresse pure et douloureuse, Alfred de Musset ayant toujours moins fait sourire que pleurer les femmes qu'il aimait. On y verra aussi le déséquilibre de cette vie d'un homme de lettres, qui était en même temps un homme de plaisir forcené, la désagrégation lente et fatale d'une intelligence capable des plus hautes créations du lyrisme, le réveil intermittent d'une sensibilité qui devait ne jamais complètement s'abolir. De ce point de vue, le second tome du *Musset* m'a captivé davantage que l'autre, et il est de tout premier attrait. W.

***

Marcel Thibaut, *La jeunesse de Louis XI* (1423-1445). Paris, Perrin, in-8°, 1907. — Qui nous eût dit qu'on chercherait à nous intéresser aux premières années de celui que les historiens ont généralement décrit comme un mauvais fils, aux desseins ténébreux et à l'égoïsme froid et implacable! Encore dans l'*Histoire de France* d'Ernest Lavisse, M. Petit-Dutaillis nous fait du jeune prince un portrait peu flatté. Il nous le montre avisé et appliqué, mais mauvais fils, médiocre époux, indifférent aux élégances et aux convenances de son rang, féroce dans la rancune, instable dans sa vie, intéressé même dans sa dévotion, incapable d'aucun attachement, peu scrupuleux dans le choix de ses conseillers et réduisant ceux-ci à une sorte d'esclavage, ambitieux jusqu'à la frénésie, bref « l'universelle araignée » dont parlent les contemporains.

M. Thibaut n'a certes pas entrepris la revision totale du procès de Louis XI. Mais il essaie de nous faire comprendre qu'il eût été difficilement autre que l'ont dit ses contemporains. Les malheurs politiques et privés de sa première enfance, le caractère de race qui le vouait à la dissimulation, l'éducation qu'il reçut, un mariage mal assorti, tout devait contribuer à faire fléchir en lui les vertus de bonté et de générosité natives. En revanche, on nous le montre de bonne heure « vigilant capitaine », sage diplomate, administrateur remarquable, infatigable devant les difficultés de toute sorte qui s'opposèrent à son accession au trône, et si c'est aller loin que de le proclamer un grand roi, on doit concéder qu'une étude,

Digitized by Google

détaillée et en profondeur comme celle-ci, est capable de modifier le jugement de l'historien, en tout cas de le rapprocher des conclusions qui s'imposent à un déterminisme clairvoyant. M. W.

***

Binet-Valmer, *Les Métèques*, roman de mœurs parisiennes. Paris, Ollendorff, 1907, in-18. — Voici un roman qui a fixé un moment cette curiosité parisienne, si lente et si difficile à mettre en branle. Est-ce parce qu'on a cru y voir un de ces livres à clef, dont le XVII^e^ siècle nous a déjà laissé d'agréables échantillons? Ou bien est-ce l'effort d'art de M. Binet-Valmer qui a récompensé l'attention du public? Je crains que la première cause indiquée ne soit la vraie, le public n'ayant guère d'yeux et d'oreilles que pour ses plaisirs et n'épargnant pas à un inconnu l'ostentation de son indifférence. Donc on a cru lire d'autres noms sous les noms d'Avrinos, de Nicolo, etc., et, en somme, il est probable que quelques-uns des types de M. Binet-Valmer sont pris dans la vie, qu'il s'est contenté d'user du procédé éternel des peintres de mœurs contemporaines, à savoir : de synthétiser en un même héros, forgé par lui, des traits observés de-ci de-là dans une large et fourmillante ambiance.

Là n'est donc pas l'originalité véritable des *Métèques*. Elle est plutôt dans une distribution de la matière qui fait penser au tragique des vieux maîtres, c'est-à-dire à une concentration nous ramenant presque à la loi des unités aristotéliciennes. Car l'unité de lieu n'est sacrifiée qu'en apparence, et le drame se dénoue en quelques heures, tout comme dans la tragédie racinienne. Que ce drame soit intéressant et vraisemblable de tous points, c'est une autre question. M. Binet-Valmer s'est peut-être désintéressé plus qu'il n'eût fallu de ses personnages et du point de savoir s'ils seraient attachants pour nous. Il a poussé l'objectivité jusqu'à la sécheresse.

Néanmoins son livre a des portions fortes et, disons le mot, vécues. Il n'est pas de tout premier ordre, mais non plus tout à fait de second.

W.

***

Emile Faguet, *Propos littéraires*, 3^e^ série, Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, in-16. — C'est le troisième recueil d'études que publie le grand critique. Il en est, parmi ces études, de longues et de brèves, et celles-ci ne sont pas le moins intéressantes, ni surtout le moins spirituelles. En quatre pages, Emile Faguet dépèce un livre, nous met sous le nez les bons morceaux et dit le mot pour rire avec une bonhomie qui est de la verve contenue et de l'ironie tamisée. On lira avec émotion, d'autre part, les adieux qu'il prononce sur les tombes de Renan et de Taine; on sera peut-être moins ravi de la sévérité du nécrologe que lui a inspiré la mort du dernier des Goncourt ; on reconnaîtra l'admirable flair qui, dès 1892, lui faisait deviner en Maurice Barrès le monsieur qui devait être

Digitized by Google

l'académicien de 1907 ; on s'intéressera aux notes prises en comparant la version de *Madame Bovary*, parue dans la *Revue de Paris*, avec la version du livre ; on trouvera quelque nouveauté (et pourtant !) à ce qui est dit du *Faust* de Gœthe ; enfin, dans des comptes rendus développés de livres d'Emile Zola, Loti, Anatole France, etc., on aura le grand plaisir de rafraîchir ses propres impressions, au contact et parfois au conflit des impressions du maître-critique.

***

Edmond Pilon, *Portraits français* (XVII^e^, XVIII^e^, XIX^e^ siècles), 2^e^ série, Paris, Sansot, in-16. — On connaît la manière de M. Edmond Pilon, et avec quel goût d'archaïsme, quel sens heureux de reconstitution littéraire, il fait revivre devant nos yeux les figures les plus effacées du passé. Ses études sont, si vous voulez, des pastiches aimables, mais où s'insinue un jugement qui est bien de notre temps ; la forme, volontairement surannée, et le ton de conteur aisé et léger ne doivent donc pas nous leurrer ; de même que les jolies histoires du XVIII^e^ siècle qu'écrit en façon de badinage M. Henri de Régnier, les analyses sentimentales de M. Pilon sont frémissantes de nos angoisses et de nos espoirs.

Sans doute cette méthode descriptive a ses inconvénients, et en mêlant la fantaisie personnelle à la précision documentaire, l'écrivain nous cause parfois un malaise dont il pâtit. S'agit-il d'Obermann ? Il nous conduit dans la forêt de Fontainebleau, et nous dit : Voici la source..., etc. Comme si cette littérature sylvestre et cette soif de solitude n'étaient pas plus germaniques que latines et que Haller, Zimmerman et d'autres n'eussent préalablement passé par là !

Dans *La jeunesse de Maximilien de Robespierre*, on s'attendrait peut-être à des retouches sérieuses du portrait traditionnel de l'homme, qui, à 17 ans, est peint une rose à la main et un sourire ingénu aux lèvres. M. Pilon (p. 99) n'écrit-il pas au bas du jugement de Michelet qu'il rapporte : « Vertueux Michelet ! vous fûtes aussi, selon le mot de Taine, du « nombre des dupes que fit, même après sa mort, l'élève incorruptible des « bons Oratoriens d'Arras. » Mais lisez la suite, et cette duperie, tout indique que le dernier historien du terrible conventionnel la fait sienne et qu'il a, lui aussi, succombé à la tentation qui prit ses devanciers.

Après quoi il est permis de se demander si M Edmond Pilon n'est pas un esprit informé plus encore qu'un esprit critique ; un artiste, amoureux du passé et peuplant la vision qu'il en a de figures peu originales, mais dont il ravive le coloris, ranime les traits et active les ressorts. Il n'importe d'ailleurs ; car ce qui nous le rend si sympathique, c'est qu'il est *autre* que ses confrères, que ses livres ont le parfum des vieilles choses, le don de l'évocation, en même temps que ce ton de bonne compagnie qu'ignore la critique journalistique de maintenant, tantôt grossement flagorneuse et tantôt âpre à la morsure. Nous recommandons ce deuxième tome des

Digitized by Google

Portraits français avec autant d'empressement et de confiance que nous avons recommandé le premier. M. W.

***

Remy de Gourmont, *Promenades littéraires*, 2e série. Paris, Société du Mercure de France, in-16. — Encore un volume de critique. Mais ces « promenades » d'un péripatéticien sous le portique ont-elles aussi un à part-soi bien amusant. J'y note d'abord des originalités et même des excentricités de pensée savoureuses, ce besoin, d'ailleurs ingénieux, de mêler les considérations de physiologie et de psycho-physique à l'analyse d'un caractère, l'inédit du verbe, l'acuité d'une intelligence qui est décidément l'une des plus fortes, des plus nourries et des plus poussées à l'aigu de cette génération. A quel point la critique personnelle, subtile et agressive de M. de Gourmont diffère de la description émue et gracieuse de M. Pilon, c'est ce qu'on peut voir en lisant le chapitre sur *La Fontaine et les animaux*, et en le comparant au *Voyage de la Fontaine*, par lequel s'ouvrent les *Portraits français*. Sans doute on peut, on doit différer d'avis avec M. de Gourmont, et notamment concéder qu'il n'est pas suffisamment informé sur le point de la science du bonhomme en fait d'histoire naturelle. Ce n'est pas toutefois contester l'attrait, ni diminuer le prix des jolies études de M. Pilon, que de confesser que malgré l'abus des généralités et la chasse au paradoxe, les pages de M. de Gourmont laissent une impression plus nette et plus conforme à la destination du genre. Elles sont même didactiques à leur manière, et cet homme, qui déteste les pédants, a la préoccupation dogmatique au degré qu'atteignent peu d'exégètes, juchés dans leur chaire. Mais il sauve tout cela par l'emporte-pièce et la sincérité. W.

***

R. Gonnard, *L'Émigration européenne au XIXe siècle : Angleterre, Allemagne, Italie, Autriche-Hongrie, Russie*. Paris, Armand Colin in-18. — M. R. Gonnard s'est proposé de présenter au grand public, et non pas seulement aux spécialistes, l'étude d'un problème qui offre actuellement un intérêt exceptionnel.

Le XIXe siècle a été un siècle d'émigration et de colonisation européenne, un siècle d'accaparement, d'occupation hâtive par les blancs de tout ce qui restait de terres disponibles dans le monde. Il s'agit aujourd'hui de savoir laquelle de ces deux hypothèses se réalisera : la race blanche restera-t-elle cantonnée en Europe et dans une partie de l'Amérique — ou saura-t-elle asseoir de nouvelles nations issues d'elle dans les régions non peuplées ou mal peuplées des quatre parties du monde? Voilà la grande question qui donne au problème de l'émigration toute son ampleur et tout son intérêt.

C'est pour répondre à cette question que l'auteur recherche et met en lumière ce que les données que nous avons sur l'émigration d'hier et d'au-

Digitized by Google

jourd'hui peuvent nous faire pressentir, avec quelque certitude, des nations de demain.

Son livre très clair, méthodique, et d'une lecture aisée ne peut manquer de s'imposer à l'attention des lecteurs cultivés.

***

É. Bourgeois et E. Clermont, *Rome et Napoléon III (1849-1870)*. Étude sur les origines et la chute du Second Empire. Paris, A. Colin, in-8° cavalier. — Ce livre est un livre d'histoire, non de polémique. Il éclaire d'une lumière définitive un aspect essentiel, et jusqu'ici fort mal connu, de l'histoire de la France dans la seconde moitié du XIX^e^ siècle. Il montre que ce fut en chassant les Italiens de Rome que Louis-Napoléon acquit la France, et que ce fut en se refusant obstinément à les y laisser rentrer, qu'il la perdit. La question du domaine temporel des Papes a pesé pendant plus de vingt ans, de 1849 à 1870, sur les destinées de notre pays.

L'ouvrage de MM. Émile Bourgeois et E. Clermont changera en certitude les doutes de ceux qui, à travers les polémiques des partis, avaient entrevu la réalité. Peut-être provoquera-t-il chez d'autres, moins préparés à la vérité, quelque surprise. Mais le souci exclusif de rechercher directement la vérité à ses sources, qui a seul guidé les auteurs, donne à leur œuvre une solidité, aux conclusions qui s'en dégagent une portée considérable.

Beaucoup de documents sortent ici pour la première fois des dépôts d'État, Archives de la Guerre ou des Affaires étrangères. C'est de leur rapprochement et de la détermination rigoureuse de leur date que jaillit la vérité : cités, pour la plupart, dans leur intégrité, ces documents parlent assez haut et plus clair que n'importe quels réquisitoires, plaidoyers ou apologies.

Digitized by Google

A PROPOS

DE LA

LIMITATION DE DURÉE DU TRAVAIL DES ADULTES

Ce serait le fait d'une bien naïve fatuité de prétendre apporter quelque idée ou quelque argument neuf dans la discussion de ce sujet, sur lequel, croyons-nous, tout ce qui pouvait être dit au point de vue belge a été dit. Les quelques pages que nous lui consacrons ici n'ont donc pas pour objet de le « découvrir », notre objectif est plus modeste. Nous nous proposons simplement de résumer et d'apprécier ce qui se trouve surtout dans des documents administratifs ou peu répandus.

Si la question de la limitation de durée du travail des adultes a été mise en discussion chez nous un peu à l'improviste, il s'en faut qu'elle soit nouvelle. Elle est aussi vieille que celle de la réglementation du travail, elle date donc de loin. Durant tout le moyen âge et pendant toute la période d'existence des maîtrises et corporations, la durée du travail était réglementée au même titre que toutes ses autres conditions. Durant cette période sept ou huit fois séculaire, l'activité humaine était parcimonieusement mesurée. C'est qu'alors, en ces temps où les moyens de transport étaient aussi primitifs que les routes étaient peu sûres, le débouché de toute fabrication ne se trouvait guère qu'au sein même de l'agglomération qui l'avait vue s'effectuer, le marché était si restreint et le rôle de la monnaie naturellement si réduit, dans ces faibles groupements, que, durant le moyen âge tout au moins, les conditions d'échange, pour la plupart des métiers et professions, étaient assez voisines

Digitized by Google

du troc. Il fallait donc que chacune des productions de toute nature fut proportionnée aux besoins que la communauté en avait, et cela, sous peine d'engendrer la pléthore dans le métier, de causer la ruine de ceux qui n'auraient pu vendre et de porter ainsi atteinte à l'équilibre de la colonie entière.

Que la cité comportât quelques centaines de feux ou quelques dizaines de milliers d'âmes, qu'elle fût bourg ou qu'elle fût ville, elle n'en était pas moins isolée, réduite à vivre sur un espace limité, obligée à se suffire à elle-même et assujettie à se conformer aux restrictions d'une vie en quelque sorte végétative.

A l'époque de la Renaissance, les conditions de vie s'améliorèrent quelque peu. D'abord, les mœurs se policèrent, l'anarchie et le brigandage féodal disparurent, la police des royaumes commença à s'organiser et les peuples n'eurent plus à souffrir, au relatif des mœurs du temps, que des guerres très fréquentes, mais aussi assez localisées. A la faveur de cette amélioration relative, le commerce prit de l'extension et, par voie de conséquence, les industries qui l'alimentaient commencèrent à croître. Mais leur développement ne fut pas sans créer des difficultés, parce que la puissance productrice était encore de beaucoup supérieure aux facultés d'absorption de la collectivité. De là, nécessité de compléter, mais en même temps de compliquer, la réglementation, dont la mise en application commença à présenter de sérieuses difficultés. C'est de cette époque que datent les premières querelles entre corps de métiers en raison de leurs empiètements réciproques, querelles qui nous paraissent aujourd'hui singulières et mesquines sous le jour de nos habitudes modernes, mais qui, en leur temps, n'étaient pas moins que d'intérêt vital pour ceux qui s'y trouvaient engagés.

Sous l'empire de ces difficultés et de ces perturbations dans le fonctionnement du système, une confusion s'établit dans l'appréciation de la relation de cause à effet. Au lieu de se rendre compte de ce que la réglementation médiévale avait pour objet la protection de l'individu, mais constituait une tutelle dont on eut pu et dû l'affranchir, à mesure que les conditions

Digitized by Google

économiques s'amélioraient et que le champ d'action s'étendait; au lieu de reconnaître que les grincements et les heurts qui se manifestaient étaient dus à l'expansion inévitable d'activités trop fortement comprimées; au lieu d'atténuer le système et de le faire ainsi évoluer dans le sens du mouvement économique; au lieu de s'aviser que les importations du commerce international et maritime, alors naissants, auraient pour contrepartie naturelle des exportations dans lesquelles les activités surabondantes trouveraient à s'exercer; au lieu, en un mot, d'évoluer de la tutelle vers la liberté, les détenteurs de l'autorité à tous ses degrés et sous toutes ses formes s'alarmèrent de la vitalité qui se manifestait de toutes parts; par un sentiment très humain, l'esprit de fonction, l'esprit de domination prévalut chez eux, et, de la meilleure foi du monde, ils s'appliquèrent à refréner ce qu'il eut fallu encourager ou tout au plus guider. Les pouvoirs publics employèrent ainsi toute leur ingéniosité à consolider un système branlant qu'ils croyaient perfectionner et ils ajoutèrent à la tutelle individuelle d'une réglementation de plus en plus serrée, la tutelle collective des règlements et des barrières douanières. Le colbertisme marqua au XVII[e] siècle l'apogée du système, qui devint tellement pesant et intolérable à tous, que le premier soin de la Révolution française fut de le balayer.

* * *

Si nous avons placé ce résumé historique en tête de ces quelques pages, c'est que nous avons tenu à faire ressouvenir que la conception de la réglementation du travail a été parfaitement justifiée à son origine, mais s'est survécue par la suite et est devenue insupportable en perdurant, parce qu'elle n'était plus adéquate aux conditions de vie et d'activité des époques auxquelles on persistait à l'appliquer *quand même*. Ce rappel n'est pas inopportun au moment où des considérations politiques incitent certains partis à y recourir.

Sans doute, il ne s'agit pas pour eux de nous ramener au temps où l'on réglementait jusqu'aux fils des tissus, aux dimensions et aux nuances des étoffes. Sans doute, ils laissent le

Digitized by Google

champ libre aux applications de la science et aux trouvailles de l'ingéniosité, sans doute ils ne s'exposent pas à descendre jusqu'à l'obligation ou la défense de vétilles vexatoires; plus modernes dans leurs visées, plus expéditifs dans leur procédé, c'est aux fondements mêmes qu'ils s'attaquent en prétendant réglementer l'activité humaine dans ce qu'elle a de plus essentiel : sa durée.

La tentative a des précédents.

Dans son magnifique rapport au Conseil supérieur de l'industrie et du commerce, M. Fernand de Smet de Naeyer en signale plusieurs. Il n'est pas de pays qui n'en ait vu au cours de l'époque moderne. C'est que, dans l'esprit de beaucoup, le travail, tel qu'il s'exerce de nos jours dans les établissements industriels, est régi par une tyrannie de l'employeur à l'égard de l'employé, tyrannie à laquelle le législateur doit mettre un frein en faisant intervenir la loi pour *protéger* le salarié. Il n'est pas de pays dans lequel ne se trouvent un certain nombre d'hommes convaincus de la nécessité de prolonger jusqu'aux adultes la législation qui réglemente le travail des enfants. M. F. de Smet de Naeyer donne un exposé très intéressant des principales propositions qui ont été faites dans les principaux pays, à différentes époques, dans le but de faire limiter législativement la durée de la journée de travail des adultes. Leur examen fait ressortir le fait intéressant qu'elles deviennent de plus en plus exigeantes à mesure que les progrès de l'industrie leur donnent satisfaction.

En France, au XVIII[e] siècle, cent métiers sur cent vingt et un travaillaient seize heures par jour en été et huit heures en hiver. Les vingt et un autres jouissaient du *privilège* de pouvoir travailler à la lumière. A cette époque, personne ne se fut avisé de demander la réduction à douze heures de la journée de travail. Ce n'est qu'en 1848 que la loi du 9 septembre lui fixe cette valeur, mais cette loi, issue d'une période agitée, répond si peu aux nécessités sociales qu'elle tombe presque immédiatement en désuétude et ne renaît à la vitalité que vingt-six ans après, en 1874, « quand l'initiative privée avait « réduit insensiblement la durée du travail dans l'industrie à

Digitized by Google

« cette limite », comme le fait justement observer M. de Smet de Naeyer.

C'est pendant la période de gestation de cette loi que Balzac écrivit sa *Lettre sur le travail*, récemment éditée par la *Revue des Deux Mondes* (liv. du 1er septembre 1906). « Le temps, « dit-il, est la fortune, toute la fortune de l'homme, comme il « est celle des États, car toute fortune est l'œuvre du temps et « du mouvement combinés, pour nous servir d'une expression « algébrique qui comprenne toute espèce d'activité. Dire à « l'homme : « Tu ne travailleras que tant d'heures par jour », « c'est réduire le temps, c'est entreprendre sur le capital « humain. Supprimer le travail à la tâche, c'est encore pis, « selon nous, c'est s'inscrire en faux contre ce grand principe « chrétien, social : « A chacun selon son œuvre. » La suppression du travail à la tâche n'est pas en question pour le moment, mais nous avons tenu à faire la citation entière pour lui conserver toute sa couleur.

Enfin, en 1900, donc après une nouvelle période de vingt-six ans, intervint la loi qui fixe à dix heures la limite de travail des hommes occupés concurremment avec des femmes et des enfants et dans les mêmes locaux qu'eux. Pour tous les autres travailleurs, la durée du travail reste ce que les circonstances imposent, c'est-à-dire de dix à douze heures généralement. La loi française a toutefois créé, en 1905, une exception en faveur des ouvriers mineurs auxquels elle donne la faculté de quitter le travail après une journée de neuf heures, en prescrivant, en son article 6, que : « Les exploitants, directeurs, gérants ou préposés qui n'auront pas mis à la disposition des ouvriers les moyens de sortir de la mine dans les délais prévus par la présente loi seront poursuivis devant le tribunal de simple police et seront passibles d'une amende de 5 à 15 francs. »

Ainsi donc, les partisans de la réglementation de la durée du travail n'auraient pu espérer sa limitation à douze heures au début du XIXe siècle, mais ils l'obtinrent en 1848. Cela ne leur suffit pas, et non contents des dispositions ci-indiquées des deux lois de 1900 et 1905, non satisfaits non plus de l'obligation du repos hebdomadaire, qui n'est en somme qu'une

Digitized by Google

limitation déguisée du droit de travailler, ils veulent restreindre encore davantage celui-ci, et demandent, qui la journée de dix heures, qui la journée de huit heures. En fait, les partisans de la limitation de durée du travail surenchérissent les uns sur les autres avec tant d'inconscience que l'on peut se demander quelle est la nature du mobile qui les pousse. C'est ce que nous examinerons plus loin.

Dans les autres pays que la France, prise par nous comme exemple, se manifeste également la même insatiabilité dans cet ordre d'idées. C'est sous sa pression qu'en mars 1890, l'Empereur d'Allemagne réunit à Berlin la Conférence internationale du travail. Son objet était d'examiner dans quelles conditions et par quels moyens l'on pourrait arriver à l'amélioration de la vie des ouvriers dans les différents pays industriels. Comme le rappelle fort bien M. de Smet de Naeyer, ce congrès n'aboutit qu'à l'expression d'un certain nombre de vœux, mais, si ceux-ci restèrent purement platoniques, l'initiative impériale n'en avait pas moins ouvert une voie dans laquelle s'engagèrent des conférences internationales successives et dans laquelle se créa l'*Association internationale pour la protection légale des travailleurs*, qui oriente et concrète aujourd'hui toutes les aspirations jusqu'alors plus ou moins précises et plus ou moins éparses. L'Empereur d'Allemagne ne dut pas être surpris de l'absence de résultats immédiats de son initiative, car, dans le rescrit par lequel il la manifesta, il disait : « Les difficultés qui s'opposent à l'amélioration du sort des ouvriers et qui proviennent de la concurrence internationale ne peuvent être sinon surmontées, du moins diminuées, que par l'entente internationale des pays qui dominent le marché » ; ce qui dénote la compréhension parfaite de la difficulté la plus grande à surmonter pour arriver au but poursuivi, et l'Allemagne, qui est peut-être le pays qui domine de plus haut les marchés internationaux, n'a rien fait connaître des conditions auxquelles elle subordonnerait éventuellement un renoncement quelconque à l'un ou l'autre des facteurs de son énorme puissance économique.

Précédemment, en 1885, rappelle M. de Smet de Naeyer,

Digitized by Google

le prince de Bismark, « s'opposant à la proposition présentée par un député allemand, de fixer par une loi un maximum de temps de travail pour les adultes, avait dit que ce système serait funeste même à une nation vivant de ses propres ressources, sans relations commerciales avec l'étranger. Il faudrait, avait-il ajouté, pour faire l'expérience, créer une union universelle des salaires comme on a fondé l'Union postale universelle ».

Quoi qu'il en soit, l'initiative impériale amena la constitution de l'*Association internationale* de protection que nous citions plus haut et l'on peut considérer que c'est de celle-ci qu'émanent la plupart des aspirations qui se traduisent en propositions de loi dans les différents pays d'Europe. C'est qu'en effet, la plupart des gouvernements se font représenter à ses réunions et elle puise dans le concours des délégués officiels une puissance indiscutable que, pour notre part, nous estimons singulièrement dangereuse. Nous avons précisément sous les yeux le compte rendu publié par *Le Musée social* de Paris, de sa session de 1906 tenue à Berne. Ce document est intéressant; il nous montre à la fois la vie intime, l'organisation et les ramifications de cet organisme, qui fut fondé à Paris en 1900 sous la présidence de M. Millerand, alors ministre du commerce, en même temps qu'il nous initie à la mentalité du milieu. Nous regrettons que l'espace nous soit tellement mesuré que nous ne puissions guère citer ce document que pour mémoire, mais nous noterons cependant, à titre d'exemple, un incident de la discussion qui s'est élevée en assemblée plénière, sur le point de savoir s'il convenait de tolérer le travail de nuit des garçons de 18 ans dans les verreries et dans les hauts fourneaux. Cette tolérance fut vivement combattue par les délégués danois et suisses qui, devant les raisons techniques qu'on leur opposait, s'étonnaient que le travail de nuit de ces jeunes gens ayant été supprimé chez eux, on jugea nuisible de généraliser cette mesure. Le compte rendu du *Musée social* ne nous dit pas s'ils s'étonnèrent encore, lorsque l'un des délégués français leur fit remarquer que comme leurs pays ne possèdent pour ainsi dire ni verreries ni

Digitized by Google

hauts fourneaux, leur opinion pouvait paraître peu probante. L'incident est topique parce qu'il montre avec quelle légèreté, quelle absence de préparation et quelle naïve inconscience, des questions de la plus haute gravité pour les pays intéressés peuvent être abordées et orientées dans ce milieu d'hommes officiels, par des délégués dont la nation mandatrice est complètement étrangère aux intérêts dont ils veulent disposer. Il y a là quelque chose de réellement choquant.

Et que l'on ne croie pas que ce qui se passe dans ces assises ne laisse pas de traces et soit sans lendemain. Il suffit, pour être fixé sur l'importance que beaucoup leur prêtent, de se rappeler qu'aussitôt après cette session de Berne, notre Ministre de l'industrie et du travail dut s'expliquer devant la Chambre des représentants au sujet de l'attitude réservée des délégués belges au cours de cette réunion. Leur réserve était cependant des plus justifiées, mais les considérations les plus importantes perdent toute valeur auprès des esprits prévenus ou passionnés. Pour nous, nous pensons qu'il est impossible à un gouvernement de s'isoler des autres nations en semblable matière et que c'est donc avec raison que le nôtre se fait représenter à ces réunions internationales ; mais nous pensons aussi que ses délégués doivent être pénétrés des conditions économiques toutes spéciales dans lesquelles se meut notre activité, et, qu'ainsi qu'ils l'ont fait à Berne, ils doivent observer la plus grande réserve à l'égard des propositions et des vœux qui se formulent, se discutent et se votent dans ces meetings. Cette prudence sera d'autant plus justifiée dans l'avenir que l'*Association* procède en ce moment même, en exécution d'une décision prise à Berne, à une enquête sur les effets de la réduction de la journée de travail dans les industries des mines, des textiles et de la métallurgie, en ce qui concerne notamment la productivité des ouvriers, l'intensification de la production et les progrès techniques. Étant donné l'esprit par lequel cette enquête est inspirée, on ne peut que professer le doute au sujet de ses conclusions, qui intéresseront cependant au premier chef les industries vitales de notre pays, et les lumières nouvelles qu'apporteront, sans aucun doute, dans leur discus-

Digitized by Google

sion, MM. les délégués patagons et araucaniens ne suffisent pas à nous rassurer. Nous croyons que, quelles que soient les propositions formulées et les vœux adoptés par l'*Association* à la suite de cette enquête, si tempérés, si anodins que l'on veuille les faire paraître, cette action constante d'une association puissante dans laquelle on n'apprécie et ne décide que sous l'empire d'une philanthropie impulsive et en quelque sorte neurasthénique, dans laquelle on fait presque constamment abstraction des conditions économiques qui dominent tout ce dont on s'occupe, nous croyons, disons-nous, que cette action constante de cette association quasi officielle et presque exclusivement composée de fonctionnaires et d'idéologues étrangers à toute industrie, est éminemment dangereuse pour le calme indispensable au travail fécond et aux progrès qui en découlent. Cette action se traduit finalement par des propositions de loi inétudiées et injustifiées dans les différents parlements, elle favorise les excitations politiques auxquelles elle sert à la fois de prétexte et d'aliment. C'est ce qui nous fait estimer que nos économistes, nos industriels et notre gouvernement ne sauraient y prêter trop d'attention en même temps que la tenir en trop grande défiance. Les idéologues philanthropes peuvent être tout aussi dangereux, tout aussi nuisibles, que les idéologues révolutionnaires.

***

Nos lecteurs auront remarqué la teneur de l'article 6 de la loi française que nous avons cité plus haut. Ils auront noté qu'il est respectueux de la liberté individuelle parce qu'il ne réprime que le moyen de contrainte qui consisterait à refuser au travailleur le moyen de sortir de la mine lorsqu'il le juge bon. L'ouvrier qui veut prolonger son travail en est ainsi libre et cette manière de faire ne pourrait porter ombrage qu'aux agitateurs populaires qui érigent le travail en grief, si elle ne présentait le danger très réel de rendre possible, par l'abandon de travail d'un certain nombre d'ouvriers, l'imposition au chef d'industrie d'une limitation de la journée de travail parfaitement incompatible avec les nécessités techniques ou écono-

Digitized by Google

miques de son entreprise. A ce point de vue, la formule française présente un danger qui s'est d'ailleurs promptement manifesté et a engendré des plaintes aussi nombreuses que justifiées, mais elle témoigne chez le législateur d'un certain souci de concilier avec la liberté la satisfaction des intérêts qu'il voulait servir. Aux États-Unis il en fut de même. Certains États limitèrent la durée de la journée de travail, mais avec la réserve que cette limitation ne serait effective qu'en l'absence de conventions contraires entre les parties. « Et « cependant, relate M. de Smet de Neyer, la Cour suprême « et la Cour des appels de l'État de New-York ont jugé que « toutes les lois qui affectent ou diminuent l'exercice du droit « des citoyens d'employer leurs facultés comme ils le jugent « bon, de travailler où il leur plaît, constituent un empiète- « ment sur les droits fondamentaux des citoyens qui sont « sous la protection de la constitution. » — Le désaveu de cette législation est là, bien net, et il est d'autant plus à invoquer que l'on connaît le souci de la liberté individuelle qui règne aux États-Unis. On y estime donc comme attentatoire à celle-ci une législation que l'on nous présente ici comme « protectrice ». L'antinomie ne peut être plus absolue.

Nous n'avons pas l'intention d'en rechercher la cause, nous nous bornons à faire remarquer sommairement que, tandis que chez nous tout un parti politique très nombreux, et dont les adeptes se recrutent surtout parmi les ouvriers, représente le salariat comme un prolongement, comme un rappel de l'esclavage antique, les Américains des États-Unis, membres d'une nation neuve qui a vu l'esclavage en pratique jusque tout récemment, considèrent au contraire le travail manuel comme émancipateur dans son organisation moderne et, tout en en discutant les conditions avec peut-être plus d'âpreté encore qu'on le fait ici, ils ne le considèrent jamais comme une marque d'infériorité pour celui qui s'y livre. Il suffit de rappeler à l'appui de ceci la facilité avec laquelle l'Américain change de profession selon les circonstances de sa vie, la facilité avec laquelle, même les hommes qui exerçaient des professions libérales les abandonnent, lorsqu'elles « ne leur rendent pas »

Digitized by Google

suffisamment, pour s'adonner à des professions commerciales ou manuelles. L'on examine là-bas si tel ou tel prospère ou déchoit, s'il est riche ou pauvre; on scrute les causes de ses ascensions ou de ses descentes, on apprécie favorablement ou non ses qualités et ses moyens personnels, mais tout en pratiquant la liberté d'examen et de jugement la plus complète, nul ne considère comme portant la moindre atteinte à sa dignité l'homme qui s'adonne à des travaux manuels quelles qu'aient été ses occupations ou sa profession précédente. Citoyen d'un pays neuf, l'Américain fait partie d'une démocratie parfaitement nivelée à son origine, il est par là allégé de tout bagage de préjugé et pratique très effectivement les conséquences de son axiome « qu'un homme est un homme ».

Pour cette raison, l'Américain est beaucoup mieux préparé que nous à suivre sans erreurs la voie de la liberté et à repousser ce qui l'en écarterait. C'est ainsi que le socialisme n'a d'autres adeptes aux États-Unis que les immigrants récents, l'Américain de naissance y est presque complètement rebelle pour peu que son américanisme date de deux générations, ce laps de temps suffisant à l'absorption morale des immigrants. Et pourtant, nous le répétons, les conflits entre employeurs et employés sont pour le moins aussi âpres qu'ici.

Nous, au contraire, nous n'avons su nous défaire complètement de préjugés d'origine féodale; la masse qui possède attache encore trop souvent une idée de servage à l'exercice des professions manuelles, elle s'en écarte de tout son pouvoir et elle engendre le philanthropisme sentimental, le socialisme et leurs conséquences législatives, à la fois par protestation de ceux qui ne consentent pas à supporter la sensation de l'infériorité dans laquelle ils se croient tenus par les dévouements impulsifs, inefficaces, inutilisables des philanthropes sentimentaux qui combattent un servage imaginaire, et, en second lieu, par l'agitation des politiciens bâtisseurs de systèmes et protecteurs par état de gens que rien ne menace.

Ces réflexions ne nous ont pas écarté de notre sujet parce qu'elles touchent à sa source même, parce qu'elles ont pour but

Digitized by Google

de montrer que si une proposition de limitation de la durée de travail a des chances sérieuses d'aboutir chez nous (la chute du ministère mis hier en minorité sur cette question en est garante) alors qu'elle n'en aurait aucune aux États-Unis, cela provient surtout de ce que cette proposition, comme toute autre de caractère socialiste, prend son point d'appui dans la culture habile ou inconsciente de ce qui reste du préjugé qui considère comme serves les professions manuelles.

Et, à ce propos, il convient de faire remarquer que les apitoiements des philanthropes de congrès, de réunions publiques et d'assemblées parlementaires contribuent plus que quoi que ce soit à l'entretien, à la persistance de ce reste de préjugé aussi bien chez ceux qui en sont l'objet que dans le public qui écoute. Par leur réthorique toujours renouvelée, ces faux hommes bons dépriment les caractères, émasculent les énergies et font ainsi pire besogne encore que leurs rivaux, les socialistes, qui eux au moins, si regrettable que soit leur action, sont soucieux de la dignité de leurs adeptes.

***

Quoi qu'il en soit, ces deux écoles se sont rencontrées pour présenter chacune un projet de loi ayant pour objet commun la limitation de la durée de la journée de travail des adultes et la suppression du travail de nuit. Les deux projets suivirent la filière parlementaire et furent fusionnés par la section centrale qui les fit siens. Attentif à une question aussi grave et qui n'avait été l'objet d'aucune étude préalable, le gouvernement se renseigna et saisit de la question le Conseil supérieur de l'industrie et du commerce. Celui-ci procéda à une enquête générale dans le pays par les soins de ses 400 délégués de classe (1) et les résultats de cette enquête témoignent de l'émotion qui saisit toute la partie industrielle et commerçante

(1) Pour la constitution de ce Conseil, les industries et commerces du pays ont été partagés en dix groupes comprenant chacun un certain nombre de classes. Celles-ci élisent leurs délégués, qui sont au nombre d'environ 400, pour tout le pays. Ces délégués de classe, réunis par groupes, élisent à leur tour les délégués de groupe, dont la réunion constitue le Conseil, qui est ainsi élu à deux degrés.

Digitized by Google

de la population devant l'éventualité qui lui était présentée. Ils sont consignés dans les rapports de chacune des classes dont est constitué le Conseil et ils sont enfin condensés et présentés dans le magistral rapport de M. Fernand de Smet de Naeyer déjà cité par nous.

Ce rapport aboutit à la conclusion suivante :

La limitation légale de la journée de travail des adultes constituerait une mesure néfaste aux intérêts du pays entier, des employeurs et des employés.

Après avoir pris connaissance du rapport, le Conseil supérieur de l'industrie et du commerce l'approuva à l'unanimité et, à l'unanimité également, en adopta la conclusion en l'appuyant de considérants fortement motivés que nous regrettons de ne pouvoir reproduire ici en raison de leur étendue.

Entretemps, le gouvernement avait également consulté d'autres organismes et toutes les réponses qui lui furent faites concluaient dans le même sens.

Devant cette unanimité on eut pu croire que les promoteurs du projet estimeraient s'être trompés et abandonneraient le projet de loi. Cette hypothèse, toute de sens commun, ne répond nullement à la mentalité de nos politiciens et ils le firent bien voir.

Dans son beau livre : *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons*, M. Edmond Demolins, examinant ceux-ci dans leur vie politique, constate que les trois professions essentielles d'un pays, à savoir : l'agriculture, l'industrie et le commerce, sont largement représentées dans le Parlement, auquel elles fournissent plus des trois cinquièmes de son effectif.

Devant une Chambre ainsi composée, nul doute que la protestation de tout ce qui travaille dans le pays eut suffi à faire écarter pour longtemps, sinon définitivement, un projet aussi manifestement en opposition avec les nécessités de l'industrie et du commerce, mais les pensers transcendants du plus grand nombre de nos représentants ne s'arrêtent pas à semblables vétilles. Légistes de profession qui se sont hissés à la Chambre pour se mettre en vedette, théoriciens étrangers aux intérêts positifs mais férus de leur intérêt personnel, ils n'ont rien à

Digitized by Google

craindre des conséquences de leurs votes. Si ceux-ci doivent entraver l'activité nationale, paralyser l'industrie et le commerce et causer même des ruines, ils ne pourront en souffrir et ils peuvent même affecter un beau dédain des contingences matérielles. Ce qui importe pour eux, c'est de rester en vedette, c'est de rester dans cette Chambre, c'est de satisfaire leurs appétits électoraux et de s'imposer à leur clientèle électorale (1). Surenchérir sur l'impossible est le moindre des procédés mis en œuvre à cette fin et on conçoit à quel mépris des faits les plus graves certains parlementaires peuvent se laisser entraîner dans ces conditions.

C'est précisément ce qui arriva. Certains d'entre eux s'avisèrent d'introduire dans la loi sur les mines, alors en discussion, des dispositions limitatives de la durée du travail. Leur prétention était d'autant plus injustifiée que le projet spécial à cet objet figurait en bonne place à l'ordre du jour de la Chambre, que l'enquête à laquelle il venait d'être procédé venait d'aboutir à une conclusion connue et fortement motivée, et que enfin, de toutes les industries, celle des mines est très certainement celle qui peut le moins s'accommoder d'une limitation quelconque de la durée du travail. Nous ne tenons pas compte des nombreuses objections d'ordre parlementaire auxquelles donnait lieu cette manière d'engager par voie incidente une question de principe de conséquences aussi graves.

Devant la Chambre, la discussion fut ardente. Le gouvernement s'efforça d'écarter la proposition néfaste, il fit à cet égard tout ce qu'il put, mais il fut insuffisamment soutenu, l'adoption d'une proposition d'enquête nouvelle ne suffit pas à désarmer ses adversaires et il succomba. Il démissionna donc, et au moment même où nous terminons ces pages, arrive la nouvelle du retrait du projet de loi par arrêté royal.

C'est une solution négative, mais, en l'état des choses,

(1) Voir EDMOND DEMOLINS, ouvrage cité, p. 238 et suivantes, sur le rôle de la profession d'avocat dans les débats parlementaires et sur ses conséquences. Ce que nous en disons ici n'en est qu'un pâle résumé.

(*Note de l'auteur.*)

Digitized by Google

c'était la seule possible. En y recourant, le Roi et le Ministère démissionnaire ont rendu au pays travailleur un sérieux service.

***

C'est qu'en effet, dans les conditions où s'exerce notre activité nationale, la limitation des heures de travail et la suppression du travail de nuit seraient désastreuses pour le pays entier et seraient aussi néfastes aux industriels et commerçants qu'aux ouvriers. C'est chose tellement évidente pour qui consent à examiner les faits, qu'il est vraiment inconcevable que des législateurs aient pu les décider. Nous n'en entreprendrons pas la démonstration, nous nous bornerons à en résumer brièvement les points les plus saillants, en nous basant pour cela sur le rapport de M. F. de Smet de Naeyer, et sur les rapports adressés par les associations commerciales et industrielles du pays au Conseil supérieur de l'industrie et du commerce saisi de la question par le Gouvernement, comme nous l'avons déjà dit.

Ce qu'il faut constater tout d'abord, c'est que notre industrie et notre commerce sont surtout alimentés par nos exportations. Si l'on examine les relevés de l'Administration des finances, on constate immédiatement que nous exportons visiblement 70 p. c. de ce que nous produisons. C'est déjà énorme; mais il y a plus, parce que, si l'on considère qu'une forte partie de ce que nous produisons, du charbon par exemple, sert à ouvrer ici, chez nous, certains produits, des métaux par exemple qui sont exportés comme produits finis, laminés ou convertis en machines, et qui figurent seuls dans les relevés douaniers, on voit immédiatement qu'il faut imputer à l'exportation toute la partie de notre production qui sert à obtenir le produit fini, seul exporté. De même, il faut encore imputer aux exportations tout le charbon et tout le matériel de transport que nous leur consacrons, car il est clair que si nous exportions moins, nous n'aurions pas besoin du charbon, que nous consacrons aux produits exportés, tant pour les produire que pour les transporter. La chose se com-

Digitized by Google

plique même encore de ce que nous consacrons au transport de la plus grande partie de nos importations. Les cotons et laines bruts, les minerais de toute nature et autres produits que nous n'importons que pour les transformer en métaux ouvrés et en tissus, et auxquels nous consacrons une part importante de l'activité de nos transports, augmentent d'un très grand nombre de milliers de tonnes de charbon, de plusieurs milliers de wagons et de quelques centaines de locomotives, notre consommation intérieure en combustible et en matériel de chemin de fer. Il y a là toute une série de consommations diverses, très importantes, qui échappent aux relevés de l'administration des douanes parce qu'elles restent dans le domaine de notre activité intérieure, et échappent aussi, jusqu'à un certain point, à toute mesure précise. Si néanmoins on essaye de les estimer, on arrive à conclure que 85 p. c. de notre travail national, au lieu de 70 p. c. immédiatement apparents, sont consacrés aux exportations. Dans ces conditions, notre existence même dépend de nos relations avec l'étranger et nous ne pouvons sans imprudence prendre aucune mesure vis-à-vis de notre travail, vis-à-vis de nos industries et de notre commerce sans nous préoccuper de la répercussion qu'elle aura sur nos exportations.

Il y a d'autant plus lieu pour nous d'y penser que notre pays n'est pas naturellement un pays producteur, il ne l'est qu'artificiellement du fait des matières qu'il importe. Il ne produit ni minerais, ni cotons; ce qu'il produit de lin, de laines, de peaux et de tous autres produits naturels est insignifiant au regard des quantités de ces matières qu'il travaille. Producteur d'une grande quantité de charbon, il en importe cependant encore de très grands suppléments nécessaires à ses industries; il résulte donc, de tout l'ensemble de ces faits, que la Belgique n'est qu'un vaste laboratoire industriel issu de l'initiative de ses chefs d'industrie, laboratoire qui ne trouve à subsister que parce qu'il travaille dans des conditions économiques permettant à l'étranger de s'y approvisionner. Tout l'effort de notre démocratie doit donc tendre à conserver des modalités de travail qui permettent à l'étranger de continuer à avoir

Digitized by Google

recours à nous, et il convient d'y veiller avec d'autant plus de prudence que notre pays, à part le charbon, plus coûteux à extraire ici que nulle part ailleurs, ne possède absolument rien par lui-même de ce qui alimente son activité et qu'il est ainsi dépourvu de tout avantage naturel qui puisse contraindre l'étranger à avoir recours à nous. En fait, nous ne vivons que de l'économie et de la qualité de notre travail.

Cela a été dit et expliqué cent fois, mais il faut bien le répéter encore puisque, du fait de nos démagogues de différents genres, on est constamment ramené à « dire toujours la même chose, puisque c'est toujours la même chose ».

Il suffirait d'une invention nouvelle modifiant dans une certaine mesure les industries des transports, des mines ou de la métallurgie pour que c'en soit fait de tout ce qui nous constitue et pour que la moitié, au moins, de notre population soit obligée d'aller chercher à l'étranger le pain quotidien.

* * *

Cela étant, la plus grande prudence s'impose à nos législateurs. Il ne peut s'agir pour eux de planter les jalons d'un état social nouveau, ainsi que les y convient les idéologues et les agités. Ils doivent, de toute nécessité, contenir leur activité législative dans les limites qu'imposent les conditions très délicates et même très précaires qui nous permettent d'exister. A cet égard, ils ne sont pas sans reproches.

Les lois, dites sociales, dont ils nous ont gratifié ont surtout été des lois de police; elles pouvaient être justifiées jusqu'à un certain point, elles ont pu remédier à quelques abus, mais on peut être sceptique quant à leur efficacité réelle et l'on doit reconnaître que la plupart d'entre elles ont eu une répercussion économique fâcheuse.

La loi sur le travail des femmes et des enfants, par exemple, a eu pour objet d'éviter l'exploitation de l'enfance et de la femme. En ce qui concerne les premiers, on peut poser en fait qu'elle est observée dans les grands et moyens établissements, mais seulement dans ceux-là, et qu'elle est restée lettre morte dans la plupart des petits. De plus, elle répondait si peu aux

Digitized by Google

désirs de la population que, dans la plupart des contraventions constatées, il est reconnu que le chef d'industrie a été induit en erreur par de fausses déclarations des intéressés. Dans quelques industries, comme la verrerie, par exemple, elle a aussi pesé sur le prix de revient en obligeant à recourir à une main-d'œuvre relativement chère pour des travaux que leur nature permettait de faire effectuer par une main-d'œuvre enfantine peu coûteuse. Elle a eu aussi pour effet d'exposer un très grand nombre d'enfants à une cause de démoralisation très grave, le vagabondage, parce qu'elle a reculé la limite d'âge de mise au travail au delà du moment auquel les populations ouvrières ont l'habitude de retirer leurs enfants de l'école. Il en résulte une période d'inactivité forcée, et, toutes nos régions industrielles pullulent d'enfants abandonnés à eux-mêmes qui se livrent à des déprédations de toute nature, sous l'empire des instincts de leur âge, et acquièrent ainsi les pires habitudes. Ce n'est certainement pas un fait négligeable, surtout en présence de l'accroissement constant du nombre relatif de délits.

Quant aux femmes, la loi a surtout eu pour effet de priver de travail un certain nombre d'entre elles et de faire diminuer le salaire de la plupart de celles qui continuent à travailler. Nous n'ignorons pas que ce résultat ne déplaît pas à toute une école qui désire voir écarter la femme de l'usine; le malheur est que, jusqu'à présent, cette école n'a encore pu indiquer comment il serait pourvu, pratiquement, au remplacement des salaires qu'elle entend supprimer et que les intéressées estiment nécessaires puisqu'elles s'appliquent à les gagner.

Autre exemple. La loi sur les règlements d'ateliers qui a réduit les amendes à un taux très faible. Depuis lors, les ouvriers s'y montrent indifférents et les chômages d'un jour ou deux, ne pouvant plus être réprimés, ont acquis une importance telle, que, dans chaque bassin industriel, c'est par centaines de milliers de francs que se chiffrent les salaires perdus de ce chef. En même temps, ces chômages causent un sérieux préjudice aux chefs d'industrie et aussi aux ouvriers exacts à la besogne, toutes les fois que les nécessités tech-

Digitized by Google

niques de l'industrie obligent à recourir au travail par équipes.

Ces exemples pourraient être multipliés et ils justifieraient complètement notre appréciation que nos législateurs ne sont pas sans reproches au sujet de leur façon de légiférer.

***

Par la limitation de durée du travail des adultes, ils dépasseraient toute mesure et frapperaient de mort l'activité nationale. Ce n'est pas là une affirmation gratuite, on va le voir par les résultats de l'enquête.

Sur le principe de l'intervention de l'autorité dans le contrat de travail, notamment pour réduire les heures inscrites au règlement d'atelier, on peut dire qu'il y eut unanimité pour repousser l'ingérence de l'État, car, dit M. de Smet de Naeyer, « il n'y a point deux douzaines de chefs d'entreprise qui admettent dans leur réponse l'intervention de l'État en cette matière, et encore ces rares adhésions sont-elles presque toujours subordonnées à des conditions qui, ou bien exemptent personnellement l'industriel de tout inconvénient, ou bien sont des plus difficiles, sinon impossibles à remplir ». — Et il cite les principales de ces conditions.

Pour apprécier l'insignifiance de ces quelques rares exceptions, il faut noter que la presque totalité des associations commerciales et industrielles du pays ont répondu à l'enquête du Conseil supérieur, que de nombreuses réponses individuelles sont également parvenues et que, sous le coup de l'émotion du monde du travail, l'enquête a pris des proportions complètement inattendues, dépassant toutes les prévisions. On ne saurait trop insister sur ce point, parce qu'il dénote une spontanéité d'opinion qu'il faudrait être aveugle pour ne pas voir, et dont il serait bien imprudent de ne pas tenir compte, dans les sphères gouvernementales et législatives.

Les motifs de repousser l'intervention sont des plus nombreux, mais tous ont pour base commune l'impossibilité où l'on sera de pouvoir continuer la lutte contre la concurrence étrangère, si cette intervention se produit. Nous ne citerons

Digitized by Google

que pour mémoire les motifs de droit tirés de la liberté des conventions, non plus que ceux tirés de l'inaptitude bien connue de l'État à s'occuper de choses de commerce ou d'industrie, motifs de grande valeur mais qu'il est inutile de développer, attendu qu'ils se présentent d'eux-mêmes à l'esprit. Les motifs spéciaux sont nombreux et nous ne citerons que les principaux, sans nous attacher à les présenter dans un ordre déterminé.

Nous citerons d'abord la crainte, assez fondée, de voir le régime de travail soumis aux fluctuations de la politique, l'État ne présentant aucune garantie d'impartialité à cet égard, bien au contraire. En second lieu, vient la crainte de discordes continuelles entre ouvriers et employeurs, ceux-ci en présence de l'augmentation inéluctable du prix de revient étant obligés de demander davantage à leur personnel, en même temps que de réduire les salaires dans les proportions de la diminution de production, car cette diminution est unanimement prévue. Il y a unanimité également dans toutes les industries pour établir que l'augmentation du prix de revient sera telle qu'il sera impossible de lutter encore contre la concurrence étrangère à moins que de diminuer les salaires.

Il faut mentionner tout spécialement les réponses des différentes associations charbonnières du pays parce qu'elles sont particulièrement développées et bien motivées. Elles établissent de manière irréfutable que toute diminution de la durée de travail causera la fermeture de nombreux charbonnages parce que, dans cette industrie, il y a connexité trop étroite entre le régime de travail et les exigences techniques engendrées par la nature de nos gisements. Ceux-ci se composent de couches minces encastrées dans les terrains très tourmentés et généralement peu stables. De la minceur des couches résulte l'impossibilité d'appliquer des procédés mécaniques d'abatage, des difficultés de main-d'œuvre considérables qui diminuent l'effet utile de l'ouvrier et la nécessité d'extraire une forte proportion des terrains encaissants afin de permettre de se mouvoir, de permettre l'enlèvement et le transport au puits des produits abattus. Du peu de stabilité des terrains

Digitized by Google

encaissants résulte la nécessité de boiser très fortement en suivant de près l'abatage et la nécessité de remblayer très soigneusement les parties dépilées afin de réduire au minimum possible les tassements ultérieurs. En outre, en dépit de ces précautions, les tassements des terrains causent de grands dommages aux propriétés de la surface et obligent à des indemnités considérables. Telles sont les causes des principales difficultés avec lesquelles ont à lutter nos charbonniers. On remarquera que, par leur nature même, elles influent très fortement sur le prix de revient :

a) En diminuant l'effet utile de l'ouvrier abatteur dont le salaire augmente ainsi d'importance par tonne produite;

b) En obligeant à une main-d'œuvre considérable d'abatage et d'extraction des terrains encaissants ;

c) En occasionnant des dépenses très lourdes de boisages et de main-d'œuvre pour les mettre en place ;

d) En obligeant à un travail de remblai supérieur au remblayage de la houille extraite, puisqu'il faut remblayer aussi tout le volume des roches encaissantes que l'on a dû déplacer pour se mouvoir ;

e) En rendant particulièrement onéreuses les dégradations aux propriétés de la surface en raison de la densité de la population.

Nous faisons abstraction des autres difficultés diverses d'aérage, épuisement et autres services accessoires.

Ils font valoir que dans les bassins français, allemands et anglais, qui les concurrencent directement, les couches, beaucoup plus puissantes et plus régulières, sont encaissées dans des terrains beaucoup plus solides, de telle sorte que l'ouvrier a la besogne facile et un grand effet utile, que l'on y boise fort peu et parfois même pas du tout. On n'y remblaie souvent pas non plus, et les tassements qui se produisent, s'effectuant généralement en rase campagne, en raison de la moindre densité de population, ne causent aucun dommage et ne donnent généralement lieu qu'à peu d'indemnités. Les étrangers concurrents bénéficient donc vis-à-vis de nos charbonnages :

a) D'un rendement incomparablement supérieur de la main-

Digitized by Google

d'œuvre d'abatage qui grève ainsi beaucoup moins le prix à la tonne;

b) De l'absence de toute main-d'œuvre d'abatage des roches encaissantes ;

c) Diminution considérable et parfois totale des dépenses de boisage;

d) Diminution considérable et parfois suppression totale du travail de remblayage très onéreux chez nous;

e) Réduction à une proportion très faible des indemnités à payer aux propriétaires de la surface du fait de tassements.

Enfin, si nous n'avions indiqué que pour mémoires les services accessoires de ventilation et autres, nous pourrions encore signaler que les exploitations étrangères sont aussi grandement favorisées sous ce rapport, en raison des facilités que leur donne l'allure beaucoup plus facile de leurs exploitations dans des couches régulières et puissantes. Puis vient, par surcroît, la question de la qualité du charbon qui est moindre dans nos charbonnages déjà vieux, exploitant des couches profondes, tandis que nos concurrents exploitent encore des couches à fortes teneurs en matières volatiles et à moindre profondeur.

Il est à noter que ces observations et déclarations des industriels charbonniers sont confirmées de tous points par l'Administration des mines.

Il saute aux yeux que, dans ces conditions, la nature nous ayant beaucoup moins favorisés que nos concurrents, abstraction faite des plus grandes difficultés de vente, les prix de revient de nos charbons doivent, à salaires égaux, être beaucoup plus élevés que les leurs. C'est en effet ce qui arrive, et la question ouvrière est d'autant plus grave dans nos charbonnages que, dans ces prix de revient plus élevés, la main-d'œuvre n'intervient pas pour moins de 70 p. c., alors qu'en France et en Allemagne elle n'intervient guère que pour 50 à 60 p. c., bien que payée plus cher. Nos charbonnages ont donc besoin du travail journalier d'une certaine durée pour couvrir convenablement les frais des services accessoires et les frais

Digitized by Google

généraux de toute nature. A ce sujet, ils font encore valoir des faits singulièrement probants qui montrent combien sont complexes les questions industrielles et combien sont malvisés les politiciens qui veulent y intervenir. Nos industriels charbonniers font valoir que la durée de présence des ouvriers dans la mine est de dix heures, mais que la durée du travail effectif est beaucoup moindre parce qu'il ne s'effectue qu'au chantier d'abatage et que n'intervient pas dans la production le temps employé à l'aller et retour du puits au chantier, et le temps consacré aux repas. C'est ainsi que pour la moyenne du bassin de Charleroi, la journée de travail de 10 heures est réduite à 7 h. 40 m. Comme le temps du parcours dans la mine et celui des repas sont incompressibles, il s'ensuit que si l'on diminue d'une quantité quelconque la durée de séjour dans la mine, ce sera au détriment exclusif de la durée de travail utile. Si, par exemple, on en venait à prescrire la journée de 8 heures, comme le demandent les socialistes soutenus par nos excellents philanthropes, cette diminution de deux heures porterait tout entière sur les 7 h. 40 m. de travail effectif qui seraient ainsi ramenées à 5 h. 40 m. seulement. C'est ce dont on ne s'avise généralement pas et il n'est pas besoin d'insister sur ce que deviendrait le prix de revient dans ces conditions.

Cette diminution serait d'autant plus néfaste que dans les pays concurrents, bien plus favorisés que nous par la nature, nous venons de le voir, la durée de la journée de travail n'est pas moindre de ce qu'elle est ici. Diminuer seuls notre durée de travail serait donc nous ruiner de gaieté de cœur et si un pays plus favorisé s'avisait de le faire isolément, il en souffrirait également. C'est ce qui a toujours été compris partout, sauf chez nous depuis quelque temps, qu'une limitation légale des heures de travail ne peut être réalisée que comme suite à une entente internationale. C'est encore ce que disait l'Empereur d'Allemagne dans la partie de ses rescrits que nous avons citée précédemment.

Nous n'avons cité ici que l'exemple concernant l'industrie charbonnière, mais tous les autres groupes d'industrie, la métallurgie, la verrerie, les textiles, etc., ont présenté des

Digitized by Google

observations tout aussi probantes. A remarquer dans le nombre les observations anversoises concernant le travail du port. Elles sont admirablement motivées et il en résulte que notre métropole entrerait immédiatement dans une période de décadence s'il était donné suite à ces projets.

***

On peut se demander quel est le mobile qui a poussé les promoteurs du projet de loi à soulever une question aussi grave et à prétendre la trancher d'autorité. Ce mobile est très simple : reprendre sur les masses électorales, partout où faire se peut, une influence qui se dérobe : les socialistes pour les enrégimenter à leurs doctrines, les autres pour les grouper en troupeaux passifs qu'ils mettront au service de leurs intérêts. Aucun des deux partis ne s'en cache. De tout temps, les socialistes ont ouvertement poursuivi ce but, et quant aux autres, qui appartiennent au parti de la démocratie chrétienne, ils motivaient tout récemment leur attitude, dans leurs congrès, par la nécessité de s'attirer les masses. En agissant ainsi, personne ne sort de son droit. Il est naturel que chacun cherche à s'assurer la plus grande clientèle possible, électorale ou autre; seulement on peut estimer, et c'est ce que nous faisons, qu'en l'occurrence il y a une trop forte disproportion entre le but poursuivi et les inconvénients consécutifs aux moyens mis en œuvre. Il est inadmissible qu'en vue de satisfaire des intérêts électoraux, quels qu'ils soient, on en vienne à mettre en question l'existence même de notre commerce et de nos industries.

C'est si vrai que si, entre eux, dans leurs congrès, les promoteurs du projet de loi le motivent comme nous venons de le dire, il en est tout autrement vis-à-vis du public et du Parlement. Là, c'est à une antienne que l'on a recours. On part de l'assertion que l'ouvrier n'est pas libre, qu'il est tyrannisé et exploité par le patron. Cela n'a rien que de facile pour ceux parmi lesquels a survécu avec le plus de vivacité le préjugé de servage attribué aux travaux manuels. L'ouvrier étant représenté comme asservi et tyrannisé, ce point de départ

Digitized by Google

fournit des développements faciles dont les auteurs du projet ne se font pas faute. Ils représentent l'ouvrier comme débilité, épuisé par un excès de travail; ils font voir la famille attaquée et la conservation de l'espèce compromise; ils font appel à la générosité, à la noblesse de leurs auditeurs; ils se mouillent la voix de quelques larmes, la modulent de quelques tremolos et en appellent non seulement à l'humanité entière, mais aussi à Dieu lui-même, qui leur a dicté leur devoir par le canal de l'encyclique *Rerum novarum*. Nos lecteurs ne s'attendaient probablement pas à voir celle-ci intervenir en cette affaire et nous ne dissimulons pas avoir éprouvé une certaine surprise lorsque nous l'y avons rencontrée, mais le fait est qu'elle y est introduite par les promoteurs du projet de loi qui se réfèrent à elle dans leur exposé des motifs.

Reprenons ceux-ci à notre tour et apprécions ce qu'ils valent. Cela ne nous entraînera pas trop loin.

En ce qui concerne l'asservissement de l'ouvrier, on pourrait en qualifier l'assertion de mauvaise plaisanterie. Cela serait parfaitement en rapport avec sa valeur. Nous ne savons si à une époque quelconque des ouvriers ont pu, dans notre pays, être contraints par leurs employeurs à un travail forcé, mais nous en doutons fortement. On connaît l'individualisme du Belge, c'est tout au plus s'il est égalé par celui de l'Anglo-Saxon, il n'a cessé de se manifester à travers les âges, nos vieilles institutions communales n'en étaient que l'expression. Est-il possible qu'une population aussi virile se soit laissée exploiter dans le passé? Comme la réponse n'est pas douteuse, comment pourrait-elle s'être transformée de manière à en venir au point qu'on dit dans le présent? Cela nous paraît impossible, cela paraît également impossible à tous ceux par lesquels nous avons entendu émettre une opinion sur ce point et nous ne croyons pas qu'il serait possible dans notre pays de se faire approuver par une réunion publique dont on n'aurait pas surpris les sentiments par des artifices de langage. Nos ouvriers ont un tel culte de leur liberté qu'ils se révolteraient à la seule énonciation de sa non-existence. Nul n'est vraiment satisfait de son sort, et ceux qui sont au bas de

Digitized by Google

l'échelle sociale moins encore que les autres, c'est naturel. Sous l'empire de l'insatisfaction, ils ne regardent pas à se répandre en paroles, en plaintes et en reproches, mais, en ce faisant, heureusement pour notre race, ils n'ont rien de résigné, ils se plaignent parce qu'ils se prisent valoir autant que ceux qu'ils constatent plus favorisés qu'eux, ils se plaignent par expression de leur individualité, si nous pouvons nous exprimer ainsi, ils sont naturellement tout prêts à se révolter si on leur donne une raison de le faire, mais en tout cela, ils se montrent précisément à l'inverse de ce qu'on nous les représente pour les besoins de la cause; et ils se montrent précisément gens tellement aptes à se protéger tout seuls, qu'ils n'accepteraient certainement aucun protecteur avoué. Ils ont en eux un fonds de fierté naturelle qui les rend rebelles à toute tutelle.

Ce qui est vrai, c'est que Fourier s'est singulièrement trompé lorsqu'il a imaginé sa théorie du travail attrayant. Le travail n'est attrayant que pour un certain nombre de privilégiés doués par tempérament, par raison ou par éducation d'aptitudes à l'exercer; pour les autres, qui sont les plus nombreux, sans être heureusement trop nombreux, le travail apparaît comme une obligation à laquelle ils désireraient se soustraire au moins dans une certaine mesure, et pour quelques autres, enfin, une antipathie invincible du travail convertit ses victimes en révoltés et en déclassés. Le nombre de ceux-ci est heureusement assez restreint pour que nous en puissions faire abstraction. Bref, pour la masse, le travail n'est pas attrayant. En outre, il faut noter que parfois, de par sa nature, le travail peut paraître décevant jusqu'à un certain point.

A l'inverse de ces ouvriers de la pensée que leur affiliation au socialisme ne suffit pas à alimenter de matière première, un très grand nombre d'ouvriers sont de belle intelligence mais empêchés d'en témoigner faute de l'éducation d'esprit, faute de l'instruction indispensable pour donner un écoulement, une utilisation, à toute cette force cérébrale, non pas latente, mais comprimée, étouffée faute d'avoir pu éclore, mais consciente d'elle-même et ne se révélant que dans les quelques occasions

Digitized by Google

favorables qui peuvent se présenter à elle. Lorsque ces intelligences inéduquées sont occupées à un travail palpable, à un travail de manifestation durable auquel elles peuvent appliquer un cachet personnel, elles s'orientent généralement vers l'amour-propre et s'attachent à bien faire ce qu'elles font afin d'y laisser ce qu'elles peuvent de trace personnelle. C'est très fréquent dans les professions d'artisans et autres similaires et l'observation en peut être faite dans presque toutes les industries où le fabricat est constitué par des objets déterminés.

Cet état d'esprit, cette manière de s'exercer des intelligences frustes est si générale que c'est elle qui a donné lieu au mot commun si souvent répété que les imbéciles seuls n'aiment pas ce qu'ils font. Il y a chez ces hommes un tel besoin de satisfaction morale, qu'ils appliquent souvent ce sentiment à des œuvres collectives dans lesquelles leur intervention personnelle ne laisse à peu près aucune trace. Ainsi, l'auteur de ces lignes passant dernièrement, un dimanche, devant le Palais du Roi actuellement en construction, eut l'occasion de remarquer un ouvrier, certainement de province, tout le montrait, que sa conversation indiquait être un monteur de charpentes. Il avait avec lui sa femme et deux enfants déjà grands et, leur montrant des parties métalliques des dômes, leur expliquait les endroits précis auxquels il avait travaillé, la besogne qu'il y avait faite et il concluait en disant : « Ainsi, chaque fois que vous passerez par ici vous pourrez dire que j'ai travaillé à ça. Et c'est bien fait, ajoutait-il. » Dans cette déclaration naïve, il y avait un sentiment profondément respectable, l'amour de l'œuvre faite. A toute évidence, l'homme qui parlait ainsi avait certainement bien fait ce qu'il avait fait, il s'était donné à sa besogne, et il était satisfait de la trace qu'il avait pu imprimer à l'œuvre commune. Celui-là était un heureux. Par contre, l'on constate souvent de la déception chez celui qui, conscient de n'être pas sans valeur, consacre son travail à une besogne qui ne laisse aucune trace. Évidemment, le fileur qui produit chaque jour des kilomètres de fil dont il ne revoit rien, le tisseur, le terrassier qui ouvre une excavation demain fermée, et quelques autres encore, ne peuvent conserver aucun témoi-

Digitized by Google

gnage de la peine qu'ils ont prise, leurs soins, le mérite de leur travail restent perpétuellement anonymes sans que rien puisse mettre en saillie les hommes qui s'y sont consacrés, sans que rien puisse leur apporter, à un moment donné, une satisfaction morale quelconque. Pour ceux-là, le travail peut paraître décevant à moins que des conditions particulières quelconques leur apportent une satisfaction extrinsèque. Il ne pourrait être remédié à cela que par un développement de l'instruction technique suffisant pour orienter dans le sens professionnel les préoccupations aujourd'hui perdues.

Donc, pour un très grand nombre, le travail est une charge, pour d'autres encore, le travail est décevant.

Personne n'y peut rien, cela tient à la nature des choses et durera autant qu'elles; il n'y sera remédié que lorsque l'instruction sera suffisamment développée et diffusée pour permettre aux intelligences de s'exercer dans des domaines variés. Il est naturel que ces causes multiples autant que complexes soient l'occasion de plaintes. Quoi qu'il arrive, quoi que l'on fasse, celles-ci subsisteront, elles sont inévitables, elles sont dans la nature humaine, elles sont les mêmes à tous les degrés de l'échelle sociale, elles ont été et seront de tous les temps, elles sont comme ces bruits continus qu'il faut bien finir par ne plus entendre pour pouvoir vivre auprès d'eux. Les politiciens sont donc très mal fondés à baser sur elles leurs projets de réformes puisque, quoi qu'ils fassent, ils ne pourront les empêcher.

Les plaintes subsistant, est-ce à dire qu'elles proviennent de ce que l'ouvrier est surmené, exténué, que la natalité est compromise et la famille menacée? Pour en juger, il suffit de remarquer que, de la comparaison des recensements industriels de 1846 et de 1896 ressort, qu'il y a cinquante ans, la durée du travail journalier était supérieure de deux heures, au moins, à ce qu'elle était en 1896, et l'on sait que dans nombre d'industries des plus importantes, elle a encore diminué depuis dix ans. Le travail de nuit était plus répandu et le travail dominical fort en usage. Ce sont là des conditions bien plus dures que celles d'aujourd'hui. Elles n'ont cependant

Digitized by Google

pas empêché la Belgique de doubler sa population et s'il est vrai qu'elles entravaient la natalité, combien se serait peuplé le pays sous le régime d'aujourd'hui ! D'ailleurs, les relevés démographiques démentent formellement l'allégation que la vie industrielle actuelle nuirait au développement et aux forces de la population.

Elle leur nuit d'autant moins au regard du passé que « l'ouvrier d'aujourd'hui peut, avec son salaire, acheter deux fois plus de pain que son arrière grand-père de 1830 (1) ».

Les conditions de vie de l'ouvrier sont d'ailleurs d'autant meilleures aujourd'hui, par rapport à ce qu'elles étaient alors, que non seulement le salaire a augmenté, mais son pouvoir d'achat a augmenté également. Ce double fait n'est plus nié par personne.

Donc, à tous les points de vue, la condition matérielle de la population ouvrière, comme celle de toutes les autres catégories de la nation, s'est améliorée considérablement et les griefs exaltés par nos pseudo-philanthropes ne résistent pas à l'examen des faits. Voyons s'ils sont plus voisins de la vérité lorsqu'ils représentent asservi par son employeur cet ouvrier dont nous avons déjà constaté le caractère indépendant. Nous constaterons qu'ils ne le sont pas davantage.

Pour établir leur raisonnement, ils considèrent l'ouvrier isolé vis-à-vis du patron ; ils le voient plus faible et concluent à l'écrasement. Cette déduction simpliste ne répond nullement à la réalité des faits. Elle suppose tout d'abord que l'ouvrier est indissolublement lié à son employeur, qu'il ne peut s'affranchir de celui-ci, qu'il est à sa merci. Rien n'est plus faux. Dans une requête au Roi, peu connue du public, le Comité central du travail industriel qui groupe les associations régionales des industries charbonnière, métallurgique, de la construction mécanique, de la verrerie, de la glacerie et de la cristallerie, répond comme suit à cet argument :

L'ouvrier, dans notre état social et quoi qu'on puisse dire pour justifier

(1) Voir dans le recueil de conférences faites à l'Exposition de Liége et intitulé *La nation belge* 1830-1905, pages 148 et suivantes, la conférence de M. Morisseaux sur le développement industriel de la Belgique.

Digitized by Google

les pires interventions bureaucratiques, est libre, en fait comme en droit.

L'intellectualité générale ne cesse de s'élever ; en outre, le développement de l'enseignement professionnel et les progrès incessants du machinisme ont contribué, de leur côté, à l'émancipation des populations industrielles en y créant des catégories, de plus en plus nombreuses, d'hommes faisant profession d'intelligence au moins autant que d'habileté manuelle et qui sont, de ce fait, de véritables artisans conscients de leur valeur, conscients de leurs droits et doués d'initiative. Les promoteurs du projet de loi méconnaissent ce fait.

Lorsqu'ils englobent sous le vocable d'*ouvriers* toutes les catégories de travailleurs, ils assimilent l'ensemble de ceux-ci à un troupeau passif, alors que les faits de chaque jour répudient cette conception.

L'ouvrier, de nos jours, dispose librement de sa personne et de son travail, et, le plus souvent, c'est lui qui dictera ses conditions aux patrons. Ce n'est pas à une époque où la pénurie de main-d'œuvre se fait vivement sentir, qu'il est permis de contester cette proposition.

D'autre part, la rapidité et la multiplicité des communications ont élargi singulièrement les débouchés de la main-d'œuvre. L'ouvrier de nos jours se déplace avec une facilité extrême à de longues distances. Dans les charbonnages et les usines du Hainaut et de Liége, on rencontre un très grand nombre d'ouvriers de toutes les régions des Flandres et du Limbourg, qui travaillent dans nos bassins industriels tout en conservant leur domicile familial dans leur localité d'origine.

Le travailleur moderne a donc la liberté de choisir entre de nombreux établissements, dont les portes lui sont ouvertes puisque la main-d'œuvre fait défaut, et, en fait, il use largement de cette liberté, fixant son choix d'après le genre d'occupation qui lui convient le mieux et les conditions du travail qui ont ses préférences.

Voilà la vérité.

Il est donc faux de prétendre que l'intervention légale se justifie par le surmenage qui serait imposé aux ouvriers, ou par leur état de dépendance extrême, tandis qu'il est indubitable qu'elle leur sera fatale, comme à l'industrie elle-même.

Telle est l'opinion de chefs d'industrie dont l'ensemble assure les moyens d'existence à plus de 250,000 travailleurs. Dira-t-on qu'elle est intéressée? A ce compte, celle des ouvriers ne l'est pas moins et il est précieux de l'enregistrer. Elle s'est manifestée dans les Conseils de l'industrie consultés par le gouvernement, auquel les ouvriers faisant partie de ces organismes ont répondu : qu'il n'y avait pas lieu de réduire la durée de la journée de travail, parce que cela entraînerait inévitablement une réduction des salaires. Evidemment, ces

Digitized by Google

réponses sont à l'opposé des résultats des consultations populaires organisées par nos politiciens, mais il faut noter que ceux-ci ont négligé de poser la question en indiquant ses conséquences, de telle sorte que, dans l'esprit des masses consultées, il est possible de réduire la durée du travail tout en maintenant le salaire d'aujourd'hui. La consultation est ainsi frelatée, mais c'est simple finesse de politiciens.

Donc, deux choses s'opposent à l'asservissement de l'ouvrier. D'une part, son intelligence personnelle, et, à son défaut pour quelques-uns, la facilité des déplacements qui lui ouvre un champ de travail à peu près illimité.

Mais, de plus, après avoir indiqué que l'on ne doit pas englober sous la dénomination commune d'ouvriers toutes les catégories de travailleurs, les industriels du Comité central définissent l'ouvrier, tel qu'ils l'entendent, et leur définition vaut d'être retenue. Ils s'expriment comme suit :

Forts de leur expérience, les chefs d'industrie affiliés au Comité central du travail industriel estiment que la question ouvrière se résume à peu près entièrement dans la question des salaires. Ils considèrent comme ouvriers, sans distinguer entre les professions non plus qu'entre les différents degrés d'instruction, tous ceux dont la rémunération a un caractère urgent, parce que *alimentaire*. Ils estiment que les progrès sont à réaliser par la recherche et le développement des moyens qui sont de nature à assurer la meilleure utilisation du salaire et la constitution d'une réserve qui mette la vie journalière à l'abri des fluctuations du travail et permette à l'intéressé de s'élever sur l'échelle sociale.

L'enseignement ménager, l'enseignement professionnel et l'enseignement général font beaucoup en ce sens ; ils inculquent les principes d'économie, d'initiative et de volonté qui excitent l'individualité et sont indispensables. Par contre, les mesures de protection édictées par nos législateurs tendent à exaspérer, chez l'ouvrier, la notion de ses droits au détriment de celle de ses devoirs et à déprimer ainsi ses moyens naturels. Le projet, par l'obstacle qu'il apporterait à la durée du travail des forts, réduirait souvent le salaire de ceux-ci, rendant précaires des conditions d'existence convenables et faisant obstacle aux améliorations de situation sociale que l'on constate aujourd'hui.

Tel est le langage tenu par les chefs des principaux établissements du pays, par ces mêmes hommes que les politiciens ne cessent de représenter comme les ogres dévorant de la

Digitized by Google

classe ouvrière. Ce langage est à noter. On y relève d'abord cette définition qu'est ouvrier, l'homme, quel qu'il soit, dont la rémunération a un caractère alimentaire. Cette définition est la plus démocratique que nous connaissions, car bien loin de se baser sur une classification quelconque, elle se base sur ce qu'il y a de tout à fait inévitable dans les inégalités sociales, sur la différence de richesse. Elle range parmi les ouvriers les hommes instruits à tous les degrés. Elle va exactement à l'encontre de ce qui peut subsister de préjugés à l'égard du travail manuel, en n'en faisant plus la caractéristique de toute une catégorie de citoyens et elle tire de ce fait, nous le répétons, un caractère démocratique qui fait le plus grand honneur à ceux qui l'ont conçue. Nos politiciens se montreraient bien avisés et feraient œuvre saine en s'inspirant des conséquences qui en découlent.

Nous doutons qu'ils suivent ce conseil. Il a le double tort d'être bon et de corriger des habitudes acquises. Au lieu de développer les moyens de meilleure utilisation des salaires, ils préféreront, sans aucun doute, continuer à représenter nos chefs d'industrie comme étant des vampires et le développement de l'industrie comme une calamité, notamment à propos de sa concentration sous la forme de sociétés anonymes. Ils feront un retour sur le passé et, comme ils l'ont fait dans leur exposé des motifs, ils regretteront les temps où un simple patron, un simple petit patron, avait dans son petit atelier de braves petits ouvriers avec lesquels une petite entente était toujours possible et dont c'était, paraît-il, l'âge d'or. Le moindre des politiciens en question possède sur ce thème un nombre considérable de clichés attendrissants qui, présentés d'une voix mouillée, font un effet énorme.

***

Essayons de voir ce qu'ils valent, et surtout, ce qu'ils ne disent pas.

Si nous nous reportons aux faits précédents, aux faits historiques, aux sources de la vie moderne, sources dont on ne peut négliger l'examen pour apprécier exactement l'ensemble à

Digitized by Google

observer, on constate que lorsque la Révolution française, à laquelle l'exposé des motifs fait remonter l'origine de toutes nos difficultés, brisa le moule corporatif dans lequel chacun était enserré, l'industrie n'existait pas à proprement parler. Les industries textiles étaient à peu près seules à faire l'objet de manufactures, les industries des mines, de la métallurgie, n'existaient qu'à l'état embryonnaire dans des établissements minuscules, le combustible était presque exclusivement le bois; la machinerie, l'outillage se faisaient manuellement par des moyens d'artisans et étaient employés par d'autres artisans. Dans le groupement qui se formait pour mettre ces moyens en œuvre, le patron était le propriétaire du matériel de travail. Les ouvriers étaient des collaborateurs moins favorisés de la fortune, ne possédant rien ou à peu près rien et placés de ce seul fait en un état de dépendance vis-à-vis de leur employeur. Généralement on travaillait en commun, ce qui facilitait la surveillance, mais a servi à enfanter la légende de l'accord parfait que l'on signale souvent comme caractéristique de ce régime. En fait, contrairement à ce que racontent ses thuriféraires d'aujourd'hui, il n'avait rien d'idyllique. Le travail était peu abondant et difficile à trouver, le maître ne voulait auprès de lui que des hommes à sa convenance personnelle; l'obéissance, la passivité morale en même temps qu'une grande puissance de travail était le bagage des vertus, actives et passives, le plus communément exigé. Il fallait d'excellents bras avec aussi peu de tête que possible. Si le travail n'abondait pas, la main-d'œuvre surabondait, le maître n'avait qu'à choisir et il ne s'en faisait pas faute.

Tout embauchage était précédé d'une enquête, qui n'avait rien de rapide, et pendant laquelle le candidat inoccupé était abandonné à son sort; cela lui formait le caractère et le préparait à montrer plus de souplesse devant l'autorité. Il en était besoin. Ce maître, que l'on se plaît à nous représenter comme essentiellement bon, était simplement un homme comme les autres, soumis aux mêmes influences qu'eux, et y obéissant comme eux. Propriétaire de moyens de production, il se faisait aider pour les utiliser et il entendait en tirer le

Digitized by Google

plus grand fruit possible, ce qui le rendait très exigeant. Homme de son temps, il avait cette proportion d'énergie et d'éducation qui transforme le caractère en mauvais caractère, aussi fallait-il que ses collaborateurs se pliassent à toutes ses manies, à tous ses travers, et fissent complètement abstraction de leurs préférences propres, c'était la condition essentielle de leur maintien dans le groupe. En fait, le maître n'était ni plus ni moins qu'un véritable tyran domestique, qui menait d'autorité ceux qu'il employait, et les tenait liés d'autant plus solidement, qu'ainsi que nous l'avons vu, l'embauchage était difficile. Quitter le maître qu'il avait était très aléatoire, c'était l'existence journalière mise en question et l'ouvrier se résignait forcément à le subir, se disant que comme il faut vivre, mieux valait un mauvais maître que pas de maître du tout.

En brisant le moule corporatif, la Révolution française avait certainement accompli un progrès en donnant un peu plus d'indépendance à l'ouvrier, mais elle n'avait pas réalisé la perfection, elle avait simplement substitué l'autorité domestique à l'autorité collective.

Le système était si autoritaire et si lourd d'application qu'il avait besoin de tout l'appui de la loi pour subsister. On se rappelle les pénalités draconiennes dont les lois de l'époque frappaient les tentatives de coalition des travailleurs. Elles sont bien caractéristiques de la nécessité de contrainte pour maintenir l'ordre de choses établi.

Celui-ci dura pendant de longues années et elles en étaient là lorsque, vers 1840, l'industrie moderne commença à se développer. Au début, elle conserva, jusqu'à un certain point, une allure familiale parce que ses divers établissements appartenaient généralement en propre à des personnalités déterminées, et que leur administration pouvait être organisée sur le modèle un peu agrandi de la gestion patronale. Plus tard, les progrès industriels, la nécessité de la centralisation, l'importance des établissements, enfantèrent la société anonyme moderne, mais avec elle l'autorité dut se transformer.

A l'autorité individuelle, à l'autorité patronale proprement dite, dut se substituer une autorité également anonyme, et,

Digitized by Google

n'en déplaise à ceux qui déplorent ce fait, nous croyons qu'il constitua un grand progrès et que c'est de lui que date l'émancipation ouvrière.

L'ouvrier n'a plus de lien personnel avec l'être juridique qui l'occupe, c'est exact; mais précisément en raison de cela, il est délié des mille liens matériels et moraux qui le fixaient à l'individu patron; il n'est plus lié avec celui qui l'occupe que par les règles générales du contrat de travail, il conclut ou résilie celui-ci lorsqu'il lui plaît, il est libre de sa personne et de son action, choses qu'il n'avait pas auparavant. La seule chose qu'il puisse craindre, c'est le congé intempestif donné par l'être anonyme qui l'occupe; mais, ce congé même est moins grave que jadis, parce que l'enquête préalable à l'embauchage n'existe plus, elle est impossible, irréalisable dans nos usines actuelles et qu'en outre, par le fait de l'anonymat de l'employeur, le congé donné par lui a perdu le caractère infamant qu'il avait autrefois. L'ouvrier congédié n'est plus frappé de la tare qu'il avait à porter précédemment, c'est en toute tranquillité qu'il peut aller ailleurs offrir ses services.

En même temps, la loi, évoluant de son côté, a permis à l'ouvrier de ne pas perdre tout pouvoir, de ne pas être écrasé par l'être mercantile nouveau, en ne s'opposant plus à son exercice du droit de coalition. C'est vers 1860 que s'accomplit ce nouveau progrès dont les ouvriers usent constamment et grâce auquel, réunis, groupés, ils tiennent tête efficacement, mais plus ou moins opportunément à leurs employeurs si puissants qu'ils soient.

On le voit encore par ce simple résumé de l'évolution dont est sortie notre organisation industrielle moderne, l'ouvrier de nos sociétés anonymes est dans des conditions de liberté bien supérieures à celles d'autrefois et les coutumières récriminations sur ce sujet sont moins que fondées, sont dépourvues de toute raison d'être. Toutefois, nous comprenons que certains esprits imbus d'autorité et de hiérarchie regrettent le temps où l'employeur pouvait dire avec importance :

« C'est moi qui suit Guillot, berger de ce troupeau. »

Nous comprenons que cette forme patronale aurait été

Digitized by Google

commode à l'embrigadement des populations ouvrières au service de telle ou telle cause ou de tel ou tel intérêt, puisque chaque employé, dépouillé de toute personnalité, relevait directement de son employeur, mais nous ne regrettons nullement qu'elle ait disparu et la population ouvrière ne doit pas le regretter davantage. La discipline indispensable de nos usines modernes n'est rien au regard de la sujétion patronale de la première moitié du siècle dernier et elle sert même à protéger l'ouvrier encore occupé dans de petits établissements patronaux, parce qu'elle détermine la mesure d'autorité que peuvent se permettre ces particuliers.

Donc, on le voit, les promoteurs du projet de loi ne sont pas fondés dans ces nouveaux motifs, mais, par contre, la manière dont ils les présentent montre clairement qu'ils poursuivent l'embrigadement des masses ouvrières sous leurs drapeaux. Ce n'est pas suffisant pour les justifier.

***

Enfin, ils se réclament, les socialistes naturellement exceptés, de l'encyclique « Rerum novarum ». Nous ne nous hasarderons pas à interpréter ce document ; il nous suffira de constater que les catholiques ne sont nullement d'accord à son sujet. Si, d'une part, il a cristallisé autour de lui le parti dit : de la démocratie chrétienne, et l'a remarquablement unifié dans tous les pays, les catholiques les plus autorisés en tirent une toute autre mouture. C'est ainsi, par exemple, que M. Woeste, dont on ne peut contester l'orthodoxie et qui ne doit pas avoir été souvent complimenté dans cette *Revue*, n'a jamais cessé, dans les discussions de nos différentes lois sociales auxquelles il a pris part, de soutenir les thèses économiques et sociales les plus pures contre les démocrates-chrétiens, et que, dans la discussion de la loi à propos de laquelle nous écrivons, il a formellement contesté l'interprétation des promoteurs du projet de loi. Ceux-ci ne semblent donc pas mieux fondés dans leur référence aux radiations théocratiques que dans leurs autres arguments. Il est d'ailleurs à remarquer que c'est de lui-même que ce parti s'est étiqueté démocrate. En fait, le travail

Digitized by Google

de désagrégation sociale auquel il se livre dans tous les pays le range nettement parmi les factions démagogiques.

***

Nous en concluons que de quelque façon qu'on envisage la question, qu'on l'examine sous le jour historique ou sous le jour moderne, qu'on l'étudie au point de vue mercantile ou au point de vue ouvrier, c'est dans un intérêt électoral que l'on veut la trancher. Tout ce qui précède dénonce le caractère malsain des arguments auxquels on a recours pour exploiter la crédulité des masses, tout ce qui précède dénonce l'inconscience de ceux qui les mettent en avant.

Nous nous rangeons sans aucune restriction à l'avis du Conseil supérieur de l'industrie et du commerce, que :

La limitation légale de la journée de travail des adultes constituerait une mesure néfaste aux intérêts du pays entier, des employeurs et des employés.

Nous approuvons pleinement le retrait du projet de loi par le Gouvernement, nous sommes convaincus que cette approbation est celle de tout le pays qui travaille, et nous félicitons hautement les membres de l'opposition qui, au vote final, se sont inspirés de l'intérêt supérieur du pays et lui ont subordonné les préférences de parti.

GEORGES BRABANT,
ingénieur.

Digitized by Google

PRÉFACE

A UNE REPRÉSENTATION DES « VIEUX » [1]

Les *Vieux* que vous allez voir dans un instant sur le théâtre sont très vieux. Manuel Patacas, le maître du logis où se déroule l'action et Bento le barbier du village ont soixante-quatorze ans. Porphyrio, le maître d'école Narcisa, la servante en ont soixante-quinze. Emilia l'épouse de Patacas en a soixante-et-onze; la tante Anna soixante-dix. Cependant, il y a en eux une telle réserve d'illusion et d'espoir, une telle force juvénile que, lorsque le curé qui les précède de quelques années dans la carrière, leur dit, en se comparant : « Oh! vous! vous êtes encore des jeunes gens! » ils trouvent cela naturel. Cela fait rire et puis cela fait songer. Ces trois actes mêlés de fantaisie et de réalité où le réalisme n'est pas amer, où la fantaisie demeure très simple, très humaine, sont remplis de choses qui font rire et qui font songer. En les voyant, vous comprendrez mieux le dicton fameux qu'un refrain d'opérette a popularisé. Les Portugais sont gais, en effet; mais leur gaîté n'est pas seulement bouffonne, elle est aussi légère et parfumée comme le vieux vin qu'ils aiment; elle est fraîche, elle est vaillante, elle est sentimentale et mélancolique; elle est faite de bonne humeur et de bonne grâce, de candeur et de fantaisie. Elle vient de la santé de leur corps, de la joie de leur

(1) Texte de la conférence faite au Théâtre du Parc par M. Maubel, le 17 janvier 1907.

Digitized by Google

âme et d'une longue et religieuse patience qui est, pour eux tout au moins, la condition du bonheur.

Cette patience, M. Lyonnet, l'auteur d'un livre fort intéressant sur le *Théâtre au Portugal* (1), l'a notée comme un trait de mœurs tandis qu'il traversait Opporto et Lisbonne en voyageur pressé de livrer sa copie à l'éditeur :

« Le train ne part pas à l'heure ou arrive en retard : prenez patience !... On me fait faire le pied de grue pendant quarante minutes à un guichet pour enregistrer une malheureuse valise : prenez patience! Je m'étonne, dit-il, que l'on trouve jamais, dans ce pays, le temps de dire *oui* pour se marier et qu'on ne renvoie pas cette formalité au lendemain. »

Vous devinez ce que devient une si heureuse disposition d'esprit chez des paysans d'une province reculée qui en sont encore, à l'époque où se passe l'action de la comédie, c'est-à-dire en 1879, à comparer une locomotive à la bête de l'apocalypse. Ils voient constamment les mêmes choses, les mêmes visages, les mêmes paysages; ils accomplissent quotidiennement les même travaux; ils pensent que la vie bouge un peu; qu'elle va et qu'elle vient; ils ne sentent pas qu'elle passe... jusqu'au jour où quelqu'un arrive qui leur rend la conscience du temps.

C'est un étranger qui vient construire un chemin de fer dans le pays; le premier chemin de fer. C'est un homme des villes, c'est-à-dire pour eux un ennemi. Il aura bien vite fait de devenir leur ami, car leurs âmes sont accueillantes, elles s'ouvrent complaisamment ; il gagnera les hommes par l'intérêt, les femmes par le sentiment; mais, en attendant, il est celui qui vient « transformer ce que Dieu a fait pour être éternel », celui qui vient « bouleverser la terre »... la terre qui est « notre mère! »... dit Patacas. Il bouleversera bien autre chose que la terre. Il bouleversera l'esprit de ces vieillards et le cœur d'une jeune fille qui vit avec eux. Car, il y a aussi dans cette pièce, vous vous en doutez, des êtres réellement jeunes pour sauvegarder l'amour et pour excuser les vieux d'en parler sans cesse.

(1) LYONNET, *Le Théâtre au Portugal*. Chez Ollendorf.

Digitized by Google

Hélas! Ils en parlent comme de quelqu'un qui s'en est allé très loin, si loin... que le jour où l'amour revient ils ne le reconnaissent pas.

Qu'a donc cette petite Emiliette qui ne mange pas, qui ne dort pas et qui, le soir, quand elle est seule dans sa chambre trempe son oreiller de larmes?

« Que peut-elle avoir? » demande la grand'mère. La tante Anna, qui est la romanesque de la famille, se hasarde à dire : « Si elle était un peu plus âgée, j'oserais croire à une passion. » De quoi s'avise-t-elle? est-ce qu'une jeune fille de dix-neuf ans songe à aimer! « On l'a sevrée avant hier, déclare le maître d'école; c'est une innocente qui ne comprend encore rien à ces choses. » Et la tante Anna murmure : « Dieu veuille qu'elle demeure ainsi! »

Il y a, entre Emiliette et le curé, deux scènes délicieuses où l'on voit que le diable a aussi son mot à dire dans cette affaire.

C'est une des singularités de cette comédie peuplée de vieillards, que l'idée de l'amour l'occupe tout entière. Mais cette idée, associée à celle du temps, à celle de la mort, y prend une direction et des prolongements inaccoutumés. On dirait que, par moments, deux ombres pensives soulèvent la comédie légère pour la hausser jusqu'au poème. Elle n'en est pas moins gaie; on s'aperçoit seulement qu'elle est un peu plus rêveuse qu'on ne pensait. Elle est avant tout spontanée. Nous sommes ici en présence d'un art de sensibilité, différent de celui que nous avons l'habitude de voir sur nos théâtres. Le théâtre de Camara n'a ni les formes strictes, ajustées, mesurées, ni la tenue littéraire du théâtre français; il a en revanche, une ingénuité, une abondance, une allégresse qu'on ne trouverait peut-être dans aucun autre théâtre contemporain.

Il est évident que les sensations de l'auteur le servent plus que son invention. Toute une vie de mouvements, de couleurs, d'odeurs qui lui arrive par les sens, traverse son cerveau et se répand en tableaux, en images. Les scènes de cette pièce sont autant de tableaux; elle est aussi amusante à regarder qu'à écouter.

L'anecdote que l'auteur invente est conventionnelle, mais

Digitized by Google

cette anecdote n'est qu'un fil dont il se sert pour lier en gerbes sa récolte d'impressions et d'observations. Ce qui importe, c'est cette récolte qu'il fait à même la nature, à même la réalité.

Il a vu ce qu'il représente. Il a habité la province d'Alemteyo, où vivent les « vieux » ; il a vécu auprès d'eux d'une vie plus active et plus solidaire que la vie ordinaire du littérateur car, de même que ces musiciens russes qui étaient chimistes ou généraux d'armée, ce dramaturge est ingénieur. J'ajoute qu'il a fait une partie de ses études en Belgique. Ce détail biographique n'est pas sans importance. En effet, Camara affirme que son goût du théâtre s'est développé ici et comme le théâtre français nous domine, comme, à l'époque dont il s'agit, on ne jouait à Bruxelles que des pièces françaises, cette affirmation est l'aveu d'une influence du théâtre français sur le théâtre portugais contemporain.

Rappelé à Lisbonne par la mort de son père, il acheva ses études à l'institut industriel de cette ville. Entretemps il s'était marié. Son père ne lui ayant laissé qu'un grand nom et peu ou point de fortune, il accepta les fonctions de chef de section au chemin de fer de Cacérès. C'est au cours des travaux de ce chemin de fer qu'il a connu « les vieux » dans un petit village voisin de la frontière d'Espagne.

De vingt à cinquante-quatre ans, Camara a fait jouer une trentaine de drames, de comédies ou de farces lyriques. Les titres en sont assez particuliers : *Jean des Vieilles*, *Minuit*, *L'Araignée*, *Marécages*, *L'Ane de M. l'Alcade*, *Rose abandonnée*, *Les deux barques*. Les représentations de plusieurs de ces pièces ont dépassé la centaine. Il a publié aussi deux romans et un grand nombre de contes. Tout cela est populaire au Portugal et au Brésil.

Une récente reprise des *Vieux* à Rio de Janeiro a été l'occasion d'une manifestation chaleureuse. Il est sensible aux sympathies, aux hommages, mais il n'en tire nulle vanité. Ecoutez dans quels termes il parle de lui et de son travail :

« Pendant ces cinq dernières années, je n'ai fait que le travail sans gloire d'extraire un drame de notre plus fameux

Digitized by Google

roman d'amour. Le succès a été énorme, mais ma collaboration n'y était pour rien, car dans toute la pièce, il n'y a pas une centaine de mots qui ne soient de Camillo Castello Branco. Avant cela, j'avais fait un drame qui a été joué en province et à Lisbonne bien plus de cent fois; mais ce n'est pas encore quelque chose dont on puisse tirer de l'honneur ou de la joie. Je l'ai écrit en si peu de jours que j'aurais honte de l'avouer.

« D'ailleurs, je ne mesure jamais par le succès l'amour que j'ai à ce que j'écris. J'ai mis près d'une année à écrire *Minuit* que j'aime tant et qui, cependant, n'a été jouée que cinq fois. »

A deux moments de sa vie active, la nostalgie, ce qu'ils appellent là-bas la « sandade », l'ayant ramené au calme pays d'Alemteyo où il avait été heureux, il écrivit *Les Vieux* et une autre comédie intitulée *Pauvre petite veuve*. C'étaient, dans sa pensée, les deux premières parties d'une suite de quatre pièces esquissant les différents aspects de l'amour familial. Il se proposait de terminer cette tétralogie en résumant, dans un caractère de vieille fille, « toutes ces charmantes petites créatures stériles qui vivent modestement dans les familles où, en échange d'un morceau de pain, elles partagent entre les cousins, les neveux, les beaux-frères, des trésors d'amour ». C'est ainsi qu'il les définissait lui-même.

Malheureusement, des besognes alimentaires l'enchaînent à Lisbonne et « pour écrire *Cousine Rose* ou *Tante Angélique*, me disait-il, j'aurais besoin de respirer un peu de ce parfum inspirateur qu'on trouve dans nos bruyères... et de faire revivre des sensations ».

Prenons patience! Ce qui n'est pas venu aujourd'hui, viendra peut-être demain.

Déjà, la tante Anna des *Vieux* ressemble à la cousine Rose qu'il rêvait. En la voyant trottiner, comme en marge de la vie, dans la maison de Manuel et d'Emilia, on songe aux « petites vieilles » dont Baudelaire dit « qu'elles ont des yeux divins de petites filles et qu'à les voir si fragiles, il lui semble qu'elles s'en vont tout doucement vers un nouveau berceau ». La tante Anna est cet être fragile dont l'existence se borne à ceci,

Digitized by Google

qu'elle a été petite et qu'elle le redevient. Elle redescend, les yeux fixés sur le feu qu'elle regardait de l'autre versant, le beau feu où il ne lui a pas été donné de brûler son désir. Elle est le symbole de l'éternelle promesse, de l'éternelle attente de l'amour.

Il y a des figures plus accentuées, il y en a de plus amusantes dans ce petit monde où chaque personnage a son caractère et son rôle nettement déterminés. Le curé, par exemple, cet octogénaire gaillard, bonhomme et un peu sournois, qui domine l'action et qui s'y engage résolument lorsqu'il croit pouvoir la mener selon ses vues. Vous verrez ce que font de la politique d'un vieux curé, les finesses d'une jeune fille. Bento, le barbier du village, est franchement burlesque ; aussi, la tante Anna n'accorde-t-elle que du dédain aux déclarations qu'il lui adresse depuis cinquante ans. Ah! si c'était Porphyrio!... Il est sérieux, lui, il est plein d'égards et de convenances ! « Quand il parle latin, je n'y comprends rien, dit-elle, et pourtant si vous saviez l'effet que cela me fait ! »

Mais le maître d'école aime en secret la bonne épouse de Patacas et il croirait déchoir en cessant de prendre cet amour suranné au tragique. Bento, c'est Jean qui rit. Porphyrio, c'est Jean qui pleure. Narcisa, la vieille servante qui grogne, n'est pas négligeable non plus. Enfin, au centre de la pièce, à la place d'honneur, Manuel et Emilia, l'époux et l'épouse, mettent comme une apologie incarnée de la foi conjugale.

Emilia est modeste; c'est une femme sans imagination. A ce qu'elle nomme « les radotages de tante Anna », elle oppose son bon sens et, par des paroles de petite vieille bien sage, elle s'efforce de modérer l'exaltation de Manuel : « Prends garde, Manuel, prends garde à ce que tu vas raconter! »

Manuel est bavard, il est lyrique. Il lui semble que ses vertus et son bien-être contribuent à la splendeur de l'univers et il en prend de l'orgueil. Quand il dit, en ôtant son chapeau et en envoyant un regard au ciel : « Dieu a été bon pour nous! » Il ne doute pas que cette bonté du Seigneur ne lui confère une sorte de supériorité et l'admiration de ceux qui l'entourent le fortifie dans cette opinion. Le curé seul ne le flatte pas : « On

Digitized by Google

vous a tant choyé, tant dorloté, qu'on a fait de vous un imbécile! »

Le curé a le verbe un peu dur; Patacas n'est pas un imbécile; c'est simplement un enfant gâté de la nature qui ne peut pas se résoudre à croire que la vie change, que le temps passe et qu'enfin, les plus belles journées ont un terme.

Le soir du souper des noces d'or, qui s'est changé pour Émiliette et pour celui qu'elle aime en un souper de fiançailles, le train qui passe en sifflant dans la campagne rappelle le pauvre Patacas à la réalité et la pièce, au lieu de finir bruyamment, sur la sortie des convives, se termine par une scène mélancolique qui est d'un effet nouveau au théâtre.

Ce dénoûment surprend. Sur la scène, tout le monde se lève et s'en va et, dans la salle, on fait instinctivement la même chose, parce qu'on croit que la pièce est finie. C'est une erreur. Il y a encore quelque chose :

« Ferme la porte, Émilia, dit Patacas. »

Cette parole, ce geste que fait Emilia replacent les deux principaux personnages dans une atmosphère intime et suscitent en eux les souvenirs. Alors, au bout du chemin de la vie, les vieux époux semblent s'éveiller d'un rêve. C'est une scène charmante et c'est un épilogue indispensable à la comédie, parce qu'il en résume, parce qu'il en synthétise le sujet. L'auteur avoue qu'il n'a écrit sa pièce que pour cette scène. Néanmoins, à Lisbonne, on l'avait supprimée.

Le directeur du Parc s'est conformé au désir de l'auteur en la rétablissant.

MAUBEL.

Digitized by Google

LA PARTICIPATION AUX BÉNÉFICES

appliquée aux sociétés par actions, aux sociétés coopératives et aux entreprises minières[1].

CHAPITRE PREMIER.

De la participation aux bénéfices, de son extension actuelle et des causes qui s'opposent à une application générale.

L'antagonisme actuel entre le Capital et le Travail.

Le problème du mode de rémunération du travail préoccupe à bon droit un grand nombre d'économistes et d'industriels, car cette question où gît le nœud de l'antagonisme entre le Capital et le Travail est une source de dissensions et de conflits continuels d'une gravité parfois extrême.

L'école socialiste n'y voit qu'une solution : le collectivisme, réalisé par la mise en commun du sol, des usines, des moyens de production et le partage entre les travailleurs du produit du travail, solution au premier abord séduisante par sa simplicité et son apparente justice, mais dont le caractère utopique se révèle aussitôt que l'on envisage la possibilité de sa réalisation pratique, de sa mise en fonctionnement réel, dans nos pays de haute civilisation et d'industrie perfectionnée.

Est-ce à dire que le salariat, ainsi que l'enseigne l'école opposée, doive être la règle constante et invariable des rapports entre patrons et ouvriers?

Personne n'ignore que dès longtemps, et notamment en

(1) Rapport présenté au Congrès progressiste qui se réunira à Bruxelles, en mai 1907.

Digitized by Google

France, des économistes, et mieux encore, des industriels, ont tenté par l'étude et la mise en pratique d'un système intermédiaire : la participation aux bénéfices, d'améliorer la situation matérielle et morale des salariés, en leur attribuant, à titre de rémunération supplémentaire, une part du bénéfice réalisé par le patron.

***

Origine de la Participation.

Le début de ce mouvement remonte assez loin.

Un simple ouvrier peintre, M. E.-J Leclaire, établi patron avec un capital minime, se trouvait vers 1840 à Paris à la tête d'un atelier important.

Il avait été frappé de la rapidité de sa fortune, et, entraîné par ce mouvement démocratique si intéressant de cette époque qu'on a appelée la période poétique du socialisme contemporain, il se préoccupait d'y associer, de quelque façon que ce fût, ses collaborateurs.

Un économiste, M. Frégier, qui travaillait en ce moment à son livre *Les classes dangereuses*, lui avait dit que d'après lui il n'y avait qu'une seule solution à l'antagonisme entre ouvriers et patrons : la participation des salariés au bénéfice de l'entrepreneur.

Tout d'abord, Leclaire avait rejeté cette idée comme irréalisable, mais néanmoins il y repensait, elle revenait sans cesse à l'égal d'une obsession. Et, avec son esprit essentiellement pratique d'ancien ouvrier, il prépara, arrêta son plan. Il s'adressa d'abord à son personnel, lui exposant son projet par voie de circulaire, mais il ne rencontra que de la défiance à peine dissimulée. Il ne se rebuta point : ayant annoncé qu'à partir du 1er janvier 1842, la participation aux bénéfices serait introduite dans ses ateliers, il déposa au début de 1843, devant l'assemblée par lui convoquée des participants « malgré eux » la somme de 12,266 francs, leur part dans les bénéfices de l'année qui venait de s'écouler. Du coup, comme bien on pense, l'opposition désarma !

La première application à l'industrie de ce principe si fécond

Digitized by Google

de la participation aux bénéfices était ainsi réalisée, grâce à ce simple entrepreneur de peintures parisien.

***

Son extension actuelle d'après certaines estimations.

On peut s'étonner qu'alors que la mise en pratique de l'idée participationniste remonte déjà à aussi longtemps, l'application ait tant tardé à s'en généraliser, ou tout au moins à s'en répandre.

Disons tout d'abord que les applications sont plus nombreuses et surtout plus importantes que l'on ne se l'imagine généralement.

A. En France.

Aux termes du Rapport présenté à la vingt-cinquième assemblée générale de l'Association internationale pour l'étude de la participation, tenue à Paris le 27 mai 1904, *cent* entreprises commerciales et industrielles de France avaient à la connaissance du rapporteur, M. Trombert, appliqué effectivement chez elles le principe de la participation.

Si ce chiffre apparaît comme plutôt modeste, il convient d'ajouter tout de suite que ces entreprises participationnistes comptent parmi les plus importantes de France. Ce sont : la Compagnie générale transatlantique, la Société Générale des Chemins de fer économiques, la Compagnie du Chemin de fer d'Orléans, les imprimeries Chaix, de Paris, et Mame, de Tours, les usines Godin, de Guise, ainsi que les plus notables compagnies d'assurances : les Assurances Générales, la Nationale, le Phénix, l'Union, le Soleil, la France, etc.

Il faut bien que l'idée soit bonne et de réalisation utile et même avantageuse, certaines de ces applications remontant à trente ans et davantage.

B. En Belgique.

Pour la Belgique, nous possédons un rapport de M. Alfred Micha, avocat à Liége et président de la section belge de l'Association internationale pour l'étude de la participation aux bénéfices, publié dans le bulletin de cette association, année 1902, page 173. M. Micha signale trois applications de lui connues : celle réalisée aux usines de *M. Boël* (Forges et laminoirs à La Louvière) et aux usines *De Naeyer*, à Wille-

Digitized by Google

broek (papeteries et construction de chaudières). La troisième, celle de la *Banque Populaire Belge*, à Liége, n'est pas une application *capitaliste*, cette banque fonctionnant sous les espèces d'une société coopérative et nous ne voulons envisager pour le moment que les entreprises capitalistes.

C. Dans les autres pays.

Enfin M. Emile Waxweiler, chef de bureau à l'Office du Travail de Belgique, dans son livre sur *La participation aux bénéfices* (Paris, Rousseau, 1898), couronné au Concours du Musée social et qui est certes le meilleur et le plus complet des ouvrages publiés sur la matière, fait une statistique d'où il résulte qu'en 1896, il subsistait en tout, 256 applications capitalistes connues de la participation aux bénéfices. La Grande-Bretagne vient en tête avec le chiffre de 100; la France avec 86, les Etats-Unis avec 45 applications ayant résisté à l'épreuve d'une mise en pratique prolongée.

Chiffres inférieurs de beaucoup aux chiffres réels.

Mais que l'on se garde bien de baser une conclusion quelconque sur les chiffres que nous venons de citer, qui sont les chiffres, l'auteur du reste y insiste, des applications *connues*, renseignées.

Une statistique des applications, de *toutes* les applications de ce mode nouveau de rémunération au commerce et à l'industrie n'a jamais été faite.

Or, pour ne parler que de la Belgique, il existe à notre connaissance un nombre assez considérable d'industriels et de négociants ayant, de leur propre initiative et sans s'être fait connaître comme participationnistes, réalisé dans leur usine ou leurs bureaux sous une forme quelconque, le principe de la participation et qui, naturellement, ne figurent pas dans les statistiques que nous venons de citer.

Nous citerons, entre beaucoup d'autres : l'*Union du Crédit*, de Bruxelles, plusieurs grandes coopératives socialistes, le journal *l'Express*, de Liége, certaines compagnies s'occupant d'affaires coloniales et quelques charbonnages du Hainaut.

Mentionnons encore parmi les applications non citées par M. Micha, l'application *Delhaize Frères et C^ie^* à Bruxelles, qui est des plus importantes puisque dès l'année 1899 et pour cette seule année, cette maison payait à ses ouvriers et employés

Digitized by Google

144,745.22 francs, plus 25,000 francs pour la caisse de secours, à titre de participation du personnel dans les bénéfices patronaux.

***

Raisons des progrès relativement lents de la Participation:

Quoi qu'il en soit, il est incontestable que le principe de la participation aux bénéfices n'est aujourd'hui encore appliqué que dans un nombre relativement infime d'entreprises industrielles et commerciales.

Pourquoi? Les raisons en sont nombreuses et d'ordre différent :

A. L'indifférence des salariés.

La première et la plus surprenante au premier abord des raisons du peu de développement de la participation aux bénéfices est l'indifférence presque totale de la classe ouvrière elle-même, la première intéressée cependant à la diffusion de la réforme.

L'Angleterre seule fait exception, les ouvriers y ayant, dans un grand nombre d'industries, fait prévaloir à défaut de la participation elle même, tout au moins ce principe que *leurs salaires doivent varier d'après la situation des affaires.*

La réalisation la plus connue en est *l'échelle mobile* des salaires (Sliding Scale) appliquée notamment dans les charbonnages du Lancashire, où le taux des salaires s'élève et descend suivant les fluctuations du prix du charbon.

De même à Birmingham, les patrons et les ouvriers ont depuis 1890 conclu une série d'*alliances* réglant les salaires d'après les prix de vente et qui ont donné de très appréciables résultats.

Or, le principe sur lequel reposent ces divers modes de rémunérations est, comme le fait parfaitement remarquer M. Waxweiler (page 96), le principe même de la Participation. Pour y arriver tout à fait, il suffit de proportionner la rémunération à la différence entre le prix de vente et le prix de revient (qui est le bénéfice) au lieu de graduer cette rémunération sur le seul prix de vente, ce qui est à la fois empirique et moins équitable.

Mais, nous l'avons dit, la classe ouvrière est en général indifférente à cette réforme du salariat.

Digitized by Google

La question est peu connue d'abord dans les milieux ouvriers.

Il est possible aussi que la participation ayant pour origine une initiative patronale, soit de parti-pris l'objet d'une certaine méfiance.

Mais la cause principale de cette indifférence nous semble être que la classe ouvrière organisée est presque tout entière encadrée dans des organisations socialistes. Or, le parti socialiste paraît, dans son ensemble, peu sympathique à cette tentative d'amélioration du salariat, car tout succès dans cette voie semble fait pour détourner l'attention du dogme collectiviste et démontrer que la solution rationnelle du problème pourrait bien se trouver non dans l'abolition du salariat mais dans sa réforme, dans le sens d'une véritable association d'intérêts entre l'ouvrier et le patron.

Aussi les programmes socialistes ne contiennent-ils nulle part, dans aucun pays, la revendication participationniste, sur laquelle bien au contraire une sorte de conspiration du silence semble s'être établie.

***

B. Tiédeur ou hostilité des patrons.

Les raisons de la tiédeur, parfois même de l'hostilité des patrons se comprennent mieux.

En négligeant toutes les autres objections d'ordre plutôt théorique, l'on est arrêté dès le début, quand on parle à un industriel ou à un commerçant de la participation et des résultats excellents que l'on peut en attendre, par deux objections, toujours les mêmes.

Si, nous dit-on, nous établissions la participation dans notre usine ou notre maison de commerce, nous serions obligés d'indiquer à la fin de l'année à notre personnel le chiffre de notre bénéfice net, car sans cela le calcul de la participation n'est pas possible. Or, si notre personnel connait le chiffre de notre bénéfice annuel, nos concurrents, nos fournisseurs le connaîtront aussi. Cela peut nous être indifférent tant que ce chiffre va en s'augmentant, mais s'il diminue dans de grandes proportions, si pendant plusieurs années de suite nous devions

Digitized by Google

travailler à perte, notre crédit s'en ressentirait sûrement et la divulgation de notre situation pourrait nous causer un grave préjudice, peut-être même pourrait-elle amener, si nous n'avons pas les reins assez solides, une ruine complète.

En tous les cas, dit-on encore, du moment que nous accordons une part déterminée de notre bénéfice à notre personnel, nous devons admettre celui-ci à contrôler les chiffres que nous lui soumettons. Or, c'est là une atteinte à notre autorité et à notre dignité de patron que dans l'intérêt même d'une bonne discipline nous ne pouvons admettre ni tolérer.

Réponse aux objections patronales.

Ces deux objections ont incontestablement leur valeur, bien qu'on puisse les combattre et qu'il existe des mesures qui atténueraient grandement, si même elles ne le faisaient disparaître, le double inconvénient signalé.

Rien n'empêcherait par exemple les patrons de stipuler au moment de l'organisation de la participation qu'une partie déterminée du dividende revenant au personnel dans les années prospères serait retenue pour constituer une réserve, destinée à assurer la distribution d'un dividende dans les années de pertes ou de gain minime. Et puis, qui donc croit encore que la situation réelle d'une maison de commerce ou d'une industrie puisse être longtemps dissimulée? On sait bien vite, dans le monde des affaires, si un industriel ou un négociant gagne ou perd de l'argent, et la révélation que pourrait apporter au bout de l'année la répartition ou l'absence de répartition au personnel ne sera, presque toujours, une surprise pour personne!

Quant à la seconde objection, elle apparait plus fondée et elle a donné lieu à des discussions et des études du plus haut intérêt.

Le Congrès de la Participation de 1900 a émis l'avis que le contrôle des comptes devait être fait de préférence par un arbitre-expert près des tribunaux, lequel, en assemblée générale des participants attesterait l'exactitude des chiffres et leur concordance avec les bases statutaires. Ainsi serait évitée toute immixtion directe du personnel dans le contrôle des affaires du patron. Ce système est pratiqué par les maisons

Digitized by Google

françaises : Tassart, Balas, Barbas & C°, Thuillier frères, et il semble donner toute sécurité comme toute satisfaction tant aux participants qu'au chef de la maison.

Il n'en reste pas moins établi que d'ici à longtemps peut-être, les deux objections que nous venons de signaler resteront les plus sérieux obstacles à la généralisation de la participation aux bénéfices.

Il faudra une propagande incessante pour démontrer combien, en réalité, leur importance a été exagérée. Il faudra aussi rechercher de nouveaux moyens réduisant encore la somme des inconvénients signalés et montrer par de nouvelles expériences comment dans la pratique elles peuvent être évitées. Mais une chose est certaine : toute proposition tendant à imposer par les voies légales l'application de la participation aux entreprises commerciales et industrielles en général, rencontrerait dans l'état actuel de l'opinion une résistance invincible et, du reste, partiellement justifiée. Au surplus, toute tentative faite dans ce sens serait de nature à nuire, irrémédiablement peut-être à la diffusion, la popularisation de l'idée. Il faut ici démontrer et convaincre : il ne peut être question d'obliger !

CHAPITRE II.

De la possibilité et de la légitimité de l'application légale de la Participation aux sociétés par actions et coopératives ainsi qu'aux entreprises minières.

Possibilité de l'application proposée.

S'il nous paraît impossible, à raison notamment des deux objections fondamentales que nous avons résumées plus haut, d'imposer ou même de proposer d'imposer la réforme, dont nous sommes le partisan convaincu, à toute l'industrie et à tout le commerce, il est à notre sens des entreprises commerciales et industrielles auxquelles la participation pourrait être appliquée, par les voies légales, et ce non seulement sans inconvénient aucun, mais pour le plus grand bien tant de leurs ouvriers et employés que de ces entreprises elles-mêmes.

Digitized by Google

Nous voulons parler des sociétés anonymes, des commandites par actions, des sociétés coopératives et enfin des entreprises minières qu'elles soient constituées ou non sous forme de société.

***

Il est à remarquer tout d'abord que dès qu'il s'agit de société par actions ou coopérative, les deux objections fondamentales que l'on oppose généralement à la participation disparaissent, s'écroulent.

En effet, aux termes des articles 65 et 76 de la loi sur les sociétés, des 18 mai 1873 et 22 mai 1886, le bilan et le compte des profits et pertes des sociétés anonymes et des commandites par actions doivent, dans la quinzaine de leur approbation, être publiés au *Moniteur belge* et se trouvent donc sous les yeux du grand public.

Quant aux sociétés coopératives, l'article 103 de la loi ordonne le dépôt du bilan au greffe du tribunal de commerce où le public peut librement et gratuitement en prendre connaissance et même en requérir copie moyennant une rétribution insignifiante.

Le chiffre des bénéfices réalisés à la fin de chacun de leurs exercices par les sociétés par actions et coopératives est donc connu, *public :* aucune divulgation nuisible ne saurait donc exister.

Il en est de même de l'inconvénient possible du contrôle des comptes annuels par le personnel intéressé.

Ces comptes, ces bilans sont, pour les sociétés anonymes, dressés par le conseil d'administration en même temps du reste qu'un inventaire complet de toutes les valeurs comme de toutes les dettes actives et passives de la société. Le tout passe d'abord par le contrôle des commissaires, puis est soumis à l'inspection des actionnaires au siège social ; quand il y a des actionnaires en nom, le bilan et le compte des profits et pertes doit même leur être adressés à domicile. Vient enfin

Digitized by Google

l'assemblée générale des actionnaires qui écoutent le rapport du Conseil d'aministration, discutent, adoptent ou rejettent le bilan et le compte soumis à leur appréciation. (Loi sur les sociétés, articles 62 et 64.)

Pour les sociétés en commandite par actions et les coopératives, le contrôle des affaires et des comptes sociaux est organisé d'une façon analogue.

L'on peut, nous semble-t-il, bien admettre que les comptes ainsi contrôlés et admis par la majorité des actionnaires et des coopérateurs dont la part totale de bénéfice sera nécessairement toujours supérieure à celle du personnel de la société, devront présenter pour celui-ci des garanties de sincérité suffisantes pour qu'un nouveau contrôle de sa part puisse être considéré comme parfaitement superflu.

Il n'y aurait toutefois aucun inconvénient à admettre également, si l'on y voit quelque utilité, le personnel intéressé, au contrôle des comptes sociaux et même au vote sur leur admission, en proportionnant ses droits à cet égard à la part qu'il a dans les bénéfices de la société.

La seconde objection présentée tombe donc comme la première.

***

Légitimité de l'application proposée.

S'il n'y a, nous croyons l'avoir démontré, aucun inconvénient pratique à appliquer le principe de la participation aux sociétés par actions et aux coopératives, il y a pour l'imposer, un *motif d'équité* qui n'existe pas en ce qui concerne les entreprises privées, commerciales et industrielles.

Ce motif est qu'à la différence de ces dernières, les sociétés par actions et coopératives doivent leur existence, leur fonctionnement et l'énorme extension qu'elles ont prises, notamment en ce dernier quart de siècle, à un véritable *privilège* qui est une création toute artificielle de la loi civile.

Un particulier qui s'établit comme négociant ou crée une industrie, seul ou associé avec un ou plusieurs autres, est tenu des dettes qu'il contracte, de son passif commercial, sur tout ce qu'il possède, tout ce qu'il acquerra. Tout cela peut être,

Digitized by Google

s'il ne s'acquitte en temps voulu, saisi et vendu sur la place publique à la requête de n'importe lequel d'entre ses créanciers et s'il ne possède plus de quoi faire face à tous ses engagements, il peut être, d'un jour à l'autre, déclaré en état de faillite, c'est-à-dire ruiné et déshonoré à la fois. Même dans le cas d'une commandite simple, l'associé commandité tout au moins répondant solidairement avec la société qu'il gère des engagements sociaux peut être saisi, exécuté et déclaré en faillite en même temps que la société.

Tout autre est le cas du particulier qui avec six autres (car il suffit d'être sept associés en tout) fonde une société anonyme. Sa responsabilité à lui est strictement limitée par la somme qu'il déclare souscrire lors de la fondation de la société, car un actionnaire qui a libéré les actions souscrites n'est plus tenu à rien, quel que soit le passif dont se charge ensuite la société.

Dans bien des cas, lorsque le fondateur, usant des facilités inouïes que donne à cet égard la loi belge, se fait rémunérer en actions entièrement libérées de ses apports dont rien ne prescrit d'examiner la consistance et qui sont souvent purement fictifs, sa responsabilité est et reste complètement nulle : c'est le public qui aura souscrit en espèces ou qui plus tard acquerra à la Bourse, ou lors d'une émission, les actions jetées sur le marché par des lanceurs habiles qui éventuellement subira la perte, laquelle ne sera toutefois jamais que du montant que les actions qu'il aura ainsi acquises lui auront coûté.

Il en est de même de l'actionnaire d'une société en commandite par actions.

Quant à la société coopérative, il en est de même encore, car l'article 88 alinéa 6 de la loi permet aux coopérateurs de déclarer dans l'acte constitutif qu'ils entendent n'être tenus des engagements de la société que jusqu'à concurrence d'une somme déterminée et l'on pense s'il arrive que, dans la pratique, des coopérateurs négligent de profiter de cet avantage précieux!

Quand enfin des opérations malheureuses ou d'hasardeuses spéculations aboutissent à la ruine d'une société, c'est elle et

Digitized by Google

rien qu'elle, l'être impersonnel et affublé de quelque vague et fantaisiste dénomination qu'est la société anonyme ou coopérative qui est déclarée en faillite. Ses actionnaires, ses administrateurs, ses gérants restent indemnes et intacts, leur nom même n'est pas prononcé : c'est un pavillon qui sombre, mais l'équipage est toujours sauvé et il est bien rare que l'on inquiète même ceux qui, étant à la barre, sont presque toujours les auteurs du naufrage !

***

Mais ce privilège déjà excessif d'irresponsabilité n'est pas le seul. Lorsqu'un négociant ou un industriel veut céder son fonds, à quels frais, quelles garanties, quels recours, n'est-il pas soumis ! S'il veut que la cession soit valable à l'égard des tiers, il faut qu'il fasse enregistrer l'acte de cession, ce qui lui coûte 2 fr. 70 p. c. du prix de la vente, sans compter le droit de timbre et les honoraires du rédacteur de l'acte.

Avec quelle facilité au contraire un actionnaire ne se défait-il pas de l'intérêt qu'il a dans un commerce ou une industrie montée en société anonyme ! Il ne faut pour cela aucun acte ni écrit quelconque. Aucun droit non plus, pas les moindres frais, car le fisc ne touche pas un centime sur les transactions de bourse, qui se chiffrent journellement par des millions.

S'il s'agit de transmettre une action nominative, une part d'une société coopérative, rien n'est plus facile encore : un simple transfert inscrit dans un registre et tout est dit. Cela se fait instantanément et cela ne coûte rien ! Tout cela grâce aux dispositions exceptionnelles inscrites dans la loi sur les sociétés, grâce au privilège presque exorbitant dont jouissent ces créations artificielles de la loi.

N'est-il pas équitable qu'à une telle somme de privilèges réponde une charge qui ne frappe pas les entreprises privées ?

Et quelle charge plus juste, plus utile que la participation de ceux qui auront été les artisans directs du dividende d'une société, ces ouvriers et employés de tout grade, aux bénéfices aujourd'hui réservés aux seuls actionnaires et coopérateurs ?

***

Digitized by Google

Application aux entreprises minières.

Il est une catégorie d'entreprises, qui même si elles devaient, ce qui n'arrivera que bien rarement, conserver le caractère d'entreprises particulières, devraient être soumises à l'obligation de la participation.

Nous voulons parler des entreprises d'*exploitation minière*.

Là, un privilège nouveau, qu'il dépend du législateur, c'est-à-dire de la nation, d'accorder ou de refuser, entre en ligne de compte. L'État, accordant une concession minière, donne à un particulier ou à un groupe composé de particuliers le droit d'exploiter à son profit exclusif les richesses d'un sous-sol qui, en droit strict, appartiennent au propriétaire de la surface, lequel se trouve ainsi exproprié, dépouillé de son droit.

En échange d'un tel privilège, la collectivité peut et doit exiger d'équitables compensations. Elle peut le faire sous forme de redevance ou d'impôt, c'est-à-dire de prélèvement en faveur de l'État, de tous par conséquent. C'est juste.

Mais ne serait-il pas aussi infiniment équitable d'exiger des exploitants de mines qu'ils cèdent une certaine partie de leurs bénéfices à ces ouvriers, qui, au péril de leur vie trop souvent, iront bientôt extraire à 500 ou 600 mètres sous terre les trésors qui dorment aujourd'hui sous les bruyères de la Campine ?

La discussion sur la législation minière nouvelle est actuellement soumise aux délibérations de notre parlement. L'occasion était précieuse et nos mandataires progressistes ont tenu à honneur de ne pas la laisser échapper. C'est ainsi que M. Paul Janson, dans la séance du 13 mars 1907, développa, avec une clarté et une éloquence admirables, un amendement déposé par lui et aux termes duquel, dans les mines à concéder, un prélèvement serait opéré au profit du personnel, dès que le produit net s'élèverait à 2 francs au moins par tonne.

Cet amendement, aussitôt combattu par le Ministre du travail, sera vraisemblablement rejeté par la majorité réactionnaire. Le geste généreux de M. Janson n'en a pas moins été utile, car il a appelé l'attention du pays sur une réforme de haute équité et a démontré, une fois de plus, l'égoïsme étroit et l'indifférence hautaine du parti au pouvoir à l'égard de nos classes laborieuses, si dignes d'intérêt et de fraternelle sympathie!

Digitized by Google

CHAPITRE III.

Des avantages matériels et moraux à attendre de la réforme proposée, tant pour les patrons que pour les salariés.

Légitime, dénuée des soit-disant si graves inconvénients qu'elle présenterait, appliquée aux entreprises particulières, l'application de la participation aux sociétés par actions ou coopératives présente-t-elle *une utilité réelle* tant pour les ouvriers que pour les patrons eux-mêmes ?

C'est ce qui a été dénié quelquefois.

***

A. Avantages pour les patrons :

Voyons tout d'abord *l'intérêt des patrons*. Nous nous bornerons à citer des témoignages et des faits; la conclusion s'en dégagera d'elle-même.

Productivité accrue.

— Le fait dominant, constate M. Waxweiler (p. 73), c'est que *la majorité des maisons ayant introduit la participation ont vu s'accroître la productivité des ouvriers*.

— « La Compagnie, dit M. de Courcy, administrateur de la « Compagnie d'assurances générales de Paris, n'a vraiment « plus de mérite à appliquer ce système parce qu'elle en a « retiré réellement des avantages. »

— « Parmi tous les résultats de la participation, écrit M. Villey « dans son livre : *La question des salaires* (p. 292), le « plus merveilleux n'est-il pas que, par le développement de « la productivité du travail, le patron, tout en abandonnant « une part de ses bénéfices, fait encore une bonne affaire et « réalise de grands profits ! »

Et la chose se comprend sans peine : l'employé ou l'ouvrier, intéressé aux bénéfices de l'entreprise, comprend bien vite que son intérêt même lui commande d'apporter le plus d'économie possible dans l'emploi des matières premières, le plus de soin possible dans l'entretien et le maniement du matériel et qu'il doit se garder surtout des gaspillages qui pèsent quelquefois si lourdement sur la productivité d'une fabrication.

L'ouvrier à gage, hostile quelquefois, indifférent presque toujours aux intérêts du patron, est transformé en collabo-

Digitized by Google

rateur : d'opposés, les intérêts en présence deviennent parallèles!

N'est-il pas évident qu'à mesure que progressera l'instruction générale et le développement professionnel de notre classe ouvrière, elle comprendra de mieux en mieux cet intérêt et y conformera ses actes?

Ce point est admirablement résumé dans cette déclaration d'ouvriers filateurs de coton, recueillie à Gand par M. Waxweiler :

« Qu'on nous promette cela et vous verrez combien les « choses changeront! à présent nous faisons ce qu'on nous fait « faire et rien de plus, parce que les capitalistes gagnent déjà « assez sur nous, mais si nous touchions notre part de bénéfice « ce serait tout autre chose, car nous marcherions avec eux « dans le même chemin et vers le même but! »

***

Rareté beaucoup plus grande des conflits.

Un second et capital avantage résultant, pour les patrons, de l'application de la participation, c'est l'amélioration incontestable de leurs rapports avec leurs salariés : la rareté beaucoup plus grande des grèves, ce fléau de l'industrie, cette guerre économique aussi meurtrière, tout compte fait, pour l'un que pour l'autre des belligérants.

Sur ce point encore, la pratique de nombreuses années est venue confirmer ce raisonnement de simple bon sens qui veut que l'ouvrier dans les entreprises participationnistes a un double intérêt à éviter la grève : celui de ne pas perdre son salaire et peut-être, sa place et celui d'éviter que la perturbation dans les affaires du patron, inséparable de toute cessation de travail un peu prolongée, ne fasse sentir ses effets pernicieux pendant longtemps encore après la grève terminée et vienne réduire dans de grandes proportions, annihiler même peut-être les bénéfices de l'exercice et, partant, la rémunération supplémentaire à laquelle il a droit.

Certes, la participation n'est pas une panacée; des grèves ont éclaté aussi dans des entreprises qui avaient réalisé le principe de la participation ; mais de l'avis unanime des

Digitized by Google

auteurs, le nombre et la gravité de ces grèves ont été infiniment moins grands dans ces entreprises que dans la moyenne des entreprises similaires restées attachées à la routine du salariat pur et simple (1).

L'expérience est faite et elle est concluante.

***

B. Avantages pour les salariés.

L'intérêt des ouvriers et employés semble à première vue d'une évidence telle qu'il n'ait aucun besoin d'être précisé. Il semble notamment que l'augmentation de ressources qui doit nécessairement résulter de la participation, puisse se passer de toute démonstration.

Et cependant il a été très souvent et très opiniâtrement soutenu que les résultats de la participation étaient, dans la plupart des cas, nuls pour la classe ouvrière, les patrons participationnistes abaissant insensiblement le taux général des salaires chez eux, pour regagner ainsi ce que la participation pouvait leur coûter. Tel est, notamment l'avis de M. Paul Leroy-Baulieu, dans son *Traité d'économie politique*.

C'est ainsi qu'au Congrès coopératif d'Angleterre de 1894, on a produit un tableau d'où résulterait que le taux des salaires serait moins élevé dans les coopératives anglaises pratiquant la participation que dans les autres.

Mais le journal *Labour Co-partnership* (numéro de mars 1895, cité par Waxweiler, p. 76) établit que la comparaison n'a porté que sur un nombre insignifiant de sociétés et en outre sur des sociétés dont les conditions d'exploitation étaient entièrement différentes, de telle sorte que de l'avis de cet organe spécial, le tableau produit serait dénué de toute force probante.

D'autre part il résulte de la consciencieuse enquête faite par M. D. F. Schloss dans son rapport au *Board of Trade* d'Angleterre que les trois quarts des entreprises participationnistes payaient le tarif ordinaire des salaires ou le taux établi par les syndicats.

(1) M. Waxweiler (p. 74) dit même : « La grande majorité des industriels participationnistes constatent que leurs relations avec leur personnel se sont notablement améliorées, *au point même de rendre les grèves absolument exceptionnelles.* »

Digitized by Google

Aussi les auteurs anglais et allemand Gilman et Katscher concluent-ils en disant :

« Les entreprises participationnistes payent des salaires au moins aussi élevés que n'importe quelle autre et le taux des salaires y hausse quand il hausse ailleurs. »

A notre sens du reste, la réduction des salaires dans les entreprises participationnistes n'est aucunement à craindre par ces deux raisons :

D'abord le patron n'a pas à « rattraper » ce qu'il accorde comme participation à ses salariés, étant indemnisé d'avance et parfois au delà de son sacrifice par les incontestables avantages que nous avons cités plus haut.

Ensuite la participation n'est pour le salarié qu'un avantage aléatoire et au surplus lointain. Il ne consentira que bien rarement, dans la pratique, à travailler pour un moindre salaire, c'est-à-dire à souffrir une réduction immédiate et sensible de sa rémunération journalière, rien que pour acquérir un droit à ce supplément de salaire qu'il touchera *peut-être* au bout de l'année! Il préférera toujours travailler, à salaire même le moins du monde supérieur, chez le patron non participationniste.

Au surplus les syndicats ouvriers, dont le nombre et l'importance s'accroissent journellement, ne consentiront certes pas davantage un tarif réduit au patron participationniste si bien que, par l'effet de la contrainte ou le simple jeu de la concurrence, les salaires resteront les mêmes que l'industriel ou le commerçant applique ou n'applique pas dans ses ateliers ou ses bureaux le principe de la participation.

Pour cette même raison, l'argument qui pourrait être dirigé contre notre proposition et qui consisterait à dire que son adoption placerait les sociétés par actions, ou les coopératives exerçant une industrie ou un commerce déterminé, dans une situation inférieure à celle des entreprises privées concurrentes, perd toute portée.

Il est à remarquer du reste que si même cette inégalité était aussi réelle qu'elle l'est peu, la somme exorbitante des avantages que la loi confère à ces sociétés et que nous avons résumés tout à l'heure, compenserait et au delà le désavantage

Digitized by Google

signalé. Mais il n'en est rien car, nous l'avons aussi démontré déjà dans ce qui précède, l'établissement de la participation, s'il est un bien pour les salariés, est un bien aussi et un avantage au moins équivalent pour l'employeur.

CHAPITRE IV

Du tantième de participation à adopter et de la portée sociale de la réforme proposée.

Que peut donner la Participation?

Quelle peut être, traduite en chiffres, l'augmentation de rémunération que le salarié peut normalement espérer de la participation?

Quelques exemples nous renseigneront à ce sujet.

Dans les usines de MM. *Lever Brothers*, à Port-Sunlight (fabrique de savons), où tous les ouvriers et employés sont intéressés par une prime sur l'augmentation des affaires, forme ingénieuse bien qu'imparfaite de la participation, cette prime n'a jamais été inférieure à 8 p. c. et a même atteint 15 p. c. du montant des salaires (1).

Chez *Boël*, à La Louvière, la participation instituée le 1er septembre 1888 accordait au personnel 22 1/2 p. c. du total des traitements et salaires payés pendant l'année, après prélèvement de 55 p. c. pour les intérêts du capital et de 22 1/2 p. c. au profit de M. G. Boël (2).

Chez *Delhaize frères et Cie*, à Bruxelles, le minimum du tantième annuel des ouvriers (la firme possède 17 fabriques de chocolat, de brosses, de biscuits, etc., et a à son service un nombre considérable de camionneurs et magasiniers) varie entre 100 et 200 francs, équivalant à environ 10 p. c. des salaires. Ces tantièmes augmentent progressivement jusqu'à dépasser, pour plusieurs d'entre eux, le chiffre des salaires fixes (3).

Ce sont là, nous le reconnaissons, des exemples isolés qui ne permettent aucune généralisation certaine.

(1) *Bulletin de la participation*, 1902, page 19.
(2) *Waxweiler*, page 30.
(3) *Bulletin de la participation*, 1902, page 22.

Digitized by Google

Mais voici des chiffres plus généraux :

La moyenne du taux d'augmentation dans 72 établissements participationnistes d'Angleterre a été en 1896 d'environ 5 p. c., d'après le calcul de la *Labour Gazette* et cette moyenne a une tendance constante à s'élever car elle était de 4 p. c. en 1894, de 4,7 p. c. en 1895, pour atteindre 4.9 p. c. en 1896.

Ceci nous amène à l'examen d'une question capitale :

Quel serait le taux légal de la participation imposée?

Quelle peut et doit être, dans le système que nous préconisons, la part de bénéfice des sociétés par actions et coopératives attribuée à titre de minimum légal aux salariés de ces entreprises?

Dans notre esprit, il convient d'autoriser les sociétés à prélever sur leurs bénéfices nets, outre les 5 p. c. qui doivent être portés à la réserve légale, avant tout partage, une rémunération fixe pour le capital engagé, rémunération qui, suivant le taux usuel en Belgique, pourra être fixée à 5 p. c.

On ne pourra pas, on le voit, accuser notre projet d'être une expropriation du capital au profit du travail, puisque le travail ne recevra de participation qu'après que le capital aura été convenablement rémunéré.

Ce droit à rémunération pourra même être étendu à plusieurs exercices de telle sorte que si un exercice ne donnait au capital qu'une rémunération inférieure à 5 p. c., les actionnaires pourront, sur les bénéfices de l'année suivante (ou des années suivantes s'il y a lieu) prélever d'abord cet arriéré éventuel de rémunération, avant d'admettre le personnel à une participation quelconque.

Quelle serait maintenant sur ce solde de bénéfices, la part légitime revenant aux salariés de la société?

Ce que donne la participation libre.

Voyons d'abord ce que donne la participation actuelle et libre.

En *Hollande* où la participation existe dans un grand nombre de coopératives, les sociétés *Eigen Hulp* d'Amsterdam, La Haye, Arnhem accordent à leur personnel une participation allant de 5 à 10 p. c. des bénéfices nets.

En *France*, il résulte d'un tableau exposé à Paris en 1900,

Digitized by Google

par la Chambre consultative des associations ouvrières de production que dans 99 associations françaises les travailleurs jouissent d'une part variant entre 10 et 60 p. c. des bénéfices réalisés et répartis au prorata des salaires.

Quant aux entreprises capitalistes (car ce qui précède n'est relatif qu'aux coopératives), le taux de la participation est, dans 56 entreprises, où il est calculé sur le bénéfice net :

Dans	3	maisons de.	2 à 3 p. c.
—	5	—	4 p. c.
—	12	—	5 —
—	1	—	6 —
—	2	—	7 —
—	1	—	8 —
—	14	—	10 —
—	3	—	15 —
—	1	—	20 —
—	3	—	25 —
—	1	—	33 —

Dans le plus grand nombre de ces maisons le taux est donc de 10 p. c. (1).

Nous proposons 15 p. c., mais sur le « super dividende » seulement.

Nous estimons que vu le prélèvement qu'autoriserait la loi, avant tout partage, en faveur du capital engagé, la participation devrait être, en général, de 15 p. c.

Nous disons « en général », car il ne peut être question d'établir un taux uniforme pour toutes les sociétés, qu'elles soient commerciales ou industrielles, que leur personnel se compose en majeure partie d'ouvriers ou d'employés dont la besogne est de nature plutôt intellectuelle.

S'il est faux de dire, comme le dit M. Paul Leroy-Beaulieu, que « les bénéfices ne sont pas créés par l'ouvrier, ils viennent uniquement du chef de l'entreprise », il est incontestable que la participation qui trouve sa principale justification dans l'augmentation de la productivité du travail doit être graduée suivant que la production des bénéfices peut être considérée comme pouvant être plus ou moins influencée par le travail fourni par les salariés.

(1) Ces chiffres sont extraits du rapport de M. Trombert sur la participation en France, au Congrès de 1902 de l'*Alliance coopérative internationale*. Voir *Bulletin* 1902, pages 33 et suivantes.

Digitized by Google

Il est clair, par exemple, que dans une société d'études financières, dirigée par un administrateur-délégué, aidé pour l'accomplissement du travail de bureau par quelques employés, comptables ou correspondants, la productivité de l'activité sociale ne sera influencée que dans une proportion négligeable par le travail de ces sous-ordres.

Dans une société, au contraire, exerçant une industrie où le rôle de la main-d'œuvre est prépondérante : les industries extractives, la construction mécanique, la plupart des industries de luxe, les chances d'une augmentation de productivité sont infiniment plus grandes : le taux de la participation pourra et devra donc y être plus élevé.

Du reste, les taux quels qu'ils soient ne pourront jamais être fixés qu'à titre d'essai, car la pratique seule démontrera si la participation fixée pour une catégorie de métiers est suffisante ou exagérée et suivant les résultats d'un certain nombre d'années, le taux pourra en être élevé ou abaissé par le législateur.

La seule chose qui importe, c'est la consécration, aussi immédiate que possible, du *principe* d'équité et de haute portée sociale : le temps et l'expérience seront pour le reste en cette matière, comme en toute autre, les infaillibles régulateurs.

***

Portée sociale de la réforme proposée.

Portée sociale, disons-nous. Et, en effet, l'augmentation sensible du salaire qui doit en résulter est loin d'être, pour la classe ouvrière et le monde des employés, ces prolétaires en redingote comme on les a appelés, l'unique avantage qu'ils sont en droit d'attendre de la réforme que nous proposons au Congrès progressiste d'inscrire à son programme de réalisation pratique.

Les avantages moraux sont plus considérables encore.

C'est tout d'abord un encouragement incontestable aux habitudes d'épargne.

En effet, le dividende revenant à l'ouvrier ou à l'employé ne lui est payé qu'à la fin de l'année, en une somme assez forte,

Digitized by Google

trop forte presque toujours pour que la tentation de la dépenser en une ou quelques journées d'excès l'emporte.

Le salaire normal devant suffire aux besoins journaliers, ces quelques billets bleus seront dans la majeure partie des cas portés à la caisse d'épargne : on sait le développement énorme pris, spécialement dans notre pays, par cette institution d'État.

Du reste et en admettant pour un instant que les résultats atteints, à cet égard, notamment en Angleterre et en Allemagne, ne se réalisent pas dans la même mesure dans notre pays, il y a un moyen bien simple de rendre l'ouvrier prévoyant malgré lui.

En France, 25 p. c. des entreprises participationnistes seulement règlent intégralement en espèces les dividendes revenant au personnel : une partie plus au moins considérable est réservée et souvent versée à la Caisse nationale des retraites, à l'effet d'assurer au travailleur une ressource (ou un supplément de ressource) pour ses vieux jours.

Souvent aussi, au lieu de rentes viagères, le patron capitalise sur des livrets individuels partie du dividende revenant à l'ouvrier. Ces livrets forment un véritable patrimoine qui, au cas du décès du titulaire, passe à ses ayants droit. C'est la solution jugée préférable par les Congrès internationaux de la Participation de 1889 et 1900 et c'est celle qui, sans doute, se généralisera.

Un second effet moral de la participation qui a été observé, c'est une augmentation de dignité, d'intelligence et de moralité.

M. Waxweiler (p. 124) en cite des témoignages typiques :

« L'ouvrier, de nonchalant, de gouailleur, d'indifférent qu'il était jadis, dit M. Beudin au Congrès de 1889 — et je parle des meilleurs d'autrefois — il est devenu assidu, sérieux, réfléchi. »

« Je sais, dit M. Weiler, l'éminent directeur général de Mariemont, que le machiniste qui s'est donné la peine pour

Digitized by Google

économiser quelques litres d'huile et quelques hectolitres de charbon ne souffre pas le gaspillage dans son ménage et qu'il devient à son tour un éducateur pour sa femme et ses enfants. »

La participation aux affaires.

Enfin, et c'est ainsi que les ouvriers doivent la considérer, la participation aux bénéfices prépare la participation aux affaires.

Dans certaines entreprises la participation aux affaires est même devenue immédiate.

C'est ainsi que dans certains établissements anglais et français, la part de bénéfice revenant à l'ouvrier lui est remise non en espèces, mais en actions de la société qui l'emploie, actions mises absolument sur le même rang que les actions de capital, sauf qu'en certains cas elles sont inaliénables tant que le salarié reste au service de la société. Mais en tous les cas, elles conservent leur pleine valeur et redeviennent aliénables dès que le salarié quitte l'établissement ou vient à décéder.

Le participant admis à avoir une part au capital devient, ainsi que s'exprime le Congrès international de 1889, un véritable associé participant aux pertes comme aux bénéfices, ce qui prépare d'autant mieux l'avènement de la coopération proprement dite dans laquelle tout propriétaire d'actions est en même temps ouvrier ou employé.

Conclusion.

C'est là, nous le reconnaissons, un idéal dont la réalisation est lointaine encore, mais le seul fait que l'ouvrier et l'employé cesseront d'être *serviteurs à gages*, avec lesquels le patron aura fini dès qu'il leur aura allongé leur salaire hebdomadaire ou mensuel, pour devenir des *associés* auxquels on doit compte des bénéfices à la réalisation duquel leurs efforts ont concouru, qu'on admet au partage de ces bénéfices, ce seul fait est de nature à produire dans les idées, dans les sentiments de ces classes sociales, une profonde modification, une véritable révolution dont l'on peut attendre les plus heureux effets.

« Le jour, disait M. Paul Delombre, président du Congrès international de la participation tenu à Paris, en 1900, dans son discours d'ouverture, le jour où la participation aux bénéfices se développant, l'ouvrier se sera habitué à regarder comment les bénéfices naissent, se maintiennent et grandissent, ce

Digitized by Google

jour-là un élément nouveau de force sociale apparaîtra, car alors au lieu de tant d'exigences non motivées qui déconcertent, au lieu de ces grèves condamnées à rester stériles étant donnée la situation des industriels, on aura des travailleurs au courant de cette situation, intéressés à sauvegarder l'industrie. Cette éducation sociale se faisant peu à peu, de nouvelles mœurs s'introduisant, des habitudes meilleures se créant, nous aurons contribué à cette harmonie sociale qui est indispensable au plein essor de la démocratie. »

Pour que ces excellents résultats se réalisent il faut, disait M. Paul Delombre, s'efforcer de donner à l'application de cette grande réforme toute l'ampleur qu'elle comporte.

Sa réalisation dans le domaine restreint que je propose au Congrès de lui assigner aujourd'hui, n'est, j'en suis persuadé, qu'une première étape, mais une étape d'une importance, d'une portée décisives !

Réalisée dans les sociétés par actions et coopératives, la participation aux bénéfices, par le rayonnement de l'exemple, par la démonstration qui sera faite de l'excellence de ses résultats matériels et moraux, se répandra infailliblement au dehors, ses applications se multiplieront même parmi les entreprises industrielles et commerciales privées auxquelles, par les motifs que j'ai indiqués, l'application par les voies légales m'a semblé impossible, dans l'état actuel des mœurs et des esprits.

L'œuvre à laquelle je convie le Congrès progressiste est grande et belle, elle est au surplus pratique, aucunement utopique. Aussi accueillera-t-il, j'en ai le ferme espoir, tout au moins en son principe, l'idée de cette réforme destinée à faire, sans compromettre pour cela aucun intérêt respectable, régner un peu plus de justice dans les rapports sociaux, un peu plus de bonheur parmi les déshérités de ce monde.

Bruxelles, mars 1907.

G. RAHLENBECK,
Secrétaire de l'Association libérale de Bruxelles,
Député suppléant.

Digitized by Google

FRAGMENTS DE VIE

ERWIN DURER[1]

Dans les premiers jours de mai, une bourrasque de neige avait recouvert les délicates pousses vertes d'un manteau blanc; mais par une chaude nuit étoilée le manteau blanc fondit tout à coup et le matin, lorsque des visages méfiants et endormis interrogèrent le temps à la fenêtre, ils furent caressés d'une douce brise embaumée qui les saluait de la part du printemps.

Les désillusionnés et les gens grognons restent seuls insensibles à cette charmante surprise, mais tous ceux qui ne sont ni l'un ni l'autre, se mettent joyeusement à l'unisson de la grande fête du rajeunissement universel. En particulier les amoureux! Un admirable préjugé leur fait croire que toute cette féerie n'est faite que pour eux : les buissons ne poussent que pour leur permettre de jouer à cache-cache et les violettes pour qu'ils puissent les cueillir. Le printemps sourit de cette folie avec une générosité bienveillante et les violettes ne s'en fâchent pas non plus.

Un gros bouquet de violettes, tout parfumé, s'étalait dans la chambre d'Hedwige. Elle l'avait acheté, disait-elle, à une pauvre femme; et elle rougissait en expliquant ainsi à sa mère la provenance de ces fleurs, car elle ne savait pas encore mentir. Elle aurait voulu tout dire à sa mère, dès le premier jour

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* de mars 1907.

Digitized by Google

de leurs aveux, car elle avait le courage de son amour; et la nécessité de garder anxieusement ce secret qu'elle aurait voulu chanter avec allégresse, était la seule ombre à son ineffable bonheur. Mais Erwin l'avait prié expressément de garder le secret jusqu'à ce qu'il eut terminé et exposé le portrait. Le succès ne pouvait être douteux, et c'est appuyé par sa jeune renommée qu'il demanderait à Mme Roger la main de celle qu'il aimait. Il voyait déjà par avance les feuilles publiques proclamer ses louanges et les railleurs d'autrefois se presser autour de lui avec des flatteries. Il apparaîtrait alors devant la mère d'Hedwige non comme un inconnu, mais comme un artiste plein d'espérances.

Ruhland seul avait été mis dans le secret, non seulement parce que Erwin éprouvait le besoin de s'épancher avec son vieux maître et qu'il était sûr de sa discrétion, mais surtout aussi parce qu'un confident était indispensable. D'autant plus qu'à partir de ce moment les amoureux ne pouvaient se voir et se parler que rarement et avec de grandes difficultés. Ruhland avait écouté avec un bienveillant sourire ce qu'il savait depuis longtemps. Et lorsque Erwin, à la fin de sa confession, avait admiré le hasard qui lui avait permis de rester seul avec Hedwige, le vieillard lui avait mis les mains sur les épaules et dit gaîment : « Oui, le hasard! le hasard! Il a toujours été favorable à l'amour honnête. » Puis il avait tourné un peu la tête de côté pour essuyer une larme au coin de son œil, ne sachant si c'était la fumée de sa petite pipe qui l'avait causée ou le souvenir d'un soir d'orage de sa jeunesse.

A partir de ce moment, le vieux peintre s'acquitta en conscience de sa nouvelle fonction et sacrifia plus d'une heure de loisir pour procurer des entrevues aux amoureux. Il s'offrit même quelquefois à remplir l'office « de boîte aux lettres » comme il disait plaisamment. Son tableau terminé, il avait entrepris de nouveaux travaux, mais malgré cela il allait souvent chez sa belle-sœur. Mme Pétri en était à la fois réjouie et étonnée. Pourquoi s'en étonner? grognait-il. N'avait-il pas le

Digitized by Google

droit de s'accorder des moments de repos comme les autres? La bonne dame était trop de cet avis pour remarquer combien cet argument était en contradiction avec sa manière de voir habituelle. Personne ne trouvait bizarre qu'Erwin vint souvent avec lui et que les deux jeunes gens fussent abandonnés à eux-mêmes pendant les promenades faites en commun, d'autant plus que Ruhland avait toujours d'importantes confidences à faire à ces dames.

Le bonheur de son élève le touchait de si près que Ruhland s'efforçait parfois de trouver des excuses à sa propre conduite. Car il lui fallait bien s'avouer que son sentiment contenait un tantinet de vanité. Son affection paternelle pour le jeune homme était née, alors que l'attachement aveugle de celui-ci l'avait arraché à un profond abandon et l'avait gardé contre une amertume grandissante. Mais il ne s'était jamais dissimulé pourtant qu'il n'y avait rien d'extraordinaire à attendre d'Erwin, que cette nature posée et régulière ne promettait aucun élan vers le grand art. La réussite de ce portrait l'avait d'autant plus surpris. Il découvrait un nouvel Erwin, l'élève studieux avait du génie. Ce réveil subit s'expliquait naturellement : ce n'était pas la première fois qu'une véritable passion faisait éclore subitement les forces les plus nobles d'une nature qui n'était pas encore développée, et il savait par son propre passé que l'amour peut faire jaillir de l'eau des rochers. Ce qu'il n'avait jamais espéré était arrivé; il aurait le droit d'être un jour fier de l'élève auquel il avait voué tant d'intérêt. Il se surprenait même à trop embellir ses espérances. Mais il se faisait un devoir de protéger cet amour; car, après avoir vu son œuvre, il ne pouvait douter qu'Erwin n'eût trouvé celle qui lui était destinée et qu'il n'eût donné son cœur pour toujours. « A vrai dire, j'étais moins calme en pareille circonstance, pensait-il, mais les individus sont différents. Il n'en aime certainement pas moins pour avoir repris plus vite possession de lui-même. »

Pourtant Mme Roger parlait toujours du départ d'une façon plus pressante. Il y avait déjà deux mois, assurait-elle, qu'elle

Digitized by Google

était à la charge de son aimable hôtesse et on ne devait pas abuser même de la plus cordiale hospitalité. Ces arguments, à dire vrai, avaient de la peine à être persuasifs; toutes les voix, même celle de sa propre fille, s'opposaient aux bonnes raisons de Mme Roger. Mais la prolongation ne fut accordée que sur un compromis : aussitôt le beau temps arrivé, on partirait pour les montagnes, comme il avait été promis à Hedwige, on y séjournerait une huitaine, après quoi on reprendrait le chemin du logis sans sursis. Cette proposition faite par Mme Pétri fut considérée comme décisive. Mme Roger n'acceptait plus aucun empêchement, car sa maison la réclamait après une si longue absence.

Toutes ces discussions étaient très pénibles pour Hedwige. La pensée de se séparer d'Erwin, sans que ce mystère ait pris fin, lui était insupportable, et pourtant la peur qu'elle avait de se trahir l'empêchait de se prononcer trop ouvertement pour le prolongement du séjour. La force des motifs d'Erwin lui paraissait sacrée, quoiqu'elle ne les comprît pas très bien. Mais elle possédait une foi si illimitée en son bien-aimé, qu'être d'un autre avis que le sien lui eût paru un crime. Pourtant son inquiétude grandissante ne pouvait échapper à Erwin, d'autant plus qu'il sentait lui-même de plus en plus ce que cette situation avait de pénible. C'est pourquoi il lui promit, pendant une de leurs promenades, de tout faire pour terminer le tableau en quelques jours. Promesse facile à tenir, le portrait était fini pour ainsi dire. Le dimanche suivant — la promenade avait lieu le lundi — il viendrait donc, sous l'impression toute fraîche de son triomphe, demander la bénédiction de Mme Roger. Hedwige répondit par un doux pressement de main, se traduisant par : « Je t'aime, tu dois avoir raison. »

L'avenir semblait donc leur sourire. Mais il en advint autrement.

Deux jours après, Erwin venait de donner le dernier coup de pinceau au portrait, lorsqu'un porteur de dépêches lui remit un télégramme. Erwin l'examinait sans l'ouvrir. Qui pouvait

Digitized by Google

lui télégraphier ? Enfin, il l'ouvrit fiévreusement. La dépêche venait de sa ville natale et s'énonçait en ces termes : « Arrêt définitif de votre procès après demain. Victoire presque certaine; cependant, votre présence instamment désirée. » La signature était celle d'un avoué.

Il dut réfléchir un moment avant de savoir au juste de quoi il s'agissait. Ce ne fut que peu à peu qu'il se rappela qu'une part de l'héritage de son père avait été réclamée par des parents. Comme il n'était pas encore majeur à cette époque, c'était son tuteur qui avait pris l'affaire en mains et avait continué à s'en occuper, même après la majorité de son pupille.

Erwin ne pensait plus à ce procès depuis longtemps. Après de longues recherches, il trouva, dans un tiroir lui servant d'archives, les lettres déjà toutes jaunies de son tuteur, dans lesquelles cet homme intègre lui rendait compte, entre autres choses, de l'état du procès. On voyait, d'après cette lettre, qu'il s'agissait moins d'argent comptant que de quelques fonds de terre et d'une toute petite maison de campagne, que le père d'Erwin avait achetée dans ses dernières années, mais n'avait pas habitée. L'affaire, en somme, paraissait assez importante, disait le tuteur, mais elle était en bonnes mains. Depuis cette époque, Erwin n'en avait point entendu parler et elle le laissait, en somme, complètement indifférent. Il possédait largement de quoi satisfaire ses besoins restreints et, d'ailleurs, il n'avait pas du tout le sens de ce qu'on appelle les choses pratiques.

Cependant, cette nouvelle inattendue ne le laissa pas froid ce jour-là. La première chose qui lui traversa l'esprit fut : « Une maison de campagne ! Moi, propriétaire d'une maison de campagne ! » Et il se dépeignait l'importance qu'il prendrait aux yeux de M^me^ Roger lorsqu'il joindrait à sa demande une invitation dans sa propriété. « Et Hedwige ! ajouta-t-il, elle aime la nature. » Il ne fut pas peu fier d'avoir eu cette pensée. « Il faut partir, je le lui dois ! » conclut-il tout haut en boutonnant résolument son veston. D'après ses calculs, il pouvait être de retour en trois jours. « Une petite séparation n'est

Digitized by Google

que salutaire à l'amour », ajouta-t-il encore avec une sagesse philosophique.

Après avoir consulté un indicateur, il rédigea la réponse suivante : « Arriverai demain après-midi. » La petite ville de Thuringe étant assez éloignée de la grande ligne, il ne pouvait y arriver plus tôt, même en prenant l'express de nuit.

Après quelques hésitations, il renonça à l'espérance de voir Hedwige avant le départ ; d'ailleurs, il ne lui paraissait pas prudent de prendre congé d'elle devant témoins. L'émotion de la jeune fille les trahirait trop facilement, et il tenait absolument à n'apparaître qu'à son retour, comme Jupiter sortant des nuages.

Ruhland, ayant quelques démarches à faire, ne parut pas de la matinée dans son atelier. Erwin ne le vit qu'après le déjeuner. Tous les préparatifs de voyage étaient finis, il mit son maître au courant de tout et le pria de s'occuper de l'exposition immédiate de son tableau et de l'excuser auprès de ces dames et en particulier auprès d'Hedwige.

Le vieux maître approuva son projet d'aller lui-même défendre ses intérêts et promit, avec sa bienveillance habituelle, de s'occuper de tout.

« Mais tu ne devrais pas partir sans revoir Hedwige », dit-il d'un air pensif.

Erwin soupira légèrement :

« Malheureusement, je n'ai plus le temps. D'ailleurs, je ne la trouverais pas seule et je serai de retour dans trois jours.

— Écris-lui du moins, dit Ruhland.

— Vous jugez cela utile ?

— Oui. »

Ce oui bref fut dit d'un ton brusque.

Quelques heures plus tard, Erwin roulait en voiture vers la gare, et au même moment Ruhland sonnait à la porte de sa belle-sœur.

Hedwige ouvrit, et lorsqu'elle vit la bonne figure de Ruhland, elle fit un petit saut de joie, comme un enfant à qui l'on apporte

Digitized by Google

des sucreries. Il lui demanda pourquoi elle était venue ouvrir elle-même; elle répondit que la bonne était occupée à la cuisine et que sa mère et Mme Pétri étaient sorties aussitôt après le déjeuner. Elle était restée à la maison pour terminer un ouvrage de couture. Ruhland sourit :

« Rien que pour l'ouvrage ? » demanda-t-il.

Elle leva les yeux vers lui avec un regard reconnaissant et lui prit la main comme à un ami pour le conduire dans la chambre. Les paroles d'Erwin : « D'ailleurs, je ne la trouverais pas seule » revenaient à l'esprit de Ruhland. Il réfléchissait au meilleur moyen de la prévenir. « Cela va lui être pénible, pensait-il; elle l'attendait sûrement et elle n'est restée à la maison que pour lui. »

« Permettez-vous que je vous fasse apporter une tasse de café? » demanda Hedwige.

Il remercia, puis lui raconta qu'Erwin avait reçu une joyeuse nouvelle lui mettant un peu de bien en espérance. La larme qui brilla dans les yeux d'Hedwige l'empêcha de continuer.

« Oui, c'est un vrai bonheur, reprit-il enfin en fixant le bout de ses souliers. Il a été obligé de partir tout de suite — pour trois jours seulement. A son grand regret, il lui a été impossible de venir vous voir avant de partir; mais de loin comme de près il ne pense qu'à vous. Voilà sa lettre. Lisez-la tout de suite. Vous n'avez pas besoin de vous gêner avec un vieux bonhomme comme moi. »

Hedwige pâlit légèrement et ses mains tremblaient tandis qu'elle lisait la lettre, qui ne contenait que quelques lignes très tendres se terminant par l'assurance que ce n'était qu'en pensant à son adorée que la possession de cette maison de campagne intéressait Erwin.

Les yeux d'Hedwige se remplirent de larmes. Elle leva les yeux et vit Ruhland qui la regardait avec tendresse.

« Vous allez rire de me voir si enfant, dit-elle en s'essuyant les yeux.

Digitized by Google

— En aucune façon, chère enfant. Je sais ce qui en est en pareille circonstance. »

Elle s'agenouilla tout à coup et lui baisa la main. Profondément ému, il mit la main sur ses cheveux ondoyants dans un geste bénissant.

« Tu le rendras très heureux, lui dit-il tout bas d'un ton solennel, et il te devra le meilleur de sa vie.

Tu es digne du plus grand des bonheurs, car tu aimes comme aime ceux que Notre Seigneur a marqués au cœur. Mais sois joyeuse, fillette; car si j'étais ton père, je ne veillerais pas plus jalousement sur ton bonheur. »

* * *

Les trois jours se passèrent sans qu'Erwin put songer au retour; il s'était promptement rendu compte qu'il était nécessaire qu'il prolongeât son séjour s'il voulait en obtenir un résultat quelconque. Le procès était gagné et son avocat lui assurait à plusieurs reprises que son arrivée pleine d'à-propos avait visiblement influencé les juges en sa faveur dans les derniers débats. Erwin écoutait ceci avec plaisir, flatté de se découvrir une qualité qu'il ne se soupçonnait pas. Mais ce fut seulement alors que les difficultés commencèrent. Il fallait s'occuper de faire valoir une partie des terres en question, de vendre l'autre, examiner des papiers de famille et autres affaires de ce genre. Erwin aurait préféré tout confier à un avoué, mais ce monsieur bien avisé ne voulait pas assumer toute la responsabilité et lui conseilla de mettre lui-même ses affaires à jour : tout pouvait être fait en quelques jours et serait fini une fois pour toutes si Erwin restait.

Aussitôt après cet entretien, Erwin regagna son hôtel pour écrire deux lettres, l'une à Ruhland, lui annonçant brièvement le retard de son retour et le priant de faire parvenir le billet ci-joint à Hedwige. Ce billet renfermait les lignes suivantes :

Digitized by Google

Ma bien-aimée Hedwige !

« Que je déplore de voir le moment de vous retrouver retardé de plusieurs jours ! Si j'avais pu supposer que ces fastidieuses affaires dussent me retenir si longtemps, je n'aurais pas hésité une minute à conclure nos fiancailles officielles avant mon départ. Il faut prendre patience maintenant, mon amour. Si tu vas pendant ce temps dans les montagnes avec ta mère, je t'y suivrai avec lès ailes de l'amour et nous célébrerons la plus belle fête de notre vie devant les monts éternels. La petite maison qui m'est échue est joliment située avec la vue sur des collines boisées. J'ai déjà commencé à l'esquisser et je t'apporterai ce petit tableau, qui ne sera pas mal, afin que tu puisses voir où nous pourrons venir un jour jouir de la fraîcheur en été. Sais-tu comment l'on juge le portrait ? Certainement il est déjà exposé. Si l'on en parle dans les journaux envoie-moi ce qui y aura trait, je te prie. Mes compatriotes, qui ont en général beaucoup trop bonne opinion de moi, s'y intéressent beaucoup.

« Je suis à toi pour toujours, quand bien même les pays et les mers nous sépareraient. Je suis avec beaucoup de tendresses et de baisers ton fidèle

ERWIN. »

Il relut plusieurs fois cette lettre et la trouva suffisamment explicite. Puis il s'habilla pour se rendre à une invitation à déjeuner dont l'avait honoré monsieur le maire.

Ce qu'il disait à Hedwige sur la façon dont on l'avait reçu dans sa petite ville natale n'était pas exagéré le moins du monde. On ne l'avait pas revu depuis la mort de son père, et, dans ce petit trou isolé qui en dehors des touristes et des commis-voyageurs donnait rarement asile à un étranger, son arrivée avait été un événement. Une légende, née et enracinée dans les esprits de la petite ville, établissait que le fils du riche plâtrier était devenu un grand artiste ; cette opinion s'était d'autant plus répandue que l'éloignement grossit les choses. Une célébrité

Digitized by Google

manquait à la petite ville, Erwin remplissait cette lacune. Les sceptiques mêmes, qui réclamaient des preuves, durent se rendre lorsque le nom d'Erwin fut mentionné avec éloges dans une feuille illustrée à propos d'une fête artistique à laquelle il avait pris part.

Et il apparaissait maintenant en personne sur le théâtre de sa renommée. Les notables qualités qu'il possédait déjà furent encore augmentées, dès son arrivée, du prestige que lui donnait la possession d'une maison de campagne; l'influence qu'il avait eue sur le tribunal pour la conclusion de son procès fut vite répandue par le vieil avoué, qui dans son for intérieur n'était pourtant pas plus persuadé de la valeur artistique d'Erwin que du désintéressement de ses admirateurs. Les invitations pleuvaient de tout côté, il fit un choix raisonnable et, malgré cela, eut dès le deuxième jour tous ses déjeuners et tous ses dîners pris pour une semaine. Les dames le trouvaient charmant, il avait quelque chose de si artistique dans toutes ses manières! Il était vraiment joli, surtout lorsqu'il vous regardait avec cet air qui lui était particulier, un regard d'une douceur presque enfantine. Les pères lui demandaient s'il ne projetait pas de passer à l'avenir au moins une partie de l'année dans sa ville natale, et les mères assuraient en souriant qu'il était grand temps qu'il se choisît une compagne, bonne ménagère, car l'ignorance des artistes quant à la vie pratique était chose connue.

Dès le début, Erwin ne s'étonna pas de ces louanges et de ces adulations; il les accepta même si bien qu'il finit par trouver le tout fort naturel. Il se découvrit de grands talents pour la vie de société; il ne se l'était jamais soupçonné, ce qui n'avait rien d'étonnant avec la vie retirée qu'il avait toujours menée. Tout le monde autour de lui croyait si bien à sa célébrité qu'il finit par y croire aussi. « Je ne me suis pas rendu compte jusqu'à présent de la force de mon talent, pensait-il, et j'étais justement un de ceux qui se distinguent de la masse. Il est heureux que je me sois mêlé à la société; car un véritable artiste a besoin de l'approbation générale comme la fleur a besoin du soleil. »

Digitized by Google

Lorsqu'on lui parlait de mariage, il s'échappait avec une plaisanterie quelconque, mais ne faisait jamais même allusion à son engagement. Etre gâté et adulé par tant de dames, jeunes et vieilles, ne le charmait pas médiocrement : « Hedwige ne se doute pas comme on l'enviera un jour à cause de moi », se disait-il, en croyant lui faire un gros mais juste reproche.

Quelques jours se passèrent ainsi de la façon la plus agréable. Il n'avait jamais été si joyeux et si content de lui. Il avait surmonté le temps épineux de sa jeunesse avec ses propres forces, il le croyait; il avait bien le droit maintenant de jouir des fruits de ses peines et de son travail. Lorsque ses voisines de table le complimentaient sur sa joyeuse humeur, il répliquait qu'elle était bien naturelle; le voyageur le plus sérieux se repose joyeusement après avoir gravi un sommet. La plus grande partie de ses affaires était réglée et il n'osait s'avouer qu'il songeait au départ avec quelques regrets. C'est alors que ses adulateurs les plus empressés, le maire et sa femme, possesseurs de trois grandes filles, lui firent l'invitation tentante d'assister à une fête en forêt qui devait être donnée en son honneur au commencement de la semaine suivante. Il refusa, il ne pouvait rester aussi longtemps, des devoirs exigeants l'appelaient. Mais M^me^ la mairesse objecta qu'il était certainement assez libre et indépendant pour ne pas regarder à quelques jours. A quoi il rougit un peu et balbutia quelques mots assez peu clairs sur des travaux en cours. Ce fut de fort mauvaise humeur qu'il retourna à l'hôtel. Il devait être libre et indépendant! Et pourtant, il était si bien lié qu'il devait refuser à ces braves gens la joie d'augmenter la solennité de la fête par sa présence.

Une lettre d'Hedwige était sur la table. Il ouvrit avec un léger soupir la mignonne enveloppe dont le revers portait trois hirondelles s'envolant. Quelques violettes étaient fixées à la première page, elles embaumaient encore. Il fallait qu'il réglât tranquillement ses affaires. Le jour de son arrivée serait un

Digitized by Google

jour béni pour elle, mais pourquoi le lui dire? N'en était-il pas de même pour lui? Que ne donnerait-elle pour pouvoir se figurer la ville où il était? Elle allait voir Ruhland aussi souvent qu'elle le pouvait pour parler avec lui de l'absent qu'ils aimaient tous deux et elle jetait toujours un regard dans l'atelier solitaire. Les hirondelles sur la fenêtre avaient des petits; on voyait distinctement leurs têtes chauves; et le bavardage continuait ainsi. Trois postscriptum, ne contenant rien de nouveau, suivaient sa signature. Un extrait de journal, qui donnait une appréciation sur le portrait, y était joint, mais dans la lettre même, il n'y en avait pas un mot.

Ce fut cet article qu'Erwin lut le premier en faisant des signes d'assentiment avec la tête comme s'il voulait donner son approbation complète à l'auteur. Ce portrait, disait-on, était le plus marquant et le plus intéressant qu'on eût vu depuis longtemps, la critique ne pouvait que trouver des louanges. Suivait une description de la beauté originale de ce « bouton de rose rêveur, à peine éclos » et de sa non moins originale exécution, et les promesses d'un brillant avenir ne manquaient pas d'arriver en manière de conclusion.

Erwin se leva et se mit à marcher à grands pas dans la chambre; puis il s'assit pour relire. Les louanges qu'on lui prodiguait ne l'étonnèrent pas; ne les avait-il pas prédites avec la sûreté d'un astronome? Lorsqu'il sut presque par cœur ce jugement sensationnel, il lut la lettre d'Hedwige. Il la trouva enfantine et fut contrarié qu'elle ne parlât que de futilités et ne dît pas un mot de la grande révolution de sa vie. « Elle n'a pas la véritable intelligence de ma vocation artistique, murmurait-il, ce sera difficile de l'initier à ces choses. »

Ce même après-midi, un papier à moitié en lambeau, contenant la généalogie de sa famille lui tomba entre les mains. Il pouvait suivre ses ancêtres jusqu'au commencement du XVII^e^ siècle; c'était pour la plupart d'honnêtes artisans et l'un d'entre eux, maître d'école, par exception avait, environ cent ans auparavant, refait cette généalogie avec un soin méti-

Digitized by Google

culeux. Erwin allait la mettre de côté après l'avoir parcouru, lorsque ses yeux tombèrent sur le nom de son ancêtre le plus ancien.

Le nom de la ville était mal écrit et presque effacé; mais, après y avoir regardé de plus près, Erwin ne put lire autre chose que « Nuremberg ». Oui, c'était bien cela. Plus il examinait les lettres, moins il doutait.

Nuremberg! Sa famille était originaire de Nuremberg! Cette découverte eut sur lui l'effet d'une décharge électrique. N'était-ce pas la preuve évidente qu'il devait se considérer comme le descendant direct du grand maître allemand. Son amour-propre avait si bien grandi dans ces derniers temps, qu'il avait oublié les ennuis amenés par ce nom. Il s'en souvint alors et rejeta triomphalement la tête en arrière : « Vous m'avez honni, s'écria-t-il menaçant, comme si ses adversaires l'eussent entouré. Vous vous êtes moqué de moi parce que je m'appelle Durer. Que direz-vous lorsque vous apprendrez que ce nom n'est pas un grotesque jeu du hasard, mais que je suis l'arrière petit-fils du génie que vous vénérez? »

Il se redressait plein de fièreté dans l'étroite petite chambre d'hôtel comme si, à l'instant même, on venait de lui remettre solennellement des titres de noblesse. Cet acte était la dernière pierre apportée au glorieux piédestal qu'il s'était élevé peu à peu dans les dernières semaines. Il fut de superbe humeur à la soirée qu'on lui offrait. Il n'avait pas oublié de mettre l'article concernant son triomphe dans une de ses poches : ne devait-il pas cette petite prévenance à l'amabilité de ses compatriotes? Ce motif lui servit à appuyer sa prévoyance.

La critique de la nouvelle œuvre d'Erwin Durer fit le tour de la table de main en main. On félicita le jeune artiste de son grand succès, et un conseiller municipal, plein d'embonpoint, se leva pour boire au brillant avenir de son jeune concitoyen. Erwin remercia avec quelques mots drôles et promit de rester fidèle à son drapeau. Son toast s'adressa aux dames, les protectrices de l'art. Il trinqua avec sa voisine, la fille aînée du maire,

Digitized by Google

au milieu de l'applaudissement général, mais le verre se brisa et les morceaux tombèrent avec fracas sur le plancher.

*
* *

Peu s'en fallut qu'Erwin ne restât jusqu'à la fête en forêt. Mais tout étant terminé à souhait : ses champs affermés, sa petite maison avantageusement louée, il fallait partir. Il désirait surtout se rendre compte de l'effet produit sur ses camarades et sur le public par son extraordinaire succès. Il était aussi assez disposé à éprouver des remords au sujet d'Hedwige, mais il les apaisait en se répétant : « Les devoirs sont des devoirs. »

Une seconde lettre d'Hedwige lui avait annoncé qu'elle était sur le point de partir pour Urfeld sur le lac Walchen, avec sa mère et Mme Pétri. Il allait sans doute pouvoir venir les y rejoindre bientôt. Elle se réjouissait follement que leurs fiançailles dussent être célébrées au milieu d'un cadre si admirable ; les contrariétés mêmes avaient leurs bons côtés. Elle ne disait toujours rien de l'effet produit par le portrait, mais elle envoyait des milliers de tendresses de sa part, de celle de Ruhland et de celle de toute la famille d'hirondelles.

La pensée de ne point la trouver à la ville ne fut pas désagréable à Erwin. Il gagnait ainsi quelques jours de liberté complète et pouvait se renseigner tout à son aise sur la portée de son triomphe artistique. Il était fier de son plan de conduite. Le devoir, puis l'amour.

Son départ fut brillant. Il lui fallut tout un après-midi pour orner les albums de nombreuses dames d'esquisses, ou du moins d'autographes. Le maire et l'avoué l'accompagnèrent à la gare, et le premier lui fit promettre qu'il honorerait bientôt sa ville natale d'un plus long séjour.

Deux semaines s'étaient déjà presque écoulées depuis son départ subit, lorsqu'il arriva le matin à son atelier. Il n'avait pas pris le temps d'aller chez lui et venait directement de la gare, tant était grande son impatience d'apprendre par son maître les nouvelles de sa gloire. Ruhland, qui avait coutume de dire qu'il

Digitized by Google

aimerait mieux peindre toute l'histoire naturelle que d'écrire une lettre, ne lui avait naturellement pas écrit. Il fut d'autant plus désolé lorsqu'il apprit par le propriétaire que « monsieur le professeur » était parti la veille, dès le matin, pour aller passer quelques jours auprès de sa belle-sœur au lac Walchen. « Ah! ah! » répondit Erwin. Il ne jeta qu'un coup d'œil furtif dans l'atelier, embaumé par un superbe bouquet de fleurs des champs, et remonta en voiture.

Lorsqu'il arriva pour le repas du midi au *Lys*, ses attentes pourtant très ambitieuses furent dépassées par la réception de ses amis.

« Voilà notre nouveau Lembach! » s'écria Ballerstedt.

Tous se levèrent pour lui souhaiter la bienvenue et le féliciter.

« Dieu sait, si j'aurais cru cela de toi! continua Ballerstedt en le prenant par le bras pour le conduire à sa place. Tu as fait une œuvre de maître! »

Un jeune peintre animalier, qui ne parlait que très rarement, lui annonça qu'il recevrait d'ici à quelques jours la commande d'un portrait d'un major; du moins celui-ci s'était informé de son adresse avec empressement. La satisfaction d'Erwin débordait. « J'ai même subjugué l'envie », pensait-il. Il commanda du champagne, parla beaucoup, rit en chœur avec ses amis, même des jeux de mots à double entente de Ballerstedt qui d'ordinaire l'exaspéraient toujours.

Le repas terminé, il voulut aller à l'exposition voir l'effet qu'y faisait le portrait. Ballerstedt s'accrocha à son bras, ce qu'il n'avait jamais fait, et ne se lassa pas de le couvrir de louanges. Le peintre de batailles s'arrêta tout à coup au milieu de la rue, souffla la fumée de sa cigarette en l'air et cligna des yeux.

« C'est une parente éloignée du vieux Ruhland, n'est-ce pas?

— Qui? dit Erwin qui était à cent lieues.

— Mais, ton modèle. Ce doit être une personne bien délicieuse! » Il se replongea dans un nuage de fumée.

Erwin devait-il supporter qu'on parlât ainsi d'Hedwige? Mais

Digitized by Google

la défendre c'est la compromettre, il répondit donc d'un ton indifférent :

« C'est une personne de bonne famille.

— Eh que oui ! je le sais bien. Mais diablement jolie. Reste-t-elle encore longtemps ici ?

— Elle est déjà partie.

— Dommage, c'est dommage ! Tant mieux pour toi. On ne peut être assez circonspect. Elle t'aurait certainement pris au mot.

— Qu'entends-tu ? demanda Erwin qui s'agaçait.

— Rien, sinon que tu dois te tenir sur tes gardes. Un artiste qui a un avenir tel que le tien doit garder sa liberté et son indépendance, ou c'en est fait de sa carrière. As-tu vu par hasard que Raphaël fut marié ? Il y en a qui l'ont prétendu dans ces derniers temps.

Erwin s'impatientait de plus en plus, mais se contint et resta muet, ce qui ne déconcerta pas Ballerstedt. Il se frappa le front et dit :

« N'as-tu pas connu le gros Lebert, le sculpteur ? Mais si, tu l'as connu ; il venait aussi souvent au *Lys*. Un garçon étonnant, il serait arrivé. Un frais minois, sans un sou vaillant, court après lui. Elle se serait contentée de peu ; mais lui, un fils de pasteur avec des idées antédiluviennes, ne s'est-il pas mis en tête de l'épouser ! Maintenant les voilà avec des soucis par-dessus la tête et rien à se mettre sous la dent. Sa femme s'entend à la sculpture comme moi à danser le ballet. Aussi, ils se sont déjà disputés. Je le sais par le dentiste qui habite au-dessus de lui et qui a entendu le bruit à travers le plafond.

— Oui, mais ?... » Erwin aurait voulu répliquer, mais ne trouva rien.

« Mais je suis tranquille sur ton compte, tu ne te laisseras pas embobiner. Je te crois en bonne voie. Des gens comme nous ont avant tout des devoirs envers eux-mêmes, et le véritable artiste doit apprendre à connaître la vie. D'ailleurs, nom d'un chien !... »

Digitized by Google

Il s'interrompit, se mit à tourner sa moustache en regardant avec insistance le tramway ouvert qui passait; une dame élégante et fortement poudrée était assise au premier rang. Il serra vivement la main d'Erwin avec un : « Nous nous reverrons ! » atteignit la voiture publique en quelques enjambées, y sauta rapidement et s'installa à côté de la dame.

Erwin suivit le tramway des yeux en poussant un profond soupir : « Chançard ! Il en parle à son aise. »

Quelques minutes après, il était à l'exposition, en face de son œuvre qui, à sa grande satisfaction, attirait la majorité du public. « Personne ne me reconnaîtra », pensa-t-il tout en souhaitant intimement le contraire. Il s'approcha du groupe. « Quel est l'artiste ? » demanda une vieille dame à son compagnon, en lorgnant le portrait avec son face-à-main. Le monsieur se colla un monocle à l'œil, s'approcha du tableau et lut la notice. « Durer ! répondit-il, peut-être un neveu du vieux Durer ?

— A quoi pensez-vous baron ? Il vivait aux VIII^e^ siècle ! Et pourtant, il y a une certaine réminiscence de sa manière. Magnifique, mon cher ! Non, j'aime cette famille de véritables artistes allemands ! »

Là-dessus, ils s'en allèrent. Erwin eut la tentation de se présenter à ses connaisseurs. Pourtant il se retint. Puis il examina lui-même son œuvre comme s'il la voyait pour la première fois et il trouva en effet une certaine ressemblance avec la manière de son prétendu ancêtre. Surtout dans le coup de pinceau ! Il poussa un soupir de satisfaction.

Lorsqu'Erwin rentra dans son atelier, on lui remit la carte « d'un militaire ». Il y avait sur la carte le nom et l'adresse du major dont avait parlé le peintre d'animaux, avec ces mots au crayon : « J'ai appris votre retour. Je voudrais avoir mon portrait peint par vous. Quand pourrais-je vous parler ? »

Erwin se mit à sa table et répondit qu'il projetait un petit voyage, mais que sitôt son retour il se permettrait d'aller voir monsieur le major.

Digitized by Google

Il était nerveux et hésitant en écrivant ce billet. Si ce monsieur qui attendait déjà depuis si longtemps allait perdre patience et s'adresser tout bonnement à un autre? Ses fiançailles allaient peut-être lui faire perdre une commande avantageuse. Remettre en question sa carrière si brillamment commencée! Tout cela pour ses fiançailles! Pourquoi ce mot lui brisait-il le cœur? N'aimait-il pas Hedwige? Il l'aimait. Pourtant devait-il tout sacrifier à cet amour? Tout, sa liberté, son avenir, son art? Ce serait une inconscience, un crime impardonnable que personne ne pouvait exiger de lui, personne, pas même Hedwige si elle l'aimait véritablement. Bien entendu, il était engagé. Mais pouvait-on dire qu'il était lié? Il avait cédé à un moment d'égarement et d'ivresse. Ni juges ni lois ne pouvaient rien exiger de lui. Serait-il artiste, s'il n'était pas devenu amoureux de son idéal artistique, ce premier idéal devait-il rester l'unique? Il devinait les propos moqueurs de ses camarades lorsqu'il annoncerait ses fiançailles. Et quel était le dédommagement à ces sacrifices écrasants? Une femme qui ne serait certainement jamais capable de comprendre toute sa valeur et de saisir l'importance de ses devoirs, qui lui serait attachée d'une pointilleuse fidélité bourgeoise et qui justement par là paralyserait son essor. « Raphaël, père de famille? » Quelle vérité éclatante dans ces paroles. « Je ne veux pas être un philistin! » s'écria-t-il en frappant si violemment du pied qu'un léger nuage de poussière sortit du plancher.

La nuit venue, il dormit mal, mille images se présentaient à son esprit. Il se leva dès le demi-jour. « Il fallait en finir, d'une façon ou d'une autre! »

Il regarda l'heure. En atteignant le premier train, il pouvait être à midi à l'île Walchen. Il s'habilla vivement et fit sa valise. Il n'aurait pas le courage de rompre ouvertement avec Hedwige, mais il devait y aller quand ce ne serait que pour Ruhland, qui avait des idées si bizarres sur toute espèce de choses. Toute cette pénible affaire se serait traitée beaucoup plus facilement par lettres, mais il voulait que personne ne pût douter de ses

Digitized by Google

sentiments chevaleresques. Il songeait encore à ce qu'il devait faire sur le chemin de la gare. Il ne voulait en aucune façon rompre leurs fiançailles, mais les remettre à un temps indéterminé. Il serait facile de prouver à Hedwige qu'il ne faisait cela que dans leur intérêt. Il ne voulait pas lier leur vies avant d'avoir une position assurée. Ce motif lui parut si plausible qu'il finit par se persuader que son devoir même l'exigeait et il admira son désintéressement. Ce sera le premier pas, pensa-t-il. La séparation fera son œuvre. Nos lettres deviendront plus courtes et plus rares, cesseront à la longue sans qu'une bonne amitié cesse d'exister entre nous.

Ce raisonnement le remplit de satisfaction. Il avait la belle humeur d'un caissier qui finit par trouver les erreurs de son compte après les avoir vainement cherchées longtemps.

A Penzberg, il loua une voiture. Il roulait au milieu de sites charmants. Le lac Hochel miroita bientôt à travers les arbres et les buissons. Erwin prit un copieux déjeuner à Hochel, passa le lac en bac et prit à pied le chemin du lac Walchen, accompagné d'un petit pêcheur qui lui portait sa valise.

(*A suivre.*)

LUDWIG FULDA.

(Traduction de Mme LECOMTE-GAUTIER.)

Digitized by Google

QUINZE JOURS DANS LE TYROL [1]

A cinq heures du matin on frappe aux portes pour le réveil.

Le peintre, excité par les colorations extraordinaires observées la veille, a peu dormi; il est déjà installé à sa fenêtre où il voit pâlir les dernières étoiles.

Les dolomites qui brûlaient hier au soleil couchant, prennent des teintes adoucies, sous le léger irisement de l'air chargé d'humidité matinale. Le chemin qui part de l'auberge, et qu'ils prendront pour monter au Grassleitenpass, s'accroche au flanc d'une roche gris perle tournant au mauve, et les parois d'en face, toutes proches, sont d'un rose tendre à reflets nacrés. Les nombreuses crevasses qui sillonnent ces masses rocheuses retiennent la neige en longues stries blanches aux ombres bleuâtres et, dans le haut, un brouillard diaphane que le soleil levant rend lumineux, enveloppe encore les sommets les plus élevés. Que le peintre n'a-t-il sa palette pour fixer sur la toile ces fugitives tonalités!

A six heures la caravane est équipée et prête à se mettre en branle.

Ces départs de grand matin sont toujours délicieux. Heureux de pouvoir vivre dans la montagne toute une longue journée sans souci, ils partent avec une sensation de bien-être physique et moral si intense, qu'ils comprennent en ce moment mieux encore que l'on vienne de si loin pour l'éprouver, ne fût-ce qu'un moment!

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* de février 1907.

Digitized by Google

Dans cette partie sauvage du pays on ne rencontre que de vrais touristes, faisant leurs huit à dix lieues de marche par jour, sachant se diriger dans la montagne, équipés comme il convient; les dames s'en vont les jupes très courtes, quelques-unes mêmes en culottes pour faciliter les ascensions, toutes le sac au dos, comme les hommes; aussi Poule, qui s'obstine à pendre son bagage à la taille, a-t-elle été gratifiée par sa sœur du titre honorifique de « honte du Tyrol ».

Pour confirmer la règle, deux jeunes gens, que nos touristes rencontrent sur leur chemin, font exception cependant et excursionnent l'un, un vulgaire riflard à la main, un panama sur la tête et un châle de dame sur les épaules; l'autre, en longue redingote noire, chapeau haut de forme et gants de filo-sèle; mais il faut ajouter à leur décharge qu'ils sont en traitement pour neurasthénie dans un établissement des environs.

La montée est raide, sur un champ de neige très incliné; un petit calvaire pour l'ingénieur.

Lorsqu'on est arrivé au col, l'homme au châle, très exalté, apostrophe en allemand la vallée de Vajolet; il s'exprime en termes dithyrambiques, et la compare à un berceau doré. L'autre malade, qui broie du noir, prétend qu'elle ressemble à un cercueil dont on aurait enlevé le couvercle; ce qui donne lieu à une discussion passionnée, et, sans que l'un des deux ait complètement raison, ils n'ont tort entièrement ni l'un ni l'autre.

C'est une vallée encombrée d'éboulis, aride et désolée, faisant songer à la destruction et à la mort, mais le soleil en ce moment la revêt d'un habit de fête qui la rejeunit.

Le vent ne décolère pas sur cette échancrure rocheuse où ils sont perchés, gonflant leur caban comme des parachutes et, pour ne pas être emportés, ils descendent sur la Vajolet-hütte; tandis que leurs compagnons d'un instant s'en retournent calmés au sanatorium, où ils doivent achever leur convalescence.

A la hütte, la « honte du Tyrol », travaillée par un génie d'organisation qui n'a pu se donner libre cours pendant ces dernières journées, combine son repas à rebours et commande

Digitized by Google

en premier lieu son dessert : une « botzener-combode », qu'elle savoure pendant que les autres avalent leur soupe. Elle finira par le potage, quand les autres seront au dessert.

Le peintre, cependant, lui tient compagnie et se fait servir un second potage pour achever le repas, tant il trouve ces « zouben » de hütte exquises; elle lui restera d'ailleurs sur l'estomac.

L'ingénieur active la fin du dîner et voudrait déjà se remettre en route pour arriver tôt à la « Cölnerhütte » où doit l'attendre une volumineuse correspondance.

Il espère, si l'on veut se dépêcher un peu, pouvoir la dépouiller tout entière avant l'heure du souper. Ce sera une rude besogne, songez donc, dix jours pleins pendant lesquels cartes, lettres et télégrammes ont dû s'accumuler en un tas qu'il prévoit être énorme! Il compte bien sur ses filles pour l'aider.

Et l'on repart précipitamment dans la pierraille, le long de cette muraille gigantesque qu'est la base de la « Vajolet-turm ».

A un tournant du chemin une agréable surprise attend nos touristes; ils tombent à l'improviste sur un de leurs compatriotes et amis, un professeur de l'université de Gand qui, suivi d'un porteur, fait de la photographie dans ces parages perdus. Ce docte personnage les dispose aussitôt en un groupe, dont les attitudes sont d'un alpinisme échevelé : la « honte du Tyrol » se décidant pour la circonstance à mettre le sac au dos. Après quoi, il promet à chacun de ses modèles une épreuve...

L'ingénieur écourte la séance, pourchassé par l'idée qu'il pourrait ne pas avoir le temps de dépouiller toute sa correspondance, et après une chaleureuse poignée de main, ils reprennent la montée dans un cirque de rochers grandiose, sur des pentes de gazon et d'éboulis très raides.

Arrivés près du Tschagerjoch, ils ont un cri d'étonnement en reconnaissant, dans une roche isolée et branlante au bord du précipice, le profil, frappant de ressemblance, du roi Léopold II : dans un élan patriotique, ils entonnent à pleins

Digitized by Google

poumons une brabançonne si vibrante qu'elle risque de faire dégringoler Léopold dans l'abîme.

La descente du Tschagerjoch sur la Cölnerhütte leur rappelle la Tabarettawand et Poule est très fière de l'effectuer sans guide et de se sentir beaucoup moins novice.

A leur arrivée à l'auberge, l'ingénieur reste pétrifié, en apprenant que la poste n'a rien apporté pour lui !

La Cölnerhütte de la section Reinland du Club alpin est spacieuse et aussi bien tenue que la Grassleitenhütte qui appartient, elle, à la section Leipzig. Deux belles salles à manger, dont l'une en forme de loggia carrée donnant sur un vaste panorama.

L'hôtesse qui les reçoit, anguleuse et plate, leur rappelle une servante de curé flamand : elle porte les cheveux emprisonnés dans une résille à grosses mailles qui cache une partie du front, et la pélerine en pointe, de mérinos noir, qu'on appelle cardinal et qui est destinée à dissimuler des appas absents.

Avec des manières cérémonieuses et des gestes compassés, elle les mène au « bel étage », et comme ils arrivent au commencement de l'après-midi, ils peuvent choisir. Ils se décident pour trois jolies chambres en bois blanc tout neuf, avec vue.

Il y en a une pour l'ingénieur et le peintre, une pour les jeunes filles et une plus petite pour Albert; et tout de suite ils en prennent possession, déballant leur bagage et s'installant le plus confortablement possible.

A leur départ, on leur a causé un gros effroi, en leur affirmant qu'ils allaient avoir des difficultés énormes à trouver de quoi loger à cinq, et jusqu'à présent, sauf à Klosters, ils ont toujours pu se caser, et ici plus aisément que partout ailleurs.

Les jeunes filles, à qui le manque de correspondance de leur père donne des loisirs, organisent une cueillette d'edelweiss dans les environs, et l'ingénieur, qui tâche de se remonter en ingurgitant force tasses de café, est abandonné par le peintre et Albert, que cette question de correspondance manquée commence à agacer, et qui s'en vont admirer le coucher du soleil sur le Latemar.

Digitized by Google

Le soir, à table, tout le monde se retrouve; les jeunes filles portent de grands bouquets d'edelweiss au corsage, et tandis que les hommes fument leur cigare et qu'on boit ensemble un bon verre de bière en devisant de choses et d'autres, la *Wirthin* s'avance vers eux à pas de fouine et vient chuchoter à l'oreille de l'ingénieur des paroles sans doute bien graves, car elles le font sursauter.

On l'interroge, anxieux.

« Imaginez-vous que cette femme vient m'annoncer que nous ne pourrons pas loger ici, que d'après le règlement nous devons céder nos chambres à des membres du Club alpin qui viennent d'arriver! » Et se tournant vers l'hôtesse, il continue rageur :

« Si vous croyez que cela va se passer ainsi! Comment, nous arrivons ici avec des dames, à trois heures de l'après-midi, alors que nous aurions eu encore tout le temps de continuer notre route; vous nous donnez nos chambres, sans nous prévenir de ce qui pourrait nous arriver, et maintenant qu'il fait nuit noire, que nous sommes à deux lieues de toute habitation, vous venez nous dire tout simplement que nous n'avons qu'à aller loger à la belle étoile, dans les rochers ou sur les sapins! Nous verrons ça!

— Messieurs, réplique l'hôtesse de sa voix doucereuse, il n'y a rien à faire, je le regrette autant que vous, si pas plus, mais je suis obligée de faire droit aux exigences des membres du Club, section Reinland, et je me vois forcée d'aller de ce pas préparer vos chambres pour eux et enlever les objets qui s'y trouvent. »

A ces derniers mots, Albert, suivi de l'oncle Sibo qui a eu la même idée, escalade quatre à quatre l'escalier et s'élance dans la chambre des jeunes filles, pendant que le peintre s'enferme à double tour dans l'appartement qu'il partage avec son beau-frère!

Cela s'est fait en un tour de main; la *Wirthin* et le reste de la bande n'ont eu que le temps de se précipiter à leur suite et tandis que la femme au cardinal engage des pourparlers

Digitized by Google

aigres-doux avec le peintre au travers de la cloison, Albert, qui a doucement entr'ouvert sa porte, introduit prestement Poule et Henriette dans leur chambre et se glisse sournoisement dans sa cellule à lui.

On entend maintenant la voix de l'oncle Sibo, enflée de colère, qui déclare qu'il se fera plutôt sauter à la dynamite que de céder son lit. De guerre lasse, l'hôtesse est enfin obligée de descendre pour tâcher d'arranger l'affaire avec les nouveaux-venus, qui attendent en bas le résultat des négociations.

L'ingénieur en profite pour se glisser, lui aussi, auprès de son beau-frère, et les voilà décidés à ne plus bouger.

Henriette et Poule se sont barricadées, en entassant devant leur porte tout ce qu'elles ont trouvé sous la main : la toilette, la table de nuit et les deux chaises, qui composent un échafaudage imposant leur donnant sécurité entière contre les attaques traîtreuses de la bigote. Ils restent là pendant quelque temps encore sur le qui-vive, mais la maison demeure silencieuse, et la fatigue l'emportant, ils s'endorment du sommeil des soldats au bivouac, en temps de guerre !

***

Le lendemain ils se lèvent tôt, très intrigués de savoir comment les choses vont se passer.

Les jeunes filles n'osant seules affronter la colère de la *Wirthin*, attendent leurs compagnons sur le palier.

Puis ils descendent tous ensemble et bravement s'installent pour déjeuner.

L'hôtesse les ayant aperçus, s'approche aussitôt de leur table et plus anguleuse que jamais, mais, très humble, les yeux hypocritement baissés, elle vient faire de plates excuses au sujet de ce qui s'est passé la veille. Elle confesse qu'elle aurait dû les avertir plus tôt ; elle se rend bien compte qu'elle est en défaut, mais à tout péché, miséricorde ; elle espère qu'ils voudront bien la tirer d'embarras. Les membres du Club qui avaient droit à leurs chambres et qui ont passé la nuit sur des tables sont décidés à porter plainte contre elle ! C'est sa destitution certaine ! Un moyen reste pour la sauver. Ces messieurs

Digitized by Google

devraient avoir la grande bonté d'inscrire leurs noms dans le régistre des visiteurs en les faisant suivre des initiales D. Ö. A. V. De cette façon les membres lésés n'auraient plus à réclamer. Pour ne pas se compromettre, ils écriraient au crayon ces initiales redoutables, et après leur départ, elle s'engage, sur l'honneur, à effacer le tout à la gomme élastique, et toujours à voix basse, les yeux à moitié fermés, avec toutes espèces de circonlocutions et de réticences, elle leur explique encore longuement qu'elle leur confectionnera une note fictive avec les réductions réglementaires pour logement et repas, mais qu'ils auront à lui glisser le surplus dans la main, sans que les autres s'en aperçoivent. Elle mime déjà la scène, faisant les gestes qu'ils devront imiter et qu'elle croit indispensables pour dépister les mécontents qui rôdent autour d'eux.

Poule qui ne possède qu'imparfaitement l'allemand, comprend que les membres du Club frustrés, s'en prennent à eux directement, qu'ils voudraient faire arrêter son père et son oncle et pendant que l'ingénieur se décide à signer sur le régistre, elle le conjure de ne pas s'abaisser au rang méprisable de faussaire; elle préfère le voir en prison, que parjure à l'honneur! Par farce, on l'entretient dans cette idée, le mot de cour d'assises est même prononcé; aussi lorsque l'hôtesse vient remettre ses comptes falsifiés en leur disant de faire attention, qu'« Ils » sont dans la salle à côté, Poule croit que ce sont des gendarmes qu'il est question et comme on veut pousser la plaisanterie jusqu'au bout, on entraîne dans la buanderie cette pauvre Poule par une porte dérobée en lui disant d'attendre là, sans bouger; tout va être mis en œuvre pour gagner l'Italie le plus vite possible; de la sorte on mettra la frontière entre les touristes et la justice autrichienne!

A l'intérieur la comédie continue.

L'ingénieur, le peintre, Albert : tous faussaires! Ils inscrivent des noms et des adresses fantaisistes et la petite scène du paiement des comptes est jouée, en présence des grincheux, à l'entière satisfaction de la rouée *Wirthin* qui se frotte onctueusement les mains!

Digitized by Google

Ils s'en vont retirer Poule de sa buanderie, où elle fait le pied de grue, et simulent une fuite vers le Karerpass, en se retournant à chaque instant pour voir si les soi-disant gendarmes ne sont pas à leurs trousses.

La Cölnerhütte du D. Ö. A. V., section Reinland, disparaît bientôt derrière les contreforts de la Coronelle et nos amis ont devant eux le beau massif rocheux du Latemar, d'un caractère si particulier.

Le chemin court de plein pied à l'ombre des parois gris cendré de la Rothwand, d'où l'on domine un océan de collines boisées qui s'échelonnent jusqu'aux montagnes neigeuses de l'horizon et forment sous cet éclairage du matin, un ensemble vaporeux d'un charme indescriptible. Poule en oublie ses transes !

Ils arrivent ainsi au Karerpass, et s'arrêtent un instant à l'hôtel Rosengartenhof pour boire un verre de vin et se remettre de cette émotion de commande.

A peine sont-ils attablés devant la porte, qu'on voit tout d'un coup Albert pâlir affreusement et lâcher le verre qu'il tient en main !

On l'entoure alarmé !

Les gendarmes ! pense Poule.

Non, ce n'est rien, un malaise qui déjà se dissipe, mais dont il n'avouera pas la cause : il vient de reconnaître, assise dans un mail-coach, qui passe sur la grand'route, au milieu d'éclats de rire et de fanfares, Mademoiselle Kaberdouski en joyeuse compagnie. Ils descendent maintenant les courbes de la route, rendus joyeux, eux aussi, par la petite piquette du pays et chantent une aubade en l'honneur de la Marmolata dont le dôme de neige se voit au-dessus des grands sapins noirs.

De longs chariots, chargés d'herbes coupées, traînés par des bœufs, cheminent lentement sur la route poudreuse, conduits par des femmes au teint basané, les bras nus, le fichu rouge sur la tête et le rateau en bois sur l'épaule ; elles chantent comme eux. Alors, on se dévisage et l'on se met à rire tous ensemble sans savoir pourquoi, si ce n'est qu'on a bu du vin et qu'on est gai !

Digitized by Google

Ils traversent ainsi le village de Vollonga et arrivent pour dîner à Vigo di Fassa.

Il fait très chaud; devant la véranda où ils prennent leur repas, des ânes viennent boire de l'eau fraîche à un vieil abreuvoir, des officiers en bras de chemises fument leur cigare à l'ombre d'un platane et à la porte d'une écurie de caserne, des pioupious badinent avec les servantes de l'auberge.

L'ingénieur, pour ménager ses forces, prendra la poste jusqu'à Canazei avec Poule et Albert; il arrivera ainsi plus vite pour recevoir son courrier, qui ne peut manquer de l'attendre au « Weisses Kreuz » où ils descendent.

Le peintre et Henriette préfèrent marcher jusque là et avant le départ, on va, pour faire la sieste, chercher la « bonne inclinaison », comme ils disent, dans une prairie, au bord de la route.

Un grand Christ en bois peint, sous un toit-abri vermoulu, donne l'hospitalité à des pigeons qui viennent se reposer sur ses bras étendus; et Albert, les yeux demi-clos, peut observer un couple de tourterelles qui se font la cour sur la couronne d'épines du rédempteur.

Vers le soir, après une belle promenade dans la Fassathal, le peintre et Henriette arrivent à Canazei encore avant la poste et s'en vont chez le cordonnier du village, pour faire réparer leurs chaussures que ces marches répétées sur la roche ont mises dans un fâcheux état.

Une idylle pastorale, cette maison du cordonnier!

Blottie dans un vallon boisé, sur une île herbeuse où paissent des moutons, on y accède par un pont sans parapet, jeté sur le torrent qui fait tourner la roue d'un vieux moulin tout vert de mousse. Son toit débordant, pareil à un grand chapeau de soleil, met à l'ombre les petites fenêtres d'une façade couleur de pain rôti, tandis qu'une vigne tord ses bras le long de son balcon branlant. Devant la porte un baquet d'eau où plongent pêle-mêle, comme des poissons, un tas de chaussures de toutes formes et c'est là que les compagnons s'asseyent sur une auge désaffectée qui sert de banc, en attendant la fin du raccommodage.

Digitized by Google

Autour d'eux, les sapins prennent des teintes rutilantes et les montagnes rocheuses, qui encadrent ce petit val perdu, rougeoient aux dernières lueurs d'un soleil mourant. Deux ramiers passent au-dessus de leur tête en faisant palpiter l'air du battement de leurs ailes, et la cloche du hameau sonne doucement l'angelus.

Ils s'en retournent au crépuscule, et à l'auberge ils ne trouvent personne; les trois autres sont à la poste où ils essayent d'envoyer à Bruxelles un télégramme réponse payée, pour avoir au moins, à Caprile, faute de mieux, la certitude que l'usine de l'ingénieur existe toujours.

(La fin au prochain numéro.) S. FREDERICQ.

Digitized by Google

PETITE CHRONIQUE

L'intérêt d'actualité de la question ouvrière, au moment où nous traversons une des plus redoutables crises politiques que la Belgique ait connues, nous décide à donner en entier les études de MM. G. Brabant et G. Rahlenbeck. Force nous est de remettre au mois prochain plusieurs articles littéraires, notamment la Chronique néerlandaise *de M. J. Lhoneux. Nos lecteurs voudront nous excuser.* N. DE LA RÉDACTION.

***

G. DESCHAMPS, *La Vie et les Livres.* In-18. Colin et Cie, éditeurs; six volumes parus.

« Si l'on a une façon particulière d'entendre la critique des livres et de regarder le spectacle des choses, disait M. Deschamps, dans l'avant propos de son premier recueil, ce n'est point par des préfaces qu'on la révèle au public. Qu'il me soit permis seulement de former un souhait. Je voudrais que l'habitude professionnelle d'étudier les hommes qui écrivent ne me fît jamais perdre de vue ceux qui lisent, et que le souci de ce qui se passe dans l'esprit des écrivains ne m'obligeât pas à oublier les sentiments et les pensées qui agitent l'âme tumultueuse des foules. Dans la démocratie qui s'organise autour de nous, et dont nous n'apercevons que les principaux traits, il y aura, de plus en plus, entre la littérature et les mœurs, des rapports étroits. L'effort qui a été fait par de généreux idéalistes pour mettre tous les Français en état de lire et de comprendre une page imprimée, donnera des résultats bons ou mauvais : cela dépend de tous ceux qui tiennent une plume.

« Chercher autour des livres le mouvement de la vie sociale qui les fait éclore, et qu'à leur tour ils pourront modifier; apercevoir, dans les résultats de l'enquête instituée par les écrivains, quelques indications sur l'état intellectuel et moral de notre pays; associer à l'analyse des œuvres l'observation des événements; faire de l'histoire littéraire une contribution à la connaissance de la société contemporaine, voilà un programme attrayant, sans doute téméraire, nullement chimérique. En tout cas, l'entreprise vaut la peine d'être tentée. »

Digitized by Google

C'est là tout un programme littéraire que formulait la critique du *Temps*; il a, depuis longtemps, fait de grands et intéressants efforts pour le réaliser. Ceux même qui ont résisté à sa logique un peu sèche et courte, qui ont le plus regimbé contre certains parti-pris et certaines étroitesses de sa critique, n'ont pu lui refuser la probité et une information étendue et variée. En lisant la suite de ces études, le lecteur s'est de plus en plus rendu compte qu'un lien de continuité très ferme les unissait.

De la science moderne, glorieusement représentée par un Taine et par un Renan, à la religiosité moderne, représentée par M. Huysmans et quelques autres personnes, il y a, en réalité, un mouvement ininterrompu, qu'il était facile de prévoir. Ceux-ci n'ont fait que recueillir et exagérer jusqu'à l'outrance les aveux échappés à la sérénité de ceux-là. Le rationalisme est actuellement combattu avec les armes livrées par l'imprudence des rationalistes. Les scrupules exprimés par l'historien des *Origines du christianisme*, les inquiétudes sociales qui ont fait reculer le psychologue de l'*Intelligence* devant les redoutables conséquences de ses doctrines, se transforment, sous nos yeux, en éloquents réquisitoires ou en élégies lamentables.

Il a paru bon de suivre la courbe de ce mouvement et d'en marquer l'influence sur les écrits de nos romanciers et de nos poètes. Mais, dans quelques études plutôt rétrospectives, M. G. Deschamps ne s'est pas interdit de remonter au delà de l'époque présente; il a consacré à Mérimée, à Th. Gautier, à d'autres précurseurs des analyses patientes et sagaces. En jugeant des livres de MM. de Vogüé, Hanotaux, G. Paris, il a fait preuve d'ondoyant éclectisme; les savants et les politiques l'intéressent autant que poètes et romanciers. A l'époque où l'anglo-saxonisme sévissait le plus (il sévit encore) il donnait sa quatrième série, où on lira avec intérêt le chapitre que M. Gaston Deschamps intitule : *A la recherche de l'énergie*. C'est un résumé fort exact des efforts que font les Français pour chercher, hors de leurs frontières, des remèdes à tous leurs maux.

Dans la sixième série, M. Gaston Deschamps a rassemblé sous trois grandes rubriques (Le cycle de Napoléon. — Le cycle de la guerre. — L'exotisme colonial et pittoresque), des pages de souple et pénétrante critique où l'on retrouvera la maîtrise habituelle de l'éminent écrivain. Un index alphabétique des noms cités dans les six volumes de *La Vie et les Livres*, est destiné à rendre d'utiles services aux futurs historiens de de notre littérature contemporaine. En même temps cet index, qui comprend plus de 1,000 noms, nous donne une idée de la richesse vraiment extraordinaire de cette œuvre déjà considérable, de l'incroyable variété des points de vue auxquels l'auteur a su se placer, ne séparant jamais l'étude des tendances et des œuvres littéraires de celle des événements complexes et mouvants qu'elles expriment et reflètent.

***

Digitized by Google

ROMAIN ROLLAND, *Jean Christophe.* Trois parties. Paris, Ollendorff, 1905-1906, in-16.

Au moment où paraît le 4e volume de cet ouvrage, il est tard pour annoncer les trois premiers, car les livres sont comme les morts, ils vont vite. Pourtant l'histoire d'un enfant, qu'a écrite M. Rolland, gardera longtemps une actualité dont les « livres du jour » se dépouillent, comme les arbres de leur feuillage à l'automne. C'est que cette histoire est un peu la nôtre, qu'elle est celle de son auteur peut-être; à travers une affabulation indifférente, elle constitue l'autobiographie ingénieuse et consciente que pourrait rêver chacun de nous.

Pour l'écrire, comme pour la goûter, il faut avoir aimé et souffert. La qualité de cet amour et de cette souffrance importe plus que celle de l'homme dans le cœur de qui ils se logent. Jean Christophe a beau n'être qu'un pauvre diable, avoir croupi dans l'extrême médiocrité, avoir subi les rancœurs, accepté les promiscuités et bu les hontes de la misère morale et physique, c'est un homme, c'est-à-dire un être de haute et fière sensibilité, de droiture morale, de raisonnement en somme juste et sain. De plus c'est un artiste, dont les émotions, au lieu de s'éteindre comme une mèche allumée sous le vent, se condensent et prennent corps dans l'œuvre jaillie de son cerveau. Et il n'est pas sans intérêt qu'admirable connaisseur des choses musicales (1), M. Rolland ait voulu que son héros fût un musicien. Il a pu, de la sorte, insuffler à cette créature, pétrie de ses mains, quelques-unes des aperceptions et quelques-unes des vibrations d'âme, dont le langage musical semblait être le seul interprète jusqu'ici. Ainsi certaines pages analytiques de son livre sont comme des notations un peu fuyantes, mais si émues et si sûres d'effet, de ces nuances sentimentales que la plume, d'ordinaire, ou même le pinceau se brise à vouloir fixer. (Je citerai au tome III la première nuit d'amour avec Ada, au tome II des détails de l'amitié d'Otto, les leçons de l'oncle Gottfried, certaines méditations monologuisantes de l'enfant, etc.)

Le livre que j'annonce tard est écrit dans une excellente langue française, claire, bien martelée, pleine et chantante (elle l'est trop parfois et le vers blanc y interpose son rythme avec insistance); mais tant par son thème que par sa composition un peu lâche, par le dédain de ce qu'il est convenu d'appeler l'intrigue et aussi par le rien de monotonie que dégage un récit de sept cents pages consacré à un enfant, par tout cela, *Jean-Christophe* fait

(1) On sait que M. Romain Rolland est un de nos plus savants musicologues. Sa thèse doctorale, consacrée à l'histoire de l'opéra, fait autorité; il a composé une *Vie de Beethoven*, d'une belle concision et enrichie de lettres admirables de ce grand homme. Il a, d'autre part, écrit une série d'essais sur un théâtre nouveau qu'il préconise en haine du théâtre à formules et à ficelles; c'est intitulé : *Le théâtre du peuple* et éminemment intéressant comme tentative doctrinale. Comme essai pratique d'application, citons *Les Loups*, *Danton*, *Le 14 juillet*, etc.

Digitized by Google

penser parfois à une version réussie de l'allemand ou de l'anglais; il demande au lecteur cette patience flegmatique et complaisante dont les nerfs parisiens sont incapables; il est vrai qu'il récompense de l'effort par le rafraîchissement qu'il procure; il est comme un bon fruit, sain, mûr et charnu, qui fond et ruisselle dans la bouche. En cela et par l'abondance de douce philosophie qu'il renferme, il se rattache à la tradition goethienne du roman; ce n'est pas sa plus méprisable originalité. M. W.

***

Sous ce titre, *Le puits de Pyrrhon* (in-24, chez Sansot, coll. des « Scripta brevia »), M. Massis, dont nous avons annoncé un livre instructif sur Zola, a publié des dialogues renouvelés plus encore qu'inspirés de la manière socratique de Renan et d'Anatole France. On y note, avec plaisir, de la finesse, une observation ténue, mais juste, de certains symptômes et de plusieurs particularités du mal moral de ce temps-là, de la légèreté et de la grâce dans le raisonnement et le style.

***

Émile Boutmy, *Études politiques*, un vol. in-18 jésus. Paris, Colin.

Vers la fin de sa vie, M. Boutmy avait conçu la pensée de réunir en un volume les deux études et les deux notices qui sont réimprimées dans cet ouvrage. La mort l'a empêché de mener ce projet à bonne fin, mais il avait eu le temps d'en préparer l'exécution, et les papiers qu'il a laissés ont permis de faire la publication telle qu'il l'avait désirée. Il ne croyait devoir rien changer à ses *Notices* sur *Albert Sorel* et sur *Bardoux*. Au contraire, il avait soumis à un minutieux travail de revision son article intitulé : *A propos de la souveraineté du peuple*, et son étude sur *La déclaration des droits de l'homme et du citoyen et M. Jellinek*.

Pour ces deux importants essais, c'est donc un texte soigneusement remanié, et, par endroits, entièrement récrit par l'auteur, qui est offert aujourd'hui au public.

On y retrouvera cette force nuancée et discrète de la pensée, cette finesse pénétrante de l'observation qui assurent une valeur durable aux ouvrages de M. Boutmy.

***

Pierre Tisserand, par Mme J. Marni, vient de paraître à la librairie Ollendorff. *Pierre Tisserand* est la suite du *Livre d'une Amoureuse* dont le succès fut si grand. C'est une histoire d'amour, douloureuse, ardente et poignante, où se trouve étudié un état d'âme d'une vérité et d'une ampleur saisissantes.

On sait la puissance d'émotion que possède J. Marni. Voilà un livre de sincérité et de tendresse qui fera pleurer toutes les femmes.

***

Digitized by Google

L. ESPINASSE-MONGENET, *La Vie finissante*. Librairie académique Perrin et Cie, Paris, un vol. in-16. Autour de la vieille Mme d'Arazac, qui achève tristement sa vie dans le silence et la solitude, tout un village de notre Midi français est en train de mourir. Ce n'est pas seulement qu'il se dépeuple, au profit de Toulouse et de Paris, de la caserne et de l'usine : mais ceux même de ses habitants qui lui restent fidèles ont la sensation que leur vie véritable s'éteint lentement et fatalement, et que sans cesse, en eux, comme dans les conditions extérieures de leur existence, quelque chose disparaît de ce qui avait fait leur raison d'être, tout au long des générations.

Voilà ce qu'a voulu nous décrire Mme Espinasse-Mongenet, dans ce roman, dont la récente publication à la *Revue des Deux Mondes* a provoqué un vif mouvement d'émotion et de curiosité ; et le fait est que jamais on n'avait étudié aussi soigneusement l'âme d'un village qu'il a été fait dans cette sorte de grande symphonie poétique, où vingt figures diverses nous apparaissent entre-mêlées, chacune avec son caractère et sa couleur propres, et toutes collaborant à compléter ou à incarner une même impression d'ensemble.

***

Chez Sansot, deux biographies nouvelles dans la jolie collection à 1 franc. L'une est celle d'*Émile Verhaeren*, par L. Bazalgette, dont on n'a pu oublier le *Camille Lemonnier*, d'une si chaude et si intelligente sympathie. Cette fois, la tâche était peut-être plus difficile, et si l'auteur avait eu la prétention de refaire l'étude pénétrante d'Albert Mockel — un poète jugeant un poète —, il aurait couru risque d'échouer. Mais, dans une forme artiste, il a surtout voulu fixer les points d'une biographie d'où l'amitié n'exclut pas totalement la clairvoyante objectivité.

L'autre biographie est celle de *G. Courteline*, par Roger le Brun, dont on n'a pu oublier l'étude sur Corneille. Précédée d'un beau portrait, cette analyse d'un des dramatistes les plus nuancés et les plus complexes de l'heure présente a un attrait de nouveauté et une valeur synthétique qu'on ne peut contester. Sans doute, cédant au penchant de tous les biographes, M. Le Brun nous paraît avoir quelque peu surfait la portée générale, j'allais dire philosophique, de l'œuvre de Courteline. Il le campe en redresseur de torts, sorte d'Alceste vengeur des abus administratifs et descripteur impitoyable de nos maladies sociales. Pourtant, il donne à réfléchir sur la portée d'écrits tels que *Les gaietés de l'escadron*, *Messieurs les ronds de cuir*, etc., écrits qui rappellent des monographies et même des romans courts du grand Balzac, avec moins d'ampleur et plus de précision dans la palette ; le type de *La Brige* est, reconnaissons-le, un type pas plus méprisable que *Joseph Prudhomme* ou *Tribulat Bonhomet*. Enfin, l'éloge du talent de composition dramatique de l'humoriste qui a écrit *Le commissaire est sans pitié*, *Le gendarme est bon enfant*, etc., est le bienvenu en Belgique, où l'annonce d'une pièce de Courteline est une quasi-assurance de succès pécuniaire pour un directeur. W.

***

Digitized by Google

On a donné ici même un fragment inédit du livre de M. W. Le Queux, *L'invasion de 1910* (Paris, Fischbacher, in-16). Il suffira, en annonçant la parution de la version française, de reproduire ce passage de la préface de l'auteur : « L'entente cordiale est plus qu'une simple convention écrite ; elle existe profondément dans les cœurs des deux nations éprises toutes deux de liberté, et si cette entente prospère, elles se tiendront côte à côte pour résister à une agression de l'Allemagne... Le présent ouvrage, qui montre la vulnérabilité de l'Angleterre, sera, je crois, d'un grand intérêt pour les lecteurs français et surtout pour les militaires qui se retrouveront alors côte à côte avec les soldats anglais... Le présent livre est le développement du plan allemand qui existe dans les archives de Berlin. Mes efforts ont été appréciés, à en juger par les lettres flatteuses de S. M. le roi Edouard, du feld-maréchal comte Roberts, du ministre de la guerre, de l'amiral Prince Louis de Battenberg, de l'amiral Seymour et de plusieurs éminents hommes d'État, tant Anglais que Français et Italiens. Les avis qu'il contient feront réfléchir sérieusement sur la période de troubles que l'aigle allemand réserve à la France et à toute l'Europe, pour le jour prochain où il voudra tenter d'enserrer la proie qu'il convoite. »

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

LIVRAISON DE JANVIER

Pages.

Karl Lamprecht. La politique allemande d'aujourd'hui 5
Emile Verhaeren. La Lys 28
Maurice Heins. Finances d'États. 31
Hubert Stiernet. Les cousins de Saint-Hélier 45
M. Wilmotte. M. Fernand Brunetière 54
Léandre Vaillat. L'école du plein air 68
S. Fredericq. Quinze jours dans le Tyrol. *(Suite.)* 72
Correspondance 85
Petite chronique 88

LIVRAISON DE FÉVRIER

René Vauthier. La reprise du Congo par la Belgique 97
Albert Mockel. Contes pour les enfants d'hier : Histoire du roi Baladour. 117
William Le Queux. Le bombardement de Londres 127
J. Lhoneux. Une révolution littéraire. 145
Ludwig Fulda. Fragments de vie : Erwin Durer 156
Roger Bornand. Un auteur dramatique suisse : M. René Morax . . . 173
S. Fredericq. Quinze jours dans le Tyrol. *(Suite.)* 183
Petite chronique. 198

LIVRAISON DE MARS

Marcel Hébert. L'essence du catholicisme 203
Ludwig Fulda. Fragments de vie : Erwin Durer. (*Suite.*) 218
Léandre Vaillat. Deux grands miniaturistes autrichiens : Füger et Daffinger 236
Félix Bodson. La leçon du Cid 254
J. Lhoneux. Une révolution littéraire. (*Fin.*) 279
Louis Thomas. Les voyages de M. Georges Ducrocq 295
Petite chronique. 301

LIVRAISON D'AVRIL

Georges Brabant. A propos de la limitation de durée du travail des adultes 307
Maubel. Préface à une représentation des « Vieux » 344
G. Rahlenbeck. La participation aux bénéfices appliquée aux sociétés par actions, aux sociétés coopératives et aux entreprises minières . . 351
Ludwig Fulda. Fragments de vie : Erwin Durer. (*Suite.*) 375
S. Fredericq. Quinze jours dans le Tyrol. (*Suite.*) 394
Petite chronique 404

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Widener Library
3 2044 110 052 818
HD